TOME I

Mémoires de la Duchesse d'Abrantès

Mémoires de la Duchesse d'Abrantès

TOME PREMIER

LAURE SAINT-MARTIN-PERMON, DUCHESSE D'ABRANTÈS.

N N

Mémoires
de la
Duchesse d'Abrantès

Souvenirs historiques sur Napoléon
(Extraits)

TOME PREMIER

Paris
Nelson, Éditeurs
189, *rue Saint-Jacques*
Londres, Édimbourg et New-York

N N

LAURE DE SAINT-MARTIN-PERMON,
DUCHESSE D'ABRANTÈS
née en 1784, morte en 1838

Première édition des « Mémoires » : 1831-35

TABLE

		Pages
I.	*Introduction*	9
II.	*Origine des Bonaparte*	18
III.	*En 1785 M. et M^me Permon s'installent à Paris avec leur famille. — Bonaparte à l'École militaire de Paris. — Bonaparte sous-lieutenant*	25
IV.	*Bonaparte suspect. — Il est emprisonné* .	39
V.	*Bonaparte à Paris en 1795*	47
VI.	*Après un séjour en province, M. Permon revient à Paris avec sa famille ; il y meurt. — M^me Permon s'installe à Paris avec ses enfants ; ils retrouvent Bonaparte*	57
VII.	*Brouille entre Bonaparte et M^me Permon* .	69

250882

Pages

VIII. *L'armée d'Italie. — Triomphes de Bonaparte. — Enthousiasme de Paris. — Haine du Directoire* . . . 80

IX. *La famille Bonaparte à Paris. — Bonaparte se prépare à l'expédition d'Égypte.* 91

X. *Junot.* 100

XI. *Bonaparte revient d'Égypte.* . . . 118

XII. *Le 18 brumaire* 124

XIII. *L'hiver de 1800. — Marengo* . . . 143

XIV. *Le mariage de Junot* 156

XV. *Républicanisme de Lucien Bonaparte. — Signature du contrat de mariage* . 177

XVI. *Lendemain du mariage. — Les camarades de Junot.* 184

XVII. *M^me^ Junot est présentée à M^me^ Bonaparte et au premier consul.* . . . 197

XVIII. *M^me^ Bonaparte et le premier consul invités au bal de noce* 204

XIX. *La cour du premier consul. — Lucien part pour Madrid* 223

XX. *La cour consulaire. — Une parade aux Tuileries. — Le corps diplomatique en 1800* 231

Pages

XXI. *La machine infernale* 250

XXII. *Discussion entre Bonaparte et Fouché : « enragés » ou Vendéens ?* . . 261

XXIII. *La Malmaison. — Bonté et obligeance de Joséphine* 274

XXIV. *La Malmaison. — Parties de barres* . 280

XXV. *La Malmaison. — Visites matinales* . 283

XXVI. *Théâtre de la Malmaison* . . . 322

XXVII. *M^me^ Récamier. — La vie à Paris* . 334

XXVIII. *Bonaparte apprend la perte de l'Égypte* 340

XXIX. *Bonaparte et Joséphine ; magnificence publique et économie privée* . . 345

XXX. *Bonaparte parrain de la fille de Junot* 364

XXXI. *Prolongation du consulat de Bonaparte. — Fête chez M^me^ Junot* . 372

XXXII. *Bonaparte consul à vie. — Rupture avec l'Angleterre. — Napoléon I^er^* . 389

XXXIII. *Le camp de Boulogne. — Distribution des croix de la Légion d'honneur* . 416

XXXIV. *La nouvelle cour. — La princesse Borghèse* 426

XXXV. *Le sacre* 436

Pages

XXXVI. Junot ambassadeur au Portugal. — Lettre au roi d'Angleterre. — Recommandations de Napoléon à la nouvelle ambassadrice . . . 451

XXXVII. Napoléon amoureux . . . 465

MÉMOIRES

DE LA

DUCHESSE D'ABRANTÈS

I

INTRODUCTION

AUJOURD'HUI chacun publie des mémoires ; tout le monde a des souvenirs. Depuis longtemps j'aurais pu, comme bien d'autres, faire un appel au temps passé et lui redemander aussi une foule de faits curieux et inconnus sur une époque qui fixe tous les regards ; mais, je l'avoue, cette manie, qui exerce si universellement son influence, ne m'avait pas encore atteinte. J'éprouvais même de l'humeur toutes les fois que je voyais annoncer de nouveaux mémoires ; il m'était odieux de penser qu'un regard étranger, indifférent, était porté sur la vie privée d'un ami ; que les intérêts de sa famille, de sa veuve, de ses orphelins étaient appelés à être discutés, jugés par un tribunal composé de gens qui donnent ainsi la question à leur

manière, par la raison que *cela fait toujours passer une heure ou deux.*

Bientôt cette humeur, qui d'abord n'était qu'un sentiment général, devint un sentiment particulier. Le général Junot a été un personnage trop marquant sous les divers gouvernements qui ont précédé le retour des Bourbons pour ne pas attirer l'attention de tous ceux qui cherchent *pâture.* L'occasion était belle ; il n'était plus là pour répondre. Aussi ce fut d'abord un déluge. Tous les mémoires qui paraissaient parlaient de lui en bien et en mal, et toujours avec aussi peu de vérité [1].

Bientôt je fus moi-même en scène ; et ce monde à qui j'avais dit adieu, auquel je ne tenais plus que comme mère de famille, par les rapports qu'établissait entre nous cette jeune génération que j'élevais pour lui, eut à s'occuper non seulement de moi, qu'il avait déjà également oubliée, mais de ma mère, de mon père, de mon aïeul, enfin de toute ma famille.

La chose est trop ennuyeuse par elle-même pour n'être pas l'œuvre de la malveillance. Cependant je fus longtemps à le croire ; mon doute était fondé sur la certitude de n'avoir jamais nui à personne. Toutefois il fallut se rendre à l'évidence ; mes amis et ceux de Junot me pressèrent de répondre. Je ne le voulais pas ; je résistai longtemps. La réfutation n'est jamais calme. Elle est presque toujours passionnée et devient alors ridicule dans la bouche d'une femme. Mais enfin, à la vue de cette foule de mémoires qui doivent, dit-on, servir de matériaux pour édifier l'histoire de notre époque, je me suis demandé si je n'étais pas coupable de laisser établir comme vérités des faits erronés, des temps,

[1] De toutes les nombreuses biographies qui parlent de lui, deux seulement disent le véritable lieu de sa naissance.

des dates intervertis, du bien omis, du mal inventé, enfin des choses dont l'altération peut porter atteinte à la mémoire du père de mes enfants, de mon aïeul, de ma mère... J'avoue que, en regardant cette masse de faits réunis, toutes les craintes puériles qui avaient pu retenir la femme du monde s'évanouirent devant le devoir de la veuve, de la fille et de la mère. A mesure que le temps appesantit sa main sur notre tête, tout ce que le jeune âge lui donnait de légèreté disparaît pour faire place au caractère sacré que ces titres lui impriment et nous montrer les obligations qu'ils imposent.

C'est donc en grande partie sous ce point de vue, et pour les causes que je viens d'énoncer, que j'ai rédigé ces Mémoires et mis en ordre une foule de souvenirs qu'il m'a été fort pénible de rappeler. J'ai été peu excitée par des sentiments haineux. Aucune pensée de vengeance ne s'est jointe à la pensée première, bien que j'en eusse la possibilité et qu'on m'ait fortement provoquée.

Entrée dans le monde à une époque fertile en mouvements remarquables, vivant journellement avec les acteurs du grand drame politique dont la représentation occupe l'Europe depuis trente-cinq ans, il me sera sans doute difficile de ne pas parler des individus, lorsque les choses les placeront en scène. Cela pourra être désagréable, je le sais ; mais qu'y faire ? C'est une conséquence, une suite naturelle de la mode des mémoires. J'ai bien passé par le scalpel de gens qui, sans me connaître, disaient les uns du mal, les autres du bien de moi, sans que le bien fût plus mérité que le mal, sans que ces gens m'eussent vue, sans qu'ils sussent même si j'étais brune ou blonde, laide ou jolie, droite ou crochue. On aurait dit qu'ils avaient pris mon nom dans l'almanach des vingt-cinq mille

adresses. Quant à moi, je puis certifier qu'il est une chose sur laquelle se portera toute l'attention, non pas de mon esprit, mais de mon âme : ce sera de n'affliger personne par des attaques offensantes et directes.

Au milieu de cette foule d'événements, d'incidents répétés, actrice moi-même dans ces scènes agitées d'un monde fabuleux de merveilles et d'horreurs, j'ai dû chercher à en conserver le souvenir, et je l'ai fait. Tout en redressant de graves erreurs commises par les auteurs de mémoires contemporains, je déroulerai de longues pages, qui peut-être inspireront un vif intérêt. Car, dans le moment où nous sommes, quel est le regard français qui n'est pas humide en cherchant à percer le nuage qui s'élève entre lui et trente années ?

Oui, j'ai vu ces époques fameuses ! J'étais bien jeune alors ; et cependant tout s'est gravé ineffaçablement dans mon esprit. La gravité des événements dont dépend le sort d'une grande nation a un caractère solennel qui a peut-être influé sur la manière dont je les ai considérés. Je pense qu'à cet égard il en est de même de toutes les femmes de mon âge : nous n'avons eu ni enfance ni adolescence. Quant à moi, du moins, je ne me rappelle aucune de ces joies de la toute première jeunesse, de cette insouciance qui frappe la douleur de léthargie et donne à ce temps de la vie une couleur qui, à la vérité, s'efface pour ne jamais reparaître, mais en laissant des impressions impérissables. A peine ma jeune intelligence fut-elle développée, que je dus l'appliquer tout entière à veiller sur un mot, sur un geste ; car alors qui pouvait se dire à l'abri de la plus légère investigation ? Les jeux, cette seconde vie de l'enfance,

les jeux y étaient eux-mêmes soumis ; et je n'oublierai jamais qu'à Toulouse une visite domiciliaire eut lieu dans notre maison, que mon père fut au moment d'être arrêté, parce que, en jouant à *La Tour, prends garde !* j'avais dit à un enfant de cinq ans : « *Toi, tu seras Monsieur le dauphin.* »

Il existait un danger continuel dans lequel il fallait vivre et qui imposait à tous les individus l'obligation non seulement de veiller sur soi, mais encore d'observer les autres. Cette méfiance était forcée ; car la partie était sérieuse, et, pour la plupart des joueurs, leur tête était l'enjeu. Il résultait de cette crainte quotidienne que rien n'était indifférent pour ceux qui entouraient un chef de famille, et l'enfant de dix ans devenait observateur...

On a beaucoup dit que la Révolution avait détruit tout principe et que l'éducation en avait immensément souffert. Cette assertion est fausse. *L'éducation des bonnes manières*, voilà celle qui a reçu une atteinte tellement profonde que jamais elle n'en guérira. Cela est fâcheux : l'absence de cette courtoisie, de cette urbanité qui faisait renommer la France comme la plus polie entre les nations est peut-être en effet un obstacle aux relations intimes qui unissent entre elles les différentes parties de la société. Je vois donc la perte de cette fleur de politesse exquise que nous possédions et que nous n'avons plus, hélas ! comme une chose plus sérieuse qu'une futile exigence de cérémonial. L'impolitesse, l'impertinence même l'ont remplacée, sans que la franchise, la générosité les fassent pardonner.

D'un autre côté, l'éducation a beaucoup gagné au changement total qui s'est opéré dans toutes

ses parties. Sans doute, la tourmente révolutionnaire mit obstacle, pendant 93 et 94, aux soins de l'éducation privée : tout était bouleversé. Quant à moi, j'ai toujours trouvé dans ma famille même les plus excellents maîtres, et je ne dois pas me plaindre. Mais il faut que je convienne que sous le rapport si essentiel de la religion, on éprouvait de véritables privations. Tout ce qui était élevé dans des pensions souffrait à cet égard ; mais cette souffrance fut courte. Les parents, d'ailleurs (et je parle ici de la grande masse), donnaient eux-mêmes les premières notions religieuses à leurs enfants.

Quant à la jeunesse en général, si pendant une courte époque elle fut privée de ses universités, de ses grands collèges, il est notoire qu'il lui était ouvert une carrière bien autrement féconde, dans ses résultats, que l'enseignement gothique et routinier que suivaient les Frères minimes dans les écoles. Dans ces temps de troubles et de malheurs, continuellement aux prises avec un danger permanent, souvent obligée de braver la mort, la proscription, de supporter la misère, dans un âge qui lui-même est l'objet des plus tendres soins, contrainte à une prudence dont bien souvent dépendait la vie de tout ce qui lui était cher, la jeune génération d'alors recevait, du spectacle imposant et terrible qu'elle avait sous les yeux, les leçons les plus instructives. Les femmes y acquéraient une prudence de conduite, un esprit d'observation qui n'étaient plus de la ruse. Elles avaient la preuve que des talents réels, une instruction positive devenaient doublement utiles, car ils donnaient du pain. Les hommes y puisaient, avec la haine de l'oppression, cet amour de la gloire, ce mépris de la mort, qui les rendaient invin-

cibles ; ils y prenaient une connaissance entière de leurs droits et de ceux de la patrie. C'est avec ces hommes-là que Bonaparte a conquis l'Italie ; c'est avec eux qu'il est allé remuer la vieille Égypte. C'est encore l'un d'eux qui commandait et mourait à Novi, ayant à peine trente ans ; tandis qu'à Paris un jeune homme du même âge était jugé digne de présider la Convention.

Ainsi tout se développait avant le moment avec une rapidité presque effrayante. Notre esprit, nos facultés mûrissaient avant la saison.

C'est à peu près vers cette époque que des intérêts particuliers, d'une haute importance pour ma famille, dans les suites qu'ils eurent relativement à elle, vinrent s'enchaîner à l'intérêt général.

Je veux parler des relations très étroites qui existaient entre ma mère et la maison Bonaparte. Celui qui fut depuis le maître du monde a vécu longtemps dans notre intimité. Je l'y ai vu, moi, étant encore une toute petite enfant, lui à peine un jeune homme. Mon œil s'est attaché à son étoile depuis le jour où elle s'est élevée sur l'horizon jusqu'au jour où, devenue soleil dévorant, elle a tout consumé, jusqu'à lui-même. J'ai assisté aux scènes de sa vie entière ; car, mariée à l'un de ceux qui lui étaient le plus dévoués et qui pendant bien des années ne cessa d'avoir sur lui le regard de l'affection, ce que je n'ai pas vu il me l'a fait connaître.

Je ne crains donc pas d'affirmer que, de toutes les personnes qui ont parlé de l'empereur, je suis la seule qui puisse donner des détails aussi complets. Ma mère l'a vu naître ; amie de Lætitia Ramolino, elle a porté Napoléon dans ses bras, l'a balancé dans son berceau, et plus tard elle a protégé, guidé sa toute première jeunesse, lorsque

après avoir quitté Brienne il vint à Paris. Non seulement elle aimait Napoléon, mais ses frères et ses sœurs étaient presque de notrè famille. Je parlerai des relations d'amitié qui se formèrent même plus tard entre les sœurs de Napoléon et moi ; amitié que l'une d'elles a bien entièrement oubliée.

Lorsque ma mère quitta la Corse pour suivre mon père en France les rapports d'intimité qui l'unissaient à la famille Bonaparte ne furent détruits ni par l'éloignement ni par l'absence ; et la conduite de mes parents envers M. Buonaparte le père, lorsqu'il vint à Montpellier, avec son fils et son beau-frère, pour y mourir loin de sa patrie et de tout ce qui lui était cher, ne doit jamais être oubliée par les deux familles, dont l'une doit se la rappeler avec le sentiment d'une bonne action, l'autre avec celui de la reconnaissance.

Les autres membres de la famille Bonaparte étaient également aimés de ma mère. Lucien trouva plus qu'une amie ordinaire en elle. Lorsqu'il fit cet étrange mariage avec M^lle^ Boyer, ma mère l'accueillit comme sa fille et devina d'abord qu'il y avait un ange sous cette enveloppe de femme. M^me^ Joseph Bonaparte, M^me^ Leclerc étaient dans notre plus grande intimité. Les détails dans lesquels j'entrerai en parlant des événements de ma vie et de celle de mes parents en donneront une juste idée.

Lorsque Bonaparte quitta Brienne pour venir à l'École militaire de Paris, ma mère et mon père furent pour lui comme les correspondants de sa famille, avec cette différence qu'ils prenaient sur eux d'agir avec le jeune élève, qu'ils voyaient si malheureux, comme n'aurait pas osé le faire un correspondant ordinaire.

Ce fut au siège de Toulon que mon mari fut attaché à Bonaparte ; et, à dater de ce moment, il ne l'a plus quitté que pour mourir. Sans être près de lui, j'avais donc des yeux, des oreilles à moi, pour le voir, pour l'entendre.

On voit, par ce que je viens de dire, qu'en ayant la prétention d'être la *seule* personne qui connaisse parfaitement Napoléon, je n'ai pas une prétention présomptueuse. Les détails qui seront relatifs à sa personne et à toute sa famille seront puisés à une autre source que celle qui *alimente l'administration* des mémoires.

On ne croirait peut-être pas que ma position envers la famille Bonaparte a été longtemps une des raisons qui m'empêchaient de publier ces Mémoires, surtout relativement aux attaques faites au général Junot. Il m'était impossible de parler de lui sans parler de l'empereur. La vie de mon mari a été presque entièrement liée à la sienne depuis le siège de Toulon. Je ne voulais d'ailleurs parler de Napoléon qu'avec une entière liberté. Il en était de même pour moi et pour la famille de ma mère, puisque Bonaparte tient à tout ce que j'en puis dire. Par suite d'une erreur, bizarrement admise par le directeur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, je me trouve dans la désagréable position de relever le gant qui m'a été jeté. Je le fais à regret ; mais une fois dans la lice, je parlerai avec la force que donne le bon droit et la certitude d'avoir raison.

II

Origine des Bonaparte.

Des recherches d'érudition sur des hommes qui n'ont joué qu'un rôle ordinaire dans l'histoire ne sont pas très importantes ; mais il est d'un haut intérêt de suivre dans toutes ses ramifications la généalogie de celui qui a rempli le monde de son nom, lorsque surtout cet homme est Napoléon !

Lorsque Constantin Comnène [1] aborda en Corse, en 1676, à la tête de la colonie grecque, il avait avec lui plusieurs fils, dont l'un s'appelait *Calomeros*. Ce fils fut envoyé par lui à Florence pour remplir près du grand-duc de Toscane une mission délicate. Constantin Comnène mourut avant son retour. Le grand-duc garda le jeune Grec près de lui et, renonçant à la Corse, Calomeros s'établit en Toscane.

Calomeros, traduit littéralement, signifie *bella parte* ou *buona parte*. Le nom de ce Calomeros a donc été *italianisé*. C'est ainsi que de Ἰατρὸς (mot qui signifie médecin), nom d'une famille considérée de Mania, où elle subsiste encore de nos jours ainsi qu'en Corse, les Italiens ont fait *Medici*. C'est ainsi que, au rapport de *Linda*, plusieurs branches des Comnène existaient en Italie sous des noms empruntés, qui obscurcissaient le véritable. Dans le duché de Mantoue, une famille fut nommée *Arriva-Bene*. Qui se serait jamais douté que cette famille appartînt à celle des Comnène, si Miniati ne nous l'apprenait pas ? En général, le peuple italien a métamorphosé tous les noms grecs ayant une signification.

[1] Ancêtre de Mme d'Abrantès.

Pour en revenir à mon sujet, je dirai donc qu'un *Calomeros* revint d'Italie, de Toscane même, et s'établit en Corse, où ses descendants se perpétuèrent et formèrent la famille *Buonaparte.* Maintenant la question est de savoir si le *Calomeros* partant et le *Calomeros* revenant ont une filiation directe. Ce qui est certain, ce sont les deux faits, du départ de l'un et du retour de l'autre. Une particularité assez singulière, c'est que les Comnène, en parlant des Bonaparte, ne se servent jamais, dans leur idiome, que du nom grec pour les désigner, *Calomeros, Calomeri* ou *Calomeriani,* selon qu'ils parlent d'un seul, ou de plusieurs collectivement. Une grande amitié unissait les deux familles.

Lorsque les Grecs furent contraints d'abandonner Paomia et de fuir les persécutions des Corses révoltés, ils avaient été s'établir momentanément dans les villes demeurées fidèles à la république de Gênes. Mais plus tard, lorsque, pour récompenser et indemniser les Grecs de leurs immenses pertes, on leur donna Cargèse pour y former un nouvel établissement, quelques familles gardèrent une maison à Ajaccio. De ce nombre fut celle du chef privilégié, et ma mère passa également son temps à Ajaccio et à Cargèse ; ce fut alors qu'elle se lia d'une amitié tendre avec la signora Lætitia Ramolino, mère de Napoléon. Elles étaient à peu près du même âge et toutes deux ravissantes de beauté. Le caractère de cette beauté était assez différent pour qu'il n'y eût entre elles aucune jalousie. M^me^ Lætitia Bonaparte était gracieuse, jolie, charmante ; mais, sans aucune vanité filiale, je puis dire ici que je n'ai jamais rencontré dans le monde une femme aussi belle, aussi jolie

que je me rappelle encore avoir vu ma mère. A l'âge de quatorze ans, c'était la meilleure, la plus spirituelle, la plus gracieuse jeune fille de toute la colonie et, sans Lætitia Ramolino, on aurait pu dire de toute l'île. Lætitia Ramolino était en effet une belle personne ; ceux qui l'ont connue âgée lui trouvaient de la sévérité dans la physionomie, mais cela n'était pas ; l'expression un peu dure qui était habituellement la sienne venait, au contraire, de la crainte. C'est une personne qui a été bien supérieure dans toutes les positions où elle s'est trouvée, et comme malheur et comme bonheur. Son fils lui a rendu justice, mais un peu tard. Lui-même aidait à l'erreur ; et, s'il l'a réparée depuis, l'impression était donnée et reçue.

On sait que, avant d'entrer en négociation avec la république de Gênes, la France lui avait fourni des troupes pour ramener les insulaires à l'obéissance. Parmi les Français qui faisaient partie de l'administration on remarquait un jeune homme de vingt ans, d'une agréable tournure, faisant des armes comme Saint-Georges, jouant du violon à ravir, ayant toutes les manières d'un homme de qualité et n'étant cependant qu'un roturier. Mais il s'était dit : « Je ferai ma fortune et je parviendrai » ; et cela avec une de ces volontés à qui rien ne résiste, parce qu'elles résistent à tout. Aussi avait-il déjà une fortune honorable à offrir à celle qu'il épouserait. Il n'avait garde de ne pas choisir la perle de la contrée ; il demanda ma mère et l'obtint. Cet homme fut mon père, c'était M. de Permon.

Mes parents quittèrent la Corse et vinrent en France, où les affaires de mon père l'appelaient. Quelques années après il fut nommé à une place importante à l'armée d'Amérique et partit en

emmenant mon frère, âgé seulement de huit ans. Ma mère retourna en Corse près de mon aïeule, avec toute sa jeune famille, pour y attendre le retour de mon père. Je n'étais pas née à cette époque.

Après le départ de mon père pour l'Amérique, ma mère ayant donc été rappelée en Corse par des souvenirs de famille et d'amitié, se résolut à y passer une partie du temps de l'absence de mon père. C'est alors qu'elle a vu Napoléon tout petit enfant, qu'elle l'a souvent porté dans ses bras, qu'il jouait lui-même avec une sœur aînée que j'ai perdue de la manière la plus funeste. Napoléon se la rappelait à merveille et souvent, dans les années où il était à Paris sans aucun emploi, lorsque, après avoir dîné à notre table de famille, il se mettait devant le feu, les bras croisés sur sa poitrine, les jambes étendues devant la cheminée, il disait : « Signora Panoria, parlons de la Corse, parlons de la signora Lætitia. »

Il appelait presque toujours sa mère ainsi, mais seulement avec ou devant les personnes qu'il connaissait depuis longtemps et auxquelles il savait que ce nom ne pouvait paraître singulier. « Comment se porte la signora Lætitia ? » me demandait-il quand il me voyait. Ou bien, à elle-même : « Eh bien ! signora Lætitia, comment vous trouvez-vous de la cour ? Vous vous ennuyez, n'est-ce pas ? C'est que vous vous y prenez mal : vous ne recevez pas assez. Voyez vos filles : elles semblent être nées où elles sont. Je vous ai donné un bel hôtel, une belle terre, un million de rentes pour jouir de tout cela : et vous vivez comme une bourgeoise de la rue Saint-Denis. Recevez, et recevez d'autres têtes que vos C... et vos Cl... de... »

Ma mère et mes oncles m'ont assuré mille fois que Napoléon n'a eu dans son enfance aucun des

caractères singuliers que le merveilleux lui prête. Il se portait bien et était même, jusqu'au moment où il vint en France, ce qu'on appelle un gros et beau garçon ; enfin, il était ce que sont tous les enfants.

Peut-être cependant existait-il dans le caractère de Napoléon enfant quelques-unes de ces nuances délicates qui font pressentir l'homme extraordinaire. Mais qu'il ait fait deviner le géant qui devait un jour sortir de cette enveloppe, non, cela n'est pas. Mme Bonaparte avait amené avec elle en France une bonne, une de ces *servantes-maîtresses*, comme il y en a tant dans nos provinces. Cette femme, qui se nommait *Savéria*, était curieuse à entendre sur cette famille qu'elle avait élevée, dont elle connaissait l'intérieur et dont chaque membre occupait un trône ; elle racontait une foule de choses qui devenaient anecdotiques. J'aimais fort à causer avec elle lorsque j'allais à Pont-sur-Seine faire mon service. J'avais remarqué qu'elle aimait moins quelques enfants de la famille que les autres ; j'avais fait cette remarque, je lui en demandai l'explication. Comme j'ignore si elle est morte, je ne veux pas l'exposer, à son âge, lorsqu'elle va peut-être bientôt dépendre de personnes qui pourraient se rappeler une préférence ou une exclusion qui les blesseraient, à voir son existence compromise par mon indiscrétion. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle adorait l'empereur et Lucien. Elle me parlait un jour de plusieurs petites scènes de l'enfance de l'empereur, qui n'est demeuré en Corse que jusqu'à l'âge de neuf ans ; et à propos de l'une de ces scènes où il avait eu le fouet, Savéria me confirmait une chose que m'avait assurée ma mère : c'est que Napoléon, lorsqu'il était grondé, ne pleurait pres-

que jamais. En Corse, les enfants sont battus dans toutes les classes. Battre sa femme est là, comme ailleurs, le type de la grossièreté ; mais battre son enfant, c'est la chose la plus simple. Lorsqu'il arrivait à Napoléon d'être battu, quelquefois la douleur lui arrachait une larme, mais cela durait peu et lorsqu'il n'avait pas tort il ne voulait rien dire pour obtenir sa grâce. Voici à cet égard une anecdote que je tiens *de lui-même ;* il me l'a racontée pour me donner un exemple de modération.

Il fut un jour accusé par une de ses sœurs d'avoir mangé une grande corbeille de raisins, de figues et de cédrats ; ces fruits venaient d'un jardin de *l'oncle le chanoine.* Or, il faut avoir vécu dans l'intérieur de la famille Bonaparte pour comprendre la grandeur du méfait d'avoir mangé des fruits de la vigne de *l'oncle le chanoine ;* c'était bien plus criminel que d'avoir mangé des raisins et des figues d'un autre. Enfin, grand interrogatoire ; et comme Napoléon niait, il fut fouetté. On lui dit de demander grâce ; que, s'il le faisait, on lui pardonnerait. Il avait beau dire qu'il était innocent, on ne le croyait pas et le pauvre petit postérieur était abîmé de coups. Je crois me rappeler qu'il nous dit que sa mère était en ce moment-là en visite chez M. de Marbeuf ou chez quelque autre ami. Le résultat de son obstination fut d'être trois jours entiers sans manger autre chose qu'un peu de pain avec du fromage qui n'était pas du *broccio* [1] *:* néanmoins il ne pleura pas ; il était triste, mais non pas boudeur. Enfin le quatrième jour une petite amie de Marianne Buonaparte revint de la vigne de son père, et, ayant appris ce qui s'était passé, alla s'accuser et dire que c'était elle et Marianne qui avaient

[1] Fromage fort aimé en Corse.

expédié la corbeille de figues et de raisins. Ce fut le tour de Marianne d'être punie. On demanda à Napoléon pour quelle raison il n'avait pas dénoncé sa sœur ; il répondit qu'il ne savait pas que ce fût elle qui était coupable ; cependant qu'il s'en doutait, mais que, en considération de la petite amie, qui n'avait pas trempé dans le mensonge, il n'aurait rien dit. Ceci est fort remarquable ; il n'avait pas sept ans à cette époque.

Napoléon, me disait Savéria, n'a jamais été *un joli enfant*, comme l'était Joseph, par exemple : sa tête avait toujours été trop grosse pour son corps, défaut commun dans la famille Bonaparte. Cette sorte de difformité donne ordinairement, de celui qui l'a reçue, l'idée d'une forte prééminence sur les autres. Ici la chose s'est trouvée justifiée et, pourtant, il n'en faudrait rien conclure à l'avantage des grosses têtes ni au désavantage des petites. Qui a eu une plus petite tête que Voltaire ? Eh bien ! j'ai une armée de neveux et de nièces avec des têtes de Goliath sur des corps de pygmées ; cependant il n'en résulte pas autre chose qu'une grosse tête sur un petit corps.

Ce que Napoléon avait de charmant lorsqu'il devint *jeune homme*, c'était son regard et, surtout, l'expression douce qu'il savait lui donner dans un moment de bienveillance. A la vérité, l'orage était affreux et, quelque aguerrie que je fusse, jamais je n'ai regardé cette physionomie admirable, même dans la colère, lorsqu'elle en était animée, sans éprouver un frisson ; son sourire était également captivant, comme le mouvement dédaigneux de sa bouche vous faisait trembler. Mais tout cela, mais le front qui devait porter les couronnes d'un monde, ces mains dont la plus coquette des

femmes se serait enorgueillie et dont la peau blanche et douce recouvrait des muscles d'acier, des os de diamant ; tout cela ne se distinguait pas dans l'enfant et ne se fit présumer que dans le jeune homme adolescent. Savéria me disait, avec vérité, que, de tous les enfants de la signora Lætitia, l'empereur était celui qui le dernier aurait donné l'idée d'une fortune inespérée.

III

En 1785 M. et Mme Permon s'installent à Paris avec leur famille. — Bonaparte à l'École militaire de Paris. — Bonaparte sous-lieutenant.

En arrivant à Paris, le premier soin de ma mère fut de s'informer de Napoléon Bonaparte. Il était alors à l'École militaire de Paris, ayant quitté celle de Brienne depuis le mois de septembre de l'année précédente. Mon oncle Démétrius lui en parla ; il l'avait rencontré le jour de son arrivée au moment où il venait de sortir du coche. « Et en vérité, dit mon oncle, il avait bien l'air d'un nouveau débarqué. Je le rencontrai au Palais-Royal, où il bayait aux corneilles, regardant de tous côtés, le nez en l'air, et bien de la tournure de ceux que les filous dévalisent sur la mine, s'il avait eu quelque chose à prendre. » Mon oncle lui demanda où il dînait et, comme il n'avait pas d'engagement, il l'emmena dîner chez lui ; car, bien que mon oncle fût encore garçon à cette époque, il ne serait pas entré chez un traiteur (tel était alors le nom qu'ils avaient ; celui de restaurateur

n'est venu que plusieurs années après). Il dit à ma mère qu'elle trouverait Napoléon assez morose. « Je crains, ajouta mon oncle, que ce jeune homme n'ait plus de vanité qu'il ne lui convient d'en avoir dans la position où il est. Lorsqu'il vient me voir, il déclame fortement contre le luxe des jeunes gens de l'École militaire. Il est venu, il y a quelque temps, me parler de Mania, de l'éducation actuelle des jeunes Maniotes, du rapport qu'elle a avec l'ancienne éducation spartiate, et tout cela pour mettre, m'a-t-il dit, dans un mémoire qu'il veut faire pour le présenter au ministre de la guerre. Tout cela ne servira qu'à le faire prendre en grippe par ses camarades, et, peut-être même, à lui valoir quelque coup d'épée. »

Peu de jours après, ma mère vit Napoléon et cette disposition à l'humeur était, en effet, des plus fortes. Il souffrait peu d'observations, même dans son intérêt, et je suis persuadée que c'est à cette excessive irritabilité qu'il ne pouvait contraindre qu'il doit la réputation, qu'il a conservée longtemps, d'une enfance et d'une jeunesse sombres et atrabilaires.

Mon père, qui connaissait une grande partie de ses chefs, le fit sortir quelquefois pour le distraire. On prit pour prétexte un accident, une entorse (je ne me rappelle plus trop bien le motif que l'on donna) et Napoléon passa toute une semaine dans notre maison. Lorsque encore aujourd'hui je passe sur le quai Conti, je ne puis m'empêcher de regarder une mansarde, à l'angle gauche de la maison, au troisième étage. C'est là que logeait Napoléon toutes les fois qu'il venait chez mes parents. Cette petite chambre était fort jolie. A côté se trouvait celle de mon frère.

Les deux jeunes gens étaient presque du même

âge ; mon frère avait peut-être un an ou quinze mois de plus. Ma mère lui avait recommandé de se lier avec le jeune Bonaparte ; mais, après plusieurs tentatives, mon frère témoigna combien il lui était pénible de ne trouver qu'une stérile politesse là où devait être de l'affection, et cette répulsion lui était presque offensante. Elle devait surtout l'être pour mon frère, qui était non seulement aimé pour la douceur de son caractère, l'aménité, la bonne grâce de ses manières, mais recherché dans les sociétés les plus distinguées de Paris pour ses talents et son esprit. Il s'était même aperçu d'une sorte d'âcreté, d'ironie amère, dont il avait longtemps cherché la cause.

— Je crois, dit un jour Albert à ma mère, que le pauvre enfant sent vivement sa position dépendante.

— Mais elle ne l'est pas du tout, s'écria ma mère ; j'espère bien que tu ne lui as pas fait sentir qu'il n'était pas chez lui ?

— Albert n'a aucun tort dans cet affaire, dit mon père qui se trouvait présent. Napoléon souffre parce qu'il a de l'orgueil ; et je ne puis l'en blâmer. Il te connaît ; il sait que ta famille et la sienne sont en Corse dans une égale position de fortune ; il est le fils de Lætitia Bonaparte, comme Albert est le tien. Je crois même que vous êtes parents. Tout cela ne s'arrange pas dans sa tête, avec cette immense différence dans l'éducation qu'il reçoit comme boursier, isolé, loin des siens, privé de ces soins qu'il voit ici prodiguer à nos enfants.

— Mais c'est de l'envie, ce que tu me dépeins là, dit aussitôt ma mère.

— Non, il y a loin de l'envie à ce que je crois qu'éprouve ce jeune homme ; mais j'ai trop l'habitude du cœur humain pour me méprendre à ce qui

est dans le sien. Il souffre, et dans ta maison peut-être plus qu'ailleurs. Tu es bonne et tu ne comprends pas que quelquefois la bonté mal placée peut n'être pas un remède curatif. Lorsque tu voulus employer le crédit de M. de Falgueyreytes pour faire sortir le jeune Napoléon pour plus d'un jour ou deux, je te dis que tu faisais mal. Tu ne voulus pas me croire et, dans le zèle de ton amitié pour la mère, tu mis le fils sans cesse en présence d'une position qui ne peut que lui être pénible, parce qu'il se dit : « Pourquoi ma famille n'est-elle pas ainsi ? »

— Tu m'impatientes, répondit ma mère. S'il disait cela, il serait un sot et un méchant enfant.

— Il ne serait ni plus sot ni plus méchant que les autres ; il serait homme. Pourquoi est-il dans un état permanent de colère depuis son arrivée à Paris ? Pourquoi crie-t-il du haut de sa tête contre le luxe indécent (ce sont ses paroles) de tous ses camarades de l'école ? Parce que leur position blesse à chaque instant la sienne. Il trouve ridicule que ces jeunes gens aient un domestique, parce qu'il n'en a pas ; il trouve mauvais que l'on mange à deux services, parce que, lorsqu'il y a des piqueniques en fraude, il ne peut pas y contribuer. L'autre jour, j'ai su par Dumarsay, le père de l'un de ses camarades, qu'il devait y avoir un déjeuner donné à l'un des maîtres, et chaque élève devait contribuer pour une somme vraiment trop forte pour ces enfants. En cela Napoléon a raison. Bref, je fus le voir et je le trouvai encore plus triste que de coutume. Je me doutai pourquoi et j'abordai le sujet en lui proposant la petite somme qu'il lui fallait. Il devint aussitôt très rouge ; puis sa figure reprit cette teinte d'un jaune pâle qu'il a toujours, et il me refusa.

— C'est que tu t'y seras mal pris ! s'écria ma mère. Les hommes sont toujours maladroits.

— Quand je vis que le cœur du jeune homme était aussi élevé, dit mon père, sans se laisser déconcerter par la vivacité de ma mère, à laquelle il était habitué, je fis un mensonge et Dieu me le pardonnera sans doute. Je lui dis que, lorsque son père était mort dans nos bras à Montpellier, il m'avait remis une petite somme pour lui être donnée de cette manière dans un cas pressant pour sa convenance personnelle. Il me regarda fixement, ajouta mon père, avec un œil si scrutateur qu'il m'intimida presque. « Puisque cet argent vient de mon père, monsieur, me dit-il, je l'accepte ; mais, si c'eût été à titre de prêt, je n'aurais pu le recevoir. Ma mère n'a déjà que trop de charges ; je ne dois pas les augmenter par des dépenses, surtout lorsqu'elles me sont imposées par la folie stupide de mes camarades. » Tu le vois donc bien, poursuivit mon père, si son orgueil est aussi facilement blessé à son école par des étrangers, que ne doit-il pas souffrir ici, quelque tendresse que nous lui montrions ? Albert n'en doit pas moins continuer ses prévenances et ses bons procédés ; mais je doute qu'ils produisent pour résultat une liaison intime.

Joseph Bonaparte avait adressé à mon oncle Démétrius, une lettre dans laquelle il le remerciait de vouloir bien aller voir Marianne Bonaparte, qui était élève de Saint-Louis, à l'établissement de Saint-Cyr. C'était ma mère qui se chargeait de ce soin. Elle le remplissait avec une grande bienveillance et, pendant le long temps que Marianne passa à Saint-Cyr, ma mère fut pour elle une amie bonne et tendre.

Un jour que Napoléon était venu avec mon

oncle qui l'avait fait sortir, on fut à Saint-Cyr exprès pour lui. Marianne vint au parloir fort triste, fort abattue et le cœur tellement gros qu'au premier mot qu'on lui dit pour lui demander ce qu'elle avait, elle fondit en larmes. Ma mère l'embrassa, la consola, sans savoir ce qu'elle avait d'abord ; ce qu'elle ne parvint à tirer d'elle qu'avec beaucoup de peine, car elle avait bien pleuré parce que la nature l'avait vaincue, mais ici la vanité s'en mêlait et elle ne voulait pas desserrer les dents. Enfin, ma mère apprit que, Mlle de Montluc, je crois, sortant dans huit jours, les élèves de sa classe devaient donner un goûter d'adieu ; chacune contribuait et Marianne ne pouvait donner, parce que sa pension était à sa fin et qu'il ne lui restait que six francs.

— Si je les donne, disait-elle, je n'aurai plus rien et ma pension ne me sera payée que dans six semaines ; et puis, d'ailleurs, ce n'est pas assez.

Le premier mouvement de Napoléon, m'a dit ma mère en me contant cette anecdote, avait été de porter la main à sa poche ; mais comme la réflexion lui dit qu'il ne trouverait pas ce qu'il y cherchait, il s'arrêta et rougit en frappant du pied. Quant à ma mère, elle ne put s'empêcher de rire en pensant au rapport singulier qu'il y avait entre le goûter de Saint-Cyr et le déjeuner de l'École militaire de Paris, et elle le dit en grec à mon oncle. Au fait, la chose était toute simple ; le frère et la sœur étaient tous deux boursiers dans des écoles où se trouvaient en même temps des enfants de nobles et riches familles. Ce qu'ils souffraient aurait été inaperçu par eux-mêmes s'ils eussent été dans une position seulement aisée ; or la famille Bonaparte, loin d'être riche, pouvait être regardée comme pauvre. M. Bonaparte le père en convenait

hautement lui-même lorsqu'il écrivait au ministre de la guerre pour lui demander de placer Lucien à Brienne. Je ne sais pourquoi on a voulu parler du luxe de M. Bonaparte le père ; luxe qui avait, dit-on, dérangé ses affaires, que l'oncle le chanoine, comme l'appelait Madame, avait remises en ordre ; et à propos de cela suit un long article sur les richesses de l'oncle le chanoine. Tout ce qui est dit à cet égard est vraiment ridicule. Qu'importait à la grandeur de la famille de Napoléon, lorsque chacun de ses frères occupait un trône, lorsque Madame mère était altesse impériale et qu'elle habitait un palais somptueux où elle représentait fort dignement comme mère du plus grand homme qui ait jamais existé, comme mère de l'empereur, ce qu'elle faisait fort convenablement, quoi que la haine et la méchanceté puissent dire aujourd'hui ; qu'importe, mon Dieu ! qu'avant d'entrer dans cette nouvelle vie de merveilles ils aient été plus ou moins riches, plus ou moins heureux ? Cela fait-il un point d'appui pour le départ ? Cela fait-il un point de comparaison ? Eh ! non, sans doute. Le seul effet d'aussi misérables reproches, c'est de prêter à rire de ceux qui les font.

Pour en revenir à la pauvre affligée, ma mère lui demanda ce qu'il lui fallait pour calmer son chagrin ; la somme n'était pas énorme, il s'agissait de dix à douze francs [1] ; ma mère les lui donna et fit la remarque qu'elle ne s'en mit pas autant en peine que son frère à la proposition de mon père.

Lorsqu'on fut remonté en voiture, Napoléon, qui s'était contenu devant sa sœur, éclata en invectives contre la détestable administration des

[1] La somme est modique en elle-même, mais au fait elle est énorme pour un pique-nique d'élèves, dans un lieu où elles sont censées peu riches.

maisons comme Saint-Cyr et les Écoles militaires. On voyait que l'humiliation de sa sœur lui avait fait mal. Mon oncle, qui était extrêmement vif, s'impatienta à la fin du ton d'amertume tranchant qu'il mettait dans son discours et le lui dit assez sèchement. Napoléon se tut aussitôt, parce qu'alors la jeunesse était élevée un peu plus dans l'observance des bonnes manières envers les personnes plus âgées. Mais son cœur était trop plein ; il ramena bientôt la conversation sur le même sujet, et enfin ses expressions devinrent tellement offensantes que mon oncle lui dit : « Tais-toi ! il ne t'appartient pas, étant élevé par la charité du roi, de parler ainsi que tu le fais. »

Ma mère m'a dit qu'elle avait craint que Napoléon n'étouffât. En un moment il devint blême et cramoisi.

— Je ne suis pas élève du roi, dit-il d'une voix tremblante d'émotion ; je suis élève de l'État.

— Voilà une belle distinction que tu as trouvée là, répondit mon oncle. Mais que tu sois élève du roi ou de l'État, il n'importe. Le roi n'est-il pas l'État, d'ailleurs ? et puis je ne veux pas que tu parles ainsi de ton bienfaiteur devant moi.

— Je ne dirai rien qui vous déplaise, monsieur de Comnène, dit le jeune homme ; permettez-moi seulement d'ajouter que, *si j'étais le maître de rédiger* les règlements, ils le seraient autrement et pour le bien de tous.

Je n'ai rapporté cette petite scène que pour faire remarquer ces mots : *si j'étais le maître !...* Il l'est devenu, et l'on sait comment il avait monté toute l'administration de ses Écoles militaires. Je suis convaincue qu'il a gardé longtemps le souvenir pénible des humiliations qu'il a été obligé de supporter à l'École militaire de Paris. Sans doute,

il y avait à cette école des jeunes gens qui, comme lui, n'étaient pas riches ; mais ils avaient au moins des parents, des correspondants, des moyens de distraction que Napoléon n'avait pas. Ce ne fut qu'à l'arrivée de ma mère qu'il eut enfin quelqu'un qui prit intérêt à lui ; mais il y avait déjà un an qu'il était à l'École militaire de Paris, seul et presque continuellement humilié et blessé. Il n'y était pas aimé. Plusieurs chefs qui étaient de la connaissance de mon père lui dirent alors que le jeune Napoléon Bonaparte avait un caractère impossible à rendre même sociable. Il frondait tout, blâmait hautement et avec un ton tranchant qui ne pouvait être admis par toutes ces vieilles têtes qui ne voyaient en lui qu'un jeune humoriste. Le résultat de sa conduite fut de faire avancer le moment de sa sortie ; ce fut un concours unanime pour la demander [1]. C'est alors qu'il fut pourvu d'une sous-lieutenance dans un régiment d'artillerie et qu'il fut à Grenoble, Valence, Auxonne, etc., avant de revenir à Paris. Lors de l'époque de son départ, il vint passer quelque temps avec nous. Ma sœur était alors au couvent, mais elle sortait fréquemment et vint chez nos parents tandis que Napoléon y était. Je me rappelle que le jour où il endossa l'uniforme il était joyeux comme tous les jeunes gens le sont à pareil jour ; mais il avait dans son habillement une chose qui lui donnait une apparence fort ridicule, c'étaient ses bottes. Elles étaient d'une dimension si singulièrement grande que ses petites jambes, alors fort grêles, disparaissaient dans leur ampleur. On sait que rien ne saisit le ridicule comme l'enfance ; aussitôt que ma sœur et moi nous le vîmes entrer dans le salon

[1] C'est-à-dire, pour le faire entrer dans un régiment. Il n'est pas question d'une autre manière de sortir.

avec ses deux jambes affublées de la sorte, nous ne pûmes nous contenir et des rires fous s'ensuivirent. Alors, comme plus tard, il n'entendait pas la plaisanterie ; dès qu'il se vit l'objet de notre hilarité, il se fâcha. Ma sœur, qui était plus grande que moi et beaucoup plus âgée (elle était ma marraine), lui répondit, toujours en riant, que, puisqu'il ceignait l'épée, il devait être le chevalier des dames et qu'il était bien heureux qu'elles plaisantassent avec lui.

— On voit bien que vous n'êtes qu'une petite pensionnaire, dit alors Napoléon d'un air dédaigneux.

Ma sœur avait alors douze à treize ans : on peut penser combien ce mot la blessa. Elle était fort douce ; mais nous ne le sommes plus, nous autres femmes, quels que soient et notre âge et notre caractère habituel, lorsque notre vanité s'en mêle. Celle de Cécile fut blessée au vif de l'épithète de petite pensionnaire.

— Et vous, répondit-elle à Bonaparte, vous n'êtes qu'un CHAT BOTTÉ.

Tout le monde se mit à rire ; le coup avait porté. Je peindrais difficilement la colère où il mit Napoléon. Il ne répondit rien, et il fit bien. Ma mère trouva elle-même l'épithète de *chat botté* si juste et si plaisante qu'elle en rit de bon cœur. Napoléon, bien qu'alors il manquât d'usage du monde, avait un esprit trop fin, trop instinctif pour ne pas comprendre qu'il devait se taire dès qu'il y avait des personnalités et que son adversaire était une femme ; quel que fût son âge, il devait la respecter. Du moins tel était alors le code de politesse des gens qui mangeaient à table. Maintenant, que l'on réduit tout à l'acception la plus positive, on trouve de l'abus dans

l'emploi du temps destiné à accomplir des devoirs, faire des politesses, en un mot porter dans le monde son contingent *de sociabilité*. Il n'y a que les visites qui ne soient pas frappées d'anathème, parce qu'elles sont bonnes à quelque chose ; car je parle de visites utiles faites à des autorités ou à des personnes en relation avec elles ou avec le haut pouvoir : et tout cela se fait avec une impudeur naïve, qui serait en vérité bien amusante s'il n'y avait pour cette manière d'être un nom qui arrête le rire sur les lèvres les plus joyeuses pour faire place à une expression tout opposée.

Bonaparte, quoiqu'il fût piqué vivement du malheureux sobriquet que ma sœur lui avait donné, affecta de n'y plus penser si ce n'est pour en rire avec les autres et, pour prouver qu'il n'en avait aucune rancune, il fit faire un petit joujou, qu'il m'apporta et qui représentait un chat botté courant devant le carrosse de monsieur le marquis de Carabas. Ce joujou était fort joli et lui avait sûrement coûté cher, ce qui n'allait pas avec l'état de ses finances. Il y avait joint une charmante petite édition du conte du *Chat botté* pour ma sœur, en lui disant que c'était *un souvenir* qu'il la priait de conserver. « Le conte est de trop, Napoléon, lui dit ma mère ; s'il n'y avait eu que le joujou de *Loulou*, à la bonne heure ; mais le conte pour Cécile montre que vous êtes piqué contre elle. » Il répondit qu'il donnait sa parole du contraire. Mais je pense, comme ma mère, qu'il était piqué et fortement encore. Toute cette histoire me serait bien sûrement sortie de la tête, si ma mère et mon frère, en la répétant devant moi depuis, ne me l'avaient rendue familière. Elle me fut utile depuis et d'une étrange façon.

Bonaparte n'avait pas toujours la main légère

pour manier l'arme de la raillerie ; et les personnes qu'il aimait le mieux avaient souvent à souffrir de *la douleur* du coup. Quoique Junot fût très aimé de lui, sous le consulat et pendant les premières années de l'empire, il le choisissait quelquefois pour but de quelque grosse plaisanterie qu'il accompagnait d'une oreille pincée jusqu'au sang, et la faveur était complète.

Junot, qui avait pour lui un sentiment d'attachement abnégatif qui faisait tout disparaître, excepté le rapport aimant qui le liait à Napoléon, en riait le premier, en riait de bonne foi, et il n'y pensait plus ; mais quelquefois un de ceux qui étaient présents recueillait la mauvaise plaisanterie et trouvait admirable de la répéter. Junot n'y faisait aucune attention ; mais j'avais l'oreille plus fine, et il arriva qu'une fois la chose me donna de l'humeur.

Le premier consul était un jour d'une grande gaîté. On était à la Malmaison ; on dînait sous les grands arbres qui couronnent le petit monticule à gauche de la prairie devant le château. M^me^ Bonaparte avait essayé le même jour de mettre de la poudre, ce qui lui allait fort bien. Mais le premier consul n'en fit que rire et lui dit qu'elle pouvait jouer *la comtesse d'Escarbagnas*. La plaisanterie ne lui plut pas apparemment, car elle fit une petite moue, dont le premier consul s'aperçut. « Eh bien ! qu'est-ce ? dit-il ; crains-tu de manquer de cavalier ? Voilà M. le marquis de Carabas (et il montrait Junot) qui te donnera le bras. »

Or, il faut savoir que le premier consul avait déjà nommé ainsi quelquefois Junot et Marmont, mais tout à fait en bonne et gracieuse humeur. « C'était, disait-il, à cause de leur goût pour la

représentation. » Tous deux n'en faisaient que rire et, dans le fait, la chose n'était que plaisante. Mme Bonaparte ne la prit pas ainsi et montra un air chagrin. Ce n'était pas le moyen de plaire à Bonaparte, dont le front se rida à l'instant même. Il prit son verre et, regardant sa femme, il s'inclina en buvant et dit : « A la santé de Mme la comtesse d'Escarbagnas. » La continuité de cette plaisanterie fit venir les larmes aux yeux de Mme Bonaparte. Napoléon le vit et, comme il l'aimait, il fut, je crois, fâché d'avoir été si loin. Pour arranger l'affaire, il reprit son verre et, s'inclinant de mon côté en me faisant un clignotement de l'œil, il me dit : « A la santé de Mme la marquise de Carabas. » Nous nous mîmes tous à rire, Mme Bonaparte comme les autres ; mais elle avait le cœur gros. Je n'avais que seize ans et elle en avait quarante.

Jusque-là l'histoire ne paraît pas me regarder ; mais en voici la suite. Parmi les camarades de Junot et ceux qui entouraient alors le premier consul, il y avait bien des variétés dans l'espèce. La bravoure était la seule vertu commune. Quant au reste, c'était comme dit M. Bonnard, *une autre chose*. Or, parmi cette troupe de bons et vaillants enfants de la France, il y en avait qui n'étaient pas forts sur la compréhension. L'un de ceux-ci trouva admirable de répéter la plaisanterie du premier consul. Oh ! cela était trop fort ! et puis l'imitation ne lui allait pas. Il était le meilleur des humains, mais la raillerie lui était de peu d'usage.

> Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
> Ne saurait passer pour galant.

Ensuite Junot aurait pu l'entendre et, de ridi-

cule, la chose serait devenue tragique. Je ne voulus donc pas laisser continuer la représentation imitative et, désirant m'en mêler seule, je consultai ma mère. Elle m'écouta attentivement, puis me donna mes instructions et je retournai à la Malmaison, où nous étions à cette époque pour plusieurs jours.

Le lendemain, Junot, qui était alors commandant de Paris et ne pouvait pas venir tous les jours, ne se trouva pas à dîner, mais il vint le jour d'après et le marquis de Carabas ne faillit pas en son lieu. On était alors sur le pont qui mène au jardin ; le premier consul était assis sur le bord du parapet : « Mon ami, dis-je à Junot, la première fois que nous irons dans *tes terres*, il ne faudra pas oublier une chose tout à fait de rigueur dans ton train ou je ne vais pas avec toi, je t'en avertis, et je suis sûre que le général m'approuvera. — Qu'est-ce donc ? demanda le premier consul. — C'est un chat botté pour coureur. »

Tout le monde se mit à rire en se récriant. Mais je n'oublierai jamais la figure du premier consul, elle était à peindre. Je poursuivis d'un grand sérieux : « J'ai conservé un joujou que l'on m'a donné étant petite enfant ; si tu le veux pour modèle, je te le donnerai. »

On rit beaucoup, et la chose n'alla pas plus loin ce jour-là. Mais mon grain avait été jeté en bon terrain ; il devait porter fruit. Quelques jours après, nous étions, après dîner, dans la galerie qui est à côté du salon et qui alors était beaucoup plus petite que maintenant. L'*imitateur*, avec un bon et franc rire, se mit à parler du *marquisat*. Je ne fis que regarder le premier consul ; il se tourna vers son *sosie* et lui dit assez sèchement : « Lorsque vous voudrez *faire* et *dire* comme moi, choisissez mieux

vos sujets. Il me semble que l'on peut m'imiter en autre chose. »

Un quart d'heure après, il s'approcha de moi, me prit le nez, me le pinça à me faire crier et me dit : « Vous avez de l'esprit, petite peste, mais vous êtes méchante. Ne le soyez pas. Une femme n'a jamais de charmes lorsqu'elle se fait craindre. »

Le résultat de tout cela fut que je n'entendis plus parler du *marquisat*, d'autant qu'on portait alors des bottes à l'écuyère avec des manchettes et que le *chat botté* serait venu là à miracle. Ma mère, qui me demanda des nouvelles de mon expédition et qui, bien certainement, y avait mis plus de malice que moi, rit beaucoup de l'effet que j'avais produit. « J'en étais sûre », me dit-elle.

IV

Bonaparte suspect. — Il est emprisonné.

En arrivant au siège de Toulon, Bonaparte avait la réputation d'un chaud patriote. Junot m'a dit souvent que le général en chef, qui était très modéré, avait d'abord eu une sorte de prévention contre le jeune officier qui affichait des principes au moins fort exaltés. Cette manière de voir était celle de toute la famille. Si cela n'avait pas été, le représentant du peuple Fréron, qui était alors à Marseille, n'aurait pas eu pour société intime, comme il l'avait alors, la maison de M^me^ Bonaparte, la mère, qui habitait Marseille à cette époque avec ses filles et ses deux plus jeunes fils, Louis et Jérôme.

Je ne veux pour preuve de la justesse de mon opinion que les deux pièces citées dans les *Mémoires* de M. de Bourrienne et dont Junot avait gardé copie.

La mission donnée par le représentant Ricord, le 25 messidor an II, à Bonaparte, est bien moins militaire qu'une espèce d'ordre de surveillance et d'enquête [1]. Il est évident qu'il inspirait la plus haute confiance aux proconsuls qui alors étaient les maîtres de tout, et cette confiance ne pouvait résulter que de la connaissance qu'on avait de sa manière de penser. Il n'avait alors que vingt-cinq ans. Il fallait donc que Ricord fût bien sûr de lui.

Salicetti remplaçant Ricord, on devait s'attendre que Bonaparte serait protégé par le nouveau venu. Ils étaient compatriotes et même amis, malgré la différence de leur âge ; et bien que Salicetti arrivât à la suite d'une *réaction*, il était cependant certain que lui Salicetti avait l'opinion que l'on appelait *terroriste*, puisque enfin Salicetti était de la Montagne.

Les deux attitudes politiques de Salicetti, au 7 thermidor et au 19 thermidor de la même année, furent remarquablement différentes l'une de l'autre, bien qu'il n'y ait eu que onze jours de distance entre ces deux époques, et cette différence pouvait amener des résultats graves, non pas que l'humanité eût moins à gémir depuis la mort de Robespierre ; mais on en parlait davantage: Salicetti, quoiqu'il ne fût pas méchant, avait assez marqué pour chercher à faire impression d'une

[1] Il fut spécialement recommandé au chargé d'affaires de la république française à Gênes, M. Faypoult. Il fut chargé de prendre note de la conduite du ministre français Tilly. En général, la teneur de ses instructions indiquait plus une mission diplomatique qu'une mission militaire.

autre manière. Bonaparte et lui avaient été plus que d'accord l'année précédente, lors des affaires de Corse. Bonaparte s'était mis plus en évidence, avait plus parlé à la tribune du club, et quoique depuis il ait beaucoup cherché à mettre Lucien à sa place, alors on ne pouvait s'y tromper.

Lorsqu'il fut arrêté, Junot, qui l'aimait avec tendresse et un entier dévouement, voulut le sauver par la ruse ou par la force. Les supplices de la Terreur n'avaient pas cessé, et les inquiétudes les plus vives étaient à l'instant éveillées sur la personne atteinte d'une accusation, de quelque nature qu'elle fût. Mais Bonaparte lui défendit toute mesure hostile.

— Je suis innocent, lui dit-il, je dois me confier aux lois.

Voilà, au surplus, la lettre que, de sa prison, Napoléon écrivit à Junot, en réponse à sa proposition. Celle-là est bien de Bonaparte lui-même, car alors il n'avait pas de secrétaire.

« Je reconnais bien ton amitié, mon cher Junot, dans la proposition que tu me fais ; depuis longtemps tu connais aussi toute celle que je t'ai vouée, et j'espère que tu y comptes.

« Les hommes peuvent être injustes envers moi, mon cher Junot ; mais il suffit d'être innocent ; ma conscience est le tribunal où j'évoque ma conduite.

« Cette conscience est calme quand je l'interroge ; ne fais donc rien, tu me compromettrais.

« Adieu, mon cher Junot. Salut et amitié.

« BUONAPARTE. »

Cette réponse était faite à une lettre que Junot lui avait fait parvenir par un soldat, dans les vingt-quatre premières heures qui suivirent son

arrestation, parce qu'il n'avait pu parvenir à le voir dans sa prison. Je ne me rappelle plus à présent pour quel motif, mais je crois que c'est parce qu'il était au secret. Junot, dans sa lettre, lui proposait de s'échapper et lui soumettait plusieurs plans qui n'étaient admissibles que par une jeune tête exaltée comme la sienne [1] ; et, en résumé, il annonçait l'intention bien déterminée de partager sa détention, « dût-elle être éternelle », lui disait-il.

La défense de Bonaparte, adressée aux représentants et écrite par Junot lui-même sous la dictée de Napoléon, indique aussi le vrai motif de son arrestation. « Déclarer un patriote suspect, disait-il, c'est lui ravir ce qu'il a de plus précieux, la confiance et l'estime de ses concitoyens. »

C'est donc le *patriote* qui est attaqué, c'est l'homme d'un parti quel qu'il soit ; car l'homme n'est attaqué dans son caractère, de manière à perdre et la confiance et l'estime, que lorsque l'honneur ou telle autre partie vulnérable de son âme est mise en jugement.

« Depuis l'origine de la révolution, disait-il plus loin, n'ai-je pas toujours été attaché aux principes ? »

Non, il ne faut pas accuser Bonaparte d'avoir été un *terroriste*. Il ne l'a jamais été, par deux raisons : la première, c'est qu'il n'était pas méchant [2] ; c'est une chose incontestable ; la seconde,

[1] Madame mère s'est toujours rappelé la conduite que Junot a tenue à cette époque ; elle m'en parlait sans cesse lorsque je faisais mon service auprès d'elle. Madame mère a le cœur bon et l'âme élevée ; je ferai connaître plus tard son caractère.

[2] Non, il n'était pas *méchant*. Bonaparte consul, Napoléon empereur n'offrent pas, dans toute leur carrière, une preuve qui puisse faire donner ce surnom au grand homme. Il est des êtres qui ne comprennent pas l'*aunage* du patron sur lequel est coupé un pareil homme. Il peut mériter toute autre épithète, mais non pas celle de *méchant*.

parce qu'il avait une trop saine raison, une trop parfaite intelligence pour ne pas voir qu'un système dévastateur n'était pas celui qu'il fallait à notre nation. L'ivraie n'était pas à ce point parmi le bon grain, qu'il fallut faucher le champ pour le rendre productif. Mais il était républicain, malgré la teinte d'absolutisme que pouvait avoir son exclamation, au 10 août, en voyant la faiblesse, à ce qu'il disait, de Louis XVI. Il était républicain ; il l'était comme Barnave, comme Gensonné, comme Valazé, comme ces héros du vrai républicanisme ; et c'en était assez pour que la vengeance s'en servît en son lieu. Ce que je sais (et je puis ajouter que je le sais avec entière certitude) c'est que Salicetti et lui adressèrent leurs vœux à la même personne. J'ignore si ce fut en Corse ou à Paris ; mais ce dont je suis sûre, c'est que, malgré sa jeunesse, ou plutôt à cause de sa jeunesse, Bonaparte fut écouté. Ce n'est pas le motif unique de l'animosité que Salicetti fit voir contre Bonaparte dans l'affaire de *Loano ;* mais cette cause, jointe à tout ce que j'ai indiqué, peut faire asseoir un jugement. Ce qui va suivre y contribuera encore davantage.

L'opinion de mon frère, alors secrétaire de Salicetti, était que Bonaparte n'avait dû la vie qu'à une cause que personne n'a bien connue. Le fait est que Salicetti reçut une lettre de Bonaparte, qui parut lui faire une vive impression. Les papiers de Bonaparte avaient été remis à Salicetti ; celui-ci, après les avoir parcourus très attentivement, les avait repoussés avec une impatience marquée ; ensuite il les reprit et les lut encore une fois. Mon frère lui ayant proposé de l'aider dans l'examen des papiers de Bonaparte, Salicetti le refusa et, après une seconde inspection, qui probablement fut

encore inutile, il s'assit avec un air préoccupé. Que cherchait-il dans ces papiers ? Était-ce une pièce qui le concernait ? Une autre circonstance, c'est que l'homme qui fut chargé de la levée des scellés était un homme en sous-ordre, tout à fait à la dévotion de Salicetti, et mon frère, que ce soin devait regarder en sa qualité de secrétaire du représentant, eut ordre de n'y point toucher. Il m'a souvent parlé de ce fait, et je le cite ici comme une circonstance d'une haute importance pour l'histoire de ce temps. Rien de ce qui se rapporte à un homme comme Napoléon ne saurait être inutile ni à dédaigner.

Quel fut, après tout, le résultat de cette étrange procédure, dont l'issue probable était de faire porter la tête de Bonaparte sur l'échafaud ? Qui ne voit que, s'il eût été conduit à Paris et jugé par le comité de salut public, sans aucun doute l'ami de Robespierre le jeune aurait été condamné par Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois. L'issue de ce procès fut l'acquittement du prévenu. Ce résultat d'une affaire qui menaçait la tête du jeune général doit paraître d'autant plus extraordinaire qu'il semble que dans le moment Salicetti le craignit. On donne même des éloges à Bonaparte, dans l'arrêté qui le met dans une liberté provisoire : « C'est, dit-on, en raison de l'utilité dont le général Bonaparte peut être à la république. » C'est là de la prévision, de la seconde vue ; mais plus tard et lorsque des mesures ont été prises probablement pour qu'il ne soit plus à craindre, alors le comité du salut public *le raye* du tableau des officiers généraux et (chose fort remarquable) Cambacérès, destiné à devenir son collègue au consulat, fut un des signataires de l'acte de radiation. Ce qu'il y

a de certain, c'est que cette affaire est fort obscure.

Ce fut alors que Bonaparte, tout à fait malheureux, vint à Paris pour tenter d'obtenir justice ou pour chercher à mettre à flot quelques-uns des mille projets « qu'il faisait, nous disait-il, chaque soir en s'endormant. » Il n'avait avec lui qu'un seul aide de camp, un seul ami que sa mauvaise fortune attachait encore plus à lui, c'était Junot ; Junot qui, à dater de ce moment, lui donna des preuves positives de cet attachement qui n'a cessé d'être que le jour où lui-même a cessé d'exister.

Duroc ne fut attaché à Bonaparte qu'à l'armée d'Italie ; on a toujours persisté dans cette faute, de croire qu'il l'avait connu à Toulon. M. de Bourrienne, qui est fort bien instruit et dit la vérité lorsque la passion n'offusque pas son jugement, rétablit les faits dans leur état véritable ; mais il se trompe en parlant des relations de Salicetti et de Bonaparte après Toulon. Ils ne s'aimaient pas, et Salicetti craignait le jeune compatriote qu'il voulait perdre. Il ne fut jamais son confident. Bonaparte a pu être le sien ; ce qui est bien différent. Mais dans tous les orages des journées de prairial, Bonaparte ne s'est aucunement aventuré ; il était toujours chez ma mère à cette époque et ce moment de sa vie m'est aussi connu que s'il faisait partie de la mienne.

Bonaparte avait des opinions *à lui*, qu'il était difficile de classer dans les diverses factions d'alors. Son républicanisme était girondin, ainsi que je l'ai dit plus haut, au fédéralisme près. Il aurait voulu, comme ceux du 31 mai, que tous les abus fussent détruits sans que le nivellement coûtât trop cher ; il n'avait pas encore l'expérience qui

devait un jour le guider à travers les détours du labyrinthe épineux des révolutions. Ses propres paroles en sont la preuve. Cependant ces mêmes paroles sont pour moi un sujet profond de réflexion ; car elles me prouvent que dans un temps de sa vie il ne fut pas de bonne foi ; mais je ne puis décider en quel temps.

Tout le monde connaît l'opinion de Bonaparte consul sur les hommes de la révolution. Tous ceux qui étaient conseillers d'État peuvent certifier la vérité de ce que j'avance. Bonaparte avait employé, dans les premières places, des hommes de cette même révolution ; mais excepté Fouché, qu'il n'aima jamais [1], ces hommes n'étaient pas les plus marquants dans l'histoire révolutionnaire. On se rappellera tout ce qu'il dit au conseil d'État lors de la machine infernale, sur les hommes de sang de la révolution, les hommes de *Septembre*. « Jamais la France, disait-il, ne sera tranquille, si vous ne les chassez pas ! Ce sont eux qui font tout le mal ! » Je ne cite pas ici des ouï-dire. On peut le voir dans les Mémoires d'un conseiller d'État, de M. Thibaudeau. Cet homme, que la France peut présenter en première ligne à son Plutarque, si jamais elle est assez heureuse pour en avoir un, cet homme qui n'a jamais dit que la vérité dans tout ce qu'il a écrit sur la révolution, donne une relation exacte des discours de Bonaparte aux séances du conseil d'État.

[1] Il est positif que Bonaparte n'aimait pas Fouché, et cependant il l'employait malgré ce sentiment instinctif qui lui disait sûrement que, dans cet homme, il voyait l'un de ceux qui devaient aider à sa ruine.

V

Bonaparte à Paris en 1795.

Ma mère voyait beaucoup de Corses avant la révolution. Quoique leurs opinions ne fussent pas d'accord avec les siennes, elle ne les en réunissait pas moins chez elle. Dès qu'ils surent qu'elle était de retour, tous vinrent la voir : Multedo, l'abbé Arrighi, que l'on appelait *Arrighi-Lunettes*, Aréna, Salicetti, Chiappe ; mais avant tous, Bonaparte. Albert, à qui il avait fait promettre de l'avertir de l'arrivée de ma mère, l'en ayant informé tout de suite, nous le vîmes dès le lendemain accourir rue des Filles-Saint-Thomas.

C'est de ce jour-là que j'ai vraiment connu Bonaparte ; je me le rappelais bien, mais confusément. Lors donc qu'il vint nous voir à notre retour à Paris, sa figure me frappa, sans que je puisse exprimer pourquoi, mais de manière à n'être jamais oubliée.

A cette époque de sa vie, Napoléon était laid. Depuis il s'est fait en lui un changement total. Je ne parle pas de l'auréole prestigieuse de sa gloire, je n'entends que le changement physique qui s'est opéré graduellement dans l'espace de sept années. Ainsi tout ce qui en lui était osseux, jaune, maladif même, s'est arrondi, éclairci, embelli. Ses traits, qui étaient presque tous anguleux et pointus, ont pris de la rondeur, parce qu'ils se sont revêtus de chair, dont il y avait presque absence. Son regard et son sourire demeurèrent toujours admirables ; sa personne tout entière subit aussi du changement. Sa coiffure, si singulière pour nous aujourd'hui dans les gravures du

passage du pont d'Arcole, était alors toute simple parce que ces mêmes muscadins, après lesquels il criait tant, en avaient encore de bien plus longues ; mais son teint était si jaune à cette époque, et puis il se soignait si peu, que ses cheveux mal peignés, mal poudrés, lui donnaient un aspect désagréable. Ses petites mains ont aussi subi la métamorphose ; alors elles étaient maigres, longues et noires. On sait à quel point il en était devenu vain avec juste raison depuis ce temps-là. Enfin, lorsque je me représente Napoléon entrant en 1795 dans la cour de l'hôtel de la Tranquillité, la traversant d'un pas assez gauche et incertain, ayant un mauvais chapeau rond enfoncé sur ses yeux, et laissant échapper ses deux *oreilles de chien* mal poudrées, et tombant sur le collet de cette redingote gris de fer, devenue depuis bannière glorieuse, tout autant pour le moins que le panache blanc de Henri IV ; sans gants, parce que, disait-il, « c'était une dépense inutile », portant des bottes mal faites, mal cirées, et puis tout cet ensemble maladif résultant de sa maigreur, de son teint jaune, enfin quand j'évoque son souvenir de cette époque, et que je le revois plus tard, je ne puis voir le même homme dans ces deux portraits.

Ma mère, la meilleure et la plus naturelle des femmes, lui témoigna, comme elle le sentait, le plaisir qu'elle avait à le revoir. Elle lui parla de Salicetti, et ne lui cacha pas combien elle avait blâmé sa conduite envers lui. Un sourire indéfinissable passa rapidement sur les lèvres de Bonaparte : « Il a voulu me faire bien du mal, répondit-il, mais *mon étoile* ne l'a pas permis. Cependant je ne dois pas me louer de cette étoile, car enfin quel sera mon sort ? »

Je n'oublierai jamais l'expression de sa physionomie, en prononçant ces derniers mots. Il était profondément ému. Ma mère essaya de le calmer et y parvint plus facilement que je ne l'aurais cru. Mon étonnement fut, je puis le dire, extrême lorsque le lendemain je les vis venir tous deux dîner avec nous. Ils paraissaient assez bien ensemble ; mais rien n'annonçait cette intimité de confidences dont parlent les Mémoires contemporains.

Chaque jour on était réveillé par le tocsin, la générale ou des cris d'alarme, d'insurrection ; ou bien encore, au milieu de la nuit, le repos du malade, l'asile de la jeune fille, rien n'était sacré ; tout était violé au nom d'une loi que chacun transgressait. Les visites domiciliaires, invention infernale que ne renierait pas l'inquisition, livraient à toutes les passions le moyen de nuire et de tout exécuter. La Convention elle-même, qui comptait dans son sein, à cette époque, d'honnêtes et purs républicains, voyait son pouvoir bravé et méconnu ; tout paraissait nous reporter vers ces temps malheureux, dont le seul souvenir faisait trembler d'effroi. C'était vainement que les bals reprenaient, que les spectacles étaient remplis chaque soir. Ne sommes-nous pas de ces gens qui vont à la mort en chantant ? Et, en vérité, je n'ose pas dire que ce n'est pas là le vrai courage ; c'est plutôt de l'insouciance que de la force.

Oui, l'on dansait ; on allait au spectacle, aux concerts du Conservatoire, dans de grandes réunions publiques ; mais la famine nous menaçait, et nous avions à craindre tout ce que le système anarchiste peut offrir de terrible dans ses résultats. Bonaparte

venait alors tous les jours régulièrement chez ma mère ; il avait de longues discussions avec d'autres personnes de nos amis. Ces discussions amenaient presque toujours des paroles vives qui déplaisaient à ma mère. Mais Bonaparte était malheureux ; nous le savions, et cette certitude nous rendait bien plus indulgents pour lui. Ma mère me dit un jour qu'elle savait des détails relatifs au général Bonaparte qui l'affectaient vivement, d'autant plus qu'elle ne pouvait y porter aucun remède. Ces détails lui étaient parvenus par sa femme de chambre. Cette fille, qui s'appelait Mariette, était de Toulouse. C'était un bon sujet. Elle était assez jolie ; le domestique de Bonaparte en était devenu amoureux et voulait l'épouser. Elle ne l'aimait pas et, comme il n'avait rien, la tentation n'était pas forte, comme on peut le penser. Ce domestique disait à Mariette que le général n'avait pas souvent d'argent ; « mais il a un aide de camp, lui disait-il aussi, qui partage tout ce qu'il a avec lui, et quand il joue et qu'il gagne, le plus gros lot est pour son général ; et puis, la famille de l'aide de camp lui envoie de l'argent aussi quelquefois. Eh bien ! presque tout le magot est pour le général ; mais aussi, poursuivait cet homme, le général aime son aide de camp comme l'un de ses frères. »

Cet aide de camp, c'était Junot. C'était celui qui, plus tard, devait être mon mari.

A cette époque, Bonaparte, revenu à Paris après les malheurs dont il accusait alors Salicetti, y était sans nulles ressources. Sa famille, proscrite en Corse, avait trouvé un asile à Marseille, mais ne pouvait pas faire pour lui ce qu'elle aurait certainement fait si elle eût été en Corse, au milieu de ses ressources naturelles. De temps à autre il

recevait quelque argent, et je soupçonne que c'était son excellent frère Joseph, marié depuis peu à Mlle Clary, qui lui faisait parvenir ces secours ; mais ils étaient insuffisants pour un homme qui, quelque économe qu'il fût, avait cependant des besoins indispensables à satisfaire. Car enfin, il fallait manger et se vêtir, et à cette époque on ne trouvait pas, dans tous les quartiers de Paris, des tailleurs, des restaurateurs, des logements au rabais. Bonaparte était donc *vraiment malheureux*. Junot, qui souvent m'a parlé des six mois qu'ils passèrent ainsi à Paris, me disait que souvent, en se promenant le soir sur le boulevard et en voyant passer de ces jeunes gens élégants, montant de beaux chevaux et entourés de l'opulence qu'on pouvait alors se permettre, Bonaparte déclamait contre le sort et injuriait à demi-voix les incroyables à oreilles de chien et à cadenettes relevées, qui passaient devant eux en se dandinant et jurant *paole pafumée, paole panachée*, que Mme Scio avait chantée à mi-acles [1]. « Et ce sont de pareils êtres qui jouissent de la fortune ! » s'écriait Bonaparte, en se levant avec humeur et poussant sa chaise de manière à ce qu'elle allait quelquefois tomber sur les jambes de l'incroyable ! Grand Dieu ! que notre nature est petite ! »

Junot, qui aimait Bonaparte comme on aime à l'âge qu'il avait alors, lui donnait tout ce qu'il recevait de sa famille qui, sans être riche, était assez aisée pour ne le laisser manquer de rien. Il jouait quelquefois, mais avant de commencer cette spéculation, car il jouait pour gagner, il remettait entre les mains de Bonaparte les trois

[1] On sait que, dans ce temps-là, les jeunes gens appelés *incroyables* parlaient de cette manière.

quarts de ce qu'il venait de recevoir de la Bourgogne ; l'autre portion allait courir les chances du trente-et-un. Junot rapportait souvent de l'or en abondance ; alors le petit intérieur devenait plus joyeux ; on payait les dettes les plus urgentes. C'était Bonaparte qui réglait la distribution, et Junot était mille fois heureux en voyant à son général une physionomie éclairée par l'expression d'un bonheur qu'il lui avait procuré.

Un soir, ils se promenaient au Jardin des Plantes. Ces promenades solitaires avaient toujours un grand charme pour Bonaparte ; il avait alors plus d'abandon, de confiance, et se sentait lui-même plus rapproché de la divinité, *dont un véritable ami*, disait-il, *est la fidèle image* [1].

Le Jardin des Plantes prenait alors une forme nouvelle, par les soins d'un homme que la reconnaissance de la patrie devrait aller chercher davantage derrière sa modestie. Destiné, dans l'origine, à la seule culture des plantes médicinales, *le Jardin des Plantes* avait été ensuite l'objet des soins de Tournefort pour toutes les branches de la botanique. M. de Buffon ne le trouva donc remarquable que sous ce rapport. Il forma le cabinet d'histoire naturelle, avec Daubenton, mais tout était incomplet. Il appartenait à une époque dévastatrice, d'ailleurs, d'imprimer cependant à son règne un caractère que la postérité ne pourra s'empêcher d'admirer. C'est la Convention qui releva et fonda tant de beaux et utiles établissements, parmi lesquels est au premier rang le Jardin des Plantes, tel que nous le voyons aujourd'hui.

[1] J'ai entendu cette phrase bien souvent répétée par Bonaparte, et littéralement, comme je la rapporte.

Thibaudeau, qui, par la place qu'il occupait au comité de l'instruction publique, pouvait beaucoup pour tout ce qui a rapport aux beaux-arts et aux sciences, faisait, à cet égard, ce qu'il faisait pour tout le reste, son devoir en homme honnête et éclairé ; mais il trouvait de puissants auxiliaires, au Jardin des Plantes, pour l'aider à faire le bien. Mon oncle, l'évêque[1] de Metz, ami intime de Daubenton, me disait que rien n'était plus admirable que de voir ce vénérable vieillard au milieu de l'établissement dont il était le chef. Junot jouissait auprès de lui de toutes les prérogatives d'ami, de compatriote de M. de Buffon et de neveu de son ami le plus cher. Aussi allait-il souvent au Jardin des Plantes et y entraînait-il son général.

— Là, me disait Junot, nous respirions un air non seulement plus pur, mais, en passant le seuil de la grille, il nous semblait que nous déposions un lourd fardeau ; tout prenait autour de nous un aspect de paix et de bonhomie. Le soir était ordinairement l'heure que nous choisissions pour nos visites à M. Daubenton ; nous le trouvions, comme un patriarche, au milieu de ses serviteurs, inspectant leurs travaux, surveillant les semailles, guettant les produits et étant entouré, soutenu, aidé par les frères Thouin, qui soignaient la culture des plantes comme de simples jardiniers.

L'aîné était, comme on le sait, un homme d'un rare mérite, joignant la théorie la plus savante à la pratique la plus habile. Aussi Bonaparte, animé

[1] Mon oncle, le chanoine Bien-Aimé, évêque de Metz, l'un des hommes les plus vertueux de son temps, était un botaniste fort distingué, et grand ami de M. de Buffon et de Daubenton. C'est lui qui a fait en entier l'article sur les abeilles : il était oncle de Junot, frère de sa mère.

dès lors de ce vaste esprit qui ne veut rien laisser à l'inconnu, faisait-il avec lui de longues promenades autour des vastes serres qui déjà commençaient à être remplies de plantes rares et qui plus tard devaient, sous ses auspices, mériter le nom du plus beau temple que les hommes eussent élevé à la nature, dans les villes.

Jussieu, Fourcroy et Lamark dirigeaient d'autres parties de l'enseignement. Le peu d'étrangers qui venaient à Paris alors et qui allaient au Jardin des Plantes étaient frappés de la parfaite intelligence, de l'union qui y régnaient. Comme je le disais plus haut, en y entrant on respirait la paix.

C'était ce que disait Bonaparte à Junot un soir qu'ils avaient été plus longtemps que de coutume à suivre les travaux des frères Thouin. En les quittant, ils s'enfoncèrent sous des ombrages où ils trouvèrent un air chargé des parfums des milliers de rosiers en fleurs qui remplissaient les carrés. L'air était doux et frais ; les deux amis marchaient lentement en silence, en se tenant par le bras et se le serrant par intervalles, comme pour interroger le cœur et lui répondre. En ce moment il n'y avait plus d'épaulettes pour s'interposer entre le général et l'aide de camp. Les deux hommes, les deux amis étaient bien plus rapprochés, bien plus l'un à l'autre dans cette belle soirée, nageant dans une atmosphère douce, brillante et parfumée, entourés de touffes, de guirlandes, de massifs, des plus merveilleuses, des plus odorantes fleurs, se parlant l'un l'autre de cœur à cœur, ils étaient *là* bien plus l'un à l'autre qu'ils ne l'ont été depuis dans un cabinet doré de dix pieds carrés.

L'influence d'une belle nuit est puissante sur toutes les âmes qui sentent vivement. Bonaparte

a été ensuite dominé par une passion dévorante qui a tout desséché dans sa fleur, qui a tout subjugué chez lui et qui a dit : « Je régnerai seule sur toi. » Cette passion, je n'ai pas besoin de la nommer. Mais, à cette époque, il était fort jeune, son cœur [1] battait vivement sous le regard d'une femme et, dans ce moment, il aimait. Il parla de ce sentiment à Junot et lui en parla avec amertume, car il n'était point heureux. Junot m'a dit que si Bonaparte n'avait pas brisé de lui-même tous les liens qui asservissaient son âme aux passions, il les aurait ressenties d'une manière terrible. Ce jour-là même, en parlant de ce qui l'affectait, sa voix tremblait, et Junot sentait son émotion. Mais déjà on voyait en lui une force inconnue lutter contre sa faiblesse. Il rompit lui-même le discours et parut avoir oublié le sujet de son émotion.

Rien n'appelle la confiance comme la confiance. Junot avait aussi le cœur rempli de ces choses qui ont besoin d'être contées à un ami ; mais depuis longtemps, l'oreille de Bonaparte en avait reçu la confidence : Junot était amoureux comme un fou de Paulette Bonaparte ; son âme toute jeune et toute brûlante n'avait pu résister à la vue d'une créature enchanteresse comme l'était Paulette. Il l'aimait avec passion, il l'aimait avec délire ; son secret n'en fut pas un huit jours pour son général. Son honneur lui ordonnait de parler, si sa raison n'avait pu l'empêcher de devenir amoureux.

Bonaparte n'avait ni accueilli ni rejeté sa

[1] Lorsque je parlai à Junot du mot de ma mère sur Bonaparte, relativement à son cœur qu'elle disait remplacé par un gésier, il se mit à sourire et me dit : « Ta mère a doublement tort. »

demande. Il le consolait et, ce qui y contribuait plus que toutes ses paroles, c'était la presque certitude que Paulette dirait *oui* avec plaisir le jour où Junot pourrait lui offrir un établissement, non pas riche, disait Bonaparte, mais enfin suffisant pour ne pas avoir la douleur de mettre au jour des enfants qui soient malheureux.

Ce même soir dont je viens de parler, Junot, entraîné, enhardi par ce que Bonaparte lui-même venait de lui dire, fut plus pressant qu'il ne l'avait encore été. Il avait reçu la veille une lettre de son père, qu'il avait montrée à Bonaparte. M. Junot disait à son fils qu'à la vérité il n'avait rien à lui donner dans ce moment, mais que sa part serait un jour de vingt mille francs.

— Je serai donc *riche*, disait Junot à Bonaparte, puisqu'avec mon état j'aurai douze cents livres de rentes. Mon général, je vous en conjure, écrivez à la citoyenne Bonaparte, et dites-lui que vous avez vu la lettre de mon père. Voulez-vous qu'il en écrive une autre à Marseille ?

En sortant du Jardin des Plantes, ils avaient passé l'eau dans un batelet et, à travers les rues, ils avaient gagné le boulevard. Ils étaient parvenus vis-à-vis des bains Chinois et se promenaient dans la contre-allée. En remontant et redescendant cette partie du boulevard, Bonaparte écoutait Junot attentivement ; mais déjà ce n'était plus le même homme que sous les ombrages odorants qu'ils venaient de quitter. Il semblait qu'en rentrant dans tout ce bruit de la vie, dans ce tumulte de la société, il en eût repris les entraves et les obligations. Cependant son ton était toujours affectueux. Il donnait des avis.

— Je ne puis écrire à ma mère pour lui faire cette demande, disait-il à Junot ; car enfin tu

auras douze cents livres de rentes, c'est bien ; mais tu ne les as pas. Ton père se porte parbleu bien et te les fera attendre longtemps. Enfin, tu n'as rien, si ce n'est ton épaulette de lieutenant. Quant à Paulette, elle n'en a pas même autant. Ainsi donc, résumons : tu n'as rien, elle n'a rien, quel est le total ? rien [1]. Vous ne pouvez donc pas vous marier à présent ; attendons. Nous aurons peut-être de meilleurs jours, mon ami. Oui, nous en aurons, quand je devrais les aller chercher dans une autre partie du monde.

VI

Après un séjour en province, M. Permon revient à Paris avec sa famille ; il y meurt. — Mme Permon s'installe à Paris avec ses enfants ; ils retrouvent Bonaparte.

Dès que mon frère avait été certain de notre retour définitif à Paris, il s'était occupé de chercher une maison seule dans laquelle nous pussions demeurer tous ensemble et où il aurait été facile de loger ma sœur lorsqu'elle viendrait à Paris. Tous ces projets de douce réunion venaient d'être cruellement déjoués. Hélas ! ils devaient l'être bien douloureusement encore !

Aussitôt que notre nouvelle demeure fut prête,

[1] J'ai transcrit cette conversation en entier et d'après Junot lui-même, parce que je trouve remarquable toute l'attitude de Bonaparte pendant cette soirée. Junot avait gardé le souvenir de tout, même de la partie du boulevard sur laquelle ils étaient lorsque Bonaparte lui dit ce mot bien remarquable à cause des événements postérieurs.

ma mère se hâta de quitter l'hôtel de l'Autruche [1], pour échapper aux souvenirs pénibles qui sont inséparables de la prolongation de séjour dans un lieu où vient de se passer un événement malheureux.

La maison que nous allâmes habiter était située dans la Chaussée-d'Antin. C'était le petit hôtel ou plutôt la petite maison (on sait que toutes les maisons de cette partie de la Chaussée-d'Antin n'étaient pas autre chose avant la révolution) de M. de Varnachan, ancien fermier général. Elle était commode et son peu d'étendue n'était qu'un agrément de plus dans un moment où tout le monde cherchait à s'effacer en dissimulant ses moyens de fortune.

Nous apprîmes avec étonnement ce qui venait d'arriver d'heureux à Bonaparte, ou plutôt ce qu'il avait contraint le sort de lui accorder. Ma mère, absorbée dans son chagrin, n'eut pas de pensée à donner à ce que la conduite du jeune général pouvait offrir de singulier, comparée à ses propres paroles. Elle le revit même sans avoir la volonté de le lui rappeler. Un grand changement au reste s'était opéré dans Bonaparte et le changement relatif au soin de sa personne ne fut pas le moins remarquable. Une des choses que ma mère avait le plus en aversion était l'odeur des bottes mouillées et crottées lorsqu'elles sont échauffées par le feu. C'était pour elle d'un effet tellement nauséabond que bien souvent elle quittait la chambre pour n'y revenir que lorsque la botte était parfaitement sèche. Mais alors il s'ensuivait un autre malheur (car il était dit que ma pauvre mère serait prise par tous les sens dans sa contrariété), c'était le

[1] Cette maison s'appelait avant *hôtel d'Autriche*. Le changement est heureux.

bruit du craquement produit par la semelle séchée, ce que je conçois d'autant plus aisément que c'est une de mes antipathies. Or, dans ces temps d'infortunes, où c'était une chose de luxe que de prendre un fiacre, on pense bien que ceux qui n'avaient qu'avec grand'peine de quoi dîner ne se donnaient pas la jouissance d'éclabousser les autres et qu'ils conservaient assez de philosophie pour se crotter les pieds. Ma mère convenait de la justesse de la remarque, mais n'en mettait pas moins son mouchoir parfumé sous son nez pendant une demi-heure, lorsque Bonaparte établissait ses petites jambes sur les chenets. Il s'en était enfin aperçu, et comme à cette époque il craignait fortement de déplaire à ma mère, il avait mis notre femme de chambre dans ses intérêts pour qu'elle lui fît la toilette de ses jambes avant d'entrer. Ce détail, qui n'est certes rien par lui-même et n'offre aucun côté remarquable dans sa *vulgarité*, devient intéressant lorsqu'on se rappelle l'homme qu'il concerne.

Mais après le 13 vendémiaire il n'était plus question de bottes crottées. Bonaparte n'allait plus que dans un bel équipage, habitait une maison fort convenable, rue des Capucines [1]. Enfin il était devenu un personnage important, nécessaire, et tout cela sans antécédent, sans bruit, comme par un coup de baguette. Il venait tous les jours nous voir avec la même amitié, le même naturel. Quelquefois il nous amenait un de ses aides de camp, mais rarement. C'était Junot, Muiron. D'autres fois, c'était son oncle Fesch, homme de la société la

[1] M. de Bourrienne se trompe. La maison qui fut longtemps le quartier général de la division, est à côté de la maison qu'il cite rue des Capucines. Le maréchal Mortier y a logé lorsqu'il commandait la division.

plus douce et la plus égale. Mais, comme je l'ai dit, peu souvent. Nous étions bien éloignés, moi et Junot, de l'idée qu'un jour nous nous marierions ensemble. L'une des personnes qui venaient le plus souvent avec Bonaparte était un nommé *Chauvet*. Je ne me rappelle pas bien ce qu'il était, mais ce que je sais, c'est que Bonaparte l'aimait beaucoup et qu'il était d'une humeur douce et d'une conversation très ordinaire.

A cette époque, la famine régnait à Paris, plus encore que partout ailleurs. On souffrait réellement du manque de pain ; les autres denrées elles-mêmes commençaient à ne plus arriver à Paris ; cela tenait à un plan insurrectionnel. Quelle époque, grand Dieu, quel temps ! La misère était affreuse. Le discrédit des assignats augmentait en proportion du malheur. Les ouvriers, ne travaillant plus, mouraient dans leur grenier ou bien allaient se réunir aux bandes de voleurs, de chauffeurs qui commençaient à s'organiser dans les provinces ; dans Paris même on n'en était pas à l'abri.

Bonaparte nous fut alors d'un grand secours. Nous avions du pain blanc pour notre consommation, mais nos domestiques n'avaient que celui de la section et c'était une nourriture aussi malsaine que celle qu'ils auraient disputée à un pourceau dans son auge ; il était immangeable. Bonaparte nous envoyait tous les jours de beaux pains de munition dont il nous arrivait bien souvent de manger avec un grand plaisir. Je ne sais, à cette occasion, ce que veut dire M^me^ de Bourrienne, en parlant d'une histoire de pain arrivée chez elle. Ce que je puis affirmer, parce que Bonaparte voulut bien m'associer au bien qu'il faisait, c'est qu'à cette époque il sauva de la mort plus de cent

familles. Il faisait faire *à domicile* des distributions de bois et de pain, ce que lui facilitait sa position. J'ai été chargée par lui de donner de ces bons de bois et de pain à plus de dix familles malheureuses qui mouraient de besoin. La plupart logeaient dans la rue Saint-Nicolas, tout près de notre maison. Cette rue n'était alors habitée que par le peuple le plus misérable et quiconque n'est pas monté dans un de ses greniers n'a pas d'idée de la véritable misère.

Un jour, Bonaparte, venant dîner chez ma mère, fut arrêté, en descendant de voiture, par une femme qui tenait le cadavre d'un enfant sur ses bras. C'était celui du plus jeune de ses six enfants. Son mari, couvreur de son état, s'était tué, six mois auparavant, en travaillant à la toiture des Tuileries. On lui devait près de deux mois de travail. Sa veuve ne pouvait pas être payée. Elle nourrissait. La misère, ensuite la faim avaient tari son lait. Son pauvre petit enfant venait d'expirer, il n'était pas encore froid. Elle voyait descendre de voiture, presque tous les jours, un homme avec un habit chargé d'or ; elle venait lui demander du pain « pour que ses autres enfants n'eussent pas le sort du plus jeune, disait-elle ; et si l'on ne me donne rien, je les prendrai tous les cinq, et puis nous irons tous nous jeter à l'eau. »

Ce n'était point un vain mot dans la bouche de cette malheureuse mère, car alors les suicides se succédaient chaque jour ; enfin, on n'entendait parler que de morts tragiques. Quoi qu'il en soit, ce jour-là Bonaparte entra chez ma mère avec une expression de tristesse qu'il conserva pendant tout le dîner. Il avait, pour le plus pressé, donné quelques assignats à cette malheureuse femme. Après qu'on fut sorti de table, il dit à ma mère

qu'il la priait de faire prendre des informations sur elle. Je m'en chargeai. Tout était vrai et, de plus, cette pauvre mère était une honnête et vertueuse femme. Bonaparte la fit payer d'abord de ce qui était dû à son mari, puis on lui donna une petite pension. Cette femme s'appelait *Marianne Huvé*. Elle a demeuré longtemps près de notre maison. Elle avait quatre filles, qu'elle a élevées en bonne mère. Deux d'entre elles venaient souvent travailler en journée dans notre lingerie ; elles avaient la plus profonde reconnaissance pour *le général*, comme elles l'appelaient. Si je me suis autant arrêtée sur cette histoire, peu importante en elle-même, c'est pour montrer ce fait en regard avec ce que raconte Mme de Bourrienne relativement à un dîner fait chez elle avec Bonaparte et son frère Louis. J'ai bien peur que le ressentiment n'ait taillé le crayon de Mme de Bourrienne. C'est un écueil qu'il faut éviter.

Ce n'est pas à présent que je ferai le portrait de Bonaparte ; plus tard, je parlerai de lui comme je l'ai vu. Alors il n'était pour personne un être prestigieux ; il est donc dans mon souvenir pur de toute prévention et de toute influence. Au reste, il y avait en lui deux hommes fort distincts pour moi et j'espère que je parviendrai à faire comprendre et partager ma manière de voir. Mais à présent marchons toujours.

Nous fûmes quelque temps à nous bien établir. Ma mère prenait patience, lorsqu'elle était dans un hôtel garni et comme passagère dans une ville ; mais dès qu'il était question d'un établissement durable, elle devenait la plus difficile des femmes. Elle avait fait un plan d'ameublement, moitié asiatique, moitié français, qui était la plus charmante des inventions. Elle avait déjà écrit à Livourne pour les tapis.

Malgré ma jeunesse, mon frère me parla d'une chose qu'il fallait enfin aborder. C'était notre position ; elle était effrayante. Les scellés étaient levés ; l'inventaire des papiers fait, on n'avait rien trouvé. Mon père n'avait rien laissé ! « Rien laissé ! dis-je à mon frère, et l'argent porté en Angleterre ? — Il n'existe aucun papier, aucune trace, rien. Mon père, en venant de Bordeaux, a toujours payé ; il avait de l'argent pour le peu de dépenses qui se faisaient. Arrivé à Paris, il n'a pas dit une parole à Brunetière. Ma mère, comme tu le sais, ne parlait jamais d'affaires d'intérêt avec lui. Quant à moi, s'il ne m'en a pas parlé en Angleterre, ce n'était pas pour m'en parler ici. » Ma mère fut ma première pensée.

— Mon Dieu, dis-je à Albert, elle ne vivra pas ; cet état de privation la tuera !

Nous décidâmes alors, mon frère et moi, de cacher à ma mère, du moins pour quelque temps, le malheur affreux qui bouleversait son existence. Nous avions encore quelque chose sur le Grand-Livre, de l'argent comptant. Mon frère en avait à lui appartenant, que mon père lui avait donné pour qu'il le fît valoir. A cette époque tout le monde tentait ce moyen de gagner de l'argent.

— Bonaparte nous aime, me dit mon frère ; il me fera avoir une place. Tout ce que je gagnerai sera pour ma mère et pour toi ; mais à présent cachons à ma mère ce qui est arrivé ; elle n'a pas besoin de nouvelles peines.

J'ai déjà dit que je n'ai eu ni enfance ni adolescence. Maintenant va s'ouvrir pour moi une nouvelle vie, étonnante d'occupations, bien éloignées de celles qui auraient dû égayer ma jeunesse. On ne peut se faire une idée exacte de mon existence

depuis la mort de mon père jusqu'au jour de mon mariage.

Élevée fort durement en Corse, ignorant jusqu'à l'existence des objets de luxe qui faisaient alors partie de la toilette d'une femme, ma mère avait été dans une sorte d'enivrement lors de son arrivée en France. Mon père, qui était éperdument amoureux d'elle, éprouvait ce charme si doux qu'on trouve à entourer la femme que l'on aime de tout ce qui peut flatter ses goûts. Il jouissait autant qu'elle de ses surprises et se plaisait à les multiplier. Elle avait donc vécu dans un continuel enchantement, d'autant plus que mon père lui épargnait tout l'ennui de la surveillance d'une maison. C'était lui qui se mêlait de tout ; il ne lui demandait que de s'amuser. Lorsqu'elle arriva en France, son ignorance de la langue et des usages la rendait inhabile à tout ce qu'elle aurait dû faire comme maîtresse de maison. Plus tard, ce fut un pli pris.

Lorsque les affaires s'embrouillèrent et que mon père voulut mettre sa fortune à l'abri, il en parla à ma mère comme d'une chose de confiance. Ma mère reçut sa confidence de même, mais n'y comprit rien ; seulement à la mort de mon père, elle paraissait certaine que, la dot de ma sœur payée, il nous restait une fortune honorable ; mais comme elle n'avait apporté aucune dot, elle ne se comptait pas dans la répartition.

— Mes enfants, nous disait-elle, votre père m'a épousée *sans rien ;* je lui dois *tout.* Ainsi tout est à vous. Seulement, ajoutait-elle avec son charmant sourire et en nous tendant les bras, vous me donnerez une place à votre feu.

Ce ne fut pas chose facile que son établissement.

Il y avait des marchands qui étaient déserteurs ; ils ne se trouvaient plus et ma mère ne se serait pas crue *bien et dûment* logée, si elle n'avait pas eu une foule d'accessoires inconnus aujourd'hui malgré le catalogue de brimborions qu'on est convenu d'appeler des *raretés*. Transportée en France à la fin du règne de Louis XV, ma mère avait reçu une nouvelle existence au sein d'une foule de délices qui, pour elle, étaient devenus les besoins d'une seconde nature. Jamais les Français n'avaient été plus créateurs qu'à cette époque ; jamais les sensualités de tous genres ne s'étaient autant multipliées pour entourer une femme de leur élégance recherchée. Nous croyons avoir gagné en ce genre et nous n'y entendons rien. Une femme, qui avait quarante mille livres de rentes il y a cinquante ans, vivait mieux qu'une femme de notre époque qui en dépense deux cents. Tout ce qu'elle avait alors autour d'elle ne se peut nombrer. C'était une profusion de niaiseries inutiles dont non seulement nous manquons, mais dont l'usage est lui-même perdu et qui n'ont pas été remplacées. Le service d'une femme comme il faut n'était jamais composé de moins de deux femmes de chambre et, presque toujours, d'un valet de chambre se mêlant du service intérieur. Une salle de bain était de rigueur, car une femme élégante ne passait pas deux jours sans se baigner. Et puis des parfums en abondance, les batistes, les toiles les plus fines, les dentelles les plus précieuses, pour chaque saison, étaient sur la toilette, dans les sultans, les corbeilles ambrées, garnies de peaux d'Espagne, qui recevaient les objets nécessaires, en premier ressort, à la toilette d'une femme riche. Cette recherche s'étendait à tout. L'ameublement était aussi une partie fort soignée de ce

qui regardait les dépenses d'une femme. C'étaient des appartements bien frais, bien parfumés de fleurs pendant l'été, et bien chauds, bien clos pendant l'hiver. Dès que le froid arrivait, on mettait des tapis d'Aubusson, épais de plusieurs pouces. Une femme, en rentrant le soir dans sa chambre à coucher, la trouvait échauffée par un grand feu fait dans une vaste cheminée ; de longues draperies tombaient devant les doubles fenêtres, et le lit, entouré de rideaux amples et épais, était un asile où elle pouvait prolonger sa nuit sans que le jour vînt interrompre son sommeil.

Il en était de même des choses servant à la vie ordinaire. L'argenterie, les porcelaines, le linge, tout cela était bien autrement commode et fait pour l'usage de gens qui s'y entendaient. Les formes étaient moins gracieuses à l'œil, sans doute ; mais quelle différence ! Au surplus, mon avis se confirme chaque jour ; car tout ce qui est du siècle dernier reprend faveur, au point d'expulser, je l'espère, bientôt toutes ces modes grecques et romaines, qui allaient très bien à des gens qui habitaient le beau ciel de la Messénie et de Rome, mais qui ne sont pas en harmonie avec notre ciel gris et notre vent de bise, auquel il plaît de souffler neuf mois de l'année. Une pièce de mousseline, pendue à un mauvais bâton revêtu de papier doré, ne vaut rien, si ce n'est pour donner l'illusion qu'on est derrière des rideaux. Il en est de même de ces tapis de moquette, de ces murs épais de six pouces, qui ne préservent ni de la chaleur en été, ni du froid en hiver. Toutes les autres parties de la toilette et de l'ameublement sont comprises par moi dans le même anathème et l'ont toujours été. Espérons que toutes celles qui servent à la vie de l'homme seront également

changées et reviendront à des formes que le bon goût aura rectifiées dans ce qu'elles ont de mal. On est sur la voie ; il ne s'agit que de continuer.

On a prétendu qu'on avait tout simplifié, qu'on avait mis chaque chose plus à la portée de toutes les fortunes. Cela est vrai, dans un sens ; c'est-à-dire que notre épicier aura des rideaux de mousseline et des bâtons dorés à ses fenêtres et que sa femme aura un manteau de soie comme le nôtre, parce que cette soie est devenue si mince et à si bon marché qu'elle est à la portée de tout le monde, mais elle ne tient chaud à personne. Il en est de même de toutes les étoffes. Il ne faut pas s'y tromper. N'allez pas dire : « Tant mieux ! voilà l'égalité ! » Pas du tout. L'égalité n'est pas plus là qu'elle n'est en Amérique, qu'elle n'est nulle part, puisqu'elle ne peut pas exister. Il s'ensuit que vous aurez de mauvais taffetas, de mauvais satin, de mauvais velours, et voilà tout.

« Mais voyez comme tout est confortable ! » disent les gens qui donnent raison à la dernière chaise que leur fait leur ébéniste, comme à la dernière des treize ou quinze constitutions qui nous ont été données depuis trente ans, et ils croient avoir tout dit avec ce grand mot qu'ils ne comprennent quelquefois pas. J'ai été longtemps aussi à le comprendre. Enfin je me le suis fait littéralement expliquer. Cela veut dire *convenablement bon*. Eh bien, de tous les objets auxquels on applique ce mot, un bien petit nombre le justifie. Tout ce qui le mérite aujourd'hui est copié des modes du temps de Louis XV ; car c'était là, alors, le vrai règne des sensualités exquises. Sous Louis XVI, la reine allait à âne et portait des petites robes de percale ; cela allait mal. L'expérience lui a fait

voir qu'une reine ne doit pas aller à âne ; donc ce n'était pas une mode à suivre. Le trône de la mode a donc rencontré l'autre trône dans son choc. Le peuple français, en devenant un peuple de frères, n'avait plus les mains propres ; je ne sais pas pourquoi. Il n'aimait plus les bonnes choses. Les vastes bergères bien moelleuses, les tapis épais, les larges et longues draperies, les coussins d'édredon, toutes les recherches de l'art culinaire, que nous entendions *seuls* en Europe, tout cela n'était bon qu'à nous faire mettre en prison ; et, pour peu qu'on habitât un bel hôtel situé dans le fond d'une cour, pour n'avoir pas l'odieux fracas et l'odeur de la rue, on avait le cou coupé. Cette façon de reconnaître les bonnes manières en avait un peu dégoûté. On s'en était donc éloigné et, pendant quelque temps, elles furent abandonnées. Mais on fait actuellement justice du mauvais goût et chaque jour voit mettre dans le garde-meuble un de ces fauteuils grecs qui vous cassent les bras et ces canapés qui sentent l'écurie parce qu'ils sont pleins de foin.

Je grogne parce que je deviens vieille. Si je vois qu'on fait ce que je veux, je ne dirai plus rien et peut-être même ferai-je comme ces gens qui donnent raison à la dernière chose venue. J'applaudirai à tout, même à notre nouveau gouvernement. Il faudrait cependant, pour cela, avoir une grande vocation à trouver tout bien. Je n'en suis pas encore là.

VII

Brouille entre Bonaparte et Mme Permon.

Le deuil de ma mère était profond. Les convenances exigeaient une entière solitude, qui prenait chaque jour plus fortement sur sa santé habituellement délicate. M. Duchannois lui dit un jour que, dans les circonstances où elle se trouvait, les convenances pouvaient exiger qu'elle n'allât pas dans le monde, mais qu'il fallait qu'elle prît de la distraction. En conséquence, il lui ordonna de louer une loge à quelque spectacle et d'y aller dans le plus profond incognito, d'écouter là de bonne musique dans le coin de sa loge, entourée d'amis, de soins, et l'âme dans une douce léthargie qui, pendant quelques heures au moins, lui ferait oublier tous ses chagrins. Ma mère prit une loge à Feydeau. Elle allait y passer une ou deux heures tous les soirs. Bonaparte ne manquait jamais d'y venir. Il n'aimait pas la musique française et, pour dire la vérité, les voix de Mme Scio et de Gaveaux-Bouche [1] n'étaient pas faites pour lui en donner le goût.

A cette époque Bonaparte eut avec ma mère une conférence bien étrange, et si étrange même que, moi-même, je ne puis aujourd'hui m'empêcher de sourire en la repassant dans ma mémoire.

Un jour Bonaparte dit à ma mère qu'il voulait faire un mariage qui unît les deux familles.

— C'est, ajouta-t-il, celui de Paulette et de Permon. Permon a quelque fortune (on ne savait pas encore que nous n'avions rien trouvé à la mort de

[1] Il avait la bouche très grande et on le nommait ainsi pour le distinguer de Gavaudan.

mon père). Ma sœur n'a rien, mais je suis en position de beaucoup obtenir pour les miens, et je puis faire avoir une bonne place à son mari. Cette alliance me rendrait heureux. Vous savez combien ma sœur est jolie ! Ma mère est votre amie. Allons ! dites oui et ce sera une affaire arrangée.

Ma mère ne dit ni oui ni non et répondit que mon frère était parfaitement le maître de sa destinée, qu'elle ne l'influencerait en rien et que tout dépendait de lui.

Bonaparte avoua que Permon était un jeune homme si remarquable que, bien qu'il n'eût que vingt-cinq ans, il avait la maturité et l'habileté qui le rendraient propre aux emplois. Jusque-là, ce que disait le général Bonaparte était naturel et convenable. Il s'agissait du mariage d'une jeune fille de seize ans avec un jeune homme de vingt-cinq. On croyait à ce jeune homme dix mille livres de rentes. Il était d'un extérieur agréable, il peignait comme Vernet dont il était élève, jouait de la harpe beaucoup mieux que Kromphultz son maître ; parlait l'anglais, l'italien, le grec moderne comme le français, faisait des vers comme un ange ; avait une facilité de travail, une habileté de conduite des affaires qui l'avait fait distinguer de tous ceux qui s'étaient trouvés en relation avec lui à l'armée du Midi. Tel était l'homme que Bonaparte demandait pour sa sœur, ravissante personne, il est vrai, bonne enfant, mais là s'arrêtait l'éloge. On pouvait ajouter à tout ce que je viens de dire de mon frère qu'il était le meilleur des fils et homme remarquable dans ses devoirs de membre de la société et dans tous ceux d'ami, de frère et de simple parent. Peut-être m'accusera-t-on de laisser couler ma plume d'après mon cœur et de l'écouter un peu trop. Non, je suis loin du charme et de la

prévention. Je parle de M. de Permon selon la plus stricte et la plus scrupuleuse vérité. Il reste encore beaucoup de ses amis, de ses parents, de ses parents surtout pour lesquels il fut une seconde providence. Qu'ils parlent comme moi, qu'ils répondent à l'appel de ceux qui ne l'ont pas connu et qui veulent savoir si l'éloge que j'en fais est vrai, et qu'ils le fassent sans être arrêtés par cette sotte et ridicule vanité qui empêche souvent de dire : « Voilà un homme à qui je dois tout. »

Tel était donc mon frère, lorsque Bonaparte parla à ma mère du projet de l'unir à Mlle Pauline Bonaparte, appelée dans la famille et par tous ses amis *la jolie Paulette*. Il ajouta à cette demande le projet de doubler l'alliance et de me marier avec Louis ou avec Jérôme.

— Jérôme est plus jeune que Laurette, dit ma mère en riant. En vérité, mon cher Napoléon, vous faites le grand-prêtre aujourd'hui ; vous mariez tout le monde, même les enfants.

Bonaparte riait aussi, mais d'un air embarrassé. Il convint que le matin, en se levant, il avait soufflé sur lui un vent de mariage et, pour le prouver, il ajouta, en baisant la main de ma mère, qu'il avait décidé à lui demander de commencer l'union des deux familles par un mariage entre lui et elle, aussitôt que les convenances de deuil le permettraient.

Ma mère m'a si souvent raconté cette scène singulière que je la connais comme si j'en eusse été l'actrice principale. Elle regarda Bonaparte pendant quelques secondes, avec un étonnement qui tenait de la stupéfaction ; puis elle se mit à rire avec un tel abandon que nous l'entendions de la pièce voisine, où nous étions trois ou quatre.

Bonaparte fut d'abord très choqué de cette

manière de recevoir une proposition qui lui paraissait toute naturelle. Ma mère, qui s'en aperçut, se hâta de s'expliquer et de lui dire que c'était elle qui, au contraire, jouait là dedans, du moins à ses yeux, un rôle parfaitement ridicule.

— Mon cher Napoléon, lui dit-elle, lorsqu'elle eut cessé de rire, parlons sérieusement. Vous croyez connaître mon âge ? Eh bien ! vous ne le connaissez pas. Je ne vous le dirai pas, parce que c'est ma petite faiblesse. Je vous dirai seulement que je serais non seulement votre mère, mais celle de Joseph. Laissons cette plaisanterie ; elle m'afflige venant de vous.

Bonaparte lui dit et lui répéta que c'était très sérieux d'après sa manière de voir ; que l'âge de la femme qu'il épouserait lui était indifférent, si, comme elle, elle ne paraissait pas avoir trente ans ; qu'il avait réfléchi mûrement à ce qu'il venait de lui dire. Et il ajouta ces mots bien remarquables :

— Je veux me marier. On veut me donner une femme charmante, bonne, agréable, et qui tient au faubourg Saint-Germain. Mes amis de Paris veulent ce mariage. Mes anciens amis m'en éloignent. Moi, je veux me marier, et ce que je vous propose me convient sous beaucoup de rapports. Réfléchissez.

Ma mère rompit la conversation en lui disant, en riant, que ses réflexions étaient toutes faites ; qu'au surplus, pour ce qui regardait mon frère, elle lui en parlerait et rendrait sa réponse le mardi suivant (nous étions au samedi). Elle lui donna la main, lui répéta toujours en riant que, bien qu'elle eût des prétentions, elles n'allaient pas jusqu'à conquérir un cœur de vingt-six ans et qu'elle espérait que leur bonne amitié ne serait pas troublée par cette petite affaire.

— Mais réfléchissez au moins ! disait Bonaparte.

— Eh bien ! je réfléchirai, répondait ma mère en riant de plus belle.

On pense bien que j'étais trop jeune pour que l'on me fît part de cette conversation à l'époque où elle eut lieu. Ce ne fut que lors de mon mariage que ma mère me la raconta telle que je viens de la rapporter. Mon frère avait tenu note de cette singulière aventure, qui avait en effet une couleur étrange, Bonaparte n'eût-il jamais été ce qu'il est devenu.

Lorsque Junot l'entendit, il nous dit que cela lui paraissait plus naturel qu'à nous. Bonaparte, à l'époque du 13 vendémiaire, était parvenu à se faire attacher à quelque comité de la guerre. Je ne sais ce que c'était, mais ce n'était pas grand'chose. Ses projets, ses plans avaient tous un but, tous une direction qui tendaient vers l'Orient. Le nom de *Comnène* pouvait avoir un grand intérêt pour une imagination éminemment créatrice. Le nom de *Calomeros*, uni au nom de Comnène, pouvait lui être d'une grande utilité. « Le grand secret de tous ces mariages, pensait Junot, était dans cette idée. » Je le crois aussi.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut savoir qu'un cousin de ma mère, nommé Dimo Stephanopoli, était arrivé de Corse depuis peu de temps, demandant aide et secours à sa cousine pour obtenir du service et de l'avancement. Je ne lui en veux pas, mais il me reporte à une époque dont je ne puis avoir qu'un amer souvenir, puisqu'elle me rappelle involontairement une scène désagréable, qui brouilla pour toujours Bonaparte avec ma mère, ce dont je ne puis m'empêcher de gémir, lorsque les conséquences de ce fait si simple en lui-même se présentent à ma mémoire.

Ce fut, comme je l'ai dit, un samedi que Bonaparte eut avec ma mère la conversation que je viens de rapporter. Le mercredi précédent, jour que ma mère avait choisi pour réunir quelques personnes à dîner, elle avait parlé au général Bonaparte en faveur de son cousin Stephanopoli, pour qu'il le fît entrer dans la garde de la Convention. Il était remarquablement beau ; il avait une taille de cinq pieds neuf pouces, une tête peut-être trop petite pour cette haute stature, mais de jolis traits. Enfin, il n'était certes pas de régiment ou de garde qui ne fût heureux de faire une telle acquisition. Bonaparte en convint, lorsque ma mère le lui fit remarquer en le lui présentant ; il promit une réponse prompte et surtout favorable.

Le vendredi, ma mère demanda au général s'il avait pensé à sa recommandation.

— Vous ne pouvez pas en douter, répondit Bonaparte. J'ai la promesse du ministre de la guerre : il ne faut qu'une démarche que je me propose de faire demain et je vous apporterai le brevet à vous-même.

Le lendemain fut le malheureux samedi. Ma mère lui demanda encore ce qu'était devenu son brevet. « Car, dit-elle, je le regarde comme *mien.* » Il répondit sous l'influence de ce qui venait de se passer et, quoiqu'il n'y eût pas d'aigreur dans ses paroles, il ne parut pas être aussi bien disposé que la veille.

— Napoléon, dit en riant ma mère, il y a deux hommes en vous dans ce moment. Soyez, je vous prie, toujours celui que j'aime et que j'estime, et surtout ne vous laissez pas envahir par l'autre.

Bonaparte était à table en ce moment à côté de ma mère. Il fronça le sourcil et repoussa vivement son assiette :

— Pourquoi vous fâcher ? lui dit doucement ma mère.

— Vous vous trompez sur la véritable cause de ma colère, répondit Bonaparte. Je suis fâché contre moi. C'est aujourd'hui quintidi, et il n'y a rien de fait. Mais demain comptez sur moi.

Par délicatesse, ma mère n'avait pas insisté ce jour-là, quoiqu'elle en eût bonne envie.

Le soir même, elle parla à mon frère de la conversation du matin. Mon frère répondit sur le champ : « *Non.* » Des raisons étrangères à ces Mémoires l'empêchèrent d'accepter. Quoi qu'il en soit, il y a peu de temps que, racontant cette histoire à une personne, qui cependant n'est pas sotte, elle me dit avec une expression d'étonnement :

— Comment ! votre frère a refusé la princesse Pauline ?

— Eh ! oui, sans doute ! Faites donc la part des années, des positions respectives, des changements fabuleux, et ce qui vous paraît si extraordinaire deviendra tout de suite naturel.

Le lundi, le général Bonaparte vint voir ma mère dans la matinée. Il était à cheval et était entouré d'un nombreux état-major. Il paraissait assez gai et dit à ma mère une foule de choses aimables et même gracieuses. Le matin même, Dimo Stephanopoli avait écrit à sa cousine une longue et ridicule lettre (je lui en demande pardon) dans laquelle il se plaignait avec amertume du retard qu'éprouvait sa nomination, retard dont il semblait accuser ma mère. Au moment où le général Bonaparte lui baisait la main en lui en vantant la petitesse et la blancheur, elle l'arrache des siennes avec violence et lui demande si enfin le brevet est expédié.

Le général répondit qu'il ne l'était pas, mais qu'il avait promesse pour *le lendemain.*

C'était un mot malheureux ; ma mère s'en serait moins fâchée, s'il n'avait pas été prononcé dix fois depuis le commencement de l'affaire.

— Qu'est-ce à dire ? reprit-elle en fronçant ses deux petits sourcils et regardant Bonaparte avec des yeux animés, des joues colorées et les deux narines ouvertes. Qu'est-ce à dire ? Est-ce une gageure, une mystification ? L'une doit être gagnée ; l'autre est trop longue. Est-ce mauvaise volonté ? Mais alors il était bien plus simple de me refuser dès le premier jour. J'aurais encore bien trouvé des amis qui m'auraient servie.

— Il n'y a rien de tout ce que vous venez de dire, madame Permon, répondit Bonaparte, mais il y a des occupations graves qui ont pris tous mes moments.

— Allons donc, tous vos moments ! Ne me dites pas des absurdités pareilles. Quelles sont-elles, ces graves occupations qui vous empêchent de tenir votre parole ? Est-ce la coutume que vous avez adoptée aujourd'hui dans votre nouveau code militaire ?

Bonaparte devint pourpre, ce qui ne lui était pas habituel.

— Ceci devient bien fort, madame Permon.

— Cela ne l'est pas encore assez. Il faut vous réveiller, par une secousse, du rêve où vous plongent les grandeurs de votre république.

La conversation, qui d'abord avait été générale, était suspendue et alors le plus profond silence régnait autour des deux interlocuteurs. Chacun était gêné. Chauvet, qui, par son amitié pour les deux personnes, pouvait plus que tout autre ramener la paix, voulut le tenter et dit un ou deux mots à ma mère ; mais elle était tellement montée qu'aucun son de voix ne parvenait à elle. « Elle se

trouvait offensée, disait-elle. Vingt fois le général Bonaparte lui avait donné sa parole (ce qui était vrai) que le brevet avait été accordé et qu'une légère formalité qui dépendait de lui causait seule le retard. Elle lui avait expliqué combien il était important, pour des raisons de famille, que Dimo Stephanopoli eût son brevet. Le général Bonaparte savait tout cela ; et de jour en jour, de parole en parole, le temps s'était écoulé sans que rien eût été fait. »

— Qu'eût fait de plus un ennemi ? poursuivit ma mère, s'animant à mesure qu'elle parlait. Il paralysait ainsi toutes les démarches que j'aurais pu faire. Je croyais en lui, enfin.

— Vous êtes trop animée pour ne pas être injuste en ce moment, madame Permon, dit le général Bonaparte en prenant son chapeau pour sortir ; demain, j'espère vous trouver plus calme et par conséquent plus juste.

Bonaparte s'approcha de ma mère et lui prit la main pour la lui baiser ; mais ma mère était tellement irritée qu'elle la retira avec violence. Dans le mouvement qu'elle fit, elle lui attrapa même l'œil au point de lui faire mal.

— Vous ne pouvez réparer ce qui s'est passé, lui dit-elle avec hauteur ; ce qui est fait est fait ; les mots ne sont rien pour moi, les actions sont tout. *Ma va bène. Ramentatevi che, se non sono Corsa, sono nata in Corsica.*

— *Questa rimenbranza sara sempre per me cosa gradevole, signora Panoria. Mai non tenero di lei. Dunque la mano e pace.*

Il s'avança et dit assez bas à ma mère, en essayant de lui prendre la main :

— Ces jeunes gens-là se moquent de nous. Nous avons l'air de deux enfants.

Ma mère retira sa main et croisa ses deux bras avec un sourire dédaigneux. Bonaparte la regarda un moment, comme pour lui demander un changement qu'il était évident qu'il souhaitait. Lorsqu'il vit qu'elle demeurait impassible, il fit un geste d'impatience plutôt qu'un salut, et sortit rapidement.

— Au nom de Dieu, dit Chauvet, ne vous séparez pas ainsi ! Laissez-moi le rappeler, madame de Permon ! je vous en conjure ! Vous lui avez fait de la peine. Vous avez eu tort de lui parler ainsi devant ses aides de camp. Tenez, voyez comme il descend doucement ; il attend, j'en suis sûr, que je le rappelle.

Ma mère était essentiellement bonne et avait surtout un avantage rare dans une femme : c'était de convenir de ses torts. Mais, soit que dans le moment son amour-propre fût trop vivement blessé, soit qu'en effet elle ne crût pas avoir tort dans cette affaire, elle ne voulut jamais que Chauvet rappelât Bonaparte.

— Voyez quel entêtement il met de son côté ! disait ma mère. Il a tort ! eh bien rien ne lui ferait faire un pas rétrograde ! Pourquoi voulez-vous que ce soit moi qui le fasse, ce pas ?

Un domestique étant venu demander M. Chauvet de la part du général :

— Allez, mon cher Chauvet ! lui dit ma mère en lui tendant la main ; allez ! ne me condamnez pas, je n'ai pas tort.

Mon frère était absent, lors de cette malheureuse scène. S'il y eût été, je suis sûre qu'elle n'aurait pas eu lieu ou qu'elle aurait tourné tout autrement. Lorsque je la lui racontai, le soir même, par ordre de ma mère (car d'en parler l'animait encore trop), il en fut au désespoir. Quant à ma mère, elle en eut beaucoup de regrets. Elle aimait Bonaparte,

comme on aime un enfant qu'on a élevé. Par la suite, la rancune de Bonaparte provoqua chez ma mère un sentiment d'aigreur, qui prit une teinte non pas de haine, parce qu'elle n'en avait pour personne, mais d'éloignement très prononcé, surtout vers le 18 fructidor, qui frappa un grand nombre de ses amis et que la voix publique attribuait à Bonaparte. Je ne sais si ce fut le même jour ou le lendemain que nous revîmes Fesch. Son caractère était bon, doux et surtout extrêmement conciliant ; il fut très fâché de cette querelle entre ma mère et son neveu et tenta de les raccommoder : mais il y avait deux sujets d'empêchement d'autant plus difficiles à détruire que l'un était seulement connu de ma mère et de Bonaparte et l'autre de lui seul. C'était peut-être le plus important des deux. Il s'agissait, comme l'avait prévu Chauvet, de ce qu'il avait pu souffrir en se voyant traiter, comme un écolier sortant de Brienne, devant des officiers dont il était peu connu. S'il n'y avait eu que Junot, Chauvet ou quelques autres, il aurait ri le premier d'une chose qui au contraire l'ulcéra profondément. L'autre sujet, qui avait aussi dans tout cela une part très active, était l'état d'aigreur et d'hostilité dans lequel était Bonaparte, depuis le samedi. Enfin, quoi qu'il en soit, la rupture fut entière. Nous fûmes plusieurs jours sans le voir ; puis il vint un jour où il savait que nous étions au spectacle ; enfin il ne vint plus du tout. Nous apprîmes un peu plus tard par son oncle et par Chauvet, qu'il allait épouser M^me^ de Beauharnais et, bientôt après, qu'il était nommé au commandement en chef de l'armée d'Italie.

VIII

L'armée d'Italie. — Triomphes de Bonaparte. — Enthousiasme de Paris. — Haine du Directoire.

L'armée d'Italie surprenait chaque jour par les prodiges qu'annonçaient ses bulletins. Le Directoire, qui n'aimait pas le général Bonaparte, aurait bien voulu dissimuler la gloire du jeune héros ; mais alors la patrie qu'il sauvait de l'invasion autrichienne, les soldats qu'il menait à la victoire, tout avait des milliers de voix pour la proclamer, et la ressource unique qui restait au ridicule gouvernement que notre sottise nous avait donné était de nuire dans l'ombre à celui qu'il aurait voulu détruire après l'avoir élevé.

Mon frère était alors en Italie. Il avait rejoint le quartier général et Bonaparte avait été parfait pour lui. Mon frère lui avait remis une lettre de recommandation de Joseph Bonaparte.

— Pourquoi donc cette lettre ? avait dit le général ; d'où vient de votre part une aussi grande méfiance de vous-même ? poursuivit-il en regardant plus sérieusement Albert.

Mon frère répondit que la légère altercation qu'il y avait eu entre ma mère et lui lui avait fait craindre que le général n'en eût peut-être gardé le souvenir.

— Vous vous trompez, dit Bonaparte ; cette scène a été aussitôt effacée de mon souvenir. Je crains même que Mme Permon en ait plus de rancune que moi. Et cela doit être, ajouta-t-il en riant, ceux qui ont tort se fâchent toujours.

En cette occasion, le contraire arriva ; car c'est Bonaparte qui n'a jamais perdu le souvenir de

cette malheureuse altercation. Plus de dix ans après il m'en parlait encore avec amertume. Quoi qu'il en soit, il fut très bien pour mon frère, l'accueillit à merveille, lui donna tout l'appui qu'il pouvait demander et lui fit avoir une fort bonne place.

Tandis que le général Bonaparte parcourait l'Italie de victoire en victoire, sa famille se réunissait à Paris et y formait une colonie. Joseph Bonaparte, après avoir été ambassadeur de la république française à Rome, était revenu à Paris, ramenant avec lui la sœur de sa femme, Mlle Désirée Clary, qui alors était dans le deuil le plus profond de la mort tragique du malheureux et brave Duphot qui avait été massacré à Rome presque sous ses yeux, au moment où elle allait l'épouser. La première douleur avait perdu un peu de sa violence, mais il en restait encore assez pour exciter beaucoup de pitié. Heureusement qu'elle était jeune alors et fort agréable.

Lucien annonçait son arrivée. Il venait d'obtenir une place je ne sais où, en Allemagne, et il voulait passer par Paris pour voir sa famille qui s'y trouvait presque toute réunie dans ce moment. Lucien venait de faire à cette époque un coup de tête, dont le général en chef, qui dès lors se regardait comme le chef de la famille, était courroucé au dernier point. Lucien Bonaparte est un homme que, sans nul doute, beaucoup de gens ont bien connu, mais que peut-être peu ont bien jugé. Je l'ai vu longtemps et beaucoup. Je l'ai vu sans prestige, sans prévention ; ce sont deux écueils à éviter dans le jugement à porter d'un individu, quel qu'il soit.

Lucien Bonaparte a été doué par la nature d'une profusion de talents, d'une richesse de

capacité immense. Son esprit est vaste, il ne recule devant aucun plan. Son imagination brillante, accessible à tout ce qui porte un caractère de grandeur et de création, lui a souvent donné l'apparence d'un homme peu susceptible d'être guidé par la raison dans une occasion importante. Mais cela n'est pas ; son cœur est bon, et quoique les passions l'aient souvent entraîné, quel est le reproche sérieux qu'elles lui aient fait encourir ? Et quant à sa conduite avec l'empereur, elle est parfaitement belle et honorable.

En 1794 ou 1795, Lucien obtint une place de garde-magasin à Saint-Maximin, petit village de Provence. A cette époque, la folie était un peu à l'ordre du jour, même pour les plus sages. Il fallait sacrifier à cette manie du moment. Il le fallait sous peine sévère. Ce n'est pas que je veuille justifier Lucien de sa folie, en prétendant qu'il y était contraint. Je crois, au contraire, que ce qu'il a fait, il l'a fait tout à fait volontairement et je suis convaincue qu'il agissait, non seulement de son plein gré, mais même par goût, lorsqu'il prit le nom de *Brutus*, et changea aussi, tandis qu'il était en train, le nom de Saint-Maximin en celui de *Marathon. Brutus à Marathon*, cela n'allait guère ensemble ; mais les noms étaient bien ronflants, et c'était ce qu'il fallait.

Le village de *Saint-Marathon-Maximin* n'est pas une magnifique résidence. *Lucien-Brutus* le sentit bientôt et l'ennui l'aurait gagné, si l'amour ne l'eût consolé. Lucien-Brutus devint amoureux, mais amoureux fou, de M^lle^ Christine Boyer, dont le père était à la tête de la petite auberge de Saint-Marathon. Lucien était jeune alors, il avait à peine vingt-trois ans. Il aimait pour la première fois et il aimait un ange de bonté, de vertu et de

candeur. Christine ne se vit pas adorée par un jeune homme ardent, emporté, mettant en œuvre auprès de sa simplicité villageoise toutes les ruses, les ressources que sa courte expérience du monde lui avait fait connaître et que son amour lui faisait employer habilement ; Christine ne se vit pas impunément en butte à une telle attaque. Elle aima comme elle était aimée ; mais jamais elle n'oublia son devoir et Lucien fut contraint de l'épouser pour être heureux. Mais il l'aimait trop lui-même pour s'apercevoir de tous les désagréments que cette alliance pouvait lui susciter dans sa propre famille. En effet, aussitôt que le général Bonaparte apprit ce mariage, il prononça comme un arrêt que jamais il ne connaîtrait la femme et ne reverrait le mari. Une place fut alors donnée en Allemagne à Lucien et le jeune ménage vint à Paris.

C'est à cette époque que je vis Lucien Bonaparte pour la première fois et que je connus Christine. Il y a des femmes dont il est facile de faire le portrait. On dit qu'elles ont de grands yeux, de beaux cheveux, un teint de lis et de roses, et puis c'est tout. Mais n'est-ce donc qu'au physique que l'on peut prendre une femme ? N'a-t-elle donc pas en elle des charmes divins à décrire ? des profusions de bonté, d'amour ? Et voilà ce qu'on trouvait dans le cœur de cette excellente Christine. Je l'ai connue et aussitôt je l'ai aimée. Plus tard, lorsque je l'ai vue entourée de cette auréole touchante de l'amour maternel, de nouveaux trésors de tendresse se laissaient découvrir en elle et contraignaient à l'aimer davantage. C'était une douce tâche à laquelle on se soumettait sans peine.

Ma mère avait une grande affection pour Lucien

et le reçut comme l'aurait reçu sa mère. Christine fut aussi accueillie par elle avec une égale bonté. Joseph [1], qui revenait alors à Paris et qu'au fait chaque cadet considérait comme le chef de la famille depuis la mort du père, Joseph ouvrit les bras au jeune ménage et ils furent heureux. A quelques jours de là, ils partirent pour l'Allemagne.

Pendant le peu de temps que Lucien Bonaparte et sa femme passèrent à Paris, ils firent une course à Versailles et ne laissèrent aucun repos à ma mère qu'elle n'eût consenti à ce que je fusse aussi de la partie. Ne connaissant pas Versailles, je joignis mes demandes aux leurs et je partis.

C'est dans cette petite excursion que j'ai vu Versailles pour la première fois, et je ne puis rendre l'impression *terrible* (c'est le mot) que cette reine veuve et dépouillée produisit sur moi ! En voyant ces longues salles détendues et désertes, ces corridors obscurs, ces chambres encore toutes dorées, paraissant attendre un achèvement de pompe, ces immenses salons dans lesquels quelques voix étrangères et solitaires font entendre des parcelles de sons brisés ; tout me parut si triste et si désolé que, toute jeune fille que j'étais, j'en ai conservé une si vive impression qu'en 1821, lorsque je fus m'établir à Versailles, je me rappelai l'impression produite sur moi par l'abandon triste et honteux de l'ancienne demeure de Louis XIV. Je demandai dans quel état était le château et, lorsque je sus qu'il était toujours le même que *sous le Directoire*, je ne me souciai pas d'entrer dans cette royale habitation délaissée volontairement par ses protecteurs naturels. J'aurais bien

[1] Je ne suis pas bien certaine qu'à ce premier voyage de Lucien Bonaparte à Paris, Joseph fût déjà revenu de Rome. Comme la différence est courte, je ne puis bien le dire.

plus souffert en voyant son abandon en 1821 que je ne l'avais fait en 1796. Le jardin était mon seul but de promenade.

Lucien fut absent peu de temps. Je n'ai jamais su ce qu'il avait été faire dans cette course. Sa femme avait été avec lui, ainsi qu'un de ses cousins, nommé Boyer. A leur retour, ils se logèrent rue Verte, dans le faubourg Saint-Honoré. Mme Bacciochi (Marianne Bonaparte) logea aussi, à ce que je crois, rue Verte. Mme Leclerc, qui alors arrivait de Milan, où elle s'était mariée, prit une maison rue de la Ville-l'Évêque. Louis et Jérôme, trop jeunes pour être seuls, étaient, le dernier au collège de Juilly, et l'autre avec son frère Joseph [1]. Quant à celui-ci, il avait acheté une maison tout en haut de la rue du Rocher, presque dans la campagne, du moins alors. Depuis cette époque, on a tant bâti là, comme partout, que l'emplacement de la maison de Joseph est presque au centre d'un nouveau quartier.

Le temps dont je parle est encore plus loin de nous par la marche rapide des événements que par celle du temps. Alors une semaine nous offrait le spectacle d'un empire détruit, d'une armée vaincue, prisonnière. Nous étions accoutumés à de tels événements et nous ne nous contentions pas à moins. Cette époque est la plus glorieuse de la vie de Bonaparte. Il le savait bien, lorsqu'il dictait à Saint-Hélène les plus belles pages des campagnes d'Italie.

Bonaparte vint à Paris. Il serait bien difficile de donner même une légère idée de l'enthousiasme

[1] Et chez sa belle-sœur, Mme Bonaparte, rue Chantereine. Il logeait chez les deux alternativement. Dès cette époque, Joséphine pensait au mariage d'Hortense.

avec lequel il fut reçu. Le peuple français est bien léger, bien peu susceptible d'une longue suite dans ses affections ; mais il est accessible au sentiment de la gloire. Donnez-lui des victoires et il sera plus que content, il sera reconnaissant.

Il le fit bien voir, lorsque le général Bonaparte arriva à Paris, à l'époque dont je viens de parler. Ce fut un vrai triomphe, auquel il ne manquait que l'ovation ; mais il faillit lui coûter cher. Voici un fait qui peut servir à le prouver.

Le Directoire, comme tous les pouvoirs faibles et impuissants pour produire et pour diriger, bien qu'il s'appelât le *Directoire exécutif*, vit avec une jalousie, qui bientôt produisit la haine, ce sentiment d'amour et de reconnaissance que le peuple français témoignait à son jeune héros. Un seul mouvement semblait faire agir ces cinq hommes, dont pas un n'était capable de comprendre Bonaparte. L'incapacité, la corruption et une ambition effrénée, cachée sous des dehors républicains, voilà de quoi se composait le pouvoir qui nous régissait alors et qui ne voulait de gloire que celle de ses créatures immédiates. Bonaparte s'était émancipé depuis qu'il avait été envoyé en Italie, et ses lauriers et ceux de son armée étaient *propriété personnelle*, autant que chose le puisse être légalement.

Barras le laissait assez jouir de sa renommée ; Moulins ne se hasardait même pas à se rappeler qu'il eût jamais été général pour lutter de vanité avec lui. Roger-Ducos opinait à tout comme un bon homme qu'il était. Et Sieyès !... Sieyès, habituellement silencieux, comme on le sait, ne trouvait pas nécessaire de délier sa langue, précisément pour anathématiser. De cette manière, ce que j'ai dit plus haut paraît assez contradictoire. Mais j'arrive à *ma preuve*.

Un homme parmi les cinq directeurs régla seul, dans cette circonstance, les sentiments des autres directeurs. Il avait non pas plus de talent, mais plus d'esprit que ses quatre collègues et une ambition sans bornes, tout en disant qu'il n'en avait aucune. Manière banale de parler, à laquelle aujourd'hui on n'attache aucune valeur. Cet homme était Gohier. A cette époque nous avions chaque jour le bulletin de cet intérieur directorial, parce que M. Brunetière, notre ami et mon tuteur, était également lié avec Gohier et le voyait journellement. Ma mère lui demandait quelquefois l'explication de son aversion pour le général Bonaparte, car elle était assez amusante à son égard. Elle voulait bien parler de lui comme elle l'entendait, mais elle ne voulait pas que les autres l'attaquassent, et les mauvais mots que M. Brunetière nous rapportait chaque jour et qu'il entendait contre le général Bonaparte mettaient ma mère en colère contre lui et contre le Directoire, que du reste elle détestait cordialement. Dès cette époque la haine de Gohier contre Bonaparte se manifestait dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles. Il protégeait, à son préjudice, l'homme le plus incapable ; c'est-à-dire que, auprès de Gohier, une recommandation du général Bonaparte suffisait pour exclure de la nomination à une place, si elle dépendait de Gohier. Il y a eu certainement une cause positive et première à cette haine, que le 18 brumaire est venu fortifier et rendre implacable. Quelle a été cette cause ? Je crois que, tout simplement, Gohier aurait trouvé très convenable au bonheur de la France, et surtout au sien, de parvenir, à l'aide de la Société du Manège, à éloigner les quatre fantômes de chefs du gouvernement qui étaient avec lui et se faire prési-

dent, non pas du Directoire, comme il l'était au 18 brumaire, mais président de la République française. L'œil d'aigle de Bonaparte l'avait deviné. Il avait prévenu Sieyès, très probablement, et l'admirable finesse de celui-ci déjouait les projets de Washington cadet. Gohier était un homme qui ne manquait pas de talent ; mais son talent, qui pouvait avoir quelque mérite devant un tribunal, devenait nul dans la position inconcevable où le sort l'avait fait parvenir. Car enfin, l'on peut dire aujourd'hui, en consultant la liste des directeurs de cette époque, si vous en ôtez Carnot, homme vertueux et d'un éminent talent, et Sieyès, qui, bien que sa carrière politique ne soit pas droite, avait du mérite, quels sont les chefs qui menaient notre pauvre navire ? Gohier sentait donc qu'il était supérieur au Directoire, comme il fut composé après fructidor ; et comme le sentiment de son infériorité ne se présente jamais à l'homme, il pensa qu'il pouvait se saisir des rênes que toutes les mains laissaient tomber et même traîner dans la fange. Il fut deviné, je le répète ; et voilà la cause de sa haine, vraiment violente, contre le général Bonaparte. On en sera convaincu plus tard, quand je rapporterai la conversation que M. Brunetière eut avec Gohier après le 18 brumaire.

Quoi qu'il en soit, quelle que fût la vanité de Bonaparte, elle dut être satisfaite, car toutes les classes se réunirent, comme je l'ai dit, pour l'accueillir à son retour dans sa patrie. Le peuple criait : « Vive le général Bonaparte ! Vive le vainqueur de l'Italie, le pacificateur de Campo-Formio ! » La bourgeoisie disait : « Que Dieu le conserve pour notre gloire et nous délivrer du maximum et des directeurs ! » La haute classe,

qui était *débâillonnée* et *désembastillée*, courait avec enthousiasme au-devant du jeune homme qui en une année avait été de la bataille de Montenotte au traité de Léoben, et cela de victoire en victoire ! Il a pu faire des fautes, de grandes même, depuis lors, mais qu'à cette époque il était un colosse de gloire grande et pure !

Toutes les autorités lui donnèrent des fêtes magnifiques. Le Directoire se montra dans toute sa pompe burlesque, de manteaux, de chapeaux à plumes, qui rendaient la réunion du noble pouvoir en cinq parties passablement ridicule. Mais d'ailleurs les fêtes étaient belles ; elles avaient surtout le charme attaché aux choses qu'on a crues perdues et qui reviennent à nous. L'argent circulait, et le résultat de tout cela était que tout le monde était content.

Mais l'une des plus belles fêtes, l'une des plus élégantes dans sa magnificence surtout, fut celle que donna M. de Talleyrand au ministère des relations extérieures. Il a toujours entendu admirablement l'ordonnance des fêtes qu'il donnait. Quand on a de l'esprit, on le met à tout ce que l'on fait. Il habitait alors l'hôtel Galliffet, rue du Bac, et quoique les salons fussent trop petits pour l'affluence de monde qui était ce soir-là chez lui la fête fut admirable. On y voyait tout ce que Paris renfermait alors d'élégant et de plus distingué. Ma mère voulut absolument y aller. Elle était un peu souffrante. Mais lorsqu'elle fut habillée, qu'elle eut mis un peu de rouge, elle était ravissante et, ce soir-là même, je crois pouvoir affirmer que j'ai vu peu de femmes plus charmantes qu'elle. Nous étions mises de même. Une robe de crêpe blanc, garnie avec deux larges rubans d'argent, dont le bord était lui-même

bordé avec un bouillon gros comme le pouce, en gaze rose lamée d'argent et, sur la tête, une guirlande de feuilles de chêne dont les glands étaient en argent. Ma mère avait des diamants et moi des perles. C'était la seule différence qu'il y eût dans nos parures [1].

Dans le cours de la soirée, ma mère parcourait les salons en donnant le bras, d'un côté, à M. de Caulaincourt le père, et, de l'autre, à moi, lorsque nous nous trouvâmes en face du général Bonaparte. Ma mère le salua et passait outre, lorsque le général avança quelques pas et vint lui parler. Ma mère fut, à mon avis, peut-être un peu trop sèche. L'humeur n'était pas encore dissipée, mais dans son excellent cœur il n'y avait pas de rancune. Chez le général, c'était le contraire. Quoi qu'il en soit, il parut regarder ma mère avec admiration. En effet, ce soir-là surtout, elle était vraiment ravissante. Le général Bonaparte parla bas pendant quelques secondes à l'ambassadeur turc, qu'il tenait sous le bras ; le Turc fit une exclamation et regarda ma mère avec de grands yeux, qu'il ne tenait qu'à lui de faire passer pour hébétés, puis lui fit une manière de révérence.

— Je lui ai dit que vous étiez d'origine grecque, dit Bonaparte à ma mère en la saluant pour lui dire adieu.

Puis, lui tendant la main, il lui serra amicalement la sienne et nous quitta après une courte conversation, qui cependant attira l'attention sur nous, quoiqu'elle n'eût duré que quelques minutes.

[1] Ce même soir, lorsque le général Bonaparte entra dans le grand salon de l'hôtel des relations extérieures.

IX

La famille Bonaparte à Paris. — Bonaparte se prépare à l'expédition d'Égypte.

Notre société présentait après le 18 fructidor un aspect assez singulier. Parmi les émigrés, rentrés comme je l'ai dit plus haut, se trouvait une foule d'anciennes connaissances de ma mère, qui, remplies encore de craintes, et de craintes assez justes, étaient tout heureuses de trouver un salon dans lequel, pouvant parler avec assez de liberté, elles rencontraient plusieurs notabilités du jour, de vieux amis, de jeunes connaissances, tout cela marchant du même pied, parlant de la même voix, parce que la maîtresse de la maison tenait son sceptre d'une main ferme et n'entendait pas que des discussions dégénérassent en disputes. C'était une manière d'être méritoire, à cette époque où les gens s'enrouaient à force de crier, dès qu'il était question de politique.

Précédemment, on vous faisait passer votre mal de gorge en vous la coupant. On s'était pourtant lassé de ce remède par trop héroïque, comme on dit dans la médecine moderne. On commençait à pouvoir mettre du linge blanc sans se cacher de sa femme de chambre ; on n'était plus mandé au tribunal révolutionnaire parce qu'on avait cinquante mille livres de rente et, pour dire la vérité, c'est que personne ne les avait, du moins en apparence. Le *Moniteur*, il est vrai, n'était plus déshonoré quotidiennement par des listes sanglantes ; mais il y avait encore le Temple, la plaine de Grenelle et les déportations, qui étaient là pour ranimer les goûts émoussés de ceux qui se seraient

blasés sur les dangers à force d'en avoir couru et, quoique l'horizon se fût éclairci, on entendait encore souvent, comme à la fin des grands orages, de ces coups de tonnerre isolés qui suivent presque toujours la tempête.

Malgré tout cela, on redevenait gai. On était avide de plaisirs ; on allait dîner au cabaret, on allait danser dans des guinguettes, prendre des glaces dans un café, car il ne s'agit pas d'ennoblir les choses en leur donnant d'autres noms pour se faire illusion. Very, le bal de Richelieu, les bals de Tivoli et de Marbeuf, le pavillon de Hanovre et Frascati n'étaient au fond que ce que je viens de dire, ce qui n'empêchait pas la bonne compagnie d'y aller en foule et de s'y amuser.

Au milieu de cette vie vagabonde, de ces joies où l'on cherchait des distractions contre le souvenir de tant de douleurs passées et de tant de craintes pour l'avenir, il s'opérait une étrange fusion. Elle commença dans la maison de ma mère et, chose assez remarquable, c'est la famille Bonaparte qui, la première, s'est trouvée en présence de l'ancien régime.

Maintenant, pour mettre les choses à leur place, je dois parler encore de Lucien Bonaparte, dont, comme on l'a vu, j'avais fait depuis peu la connaissance. La destinée de Lucien est peut-être plus bizarre que la destinée d'aucun des membres de sa famille, par la manière dont il l'a gouvernée. Presque jusqu'au 18 brumaire il resta dans une demi-teinte assez nuageuse, ainsi qu'on a pu en juger précédemment.

A l'époque dont je parle, c'est-à-dire en 1797, Lucien pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans ; il était grand, mal fait, ayant des jambes et des bras comme des pattes de faucheux, une petite

tête ; ce qui, avec sa grande taille, l'aurait rendu dissemblable aux autres Bonaparte, si sa physionomie n'avait répondu de la confraternité par ce même type d'après lequel les huit enfants ont été, pour ainsi dire, frappés comme une médaille. Lucien avait la vue très basse, ce qui lui faisait cligner les yeux et baisser la tête. Ce défaut lui aurait ainsi donné un air peu agréable, si son sourire, toujours d'accord avec son regard, n'avait donné quelque chose de gracieux à sa physionomie. Ainsi, quoiqu'il fût plutôt laid qu'autrement, il plaisait généralement. Il a eu des succès fort remarquables près de femmes très remarquables elles-mêmes, et cela longtemps avant la puissance de son frère. Quant à son esprit et à son talent, Lucien en a toujours eu beaucoup et de nature diverse. Dans sa toute première jeunesse, lorsque Lucien Bonaparte *rencontrait* une question, si elle lui plaisait, il s'identifiait à elle et l'identifiaît à lui. Il vivait, dès lors, dans un monde métaphysique tout autre que notre pauvre monde intellectuel. C'est ainsi qu'à dix-huit ans la lecture de son Plutarque le fit errer dans le Forum, sur le Pirée. Il était Grec avec Démosthènes, Romain avec Cicéron ; il épousait toutes les gloires antiques, mais il était ivre des nôtres. Et ceux qui, pour ne pas connaître cette chaleur, ce délire qui fait des gens de cœur, ont prétendu qu'il était jaloux de son frère, ont proféré le plus indigne mensonge, s'ils ne sont pas tombés dans la plus grande erreur. C'est une vérité que je puis garantir. Mais ce dont je ne me rendrais pas caution, c'est la rectitude de sa raison à cette même époque où Bonaparte posait, à vingt-cinq ans, la première pierre du temple qu'il dédiait à son immortalité. Naturellement peu disposé, par l'immensité de son génie, à voir les

choses sous un jour fantastique, ne s'attachant qu'à la réalité des choses, Bonaparte allait tout de suite au but, marchant d'un pas ferme et sûr. Aussi avait-il la plus médiocre idée de ceux qui voyageaient toujours, disait-il, « dans le royaume des fous ». D'après cette manière rigoureuse de juger les hommes à imagination ardente, on pense bien que son frère Lucien était vertement repris par lui lorsqu'il lui parvenait des philippiques ou des catilinaires du jeune Grec ou du jeune Romain. Il oubliait que lui-même, peu d'années auparavant, lorsqu'il était en Corse, il avait donné des preuves d'une assez forte exaltation. Aurait-il voulu que l'on crût que c'était alors de la réalité ?

Au portrait de Lucien, j'ajouterai celui de sa femme Christine, quoique j'en aie déjà parlé ; mais elle était si bonne que quelques répétitions seraient pardonnables à qui fait son éloge.

Mme Lucien était grande, bien faite, svelte, et avait dans sa taille et dans sa démarche ce moelleux abandon, cette grâce native que donnent l'air et le ciel du Midi. Sa peau était brune ; elle était marquée de la petite vérole. Ses yeux n'étaient pas grands et son nez était un peu fort et aplati. Eh bien, malgré cela, elle plaisait, parce que son regard était bienveillant, son sourire doux, ainsi que son parler. Elle était gracieuse enfin et puis, bonne comme un ange. Ce que je puis certifier, c'est que son amour pour son mari la rendit intelligente à se façonner aux choses du jour. En peu de semaines, elle devint une femme élégante, portant à ravir tout ce qui sortait des mains de Leroi, de Mlle Despaux et de Mme Germon.

Dans son premier voyage à Paris, Lucien n'y avait fait qu'une station. Lui et sa femme, à leur retour d'Allemagne, revinrent à Paris, où ils se

fixèrent et demeurèrent cette fois Grande-Rue Verte, faubourg Saint-Honoré.

Joseph était établi avec sa femme rue du Rocher. Cette rue était alors presque dans les champs, tout au haut de ce qu'on appelait *la Petite-Pologne.* Il avait acheté cette maison. Lorsque, quelques mois plus tard, Mme Bonaparte, la mère, vint habiter Paris, ce fut dans la maison de son fils aîné qu'elle fit son établissement.

Mme Bacciochi demeurait rue Verte, comme Lucien. Mme Leclerc, qui arriva d'Italie peu de temps après l'époque que j'ai signalée tout à l'heure comme celle de la réunion de la famille, prit une maison rue de la Ville-l'Évêque. Nous formions, comme on le voit, presque le centre de la colonie corse, au milieu de Paris. Aussi jamais un jour ne se passait sans que quelqu'un des frères ou quelqu'une des sœurs vînt nous voir ou que nous allassions chez eux.

Caroline Bonaparte, qu'on appelait *Annunciata,* venue de Marseille avec sa mère, était alors âgée de douze ans. De jolis bras, des petites mains ravissantes de forme et de blancheur, des petits pieds *ritondetti,* une peau éblouissante, tels étaient les éléments de sa beauté, en y ajoutant de belles dents, une fraîcheur de rose, des épaules très blanches mais rondes, une taille un peu trop forte et une tournure encore peu élégante. Caroline était d'ailleurs une très bonne enfant et nous nous liâmes autant que le permettait ma plus intime liaison avec Mlle de Périgord et Mlle de Cazeaux.

Je n'ai pas parlé encore de ces deux amies de ma jeunesse, qui méritent, ainsi que leur famille, une place à part dans mes Mémoires, comme elles en ont eu une dans mon amitié. Mais en ce moment je dois continuer l'esquisse que j'ai commencée de la

famille Bonaparte, au milieu de laquelle, à cette époque, je passais la plus grande partie de ma vie. Caroline, dont je viens de parler, fut mise en pension à Saint-Germain, dans la maison de Mme Campan. Il fallait non pas achever, mais ébaucher son éducation, qui n'était pas même commencée.

Mme Leclerc était celle de la famille que nous voyions le plus souvent. Tous les jours elle venait chez ma mère, qui l'aimait tendrement et la *gâtait*, pour dire le mot juste, en lui passant, avec plus d'indulgence que sa mère, les mille et une fantaisies qu'un même jour voyait naître, satisfaire et mourir. Beaucoup de personnes ont parlé de la beauté de Mme Leclerc ; on connaît cette beauté par ses portraits, ses statues même. Toutefois il est impossible de se faire une idée de ce qu'était cette femme vraiment extraordinaire comme perfection du beau, parce qu'on ne l'a connue généralement que lors de son retour de Saint-Domingue et déjà fanée, flétrie même, n'étant plus que l'ombre de cette *Paulette* si ravissante de beauté que nous admirions quelquefois, comme on admire une belle statue de Vénus ou de Galathée. Elle était fraîche encore en arrivant de Milan à Paris ; mais cette fraîcheur ne dura qu'un jour. Dès la première année de son séjour à Paris, elle commença à n'être plus tout à fait la *Paulette* de Milan.

Elle était à cette époque fort bonne personne. On a dit depuis qu'elle était méchante et ce bruit a été répandu même par des personnes de sa maison. J'ignore si les grandeurs l'avaient changée.

Avant de quitter l'Europe, le général Bonaparte avait voulu voir toute sa famille établie convenablement à Paris. Mais appréciant dans tous leurs inconvénients les réputations concussionnaires des

généraux républicains, il ne voulut pas que le luxe de sa famille pût donner lieu à de malignes interprétations. Rien n'était plus simple que le train de maison de Joseph, tout en étant cependant très honorable. Bonaparte avait également réglé la manière dont Mme Bonaparte devait se conduire à cet égard. S'il avait été écouté, cette conquête sur l'esprit dissipateur de Joséphine eût été plus belle que la conquête de l'Égypte qu'il allait entreprendre.

Le général Bonaparte, bien qu'il fût plus jeune que Joseph, bien que sa mère vécût encore, prit dès ce moment, sur sa famille, l'ascendant et l'autorité d'un père et d'un chef. Les instructions qu'il lui laissa étaient vraiment remarquables et surprenaient ma mère. Elle ne l'avait pas revu chez elle, depuis le jour de la fameuse dispute qu'elle eut avec lui au sujet de mon cousin Stephanopoli[1]. Naturellement fière, les pas qu'elle aurait volontiers faits au devant de Bonaparte quelques années auparavant, elle les faisait maintenant en arrière. La conduite du jeune général l'avait vivement blessée et l'espèce d'indifférence qu'il avait mise à l'excuser avait achevé de l'aigrir. Mais, plus tard son excellent esprit fit la part de tout ce que devait alors contenir la tête d'un pareil homme.

Bonaparte était à cette époque aussi amoureux de sa femme que sa propre nature lui permit de l'être, aussitôt que son intelligence fut tout entière consacrée à l'œuvre immense de la nouvelle vie qu'il s'était créée. Sans doute il a aimé Joséphine ; mais ceux qui ont dit qu'elle était la femme qu'il avait le plus aimée ne l'ont pas suivi dans toutes

[1] Il est mort à Neuilly, il y a un mois, pour s'être coupé un cor au pied.

les années et n'ont pas surtout remonté dans le passé pour l'y voir aimant violemment et, malgré cela, d'une manière romanesque. Ils ne l'ont pas vu rougir, pâlir, trembler, pleurer même. Il existait à l'ancien théâtre Feydeau, une loge, aux premières grillées, n° 11, bien plus savante qu'eux à cet égard.

Son amour pour sa femme n'était pas de la même nature. Il l'aimait, sans doute, mais sans en faire une de ces divinités qui s'emparent de l'intelligence la plus déliée et l'empêchent d'apercevoir une imperfection morale ou extérieure dans l'objet aimé. Il entrait d'ailleurs dans la composition de son philtre amoureux une substance qui en tempérait l'effet ; je veux parler de la prétendue reconnaissance que, à l'époque surtout de son retour d'Italie, chacun disait que Bonaparte devait à sa femme.

Mme Bonaparte a complètement manqué d'adresse non seulement en n'imposant pas silence à ceux qui répandaient ce bruit, mais encore en lui donnant de la consistance par ses éternelles confidences à tout un monde de flatteurs et surtout d'intrigants, qui ne portaient jamais le poids du secret plus d'une heure. Je sais que Bonaparte a été informé de l'*autorisation*, si je puis me servir de ce mot, que Mme Bonaparte donnait au bruit ridicule que les ennemis de Napoléon, et il en avait déjà beaucoup, faisaient courir sur son compte. On peut donc juger combien son âme dut être blessée, quand il se vit l'objet d'un regard dédaigneux, quand il entendit dire : « C'est le crédit de sa femme qui le soutient ! » Cela était faux, absurde ; mais on le disait et qui a bien connu Bonaparte doit savoir qu'il n'en fallait pas plus pour produire en lui un étrange effet. Or, ce que je dis

ici, je ne l'avance pas sans raison et, quand nous serons parvenus à l'époque du consulat, j'en donnerai des preuves plus que suffisantes.

Bonaparte connaissait l'inconséquence de sa femme. Aussi lui recommandait-il, par-dessus tout, de ne jamais parler de politique, sujet auquel elle n'entendait rien et qui ne pouvait manquer d'amener des conversations capables de le compromettre.

— Ce que vous dites est censé venir de moi, lui disait-il souvent ; gardez le silence. De cette manière, mes ennemis, et vous en êtes entourée, ne pourront tirer de sottes inductions de vos paroles.

J'ai déjà dit que la froideur survenue entre ma mère et le général Bonaparte, loin de s'être dissipée, avait encore pris plus de force par la retraite de ma mère. Nous ne le rencontrions que bien rarement chez ses frères et nous ne le vîmes, je crois, que trois fois pendant son séjour à Paris. Ce n'est donc pas comme témoin que j'ai rapporté ce que je viens de dire ; mais nous étions peut-être mieux informées de tout ce qui se passait dans l'intérieur du général Bonaparte que si chaque jour nous y eussions passé une heure. Ma mère, malgré son irritation, avait le plus grand attachement pour Napoléon. Sans en convenir, elle savait bien qu'elle avait eu tort dans la sotte querelle de l'affaire de notre cousin Stephanopoli, et cette conviction intérieure suffisait pour la rendre encore plus intéressée à connaître tout ce qui touchait au bonheur ou au malheur d'un enfant qu'elle avait élevé. Ces renseignements nous venaient d'ailleurs d'une source bien autrement certaine que tout ce que nous aurions pu puiser dans les plaintes de la famille Bonaparte. Ma mère, avec son excellent

esprit, savait que la prévention louche en regardant et ment en parlant. Or la famille entière détestait Mme Bonaparte. Cette malveillance était-elle fondée ? C'est ce que nous verrons plus tard. Quant à présent, tout ce que je puis dire, c'est que l'inimitié était vive et je crois bien rendue.

X

Junot.

Parmi les jeunes officiers que le général Bonaparte avait présentés à ma mère, lorsqu'il fut nommé commandant de l'armée de l'intérieur, elle en avait distingué un, tant à cause de ses manières franches sans rudesse et de son air ouvert, qu'en raison de l'extrême attachement qu'il témoignait pour son général. Cet attachement tenait presque de la passion. Il y avait en lui un enthousiasme tellement touchant que ma mère, dont l'âme élevée, le cœur aimant concevaient tous les sentiments exaltés, avait aussitôt distingué le colonel Junot. Elle lui voua dès ce moment la plus sincère amitié. Il venait quelquefois nous voir, malgré la brouillerie qui existait entre ma mère et son général. J'étais bien enfant alors et je ne me doutais pas que ce beau colonel, aux blonds cheveux, aux vêtements pittoresques, au visage gracieux et sévère tout à la fois, reviendrait, trois ans plus tard, demander par amour la main de cette petite fille à laquelle il faisait à peine attention alors.

De tous les officiers composant l'état-major du général Bonaparte, le colonel Junot était celui qui

avait eu la destinée la plus aventureusement heureuse. Idéalement brave, il portait, en stigmates fraîchement reçus, les glorieuses marques d'une valeur que ses ennemis même les plus acharnés n'ont pas pu lui disputer. Le général en chef avait su l'apprécier, et à l'origine de sa fortune se rattachaient plusieurs actes très remarquables, non seulement de courage, mais aussi d'honneur et de loyauté. C'est au siège de Toulon que le général l'avait connu, et d'une manière qui mérite par sa bizarrerie d'être rapportée avec détail.

Junot naquit à Bussy-le-Grand, département de la Côte-d'Or, le 24 septembre 1771, et, pour le dire en passant, on lui donna pour nom patronymique celui du saint dont le jour de sa naissance était la fête ; ce qui fut cause qu'il eut bien le nom le plus extravagant qui fût en France. Il s'appelait *Andoche*. Aussi que de mal ce malheureux nom ne donna-t-il pas par la suite aux maîtres en l'art de plaire, qui étaient en possession de chanter les puissances.

Les parents de Junot étaient de bons bourgeois ; sa famille avait de l'aisance. Les deux frères de sa mère étaient, l'un médecin à Paris, où il jouissait d'une considération méritée, l'autre premier chanoine de la cathédrale d'Évreux, ayant de bons bénéfices qu'il devait laisser à l'aîné de ses neveux, M. Junot, qui est mort receveur général de la Haute-Saône. L'abbé Bien-Aimé était un digne prêtre, dont je vénère la mémoire. Il est mort évêque de Metz en 1806, regretté de tout son diocèse, dont les pauvres l'appelaient *le Bien-Nommé*.

Avant la Révolution de 89, la classe bourgeoise ne mettant pas ses fils au service, Junot se destinait au barreau. Il étudia pour être avocat et fit ce qu'on appelait alors de bonnes études. Son

éducation, commencée à Montbard chez un brave homme nommé M. Heurté, dont il parlait toujours avec reconnaissance, fut terminée au collège de Châtillon-sur-Seine. C'est là qu'il connut Marmont, élève du même collège, et qu'ils se lièrent tous deux de cette amitié que rien n'altéra jamais, bien qu'ils suivissent tous deux la même carrière. Cette amitié n'eut de terme qu'à la mort de Junot en 1813.

Junot avait un caractère fort remarquable et que n'ont pas toujours apprécié ceux qui l'ont approché, parce que lui-même y mettait obstacle quelquefois par un défaut qui nuisait en effet à ses nombreuses qualités, c'était une extrême irritabilité, facilement excitée chez lui par la seule apparence d'un tort. Dès qu'il pouvait en supposer un, surtout relativement à quelqu'un sous ses ordres, pour un objet dépendant du service, il ne pouvait s'empêcher de le témoigner d'une manière d'autant plus dure que, dans le même cas, il aurait été tout aussi sévère pour quelqu'un des siens. Combien cette manière d'être lui a fait d'ennemis de gens qui ne pouvaient, après tout, lui reprocher d'autre tort que celui qu'eux-mêmes avaient eu ! Une inexactitude dans le service, une tenue négligée, une administration douteuse, toutes ces fautes le mettaient hors de lui et sa franchise alors ne lui permettait aucune parole transitoire.

Junot avait une belle âme, ignorait le mensonge et était doué d'une générosité, d'une noblesse de caractère, que ses ennemis ont cherché à présenter comme *un vice*, mais que sa nombreuse famille, qui pendant quinze ans n'eut d'autre soutien que lui, la foule de militaires infirmes, de veuves chargées d'enfants, qui recevaient de lui des pensions et des secours, ne nommeront jamais que la vertu d'un noble cœur.

On pensera peut-être que j'ai mis de la partialité en traçant le portrait de mon mari ; il n'en est rien. Je n'écris que sous l'influence de la vérité. Celle dont la magie pouvait m'égarer est détruite depuis bien des années. Je ne fais que mon devoir, en lui reconnaissant des vertus qu'il avait en effet. Il possédait à un degré éminent les qualités d'un bon fils, d'un bon ami et d'un excellent père. Je me rappelle que M. Fox me dit un jour combien il avait été touché en voyant Junot, la veille, à la sortie de l'Opéra, s'occuper de sa mère avec le soin, le respect qu'il aurait eu pour la première pairesse d'Angleterre[1]. Que d'amis de collège, que de parents dans l'indigence il a aidés, secourus et sauvés ! Combien d'ingrats dont il a fait la fortune, dont il a été le patron, le frère ! Il existe un homme qui habite Paris, qui lui a été longtemps attaché et qui avait toute sa confiance. Cette personne a mérité notre reconnaissance pour les soins qu'elle a donnés à notre position quand elle était désespérée, à l'époque du départ de Junot pour l'Illyrie et ensuite après sa mort. Cette personne, qui était le secrétaire intime du duc, a été à portée de connaître la noble et généreuse conduite de Junot envers sa famille. Cette conduite fut admirable. Quant à la personne dont je parle, elle habite Paris et peut rendre le témoignage que réclame un noble cœur. C'est M. Fissout, ancien secrétaire intime du général Junot, aujourd'hui agent de change.

Junot adorait ses enfants. Il faut connaître comme moi toute cette sollicitude, si vive, si tendre, qui l'occupait au milieu même du danger. Quelles lettres il m'écrivait quelquefois ! Combien elles

[1] M. Fox ne voulait pas faire la satire de la France en ayant l'air de trouver admirable qu'un fils donnât le bras à sa mère. Mais l'excès de soins et d'attention le frappa et il le témoigna.

étaient touchantes par leur naïveté, si je puis me servir de ce nom ! C'était pour savoir si la dixième dent de son fils était enfin percée. « Mais quand sèvreras-tu donc ce petit Rodrigue ? » Et puis ses filles, que faisaient-elles ? Étaient-elles grandies ? Travaillaient-elles ? Ces détails peuvent paraître puérils ; mais ces lettres étaient écrites sous le feu de l'ennemi, au milieu des glaces de la Russie, ou bien une heure après avoir reçu une balle dans la figure, avant même d'être pansé. Je les ai toutes, ces lettres précieuses. Mes enfants les recevront de moi comme un héritage sacré.

Entré dans le monde avec la Révolution, Junot est tout à fait l'un de ses fils. Il avait à peine vingt ans lorsque le premier roulement de tambour se fit entendre. Un cri de guerre retentit dans tout le royaume ; les plus sages voulaient le combat, tous s'ennuyaient du repos. Si Junot n'eût pas été mon mari, je dirais comment il devint aussitôt un jeune Achille. Ce fut un réveil, une passion des armes et, au même instant, un oubli entier de cette vie molle et oisive qu'il menait auparavant.

— Et cependant, me disait-il lorsqu'il me parlait de ce temps-là, il ne me paraissait pas que j'eusse jamais été autrement.

Ce fut alors qu'il entra dans ce fameux bataillon des volontaires de la Côte-d'Or, si renommé par la quantité de généraux et de grands officiers de l'Empire sortis de ses rangs. Il avait pour chef l'aimable et malheureux Cazotte. Après la reddition de Longwy, le bataillon fut dirigé sur Toulon, qu'il s'agissait de reprendre sur les Anglais. C'était le moment le plus affreux de la Révolution. Junot était sergent de grenadiers, grade qu'il avait reçu sur le champ de bataille. Souvent, en me racontant les premières années de sa vie aventureuse, il me

parlait de cet événement comme d'une chose immense de son existence. Il disait, avec cet accent qui persuade, parce qu'il est vrai, que dans le cours de sa carrière d'honneurs, rien ne lui avait donné un délire de joie comparable à ce qu'il avait éprouvé lorsque ses camarades, « tous aussi braves que lui », disait-il, l'avaient nommé leur sergent, que leur chef le confirmait dans ce grade et qu'il était élevé sur un pavois tremblant formé de baïonnettes encore fraîchement teintes du sang de l'ennemi.

C'est dans ce même temps que, étant un jour au poste de la batterie des Sans-Culottes, un commandant d'artillerie, venu de Paris depuis peu de jours pour diriger les opérations du siège en ce qui regardait l'artillerie sous les ordres de l'intelligent Cartaux, demanda à l'officier du poste un jeune sous-officier qui eût en même temps de l'audace et de l'intelligence. Le lieutenant appelle aussitôt *La Tempête* et Junot se présente. Le commandant fixe sur lui cet œil qui semblait déjà connaître les hommes.

— Tu vas quitter ton habit, dit le commandant, et tu iras *là* porter cet ordre.

Il lui indiquait de la main un point plus éloigné de la côte, et lui expliqua ce qu'il voulait de lui. Le jeune sergent devint rouge comme une grenade, ses yeux étincelèrent.

— Je ne suis pas un ESPION, répondit-il au commandant ; cherchez un autre que moi pour exécuter votre ordre.

Et il se retirait.

— Tu refuses d'obéir ? lui dit l'officier supérieur d'un ton sévère ; sais-tu bien à quoi tu t'exposes ?

— Je suis prêt à obéir, dit Junot, mais j'irai là où vous m'envoyez avec mon uniforme, où je

n'irai pas. C'est encore bien de l'honneur pour ces... Anglais.

Le commandant sourit en le regardant attentivement.

— Mais ils te tueront ! reprit-il.

— Que vous importe ? vous ne me connaissez pas assez pour que cela vous fasse de la peine, et quant à moi, ça m'est égal... Allons, je pars comme je suis, n'est-ce pas ?

Alors il mit la main dans sa giberne.

— Bien ! avec mon sabre et ces dragées-là, du moins la conversation ne languira pas, si ces messieurs veulent causer.

Et il partit en chantant.

Après son départ : « Comment s'appelle ce jeune homme ? demanda l'officier supérieur. — Junot. — Il fera son chemin. » Alors le commandant inscrivit son nom sur ses tablettes. C'était déjà un jugement d'un grand poids, car on a facilement deviné que l'officier d'artillerie était Napoléon.

Peu de jours après, se retrouvant à cette même batterie que l'on appelait la batterie des Sans-Culottes, Bonaparte demanda quelqu'un qui eût une belle écriture ; Junot sortit des rangs et se présenta. Bonaparte le reconnut pour le sergent qui déjà avait fixé son attention. Il lui témoigna de l'intérêt et lui dit de se placer pour écrire une lettre sous sa dictée. Junot se mit sur l'épaulement même de la batterie. A peine avait-il terminé sa lettre, qu'une bombe lancée par les Anglais éclate à dix pas et le couvre de terre ainsi que la lettre.

— Bien ! dit en riant Junot, nous n'avions pas de sable pour sécher l'encre.

Bonaparte arrêta son regard sur le jeune sergent ; il était calme et n'avait pas même tressailli. Cette circonstance décida sa fortune. Il demeura

près du commandant d'artillerie et ne retourna plus à son corps. Plus tard, lorsque la ville fut prise et que Bonaparte fut nommé général, Junot ne demanda pas d'autre récompense de sa belle conduite pendant le siège que d'être nommé son aide de camp [1], préférant un grade inférieur à celui qu'il pouvait avoir en restant au corps. Mais pour cela il fallait quitter Bonaparte et Junot ne le pouvait déjà plus.

Junot avait une âme de feu et le plus noble cœur. Il s'attacha bientôt à son général avec un dévouement qui devenait un culte. Sans avoir la mesure du géant qui était devant lui, son esprit pénétrant avait jugé qu'il voyait un grand homme. Voici l'extrait d'une lettre dont l'original est dans mes mains. Elle fut écrite en 1794, lorsque M. Junot père, alarmé de la résolution de son fils, lui demanda quelques *renseignements* sur l'homme dont il suivait la fortune :

— Pourquoi as-tu quitté le commandant Laborde [2] ? Pourquoi avoir quitté ton corps ? Qu'est-ce que c'est que ce général Bonaparte ? Où a-t-il servi ? Personne ne connaît ça.

Junot répondit à son père et lui expliqua pourquoi il avait préféré le service d'état-major, surtout d'une manière aussi active qu'il allait le faire avec son général, au service plus lent dans ses résultats que celui qu'il aurait fait en restant à son bataillon, puis il ajoutait :

— Vous me demandez ce que c'est que le général

[1] Junot et Muiron, qui périt depuis si malheureusement, furent les deux premiers aides de camp que Napoléon ait eus.

[2] Depuis général de division et commandant de Lisbonne, lors de la conquête. C'est lui qui commandait dans Porto, lorsque le maréchal Soult se laissa surprendre par les Anglais, croyant que c'était le régiment suisse qui passait la rivière.

Bonaparte ? Je pourrais répondre comme Santeuil : *Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même !* Je vous dirai toutefois que, autant que j'ai pu le juger, c'est un de ces hommes dont la nature est avare et qu'elle ne jette sur le globe que de siècles en siècles [1].

Lorsque Napoléon partit pour l'Égypte, il passa par la Bourgogne en allant s'embarquer à Toulon. Il s'arrêta à Dijon, où était alors mon beau-père, qui lui fit voir la lettre que je viens de citer.

— Elle ne fait que me confirmer dans la conviction que j'ai de l'attachement que me porte votre fils, monsieur Junot, dit le général. Il m'en a donné de fortes preuves dont je suis très touché. Aussi, vous et lui pouvez compter que je l'aiderai de tout mon pouvoir et de toutes mes relations pour faire son chemin dans notre aventureuse carrière.

Mon beau-père ne demandait plus alors ce que c'était que ce *petit général Bonaparte ;* ses paroles étaient aussi précieuses pour le bon vieillard que s'il eût été Siméon et se fût trouvé en présence du Messie. Un quart d'heure après cette conversation, ce que lui avait dit Bonaparte était écrit dans son portefeuille et dans sa poche gauche, bien près de son cœur. Son adoration pour Napoléon devint dès ce moment presque aussi forte que celle de son fils.

Bonaparte tint la parole qu'il avait donnée au père de Junot. Il fut pour lui un bon et utile patron ; mais aussi combien le lien prêtait pour donner un texte à la bienveillance ! On a vu précédemment comment Junot, au désespoir de l'arrestation et de la mise en accusation du général Bonaparte, avait voulu partager sa captivité, comment il avait

[1] L'empereur a eu les deux lettres en sa possession, en passant par la Bourgogne trois ans plus tard, pour aller en Égypte.

été repoussé par Napoléon lui-même, qui lui avait fait enfin comprendre qu'il lui serait plus utile en restant libre. En effet, nous voyons que la défense de Napoléon adressée par lui aux représentants du peuple, Albitte et Salicetti, qui l'avaient fait arrêter, est de l'écriture de Junot. On y trouve seulement quelques notes de la main de Bonaparte. Après la mise en liberté du général, Junot, comme on l'a vu, l'avait suivi à Paris. Là, il partagea constamment sa misère et lui fit toujours part de ce qu'il recevait de sa famille.

— Les galions ne sont pas encore arrivés, disait Bonaparte à ma mère, lorsqu'il venait la voir avec une figure bien allongée et une redingote grise, qui depuis est devenue bien fameuse, mais qui alors n'était qu'un vêtement fort râpé.

— La diligence de Bourgogne n'est pas arrivée. Si elle ne vient pas ce soir, nous ne dînerons pas demain, à moins que vous ne nous receviez, madame de Permon.

Ce que Napoléon appelait les galions consistait en deux ou trois cents francs que M^me^ Junot la mère envoyait à son fils. Il partageait avec son général.

— Et c'est toujours moi qui ai la plus grosse part, disait Bonaparte.

Pendant toute la durée des campagnes d'Italie, Junot suivit Bonaparte dans ces champs de gloire ; son sang n'y fut pas épargné. Il se trouva à toutes les belles journées d'Arcole, de Lodi, de Castiglione, de Lonato, du Tagliamento, etc., etc. Il servit son pays sur le champ de bataille et son général avec toute l'activité que l'on pouvait attendre d'un attachement comme le sien. Bonaparte, qui le connaissait et savait l'apprécier,

l'employa dans les campagnes d'Italie autrement que comme un officier d'avant-garde. L'affaire de Venise, dans laquelle il fallait à la fois de la finesse et une extrême fermeté, lui fut confiée. Il vint apporter des drapeaux que son bras avait aidé à conquérir, et sa mission avait, ainsi qu'on le verra, un but tout diplomatique.

J'ai dit précédemment que Junot avait prodigué son sang pour la gloire de sa patrie. J'en rapporterai ici quelques exemples. Pendant la campagne d'Italie, au combat de Lonato, il reçut cette belle blessure que l'on voyait à sa tempe gauche, mais la plus affreuse de ses blessures était un coup de feu reçu en Allemagne, lorsqu'il y était simple volontaire. Cette blessure, dont la cicatrice seule faisait frémir, avait dû être terrible. On sentait le battement du cerveau, et jamais un peigne ne pouvait la toucher. La cicatrice était longue au moins d'un pouce et profonde de sept à huit lignes. A des intervalles assez rapprochés, pendant les trois ou quatre années qui suivirent cette campagne, cette blessure se rouvrait d'une manière aussi singulière qu'effrayante et, le sang circulant avec une violente rapidité, Junot courait chaque fois le risque d'une hémorragie. Un jour, à Milan, étant chez M^me^ Bonaparte, où ils jouaient au vingt-et-un, Junot était assis à une table ronde, tournant le dos à la porte du cabinet du général en chef. Le général sort de son cabinet sans être entendu de Junot. Il fait signe de ne rien dire et, s'avançant doucement, il met sa main dans cette belle chevelure blonde qu'avait alors le jeune aide de camp et lui tire fortement les cheveux. Junot ne peut retenir un demi-cri, tant la douleur est violente. Il sourit, mais son visage est devenu pâle comme celui d'un mort, puis d'une rougeur

effrayante. Le général retire sa main ; elle était pleine de sang !

Junot joignait à une imagination brillante et créatrice un esprit fin et très prompt à saisir l'inconnu, dès qu'il s'offrait à lui. Il apprenait tout avec une rapidité incroyable. Il faisait de jolis vers très facilement [1], jouait la comédie avec un talent tout à fait remarquable et écrivait à merveille. On pourrait dire de lui, en voyant ses lettres, que son cœur avait de l'esprit. Il était vif et même emporté. Cela venait de la trop rapide circulation de son sang. Mais jamais il ne fut ni grossier ni brutal et, dans les treize années qu'a durées notre union, je n'ai pas été une seule fois témoin de scènes pareilles à ce dont on parle dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. L'empereur n'a pas pu le dire, ou bien alors, dans sa distraction, il a prononcé un nom pour un autre. L'image de Junot, parcourant son bel hôtel, comme le nomme le *Mémorial*, le sabre à la main, pour solder ses créanciers, est vraiment bouffonne pour qui connaissait Junot et savait à quel point il était désireux d'être en harmonie avec la place élevée qu'il occupait. Junot recherchait tout ce qui avait été fait pendant le temps du gouvernement du duc de Brisssac. Cette charge, si éminente jadis sous les Bourbons, l'était bien autrement sous l'empereur. Le gouverneur de Paris commandait activement à près de quatre-vingt mille hommes.

[1] En voici un échantillon. Jouant aux échecs un soir avec la reine Hortense, alors Mlle de Beauharnais, après quelques parties perdues par complaisance, Junot fit ce quatrain sur l'échiquier même :

Dans ce beau jeu je vois l'emblème
De tout ce que vous inspirez :
Fou celui qui vous dira : « J'aime ! »
Roi celui que vous aimerez.

Son autorité, du moins du temps de Junot, seul gouverneur de Paris qui ait eu un si grand pouvoir, son autorité, dis-je, s'étendait jusqu'à Blois, et je crois même jusqu'à Tours. Tous les militaires de marque, étrangers et français, qui passaient par Paris, étaient reçus par lui. Tout ce qui venait en France ayant quelque renom était admis au gouvernement de Paris et, dès le premier jour de sa nomination, Junot voulut rappeler le duc de Brissac, sinon par ses deux queues et son écharpe blanche, au moins par la politesse de ses manières. Ce désir d'être bien dans ses rapports avec le monde social date même de bien plus loin, malgré l'amour de Junot pour la république et son aversion pour les anciennes coutumes. Je vais en rapporter un exemple.

Lorsque tout le monde émigrait et que l'orage révolutionnaire commençait à gronder sur toutes les têtes, M^me^ de Brionne, mère de M. le prince de Lambesc et du prince de Vaudémont, fut arrêtée comme elle sortait de France dans une ville que je crois être Châlons, sans pouvoir l'assurer positivement, mais où Junot se trouvait alors avec son régiment. On disait que M^me^ de Brionne emportait les diamants de la couronne. Elle était mère du prince de Lambesc, dont le nom était en horreur au peuple pour son affaire des Tuileries ; de plus, elle était de la maison de Lorraine, et c'en était assez pour la rendre suspecte. Elle fut donc arrêtée ; mais, grâce à Junot, cette démarche, qui aurait pu avoir un caractère fort alarmant pour celle qui en était l'objet, n'eut d'autre suite fâcheuse que le fait même de son arrestation. M^me^ de Brionne fut conduite à la meilleure auberge de la ville et Junot persuada aux gens de la mairie d'aller eux-mêmes l'interroger.

— C'est une femme, leur dit-il. Vous ne l'arrêtez pas en vertu d'un mandat d'amener, puisque vous n'avez aucune mission pour le faire ; mais vous agissez par patriotisme. Vous avez reçu des avis, vous agissez, jusque-là tout est bien. Cependant faites attention que vos avis peuvent être mauvais et qu'alors votre action devient d'autant plus vexatoire qu'elle n'est plus motivée ; il faut donc agir comme si vous doutiez d'avoir raison. Et puis, je vous le répète, elle est femme, et nous sommes Français.

On répondit à Junot par des *hourra* et le résultat de sa harangue fut de se rendre près de la noble voyageuse, qui, n'étant pas prévenue, pensa tout gâter. Elle s'était mise sur un lit, sous prétexte de la fatigue, mais probablement pour éviter le cérémonial des révérences et des politesses ; il lui paraissait odieux de faire asseoir devant elle, dans sa chambre, des gens de l'espèce de ceux qu'elle voyait. Néanmoins, par un incident tout simple, sa finesse se trouva déjouée. Le maire, n'étant pas alors dans la ville, fut remplacé par un homme de la commune extrêmement grossier, qui, en entrant dans la chambre, se jeta d'abord dans un fauteuil en disant à Mme de Brionne : « Je vous demande excuse, citoyenne, mais je suis *puissant*, comme vous voyez (il pesait au moins trois cents), et, sauf votre respect, je m'assiérai. »

Lorsqu'on entra dans la chambre de Mme de Brionne, elle se souleva à moitié sur son lit et, relevant sa tête avec une expression qui lui donnait vingt coudées :

— De quel droit, monsieur, interrompez-vous mon voyage ? dit-elle au gros homme qui remplaçait le maire. Est-ce donc ainsi qu'on est libre en France aujourd'hui ? Je vous somme de me laisser continuer ma route à l'instant même.

Le gros homme ne répondit rien à la requête ; bien loin de là, il demanda à Mme de Brionne qui elle était et comment elle se nommait.

En me racontant cette scène, Junot me disait :

— Je n'oublierai jamais l'expression de la figure de Mme de Brionne. Ce n'était pas de la colère, ce n'était pas un sentiment connu : c'était une stupéfaction, une rage ! Elle, Mme de Brionne, être interrogée ! Et comment encore ? Car non seulement on lui demandait son nom, mais qui elle était. « Car enfin, après tout, disait l'homme de la commune, faut-il savoir quelle est votre profession ! » Mme de Brionne ne répondait pas, mais il était facile de voir à quel point elle souffrait de sa contrainte. Une jeune femme qui était près d'elle lui parlait bas et semblait chercher à la calmer. Enfin lorsque pour la troisième fois on l'interrogea sur son nom et ses qualités, elle se releva avec cette dignité qui impose toujours, lorsqu'elle est inspirée par le sentiment de ce qu'on est réellement. « Marie-Louise de Rohan, comtesse de Brionne [1], « dit-elle au gros homme. Quant au fait dont vous « avez la sottise, plutôt encore que l'infamie de « m'accuser, qu'on leur montre mes bagages, continua-t-elle en s'adressant à un valet de cham- « bre ; ils verront que la maison de Lorraine a « d'autres richesses que celles qu'elle viendrait « dérober à la maison de France. »

— Je souffrais de cette scène, me disait Junot.

[1] Marie-Louise-Julie-Constance de Rohan-Rochefort, comtesse de Brionne, fille de Charles, prince de Rohan-Montauban, comte de Rochefort et d'Éléonore-Eugénie de Béthizy-Mézières.

M. le prince de Soubise avait pour sœur unique Marie-Louise de Rohan-Soubise, gouvernante des enfants de France, femme de Gaston-Charles de Lorraine, comte de Marsan.

Les fils de Mme la comtesse de Brionne étaient M. le prince de Vaudémont et M. le prince de Lambesc.

Aussi lorsque cette lourde bête se fut bien convaincue que Mme de Brionne n'avait rien avec elle qui pût la faire même soupçonner, je parlai avec sévérité pour qu'elle prît quelque repos avant de se remettre en route, ce qu'elle voulait faire immédiatement. Toutefois cette femme avait un courage noble et digne qui m'inspirait un vif intérêt et je m'efforçai d'éloigner d'elle tous les inconvénients de sa situation.

Mme de Brionne avait trop l'habitude du monde pour ne pas s'apercevoir à l'instant même de cet entourage de soins qui ne la quitta plus jusqu'à son départ ; et dans un moment où elle croyait n'être pas entendue, elle dit à Junot :

— Monsieur, vous devez bien souffrir en portant cet habit et en vivant avec de pareils hommes. C'est sans doute monsieur votre père dont les opinions... Hélas ! dans ces temps désastreux on ne voit que trop de gens de notre caste passer du côté de la c...

Junot l'interrompit en riant et lui dit :

— Madame, je dois vous empêcher d'aller plus loin, et vous prévenir que mon père et moi nous sommes de même opinion et, de plus, que nous avons le malheur d'être pour vous, madame, de véritables *parias ;* enfin, dois-je le dire ? je suis roturier et même très républicain.

— Impossible ! s'écria Mme de Brionne d'un air aussi étonné que si Junot lui eût appris en effet qu'il était un paria des bords du Gange. Impossible !

Le jeune soldat s'inclina toujours en riant.

— Eh bien ! dit alors Mme de Brionne à la jeune dame qui lui avait déjà parlé, il y a bien de nos jeunes fous à Versailles qui n'auraient été ni aussi prévenants ni aussi polis pour une femme de mon âge.

— Je l'entendis très bien, quoiqu'elle eût parlé très bas, dit Junot ; et tu ne croirais pas qu'une des choses qui m'occupait le plus était, lorsqu'elle-même en eût parlé, de lui demander l'âge qu'elle avait. Elle paraissait encore superbe ; ses bras, ses mains étaient d'une admirable beauté.

Mme de Brionne avait cinquante ans environ, lors de cette aventure. S'il y avait une différence, elle était même plutôt en plus qu'en moins.

— Monsieur, dit-elle à Junot au moment de son départ, agréez ce souvenir de moi. Puisse-t-il vous rappeler une personne qui n'oubliera jamais, de son côté, ce que vous avez bien voulu faire pour elle !

Ce souvenir était une boîte d'écaille blonde avec le portrait de Mme de Brionne. Junot le reçut avec une reconnaissance qu'il exprima vivement et le conserva toujours, malgré sa vie errante. Depuis il est arrivé une petite aventure assez singulière qui en est non pas la suite, mais la conséquence. Je la raconterai ici, quoiqu'elle se rattache à une époque postérieure.

Quelque temps après la victoire du Tagliamento, un peu avant le traité de Léoben, Junot étant à Klagenfurth, avec le général en chef, reçut la visite d'un jeune officier allemand, fait prisonnier dans la bataille. Cet officier avait une jolie figure, de bonnes manières et parlait seulement fort mal français. Du reste, homme fort comme il faut ; car il s'annonçait comme parent de Mme de Brionne, dont il se réclamait auprès du colonel Junot.

Il paraît, d'après ce que le baron de Steyer dit à Junot, que Mme de Brionne l'avait toujours suivi de l'œil et que son nom, souvent placé dans les journaux, lui avait donné d'honorables renseignements sur lui. Elle avait recommandé au

baron, dans le cas où il aurait une fâcheuse affaire, comme celle de la captivité par exemple, de parler d'elle au colonel Junot et de lui demander, en son nom, son intérêt. La confiance de Mme de Brionne ne fut pas trompée. Junot accueillit à ravir le jeune officier ; il demanda et obtint pour lui son renvoi sur parole avant les cartels d'échange. Mon mari fut très sensible à cette marque de souvenir de Mme de Brionne [1], et il avait raison. Quoi de plus aimable que de procurer l'occasion de faire une bonne action et de laisser voir qu'on a compté sur vous ?

Cette petite histoire n'est pas étrangère à ce qui précède, comme on le voit. Elle y tient même immédiatement. Le jeune homme dont il est question est le même qui, par son courage bouillant, son caractère emporté, se fait appeler quelques mois plus tard *La Tempête*, sur le champ de bataille, par ses braves compagnons d'armes. Il est à présumer que cette politesse, qui était née avec Junot, car elle ne pouvait lui avoir été apprise, avait été ensuite bien plutôt développée qu'étouffée par les circonstances remarquables dans lesquelles il s'était trouvé depuis.

Il est un point qu'il faut que je règle mainte-

[1] Comme il est probable que je ne parlerai plus de Mme de Brionne, je veux placer ici une petite anecdote qui regarde son fils aîné, le prince de Vaudémont. Chacun sait qu'il était loin de ressembler à sa mère et à son frère, et encore moins à sa femme que chacun aimait et aime encore. Elle était fort malade, et Louis XVI, qui prenait à elle un vif intérêt, demande un jour au prince de Vaudémont : « Comment se porte la princesse ? Qu'en pense Portal ? Comment est-elle enfin ? — Ma foi, sire, répond le prince de Vaudémont, je ne voudrais pas être dans sa peau. »

Maintenant il faut songer que cette réponse était faite du plus grand sang-froid et d'une voix et d'un accent inimitables.

nant pour n'avoir plus à y revenir. Je veux parler d'une sorte d'irrégularité dans plusieurs récits, tels que le précédent par exemple, et qui n'est pas là dans son lieu. Mais ce défaut, si toutefois c'en est un, tient à la nature de ces Mémoires. Ce sont des souvenirs évoqués par des souvenirs. Une corde touchée en fait vibrer dix autres, qui toutes rendent un son différent, mais qui pour cela n'en ont pas moins d'accord et n'en forment pas moins une harmonie entière. Ainsi point d'étonnement si quelquefois j'interromps un récit pour en commencer un autre.

Ici je trace rapidement une esquisse de la vie de Junot ; plus tard, je placerai sa personne et ses actions dans un jour non pas plus lumineux, mais plus fait pour laisser voir les détails. Maintenant je veux montrer l'homme devenu grand par lui-même et aidé de l'amitié de celui qui savait si bien reconnaître le genre de mérite de chacun et l'attribuer à sa vraie destination. C'est une ébauche, une esquisse à grands traits, que je terminerai quand j'en serai venue à l'époque de mon mariage. L'existence de Junot fut bien différente alors ; la paix générale venait d'être signée et il recommençait pour ainsi dire une autre vie.

XI

Bonaparte revient d'Égypte.

Il n'existe, dans aucune langue, des termes capables de donner l'idée précise de l'effet que produisit en France l'arrivée de Bonaparte. M.

de Bourrienne a raison lorsqu'il dit que c'était un délire. Beaucoup de gens, de ceux au moins qui veulent toujours faire et dire mieux que tout le monde, ont prétendu que, si le Directoire avait voulu agir avec fermeté, il aurait eu la victoire. Ceux qui parlent ainsi ne connaissent ni la France d'alors ni la position du Directoire. L'enthousiasme de la nation, celui des deux Conseils dont il avait eu la maladresse de se faire détester, étaient à eux seuls la preuve que le Directoire ne faisait qu'avancer le moment de sa chute. Il était du nombre de ces gouvernements que le doigt de Dieu a touchés et auquel sa voix dit : « Tu ne passeras pas telle journée ! »

A dater du 18 vendémiaire tout fut autour de nous dans une agitation continuelle. Le 19, au matin, Mme Bonaparte (Joséphine) était partie et avait été au-devant de Bonaparte, mais sans aucune indication sûre relativement au chemin qu'elle devait prendre. Seulement, comme on savait qu'il aimait beaucoup la Bourgogne, Louis et elle suivirent cette route pour se rendre à Lyon.

Mme Bonaparte avait des inquiétudes vives et fondées. Soit imprudence, soit faute réelle, il est de fait que devant le tribunal de la famille de son mari elle était fortement accusée et que le projet général était de faire divorcer Bonaparte. M. de Caulaincourt le père nous communiquait toutes ses inquiétudes à cet égard. Mais lorsqu'il venait à aborder un pareil sujet, la conversation languissait, parce que ma mère, qui connaissait la manière de voir de la famille Bonaparte, ne pouvait pas répondre sans la compromettre ou sans mentir. Elle connaissait d'ailleurs, d'une manière très précise, beaucoup de détails dont M. de Caulaincourt paraissait douter et dont la position

de ma mère vis-à-vis de Bonaparte lui défendait de parler.

Mme Bonaparte avait formé depuis quelque temps, lorsque son mari revint d'Égypte, une liaison assez intime avec Gohier et sa femme. La famille y cherchait une raison qu'elle ne pouvait trouver que dans l'espoir de s'en faire un appui, dans le cas où Bonaparte écouterait ses frères et ses sœurs. Le 18 brumaire a légitimé la haine de Gohier pour Napoléon ; mais elle lui était antérieure de beaucoup. Je puis parler de cet homme avec une entière assurance, parce que j'ai eu pour amis les plus intimes deux personnages dont l'esprit et l'extrême probité ne me laissent aucun doute sur ce qu'ils ont vu. Ils l'ont bien jugé. J'en donnerai la preuve.

Une grande faute de Mme Bonaparte a été, à cette époque, de ne pas chercher, au contraire, un appui au sein même du danger. C'était à sa belle-mère qu'il fallait qu'elle demandât du secours contre ceux qui la voulaient perdre et qui l'ont perdue huit ans plus tard. Car il ne faut pas s'y tromper : le divorce de 1809 fut le résultat des tentatives sans cesse renouvelées de tous les membres de la famille de Napoléon et de celles de quelques-uns de ses plus intimes serviteurs, que *Mme Bonaparte* et *Joséphine*, impératrice, négligea trop de ramener à elle. Elle voyait bien qu'elle courait des dangers en n'étant appuyée sur aucun faisceau de famille, attaché par les liens dont aucun événement n'altère jamais la force.

Bonaparte, en arrivant à Paris, le 24 vendémiaire au matin, ne trouva donc personne dans sa petite maison de la rue Chantereine, où il alla descendre, puisque Louis et Mme Bonaparte n'étaient pas encore revenus de leur course inutile.

Il fut donc entouré, aussitôt après son arrivée, par sa mère, ses sœurs, ses belles-sœurs et, enfin, de toute la partie de sa famille qui n'avait pas été au-devant de lui. L'impression qu'il reçut de la solitude de cet appartement, de l'abandon de sa maison par celle qui en était la maîtresse, fut terrible et profonde. Il en parla depuis fort longuement à Junot. Et une particularité bien remarquable, c'est que, neuf ans plus tard, dans une circonstance funeste pour sa malheureuse femme, il ne l'avait pas oublié. Il pensa, en ne la trouvant pas au milieu de sa famille, appuyée sur ses sœurs, présentée par sa mère, qu'elle-même se sentait indigne de leur protection et qu'elle fuyait jusqu'à la présence de celui qu'elle avait outragé. L'erreur de route ne lui parut qu'un prétexte. Il fut blessé profondément et, dans une âme comme la sienne, une pareille douleur devait faire ravage. « Il a dû bien souffrir », me disait Junot, lorsque, quelques mois plus tard, je lui parlai de cette époque de la vie de Bonaparte, dont la contre-épreuve se frappait tous les jours sous mes yeux !

Mme Bonaparte revint. M. de Bourrienne dit que Bonaparte témoigna pendant trois jours *une extrême froideur* à sa femme. Puisqu'il était témoin *oculaire* des faits, pourquoi ne dit-il pas que Napoléon *ne voulut* pas la voir et *ne la vit pas* à son arrivée ? Ce qui est plus fort que de la *froideur* et rétablit les faits dans leur vérité. Mme Bonaparte ne dut à cette époque de retrouver, non pas le cœur de son mari, car depuis longtemps il n'était plus amoureux d'elle, mais enfin cette tendresse d'habitude, ces rapports intimes qui lui rendaient le titre de compagne du plus grand homme du monde ; elle ne dut cette faveur

de la fortune qu'aux soins, aux prières de ses enfants. Bonaparte à cette époque aimait beaucoup Eugène de Beauharnais, qui, dans le fait, était alors un charmant sujet. Il connaissait beaucoup moins Hortense. Mais sa douceur, sa jeunesse, cet appui qu'elle venait, comme fille adoptive, lui demander de ne pas lui enlever, étaient de puissants titres auprès de lui et devaient vaincre sa résistance. Il y avait eu ensuite de l'habileté à ne lui adjoindre aucun tiers, quelque puissant qu'il pût être auprès de Bonaparte par ses rapports d'amitié ou de haut intérêt. Ainsi, M^me^ Bonaparte n'avait eu garde de faire intervenir Barras, Bourrienne ou Berthier dans cette grande affaire. Il fallait que ceux qui parlaient pour elle pussent *tout dire, tout invoquer*, sans qu'on pût leur répondre. Or, le moyen d'entretenir des enfants de l'âge d'Hortense et d'Eugène des torts de leur mère ? Bonaparte était contraint de se taire et ne pouvait combattre par aucun argument les armes irrésistibles de deux jeunes et innocentes créatures, qui étaient à ses genoux, mouillaient ses mains de leurs larmes et lui répétaient :

— N'abandonnez pas ma mère ! Elle en mourra ! Et nous, pauvres orphelins, nous dont l'échafaud a déjà dévoré le protecteur naturel, faut-il que l'injustice nous prive de celui que la Providence nous avait envoyé ?

Le résultat de cette scène, qui fut longue et douloureuse, à ce que Bonaparte a dit depuis, fut que les deux enfants allèrent chercher leur mère et la mirent dans ses bras. La malheureuse femme attendait la décision de son sort, pendant que son fils et sa fille priaient pour elle, à la porte d'un petit escalier dérobé, presque couchée sur les marches et souffrant sans doute des

douleurs dont la moindre devait cruellement la punir.

Enfin, quels que fussent les torts de sa femme, Bonaparte parut les mettre en oubli et la réconciliation fut complète. Les soins importants qui allaient l'occuper étaient ensuite d'une nature trop grave pour qu'auprès d'eux quelque chose fût de quelque intérêt.

Celle de la famille qui ne put endurer en silence le pardon accordé par Bonaparte fut Mme Leclerc. C'était un véritable état de colère que le sien. Mme Bonaparte la mère n'en était pas plus contente qu'elle, mais du moins garda-t-elle le silence. Mme Joseph Bonaparte, toujours bonne et parfaite, ne s'était jamais mêlée de rien. Aussi se trouva-t-elle bien à son aise pour le rôle qu'elle avait à choisir, lorsque le beau jeu revint à Mme Bonaparte. Mme Bacciochi ne se contraignait pas et laissait voir toute son inimitié dédaigneuse. Aussi sa belle-sœur ne pouvait-elle la souffrir. Christine, ange de bonté, suivait l'exemple de Mme Joseph. Pour Caroline, elle était trop jeune pour que son opinion fût comptée pour quelque chose. Quant aux frères, ils étaient en guerre déclarée avec Mme Bonaparte et ne s'en cachaient pas. Jérôme lui-même, tout enfant qu'il était — il avait à peine quinze ans — voulut se mettre aussi dans l'opposition de famille et frondait tant qu'il avait de voix. Mais il n'y songeait plus quand il courait dans le petit jardin de la maison de la rue Chantereine, après sa jolie demi-sœur, comme il appelait Hortense de Beauharnais. Les beaux yeux bleus, les cheveux blonds, tournaient facilement une petite tête dès lors facilement pivotante. Mme Bonaparte, tout enfant qu'était son jeune beau-frère, songea à lui avant de jeter les yeux sur Louis,

et cela immédiatement après le raccommodement. M. de Bourrienne, qui était son ministre dirigeant en toutes choses, lui donna ce conseil ; mais elle avait à faire à trop forte partie ayant Lucien en tête ; et Jérôme courut bien dans le petit jardin, joua bien à de petits jeux dans le salon, mais, tout enfant qu'il était, il comprit très bien qu'il ne devait pas devenir amoureux des yeux violets, des tresses blondes, qui captivèrent son frère plus tard. Dès que le parti *famille* se fut aperçu du plan de Mme Bonaparte, — il en fut ce qu'il sera toujours des projets mis au jour avant leur éxécution, ils manquent, — de *tels* moyens furent employés que Jérôme revint bientôt aux intérêts de famille et depuis ne les a jamais abandonnés contre Joséphine. A l'époque dont je parle, au retour de son frère, avant le 18 brumaire, il venait de sortir ou était encore, je crois, au collège de Juilly. Il avait dans ce temps-là toute la légèreté, l'étourderie, la frivolité de toute la famille et que je n'ai vues chez aucun de ses frères. C'était en homme, c'est-à-dire en jeune homme, le portrait ressemblant de sa sœur Paulette. Lui et elle n'ont jamais eu rien de commun avec le caractère des six autres.

XII

Le 18 brumaire.

Le 18 brumaire a été raconté par tant de témoins, acteurs eux-mêmes dans ce grand drame politique, que je me bornerai à rapporter ici des faits isolés qui s'y rattachent cependant, qui ne sont connus

que de peu de personnes et dont quelques-uns même ne peuvent l'être que de moi.

Pendant les jours qui précédèrent le 18 brumaire, une très grande agitation régnait dans Paris. Elle avait cela de particulier qu'on ne savait pas ce qu'on avait à craindre, mais l'on craignait. Cependant rien n'était menaçant et chacun était soumis à je ne sais quel instinct d'inquiétude. Hélas ! qui nous avait rendus si timides ? Nos souvenirs.

Le 18 au matin, Lucien quitta la maison de la petite rue Verte, dans laquelle il demeurait, et vint établir son quartier général chez M. Mercier, président du conseil des Anciens, qui demeurait alors dans une maison située à côté de l'hôtel de Breteuil, près du Manège. Il était tout à fait dévoué ; mais le décret de translation n'était pas expédié. Il était sept heures et demie et Bonaparte envoyait à tout instant pour savoir si la chose marchait. Mon beau-frère fit plusieurs fois le voyage pour l'engager à prendre patience. Lorsqu'il y alla pour la première fois, le domestique du général confondit les deux beaux-frères, qu'il connaissait tous deux et, se trompant de nom, annonça le citoyen Permon. Le général fit une exclamation de surprise ; car au fait il n'attendait pas mon frère. Il reçut très bien M. de Geouffre et le renvoya de suite pour accélérer la venue du décret. Mon beau-frère remarqua que Bonaparte avait une paire de pistolets à sa portée. Dans ce moment, il était encore tout seul ; mais déjà la rue Chantereine commençait à se remplir tellement de chevaux et de monde, qu'on avait peine à circuler. Enfin à huit heures et demie à peu près, la nouvelle que le décret était expédié lui fut portée par mon beau-frère. Il monta aussitôt à cheval pour se

rendre aux Tuileries. Comme ils mettaient tous pied à terre, mon beau-frère rencontra le général Debelle, avec lequel il était intimement lié. Le général était en habit bourgeois. Au premier bruit du mouvement, il était accouru.

— Comment, lui dit M. de Geouffre, tu n'es pas en uniforme ?

— Je ne savais rien qu'imparfaitement. Mais, attends, cela ne sera pas long !

Et se tournant vers un canonnier qu'il jugea être de sa taille :

— Donne-moi ton habit, mon brave, lui dit-il en ôtant le sien.

Le canonnier lui donna son habit et ce fut dans ce costume-là qu'il suivit le général Bonaparte au conseil, en attendant que son domestique lui eût apporté son uniforme.

La révolution du 18 brumaire était faite, et Paris n'y croyait pas encore. Nous allâmes voir Mme Bonaparte la mère, qui demeurait chez Joseph, comme je l'ai déjà dit. Elle était calme, quoique fort inquiète. Son extrême pâleur et un mouvement convulsif, qui venait l'agiter toutes les fois qu'un bruit inattendu frappait son oreille, faisaient presque mal à voir. C'est alors que j'ai pris d'elle une grande et forte opinion. Mme Bonaparte me rappelait bien, ce jour, la véritable mère des Gracques. Il y avait parité de position ; son enjeu était même plus fort que celui de la grande Romaine. Elle avait trois fils sous le coup du sort. L'un d'eux pouvait être frappé, si les deux autres échappaient. Elle le sentait, et le sentait fortement.

Ma mère et moi, nous restâmes avec elle une partie de cette pénible journée et nous ne la quittâmes que lorsqu'elle fut rassurée par différents messages de Lucien qui, plusieurs fois dans

la journée, lui envoya *Mariani*, son valet de chambre, pour calmer ses inquiétudes et celles de sa femme. Nous laissâmes donc ces dames presque rassurées et nous allâmes voir Mme Leclerc, qui était la moins effrayée véritablement, parce qu'elle ne réfléchissait jamais sur rien et qu'elle était celle qui pourtant criait le plus haut.

Elle faisait écrire tous les quarts d'heure au général Moreau [1]. Elle avait alors une femme de chambre, sorte de *serva padrona*, qui écrivait sous sa dictée, et Dieu sait comment. Lorsque j'arrivai avec ma mère, elle voulut que j'écrivisse à mon tour, en son nom, au général Moreau. C'était toujours pour avoir des nouvelles, et depuis deux heures, cependant, on était venu lui dire que Moreau n'était pas chez lui et qu'il *ne rentrerait très probablement pas cette nuit*. Elle nous fit promettre de revenir la voir le lendemain de

[1] Il lui était arrivé d'étranges histoires avec Mme Leclerc. Je ne les ai connues que beaucoup plus tard. Le général Lannes, qui, je crois, ne l'aimait guère, non plus que ceux qui avaient été mystifiés avec lui, était bien amusant à entendre là-dessus. Il avait puisé ces détails, à ce qu'il prétendait, à une source authentique. Il les tenait de Mme Leclerc elle-même. Et dans le fait, lorsqu'on en parlait devant elle, elle riait beaucoup de l'effet qu'avaient produit « deux ou trois mots seulement, disait-elle, sur trois têtes aussi bonnes que celles de Moreau, Macdonald et Beurnonville » et, en les nommant, elle comptait sur ses doigts.

Le fait est qu'ils étaient tous trois fort liés ensemble et qu'un jour, sans qu'ils sussent pourquoi, ils se trouvèrent brouillés. Un certain charme empêcha toute explication pendant quelque temps. Mais le plus doux songe voit enfin venir le réveil. On s'ennuya bientôt de se bouder, on s'expliqua et cela mit à jour la plus compliquée, la mieux ourdie des noirceurs. Les trois amis ne firent qu'en rire et se promirent seulement de renoncer à l'*amie*. Trois acteurs, hélas ! de cette scène maligne et joyeuse ont déjà disparu ! L'un d'eux seulement a survécu !

bonne heure. Ma mère s'y engagea sans peine, parce qu'elle l'aimait beaucoup. Quant à moi j'étais alors bien plus attachée à Caroline, la plus jeune des sœurs de Bonaparte, dont l'âge était bien plus rapproché du mien.

Tandis que nous étions sorties, mon beau-frère était venu pour nous voir et nous donner des nouvelles. Ne nous ayant pas trouvées, il était allé rejoindre Lucien, qu'il ne voulait pas quitter dans ces heures périlleuses, car la tranquillité n'était qu'apparente, surtout pour la famille Bonaparte. Son danger fut même imminent dans la nuit du 18 au 19. Si le Directoire n'avait pas été gardé aussi étroitement par les troupes sous le commandement de Moreau, qui avait accepté la charge de geôlier en chef des directeurs captifs, si au lieu de leur attacher les menottes, ce qu'il fit même en les serrant plus fort qu'on ne le lui avait dit, si au lieu de jouer un vilain rôle, enfin s'il eût agi comme il le devait, le Directoire et les conseils auraient été vainqueurs et non pas vaincus, le 19 brumaire. Cela eût été malheureux, sans doute, mais enfin leur cause était celle de la Constitution ; si cela eût été ainsi, tous les frères de Bonaparte l'auraient suivi sur l'échafaud, et leurs amis et leurs partisans auraient eu tout au moins la Guyane en perspective.

Je ne me rappelle plus maintenant l'époque précise du mariage de Moreau, je crois cependant que ce fut à peu près vers l'époque du 18 brumaire. Bonaparte avait eu l'intention de lui faire épouser sa sœur. Peut-être est-il fâcheux pour tous deux, pour tous trois, que cela n'ait pas eu lieu. Au reste, il est difficile de juger si Moreau eût été plus fidèle, comme beau-frère, qu'il ne l'a été comme frère d'armes. Bonaparte avait été fort *coquet* pour lui.

Après l'avoir rencontré chez Gohier, il alla le lendemain chez lui et lui donna un cimeterre parfaitement beau et enrichi de pierreries, venant de Mourad-Bey. Aussi, à l'époque du 18 brumaire, Moreau était-il tout à fait sous ce charme que Bonaparte savait si bien jeter sur ceux qu'il voulait conquérir. Mais revenons aux fameuses journées.

Ce fut longtemps pour moi une sorte d'énigme que la conduite de Moreau. Je ne voulais pas croire mon frère, qui ne cessait de répéter que c'était sa très grande médiocrité qui l'avait ainsi mis à la disposition de Bonaparte ; mais j'en ai eu la confirmation de la propre bouche de Napoléon. J'étais un jour à la Malmaison, dans la chambre à coucher de Joséphine. Il y vint un instant. Elle lui donna à lire un petit billet, je crois de Mme Hulot, belle-mère de Moreau, qui alors était marié. Bonaparte lut le billet et leva les épaules en disant :

— Toujours le même ! A la merci de qui veut bien le mener ! A présent c'est une vieille femme méchante. Il est heureux que sa pipe ne parle pas, elle le mènerait aussi.

Joséphine voulut lui répondre.

— Allons, tais-toi ! Tu n'entends rien à tout cela ! — et il l'embrassa. — Si encore il était mené par une gentille femme comme toi ! Mais son caporal de belle-mère et son casse-noisette de femme sont méchantes comme des pestes ! Je ne veux pas de cela ici.

Pourquoi disait-il cette dernière phrase ? Je n'en sais rien, non plus que des autres. Je n'ai pas demandé, comme on le pense bien, ce qui était dans le billet. Mais voilà ce que j'ai entendu et ces paroles du premier consul me frappèrent beaucoup. Je venais de me marier.

On sait que Moreau s'était établi *et fait reconnaître* comme commandant les troupes chargées de la garde des directeurs prisonniers. La consigne la plus sévère fut donnée jusque dans les lieux *les plus intérieurs*. Et nous eûmes dès le lendemain là-dessus des détails bien curieux que nous donna Brunetière et qui, certes, ne se peuvent trouver dans le *Moniteur*. Le pauvre Gohier avait un homme qui *ne le quittait pas*. Il n'y a pas de terme pour exprimer jusqu'où allait sa surveillance. Et en disant que cette sentinelle demeura à son chevet pendant qu'il était dans son lit, je ne dis que ce qu'il y a de cruel, d'odieux, dans un pareil ordre, et non pas ce qu'il a de complètement ridicule.

— Heureusement, disait Brunetière, qu'il est enrhumé (le gardien) ; car enfin Gohier n'est pas militaire, lui. Ce n'est pas son métier d'avoir du courage. Et, ma foi, écoutez donc, une journée comme celle-là était bien faite pour produire un terrible effet sur lui !

M. Brunetière était intime ami de Gohier. Aussitôt qu'il apprit ce qui se passait, il se rendit au Luxembourg, d'où il demeurait à deux pas, rue du Théâtre-Français. Arrivé aux premières sentinelles, il se crut dans une place de guerre. Son assurance ordinaire — et il n'en manquait pas — échoua devant les réponses répétées : « *On ne passe pas !* » Inquiet pour son ami, il voulut voir Moreau. Impossible ! Il retourne au Luxembourg. Son agitation, l'insistance qu'il mit à vouloir parvenir auprès d'un ami malheureux, qui peut avoir besoin de son ministère, inspirent des soupçons. On alla prendre les ordres de Moreau, qui ordonna que tous ceux qui se présenteraient sans un écrit signé de lui et qui insisteraient pour voir les directeurs prisonniers, seraient conduits devant l'officier

commandant. Quant à toutes les personnes qui sortaient de chez Moulins ou de chez Gohier, elles devaient donner leur parole d'honneur qu'elles ne portaient ni papier, ni message verbal. Heureusement que Brunetière, voyant la tournure des choses et jugeant qu'il serait plus utile à son ami loin de lui que près de lui, se hâta de sortir du Petit-Luxembourg.

La conduite de Gohier dans les deux journées du 18 et du 19 fut parfaitement convenable. Il refusa de voir Moreau lorsque celui-ci se présenta chez lui le 18 brumaire. Moulins l'avait déjà traité avec un mépris tellement offensant que les personnes qui furent témoins du fait en souffrirent pour Moreau. Le général-directeur le regarda quelques instants avec une expression de mépris accablante, le toisa plusieurs fois, puis lui indiquant l'antichambre : « *Restez-là !* » lui dit-il[1]. Et il rentra chez lui. Quant à Gohier, comme je l'ai déjà dit, il ne le reçut pas.

C'était le 19 que devait se développer le plan tout entier de la conjuration — car enfin il faut dire le mot — qui n'avait été qu'annoncée par les événements de la journée du 18.

Un fait assez singulier, c'est l'ignorance complète où se trouvait toute la famille de Bonaparte qui n'avait pas pris part à l'action, c'est-à-dire les femmes. Tout était si calme dans Paris, Fouché avait si bien pris ses mesures pour qu'aucune nouvelle ne se répandît, que l'on va voir comment la mère et la sœur de Bonaparte apprirent ce qui s'était passé.

Les événements de la veille avaient été si doux

[1] Moreau a dit depuis qu'il n'y était pas allé. Cela n'est pas, il ne fut pas reçu. La note qui relate ce fait n'est nullement juste.

que l'inquiétude de Mme Bonaparte la mère était presque dissipée. On croyait que les conseils, après avoir sanctionné le renvoi de trois directeurs et voté une dispense d'âge, procéderaient à la nomination de Bonaparte et que tout serait terminé. Albert pensait que M. de Talleyrand serait un des directeurs remplaçants, et j'en étais aise, parce que sa nièce était mon amie.

Ma mère parut étonnée que Mme Lætitia n'eût pas été chercher sa belle-fille dans une pareille circonstance. Elle le dit à son amie.

— Signora Panoria, répondit-elle, ce n'est pas là que je dois aller pour avoir le cœur content, c'est chez Julie, chez Christine. Voilà où je vois mes fils heureux, mais l'autre... non, non !

Et en finissant sa phrase elle serrait les lèvres et ouvrait les yeux, ce qui était un mouvement très caractéristique chez elle pour indiquer que ce qu'elle venait de dire l'intéressait fortement.

Ce fut ce jour-là surtout que je pus juger de la bonté maternelle de Mme Lætitia. Nous n'avions personne à dîner et, pendant plusieurs heures, elle parla avec plus d'abandon qu'elle ne l'avait fait encore avec ma mère, depuis son arrivée de Corse. Toutes deux se mirent à se rappeler les jours de leur jeunesse. Mme Bonaparte était à son aise parce qu'avec nous elle ne parlait qu'italien et que, pour dire la vérité, son français n'était pas compréhensible. Je me rappelle que ce fut ce jour-là qu'elle nous raconta comment, étant à la messe le jour de la fête de Notre-Dame d'août, les douleurs lui prirent et qu'elle eut à peine le temps d'arriver jusque chez elle, où elle accoucha de *Napoleone*, sur un méchant tapis. Déjà pendant cette grossesse elle avait éprouvé des accidents. Lorsque les Français étaient entrés à Corte, plusieurs

familles principales, parmi lesquelles était la famille Bonaparte, furent contraintes de fuir. Elles se réunirent au pied du Monte-Rotondo, la plus haute montagne de la Corse. Elles eurent beaucoup à souffrir dans cette fuite et pendant ce séjour au pied des montagnes. Dans ce moment, Mme Bonaparte était grosse de Napoléon :

— Je ne sais pourquoi, nous dit-elle, on a répandu le bruit que Paoli était le parrain de Napoleone. Cela n'est pas vrai. C'est Laurent Giùbéga [1] qui l'a tenu sur les fonts de baptême avec une autre de nos parentes, Geltruda Bonaparte [2].

Et toutes les personnes qui connaissent Mme Bonaparte savent qu'une fois sur le chapitre des parentés, on n'en sortait pas facilement.

Mme Leclerc, pendant ce temps-là, était établie sur son divan favori, s'admirant dans une grande glace qui était en face d'elle et, tout en arrangeant les plis de sa robe et de son châle de cachemire, rappelait à sa mère tout ce qu'elles avaient eu à souffrir pendant leur fuite d'Ajaccio. Madame mère m'a bien souvent raconté ces faits. Mais ils ne me présentaient pas le même degré d'intérêt que le 18 brumaire, lorsque six années seulement avaient rendu si différente la position de ces mêmes enfants, qu'à elle seule, faible femme, elle était forcée de soustraire à la proscription, portant dans ses bras les plus jeunes, lorsque, accablés de fatigue, ils ne pouvaient plus marcher ; cheminant tantôt dans une mauvaise barque, tantôt sur un littoral où les dangers se multipliaient. En racon-

[1] Son neveu fut depuis préfet en Corse. Il était parent de Napoléon.

[2] Fille de Charles Bonaparte, oncle de l'empereur, et femme de Paravicini, aussi cousin de Napoléon.

tant cette partie de sa vie, Mme Lætitia Bonaparte était bien belle et bien éloquente.

C'est ici, c'est au moment où une nouvelle ère va commencer pour toute cette famille, que je veux rappeler et résumer la position de ses différents membres dans les années révolutionnaires.

A l'époque où l'intention de Paoli était de livrer l'île de Corse aux Anglais, il fut connu que beaucoup de familles considérables du pays résolurent de déjouer ses projets et de s'emparer elles-mêmes d'Ajaccio, de Saint-Florent et de Calvi, capitale de la Balagne [1]. Les Bonaparte étaient à la tête du mouvement d'Ajaccio, les *Giubéga* de celui de Calvi et les Gentile de celui de Saint-Florent. Calvi et Saint-Florent réussirent. Mais l'influence de Paoli, qui était immense, et le défaut de moyens d'action paralysèrent l'exécution du plan des conjurés patriotes d'Ajaccio, dont les chefs, après cette tentative manquée, furent contraints de fuir. C'est alors que la famille Bonaparte, plus menacée que tout autre, quitta la ville. Napoléon, qui était l'un des meneurs, se sauva dans les montagnes avec Multédo [2]. Tous deux étaient déguisés en matelots. Il fut arrêté par les partisans de Paoli, qui descendaient alors des vallées supérieures [3], au nombre de quatre ou cinq mille, mais il parvint à s'échapper et, traversant le *Marzolino* (petit district intermédiaire), il se rendit à Calvi. Là, apprenant que sa mère, ses jeunes frères et ses sœurs

[1] Petite province de la Corse. (Note de l'éditeur.)

[2] Il est bien singulier que l'empereur n'ait pas dit plus tard, à Sainte-Hélène, *un mot* sur des événements si remarquables et auxquels il avait pris une part aussi active.

[3] Ce fut vers ce temps que le gouvernement envoya trois commissaires pour faire arrêter Paoli. Ces trois commissaires étaient Salicetti, Delcher et Lacombe.

n'étaient pas encore arrivés, il se rembarque et veut aller à Ajaccio. Mais, apprenant en route que sa mère avait eu le bonheur de passer, il revint à Calvi, où il trouva sa famille établie chez les *Giùbéga* et les *Paravicini*, leurs parents et amis. Mme Bonaparte avait alors avec elle Joseph [1], Élisa (Marianne), Jérôme, Louis, Paulette, Caroline (Annunciata), Napoléon et Fesch. Ce fut de Calvi que Mme Bonaparte se rendit à Marseille, où elle demeura jusqu'à son retour en Corse, ce qui n'eut lieu que lorsque son fils fut général en chef de l'armée d'Italie. Jérôme demeura avec le général Casabianca, commandant de Calvi, et Caroline fut confiée aux Paravicini. Lucien n'était plus avec sa famille depuis un mois lorsque les troubles éclatèrent. M. de Sémonville, en quittant la Corse pour revenir en France dire au comité de salut public, qui avait bonne envie de sa tête, qu'il ne la lui voulait pas donner, avait emmené Lucien avec lui. Il avait attaché sur le jeune homme cet œil d'un homme habile, qui sait distinguer l'esprit et le talent, parce que lui-même est tout talent et tout esprit. Il avait lu dans cette âme ardente, dont les laves comprimées l'auraient dévoré, tué, si M. de Sémonville n'eût été sa providence. Au désespoir d'être destiné à l'état ecclésiastique [2], pour lequel il n'avait aucune vocation, Lucien se fit un ami de M. de Sémonville, qui se détermina à le prendre avec lui dans son service particulier,

[1] Voici leur ordre de naissance : Joseph, Napoléon, Élisa Lucien, Paulette, Louis, Caroline et Jérôme.

[2] Lucien avait été destiné à l'état ecclésiastique, à la demande d'un abbé Bonaparte, de ses parents, qui voulait lui résigner un canonicat du chapitre noble de Saint-Étienne à Florence. Cet abbé vivait encore lors de la conquête de l'Italie. Il habitait San-Miniato.

lorsqu'il fut nommé à l'ambassade de Constantinople. Lucien n'avait nulle fortune, tenait à une famille malheureuse. M. de Sémonville faisait là une bonne action. Cela ne m'étonne pas ; les gens d'esprit, quoi qu'on en dise, sont presque toujours bons.

Lucien demeura à Marseille avec Mme de Sémonville et ses enfants, parmi lesquels était cette jolie Zéphyrine, qui plus tard devint Mme Joubert, et les MM. de Montholon, dont le nom est maintenant attaché à la plus illustre des infortunes. Lucien échappa de cette manière à la captivité de M. de Sémonville [1]. Il prit la carrière administrative qu'il voulait suivre alors, et c'est à cette époque qu'il alla à Saint-Maximin. Quant à Bonaparte, on sait quelle fut sa direction.

Tandis que Mme Lætitia nous parlait des dangers auxquels elle avait soustrait sa jeune famille, ses enfants couraient de nouveaux hasards à Saint-Cloud. Mais la tranquillité de Paris n'était nullement troublée et tout était si tranquille que notre partie de spectacle ne fut pas dérangée. A sept heures, ma mère fit mettre ses chevaux. Mme Bonaparte avait fait venir sa voiture, parce que, ma mère n'ayant qu'une voiture-coupé, nous n'aurions pas pu tenir toutes quatre dans la même. Albert n'était pas avec nous. Je pense qu'il était avec Joseph. Nous partîmes pour Feydeau. La salle était aussi remplie que les jours de représentation ordinairement courue. Il n'y avait pas foule, mais il y avait du monde. A cette époque, le théâtre Feydeau était le théâtre le plus agréable. Elle-

[1] M. de Sémonville, partant pour son ambassade, fut arrêté dans sa route à Novate, dans les Grisons, sur le lac de Garda. Ce fut le colonel même qui l'escortait qui le vendit aux Autrichiens (juillet 1793).

viou, Martin, Mme Saint-Aubin, Mlle Philis, Juliet, Chenard, toute cette réunion d'excellents acteurs attirait continuellement la foule. Je ne me rappelle plus quelle était la première pièce ; la seconde était *l'Auteur dans son ménage.*

Depuis que nous étions arrivées, Mme Bonaparte paraissait être dans une disposition d'esprit tout à fait agitée et inquiète. Elle ne disait rien, mais elle regardait souvent la porte de la loge, et nous voyions, ma mère et moi, qu'elle s'attendait à voir arriver Albert ou mon beau-frère, mais la soirée s'écoula sans qu'aucun d'eux parût. Dans l'entr'acte, il y eut un peu d'agitation dans le parterre ; c'était un homme qu'on arrêtait pour avoir volé je ne sais quoi. Mme Bonaparte tressaillit, mais sans parler : cette femme a vraiment une âme forte. Le rideau se leva. La pièce se jouait fort tranquillement, lorsque les acteurs s'arrêtèrent tout à coup et *l'auteur dans son ménage, lui-même,* s'avança sur le devant de la scène. Et ayant fait sa révérence au public, quoiqu'il fût en robe de chambre de basin blanc, il dit à très haute voix :

— Citoyens, le général Bonaparte a manqué d'être assassiné, à Saint-Cloud, par les traîtres à la patrie...

En entendant ces paroles, Mme Leclerc jeta un cri terrible qui fit à l'instant même tourner tous les regards vers la loge [1], malgré l'agitation qu'avait excitée cette nouvelle. Mme Leclerc continuait à crier et sa mère, qui, certes, avait été frappée aussi douloureusement qu'elle, n'était occupée qu'à la calmer. Elle était elle-même fort pâle et put à peine prendre le verre d'eau que nous lui fîmes apporter par l'ouvreuse.

Cependant il fallait sortir. Il n'était que neuf

[1] N° 11, premières grillées.

heures et demie. Mme Bonaparte avait renvoyé sa voiture et ma mère n'avait demandé également la sienne que pour la fin du spectacle. Mais, par un hasard heureux, il se trouva que notre domestique était dans le corridor et nous dit que notre voiture était en bas. Ma mère proposa alors à ses amies de les emmener, car l'état de Mme Lætitia surtout devenait alarmant :

— Je vais vous reconduire chez vous, lui dit ma mère, et puis je mènerai Paulette chez elle.

— Non, non, dit Mme Bonaparte ; allons rue Chantereine, chez ma belle-fille ! Ce n'est que là que nous aurons des nouvelles certaines.

Et la pauvre mère tremblait au point de ne pouvoir marcher. Et, pourtant, elle était calme en apparence et ne pleurait pas.

Nous nous entassâmes comme nous pûmes dans notre voiture et, en peu d'instants, nous fûmes rendues rue Chantereine. La cour, l'avenue, tout était encombré de chevaux, de voitures, de gens à pied qui se heurtaient, qui criaient. C'était un vacarme à rendre sourd.

— Je voudrais bien avoir des nouvelles de Lucien et de Joseph, dit ma mère à Mme Bonaparte lorsqu'elle descendit de voiture. Comme je ne connais pas madame votre belle-fille, je ne puis me présenter chez elle...

— C'est égal ! s'écria Mme Lætitia, dans un moment comme celui-ci ! Et une amie comme vous !

Ma mère ne voulut jamais consentir à monter. Au bout de quelques instants, nous vîmes descendre mon beau-frère qui arrivait de Saint-Cloud. Il nous donna une foule de détails.

Mon beau-frère remonta chez Mme Bonaparte, il ne pouvait nous reconduire. En rentrant, nous trou-

vâmes Brunetière qui nous attendait. L'excellent homme était atterré ; il aimait beaucoup Gohier et sa chute l'affligeait douloureusement. Ma mère lui raconta ce qu'il ne savait pas encore et il partit pour tenter de voir son ami malheureux. M. Brunetière avait un caractère que n'effrayait pas l'infortune.

Peu de jours après le 18 brumaire, causant sur les événements qui avaient précédé et suivi cette journée, Gohier ne parla de Bonaparte qu'avec une extrême aigreur, mettant même une affectation ridicule à lui refuser un talent transcendant.

« Oh ! pour cela, lui dit M. Brunetière, c'est aussi trop fort. — Pas du tout, répondit Gohier. Les fautes des uns font souvent les succès des autres ; et, si lorsque le général Bonaparte vint à Paris après fructidor, Moulins, Barras et Ducos avaient voulu me seconder, ce petit monsieur-là ne serait pas à leur place et à la mienne. Était-ce donc si difficile ? — Mais, à ce qu'il me semble, dit M. Brunetière, la chose n'aurait pas été bien aisée. Quel prétexte prendre ? — Lequel ? Nous en avions vingt, dont le moindre pouvait le faire passer à une commission militaire. D'abord le 18 fructidor conçu par lui, exécuté par ses ordres. — Mais il me semble que c'était pour sauver la république ? — Oui ! un beau salut vraiment ; en mutilant toutes les parties de son administration, en portant la main jusque dans le sein du Directoire, en voulant faire fermer nos sociétés politiques ! Allons donc, il était en cela le premier conspirateur ! »

Gohier oubliait ou voulait oublier, en parlant ainsi, que Carnot avait été sacrifié à une intrigue à laquelle le général Bonaparte était étranger, du moins je crois en avoir acquis la certitude ; et quant au Manège, à la Société de la rue du Bac,

c'est un autre point de question. M. Brunetière, qui avait de l'esprit et un sens assez droit lorsqu'il n'était pas en colère, ce qui lui arrivait dix fois sur douze en discutant, fit observer à Gohier qu'il était impossible de traduire un homme devant une commission militaire sur de pareilles pauvretés, et surtout quand il était si chargé de lauriers « qu'il n'en peut marcher », disait-il.

— Écoutez donc, mon cher Gohier, nous sommes avocats tous deux et nous pouvons dire comment on peut être mis en accusation.

Gohier leva encore une fois les épaules.

— Et les contributions qu'il levait en Italie ! il n'était peut-être pas concussionnaire ?

— Mais, mon cher ami, vous voulez rire ? Avez-vous fait passer à une commission militaire Masséna, Brune et vingt autres qui en ont fait encore plus que lui ? Car, en résumé, il n'en est pas plus riche. La république Cisalpine lui a donné, *à lui général* Bonaparte, de fort beaux diamants qu'il a pu accepter sans nul remords[1]. Allons ! allons ! la mise en jugement n'était pas facile à faire.

— Eh bien ! il fallait accepter sa démission le jour où il l'offrit. Rewbel fut le seul qui eut du cœur : il lui présenta la plume, en lui disant : *Vous voulez vous retirer du service, général ? La république y perdra sans doute un brave et habile chef, mais elle a encore des enfants qui ne l'abandonneront pas.*

Le résultat de cette bravade, poursuivit Gohier, fut que Bonaparte ne prit pas la plume, qu'il ne

[1] Il n'est point vrai qu'il ait rapporté trois millions de l'armée d'Italie. J'ai su la somme précise, à un centime près ; mais j'ai perdu la note qui en parle ; tout ce que je puis affirmer sur ma conscience, c'est que cette somme ne montait pas à un million. Au surplus, il est bien vrai de dire que la chose importe peu.

donna pas sa démission et qu'il partit pour l'Égypte, emmenant l'élite de nos troupes, la fleur de notre littérature, nos plus habiles savants et toute notre marine. Nous lui avions montré de la défiance parce qu'il la méritait, et il nous a échappé.

Il fallait le frapper, ajouta l'ex-président du Directoire encore froissé et endolori de sa chute, il fallait le frapper, et sans pitié. La république existerait encore. C'était mon avis. Mais Sieyès, qui était son complice [1], a bien eu assez de force dans notre conseil pour faire accepter la démission de Bernadotte que celui-ci n'avait pas donnée, étant ministre de la guerre, pour l'envoyer au loin, et il n'a pas articulé un mot pour faire prendre celle d'un factieux quand il bravait le premier pouvoir de la république, en la lui offrant avec insolence.

Je le répète, ajouta-t-il avec force, si l'on m'avait écouté, tout aurait été facilement arrangé.

Cette conversation tenue par Gohier à M. Brunetière, et que je viens de rappeler dans sa plus stricte exactitude, donne l'idée du danger qui fut révélé à Bonaparte lorsqu'il insista sur son départ pour l'Égypte. Non seulement l'Orient l'avait toujours attiré, mais dans le moment où sa gloire venait de prendre place dans l'immortalité, par ses admirables succès en Italie, il devait tenir à cette vieille Europe, dont chaque écho redisait ses hauts faits. Il a donc fallu qu'au vif désir d'aller réveiller les vieux cris de guerre de nos croisés il se joignît une intention positive

[1] C'est un mot vide de sens, et que Gohier répéta plus de dix fois dans cette conversation. Bonaparte ne conspirait pas avant son départ pour l'Égypte, si tant est qu'il ait jamais conspiré autrement que par les sottises et les fautes du Directoire.

d'échapper à un péril certain qui lui était connu. Je parlerai plus tard de plusieurs faits qui précédèrent et suivirent son départ de Paris, qui feront juger de la vérité de mon assertion et que je n'ai connus qu'après mon mariage, par Junot et par ses amis.

Quelque temps après cette conversation, Gohier rencontra Moreau chez M. Garat. Le général fut embarrassé de cette rencontre et voulut essayer une justification qui ne pouvait être que maladroite.

— Général, lui dit Gohier avec dignité, je suis par mon état appelé à lire dans les consciences. Ne me forcez pas à vous dire que je ne vois dans la vôtre rien qui puisse vous excuser.

Moreau voulut élever la voix et paraître blessé des paroles amères de Gohier.

— Général ! lui dit celui-ci, je ne vous cherchais pas, et surtout ne vous interrogeais pas. Je ne veux point poursuivre une conversation qui doit être aussi pénible pour vous que désagréable pour moi. J'ajouterai seulement, dit-il en touchant légèrement le pommeau de l'épée de Moreau, que maintenant il manque là un trousseau de clefs.

Moreau devint fort pâle. Le coup avait porté. Il balbutia quelques mots que Gohier feignit de ne pas entendre, en s'éloignant de lui. On prétend qu'il a déploré sa faute et qu'il a cru la racheter en disant : *Je saurai la réparer*. Si c'est en pointant les canons russes contre les phalanges françaises, il a prouvé par là seulement qu'il ne savait jamais ce qu'il avait à faire.

XIII

L'hiver de 1800. — Marengo.

L'HIVER de 1800 fut très brillant en comparaison de tous ceux qui l'avaient précédé. La confiance revenait ; tout le monde voyait le général Bonaparte avec les mêmes yeux et c'était à cette époque le regard de l'attachement que l'on portait sur lui. Quelle destinée il a brisée ! Que de chances il a repoussées ! Combien on l'aimait alors ! Oui, on l'aimait, et on l'aimait partout, et là où n'existait pas l'amour étaient l'admiration et la confiance dans son caractère. Les émigrés rentraient en foule. Il était parfaitement bon pour eux et, si quelques vexations étaient ordonnées par Fouché, en s'adressant au premier consul on était certain d'obtenir justice. Ce que je dis là, c'est la vérité. Je sais bien qu'en lisant mon livre quelques personnes le jetteront avec humeur ; et cependant ces mêmes personnes sont peut-être les obligés immédiats de Napoléon ! Quant à moi, je parle de lui suivant les temps et n'abandonnant jamais ni le héros ni l'homme. Ma plume n'est guidée par aucun autre sentiment que celui me portant à faire connaître Napoléon comme je l'ai vu et comme je l'ai jugé. Je pense en avoir le droit, parce que je ne crois pas qu'il existe un miroir capable de le refléter à toutes les époques de sa vie, comme je puis demander à mon souvenir de le faire. Je ne trouverai pas toujours d'aussi brillantes, d'aussi pures couleurs pour le peindre. Mais alors, comme maintenant, je dirai ce que j'ai ressenti, je dirai la vérité sur lui. Napoléon a pu être pour beaucoup de monde un homme tout

prestigieux, il ne l'est pas pour moi. Pour moi, tout est réel en lui. Ses brillantes époques de gloire, comme celles de ses fautes, m'apparaissent tout entières et le nuage d'or qui entoure les unes comme le crêpe qui couvre les autres ne m'en dérobent aucune des parties.

Les succès de Masséna, lors de la brillante affaire de Zurich, avaient éloigné le danger pour quelque temps, mais ne l'avaient pas détruit. Le premier consul ne le savait que trop. Le sort de la France était de nouveau menacé. L'Autriche, irritée par tant de revers lorsqu'elle devait compter sur des victoires, était enfin déterminée à tenter un dernier effort et à nous écraser. Le général Masséna, après avoir résisté aux Autrichiens et aux Russes avec des forces trois fois inférieures en nombre, s'était replié sur Gênes, où bientôt après il fut renfermé avec quinze mille hommes, une population de cent mille âmes, et où il soutint pendant cinquante-deux jours un siège qui doit rendre son nom célèbre, plus encore que ses victoires. Le brave Suchet, séparé de son général en chef, opère sa retraite sur Nice avec quelques régiments qui, commandés par lui, Soult et Compans, font des prodiges de valeur et de talent. Mais presque tous les passages de l'Italie sont libres et les Autrichiens, ayant le général Mélas à leur tête, s'apprêtent à nous faire pleurer les succès de Zurich, tandis que le général Ott continue le blocus de Gênes, heureux de tenir ainsi en captivité le vainqueur de l'armée austro-russe.

Le premier consul eut alors une de ces déterminations qui n'appartiennent qu'au génie. Le passage du Saint-Bernard est effectué. Souvarow avait reculé l'année précédente devant une telle entreprise ; Napoléon en voit la presque impossi-

bilité, mais il la voit pour la vaincre. L'index de sa main toute-puissante s'est étendu vers les sommets glacés et les obstacles s'aplanissent. Tout devient possible par les soins de ces hommes que son regard pénétrant a su juger et dont il a deviné les talents. Le général Marmont, commandant l'artillerie de l'armée, a trouvé le moyen de transporter les canons sur les revers des escarpements les plus effrayants, en faisant creuser en forme d'auge des troncs d'arbres dans lesquels on plaçait les canons et les obusiers et de cette manière on les hissait jusqu'aux sommets les plus élevés. Les journaux ont beaucoup parlé de ce fameux passage du Saint-Bernard. La poésie l'a célébré, la peinture l'a retracé. Eh bien, il n'est rien qui en puisse donner aujourd'hui une juste idée à ceux qui n'ont pas fait partie de l'expédition ! Il fallait alors même lire les lettres qu'écrivaient de Milan, de Suze, de Verceil, de la Brunette, ceux qui, après avoir traversé les Alpes, conquéraient encore une fois la belle Italie ! Nous avions beaucoup d'amis dans cette armée exécutant le plus vaste plan que la tête d'un homme ait jamais enfanté. Ce plan venait de recevoir sa presque entière exécution par la réussite du passage du Saint-Bernard. Tout le monde le voyait et un enthousiasme général se manifestait avec une énergie qui se communiquait en France aux mères, aux sœurs, aux femmes, aux amies qui recevaient des nouvelles de l'armée. Lorsque ma pensée se reporte à cette époque, je retrouve des sensations qui depuis n'ont jamais été égalées, si ce n'est une seule fois, et je dirai à quelle occasion. Mais au printemps de 1800 ! Peut-être mes seize ans contribuaient-ils à colorer plus vivement le tableau que je regardais avec des yeux si char-

més ? C'est possible, et je veux même le croire. Pourquoi refuser des illusions ? Elles ne passent que trop tôt.

Tandis que les Français pénétraient en Italie par trois débouchés, que la vanité, la sottise du général Mélas n'avait pas eu le soin de garantir, le général Moreau, qui *alors* aimait sa patrie, rendait son nom célèbre sur les bords du Rhin. Le passage de ce fleuve, la prise de Fribourg, de Memmingen, les batailles d'Engen, de Biberach, de Moeskirch et une foule de combats partiels dans lesquels les Autrichiens ont perdu plus de vingt-cinq mille hommes tués ou blessés, sans compter les prisonniers : voilà le résultat d'une campagne de trente-trois jours [1] !

Ah ! si Moreau avait toujours agi ainsi, combien sa patrie serait orgueilleuse de lui !

Lors de la campagne de Marengo, Paris était demeuré dans une sorte de solitude.

Non seulement l'armée elle-même avait opéré un mouvement considérable et un déploiement général ; mais depuis Paris jusqu'à Turin, la route était couverte de gens qui, déterminés par un motif quelconque d'intérêt personnel ou général, allaient au-devant des nouvelles. Mais ce moment d'attente fut de peu de durée. La nouvelle de la victoire de Marengo arriva à Paris le 21 juin ; le gros de l'armée, commandé par le premier consul, avait passé le Saint-Bernard le 20 mai !... L'effet

[1] La campagne du Rhin, commencée le 26 avril 1800, est un des plus beaux faits de la vie militaire de Moreau. Le 29 mai de la même année, c'est-à-dire trente-trois jours après l'ouverture de la campagne, les Autrichiens avaient repassé le Rhin et étaient repoussés par delà Augsbourg. Ils avaient donc évacué tout le pays entre le Rhin, le lac de Constance, le Danube et le Lech.

de la nouvelle de cette importante affaire fut de faire monter le tiers consolidé (5 %) de vingt-neuf à trente-cinq francs... La veille du 18 brumaire, il était à onze francs [1].

Le jour où la nouvelle de la victoire de Marengo arriva, nous avions été déjeuner et dîner à Saint-Mandé. Comme il n'était venu personne que nous de Paris et que la maison était assez isolée, nous ne savions rien lorsque nous rentrâmes le soir dans la ville. Nous eûmes donc l'annonce de la nouvelle avec tout le délire de la joie, qui enivrait le peuple des faubourgs, toujours si ardent, si franc, dans la manifestation de ses sentiments.

Depuis la barrière jusqu'à la maison de Beaumarchais, nous vîmes au moins deux cents feux de joie autour desquels le peuple dansait en criant : « Vive la République ! Vive le premier consul ! Vive l'armée ! » Et tout le monde s'embrassait, et tout le monde se félicitait comme pour un bonheur personnel, un intérêt de famille !

A l'espèce de carrefour formé alors par l'ancienne place de la Bastille, il y avait une foule plus nombreuse encore [2]. On venait de la Cité, du quartier Saint-Jacques, de la place Maubert. On passait l'eau dans de petits bateaux pour venir chercher des nouvelles dans une partie de Paris qui devait naturellement en avoir plus facilement que celle-là, qui n'avait pas alors le pont d'Austerlitz pour la réunir à la mère ville et qui était bien plus faubourg que ne l'est aujourd'hui le bord du canal

[1] C'est-à-dire le 8 novembre 1799, ou six mois auparavant.

[2] Il n'y avait alors ni le canal ni le pont d'Austerlitz, et la maison de Beaumarchais, qui était encore debout à cette époque, formait une sorte de promontoire, si l'on peut dire ainsi, et avait derrière elle une rue basse. Cette partie de Paris est tout à fait changée, ainsi que l'on peut se le rappeler.

de la Villette. Comme il faisait beau et que ma mère voulait rentrer chez elle le plus tard possible, en revenant de Saint-Mandé, elle avait donné l'ordre à son cocher de prendre la rue du Faubourg-Saint-Antoine, au lieu de suivre celle du Faubourg-Saint-Denis — ce qui était notre chemin — et de rentrer par la rue Caumartin, en suivant les boulevards. Cette idée fut heureuse, en ce qu'elle nous fit jouir d'un spectacle vraiment beau : celui d'un grand peuple aimant et reconnaissant.

Oui, dans le moment que je décris et dont le souvenir m'est encore si présent, pendant toute cette journée où il apprit à la fois sa délivrance et sa gloire, le peuple de Paris, je le répète, fut aimant et reconnaissant.

Comme notre voiture allait au pas, nous entendions tout ce qui se disait dans les différents groupes.

— As-tu vu, disait l'un, ce qu'il écrit aux autres consuls ? C'est là un homme ! *J'espère que le peuple français sera content de son armée* [1] ?

— Oui, oui, s'écriait-on de toutes parts ; oui, il en est content !

Et les cris de « Vive la République ! vive Bonaparte ! » retentissaient de nouveau dans les rues, sur les places, dans les carrefours et aux fenêtres des maisons les plus élégantes, avec une sorte de délire.

Albert et moi nous partagions la joie et l'enthousiasme général. Pour ma mère, elle était plus calme et se contentait de faire quelques mouvements de

[1] Dernière phrase de la lettre que le premier consul écrivit de Torre di Garofolo, le soir même de la bataille de Marengo, aux deux autres consuls, et qui fut distribuée dans Paris le 21 juin, jour où la nouvelle de la victoire arriva.

tête en signe d'approbation, mais sans nulle ferveur dans son expression.

— Nous verrons plus tard, disait-elle. Moreau aussi a fait de grandes choses dont on ne parle pas.

L'aigreur qui s'était établie entre ma mère et le général Bonaparte la rendait injuste envers lui. Mon frère et moi le lui dîmes, en riant.

— C'est possible, disait toujours ma mère, *mais nous verrons !*

Quelque temps après, lorsque les officiers de tous grades revinrent à Paris et que diverses relations de la bataille commencèrent à circuler, on apprit avec admiration la conduite du général Kellermann ; mais en même temps on fut dans le dernier étonnement du silence, presque complet, qu'avait gardé le premier consul sur ce beau fait d'armes. Je puis affirmer que tous ceux qui revenaient alors de l'armée d'Italie n'avaient qu'une seule et même manière de raconter l'événement.

L'action du général Kellermann est donc une des plus belles de nos fastes militaires. Mais ensuite je ne me mêle pas de trancher la question bien difficile qui traite du gain ou de la perte de la bataille. C'est une de ces grandes difficultés que j'ai entendu discuter par des gens qui ne sont jamais sortis de leur rayon habituel d'une médiocrité bien reconnue. Ils sont heureux d'être aussi bien éclairés. J'ai entendu les plus grandes capacités militaires de l'époque parler de cette affaire, et mes oreilles de femme recueillaient en toute humilité ce que disaient des hommes tels que Masséna, par exemple, ou d'autres de sa portée. Et d'après ce que j'ai entendu, je me suis fait une opinion qui n'est pas du tout à l'appui de celle qui fait perdre la bataille.

Ce fut là que vers cinq heures Desaix tomba, frappé d'une balle au cœur, en conduisant une

division de quatre mille hommes [1] contre une armée de vingt mille hommes d'infanterie, dix mille de cavalerie et dont l'orgueil de la victoire doublait encore la force numérique. C'est en vain que les Français, au désespoir de la mort d'un général qu'ils adoraient, veulent la venger sur l'ennemi, tout fuit en désordre. Le 9e d'infanterie légère, qui marchait déployé, chancelle, se replie, dans sa retraite précipitée entraîne la ligne avec lui et tout paraît perdu.

C'est alors que, par une de ces inspirations dont dépend quelquefois le destin des armées et des empires, le général Kellermann fait, avec cinq cents chevaux, cette charge admirable qui assura le succès de la journée.

Masqué par les vignes dont les guirlandes suspendues à des mûriers voilaient un peu sa marche à l'ennemi, le général Kellermann observait les événements [2], prêt à donner son aide au premier appel.

Lors de la retraite de nos troupes, la colonne autrichienne se laissa emporter inconsidérément à sa poursuite. Elle passa avec une telle rapidité devant le général Kellermann, qu'elle-même ne présenta plus qu'un flanc sans défense. C'est de cette faute qu'il profite avec cette promptitude de coup d'œil qui fait l'homme de guerre habile. Il tombe comme la foudre sur les Autrichiens ; les surprend dans leur désordre, car la victoire a aussi le sien, et les trouvant dégarnis de leur feu, fait en un instant plus de six mille prisonniers, parmi lesquels se trouve le général Zach, chef d'état-major et l'âme

[1] La seule cavalerie qui devait l'appuyer était le détachement (car il ne peut avoir le nom de corps) de cinq cents chevaux sous les ordres du général Kellermann.

[2] Après avoir toutefois fourni six charges depuis le matin.

de l'armée autrichienne. M. de Mélas, qui, croyant être parfaitement sûr de la victoire, avait tranquillement repris le chemin d'Alexandrie, pense qu'il est victime d'un effroyable enchantement en se voyant entouré de tous côtés, car l'armée française devait passer la Bormida au point du jour et il savait que le brave Suchet était sur ses derrières avec le corps qu'il commandait. Ses avant-postes avaient déjà passé les montagnes.

Aussi, lorsque le 15, au matin, le général Gardanne se présenta à l'une des têtes de pont de la Bormida, ce fut un parlementaire qui lui répondit et le général Mélas capitula. Le caractère de cet homme eut vraiment une couleur bien étrange pendant toute cette campagne ! Ou parfaitement crédule, ou parfaitement incrédule, voilà ce qu'il fut constamment. N'est-il pas curieux de voir, le 13 juin, la veille même de la bataille de Marengo, le général Mélas et son conseil décider « que l'existence de l'armée de réserve leur avait été complètement inconnue et que, puisque les ordres et les instructions du conseil aulique n'avaient mentionné que l'armée de Masséna, la fâcheuse position où l'on se trouvait était entièrement la faute du ministère, et non celle du général » ?

L'auteur du *Mémorial du dépôt de la guerre* a raison de penser, ainsi qu'il le dit dans sa note, tome IV, page 313, que l'empereur a eu, relativement à ses campagnes contre l'Autriche, des renseignements curieux qu'il obtenait dans les conversations qu'il avait avec des officiers généraux, hommes d'État autrichiens, bavarois ou saxons. Je l'ai vu bien souvent parler pendant plus de deux heures avec des hommes les plus distingués de l'Allemagne comme militaires et comme diplomates, tout à la

fois. Et lorsque la conversation était finie et l'interlocuteur parti, l'empereur se frottait les mains en disant :

— Voilà de la lumière pour vingt pages de mes commentaires.

Une autre fois — c'était à Compiègne ou à Fontainebleau — il venait de causer longuement avec un homme auquel il n'épargnait pas les questions et qui lui répondait avec une clarté et surtout une précision si rapide que l'empereur en fut surpris. Il s'arrêta et regarda celui qui lui parlait avec une telle expression, qu'il n'avait pas besoin d'ajouter une parole pour faire comprendre sa pensée. L'interlocuteur n'en fut pas intimidé et sa physionomie, toujours calme, mais non pas inanimée, ne changea pas un instant. Lorsqu'il fut parti, l'empereur dit à Junot :

— Vois-tu cet homme-là, Junot ? C'est un des plus fins que je connaisse, et pourtant c'est un honnête homme. Tout à l'heure il répondait à mes questions avec une telle franchise que j'ai cru un moment qu'il se moquait de moi !

Et l'empereur se promenait en souriant de ce sourire rêveur qui donnait un si grand charme à sa physionomie.

— Mais non ! Il a parbleu raison. La meilleure diplomatie, c'est d'aller droit son chemin. Et puis c'est un brave homme. Sois particulièrement bien pour lui en ta qualité de gouverneur de Paris, entends-tu ?

Cet homme était M. de Bubna !

Je reviens maintenant à la singulière explication du général Mélas. N'était-elle pas réellement à mettre dans une comédie ? Mais enfin que les vainqueurs aient été vaincus par des fautes éloignées ou personnelles, la grande affaire a été d'en

profiter avec habileté et c'est ce qui est arrivé au général Kellermann.

Maintenant pourquoi, dans sa propre patrie, a-t-on cherché à lui dénier sa part de gloire dans cette journée? En admettant même que le premier consul lui ait ordonné de charger, il n'a pu le faire que d'une manière incertaine et le résultat de cette fameuse charge, en décidant du sort de l'Italie et de la France, méritait une autre récompense que ces froides paroles : « Vous avez fait une bonne charge. »

On a dit que l'empereur, en faisant le père du général Kellermann maréchal, sénateur et duc de Valmy et en donnant de grands commandements au fils, avait par là montré sa reconnaissance. D'abord, je crois qu'une parole affectueuse solde bien des comptes à cet égard. Ensuite le maréchal Kellermann était créancier de l'État pour la bataille de Valmy et cette dette-là n'avait rien de commun avec celle de son fils, dont la réputation militaire et politique s'appuyait sur d'autres circonstances honorables que le fait de Marengo. Je crois donc que l'empereur ne lui aurait rendu que justice en le nommant inspecteur ou colonel général et en lui donnant, du vivant de son père même, le titre de duc de Marengo. Il a bien nommé Lannes duc de Montebello. Lannes, en gagnant cette bataille, a préparé le triomphe de Marengo. Le général Kellermann l'a décidé.

Le jour de la bataille de Marengo, Junot, prisonnier des Anglais, débarquait enfin à Marseille et touchait sa terre natale, après une captivité de plusieurs mois [1]..

[1] Les prisonniers débarquèrent à Marseille du 14 au 15 juin. Junot avait avec lui le capitaine Lallemand, qui était alors son aide de camp et qui, ainsi que lui, était assez friand des balles

« Combien le bonheur qu'il ressentait de se trouver en France eût été empoisonné, m'a-t-il répété mille fois depuis, s'il avait su que ce même jour les champs de l'Italie nous revoyaient encore combattre, sans qu'il fût auprès de son général ! »

Hélas ! le même jour, presque à la même heure, tandis que le plomb meurtrier de l'Autriche faisait tomber Desaix dans les champs de Marengo, la trahison mettait dans la main d'un fanatique le poignard qui devait tuer Kléber ! Tous deux l'honneur de notre armée, tous deux par une conformité fatale périssent le même jour, presque à la même heure [1] !

Pour ne plus revenir sur la bataille de Marengo, je dirai que mon opinion sur le fait que je viens de décrire m'a été inculquée par des hommes témoins de ce fait, ou qui en avaient eu la relation parfaitement exacte.

Que de fois, cette même année de la bataille de Marengo, qui fut aussi celle où je me mariai, n'ai-je pas vu le dîner se prolonger jusqu'à neuf heures, parce que Bessières, Lannes, Eugène, Duroc ou Berthier, ou tel autre enfin de ses compagnons d'armes et quelquefois tous ensemble, expliquaient à Junot, avide des moindres détails, tous ceux de cette affaire mémorable ! Alors la table devenait la plaine de Marengo, un des groupes du surtout figurait le village, les candélabres de bout de table Tortone et Alexandrie, et les poires, les noix, les grappes de raisin représentaient le mieux qu'elles pouvaient les phalanges autrichiennes et hongroises et nos braves phalanges françaises.

et du boulet pour éprouver un vif regret en apprenant qu'une aussi belle fête s'était passée sans eux.

[1] Kléber fut assassiné au Caire par un jeune Turc qu'expédia le visir après sa défaite d'Héliopolis.

Sans doute une femme n'a pas la prétention de comprendre ni surtout de faire un cours de stratégie. Cependant il est de fait que lorsque en 1818 je passai par Alexandrie en revenant en France, je m'arrêtai longtemps à Marengo. J'en parcourus tous les environs, je visitai jusqu'au dernier arbre. A force d'avoir entendu raconter tous les détails de cette fameuse journée, je me trouvai bientôt dans des lieux pleins de souvenirs qui semblaient s'éveiller en moi ! J'ai rapporté deux vues du village de Marengo ; l'une que je pris à peu près du milieu de la plaine, l'autre d'un endroit où me plaça la maîtresse de la petite auberge, afin que je pusse dessiner un arbre sous lequel on avait d'abord porté le malheureux Desaix, croyant qu'il n'était pas mort.

Desaix avait, comme on le sait, plusieurs aides de camp. Dans le nombre, il y en avait deux [1] qui se faisaient remarquer par l'excès de leur douleur. L'un disait d'une voix brisée de sanglots :

— Ah ! mon général ! pourquoi vous ai-je survécu ? Et l'armée ! Et la France ! Ah ! quelle perte !

Et le bon jeune homme versait de véritables larmes sur le cadavre de celui qu'il regrettait comme le jeune *** [2] regrettait Turenne.

L'autre aide de camp était jeune aussi. Comme l'autre il pleurait... beaucoup même, mais sa douleur se manifestait différemment :

[1] Rapp et Savary. (Note de l'éditeur.)

[2] Saint-Hilaire. — Mme d'Abrantès commet une légère erreur. Le jeune Saint-Hilaire avait vu son père tomber, un bras emporté par le boulet qui tua Turenne ; il gémissait. « Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est lui ! » fit le blessé en montrant le corps de Turenne. (Note de l'éditeur.)

— Ah ! mon Dieu ! mon général est donc mort ! Qu'est-ce que je vais devenir ? Mais, mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir ?

C'est au premier consul lui-même que j'ai entendu imiter l'accent des deux jeunes officiers. L'un deux pleurait encore son général bien des années après sa mort. C'était une digne et honnête créature que Rapp, un bon camarade et en tout un homme fort au-dessus de la ligne où il s'était lui-même placé par la brusquerie apparente de ses manières.

XIV

Le mariage de Junot.

Il y avait dix jours que le général Junot s'était présenté chez ma mère, et depuis le 21 septembre il était venu exactement tous les soirs. Il ne me parlait pas, se mettait à côté de la bergère de ma mère, causait avec elle ou bien avec les personnes de sa connaissance qui se trouvaient dans le salon, mais il ne s'approchait jamais du groupe dans lequel je me trouvais. Et si à cette époque il avait cessé de venir chez ma mère, j'aurais pu affirmer que je le connaissais à peine.

Le 1er octobre nous donnions une petite soirée dansante. Avant que tout le monde fût arrivé, l'une de mes amies, Laure de Cazeaux, me prend à part et me dit :

— C'est donc ainsi que tu aimes tes amies ? Voilà une belle confiance ! Comment ! tu te maries et je n'en sais rien !

Je devins pâle, car je crus que le mariage que

je redoutais était renoué. Mlle de Cazeaux, qui vit mon étonnement, poursuivit :

— Ne serait-ce pas vrai ? Est-ce que tu n'épouses pas le général Junot ?

— Le général Junot ! m'écriai-je. Es-tu folle ? Je le connais à peine, et lui-même ne me connaît pas. Quelle apparence d'ailleurs qu'il aille prendre pour femme un pauvre jeune fille sans dot, lui favori du premier consul et l'un des premiers partis de Paris ? D'où as-tu tiré cette belle nouvelle ?

Elle me nomma la personne qui l'avait dit chez Mme de Cazeaux, ce même jour, à dîner. C'était M. d'Aubusson de La Feuillade [1]. Mme de Cazeaux, qui vint nous joindre un moment après, me confirma ce que m'avait dit sa fille en m'adressant aussi des reproches sur mon peu de confiance envers mes amies.

— Mais c'est une gageure pour me désoler ! m'écriai-je impatientée. Et vous, madame, qui êtes si parfaitement bonne, comment pouvez-vous croire de bonne foi que j'aie le tort dont vous m'accusez ? Laure n'est-elle pas ma meilleure amie ? Eh ! si j'avais un secret de la nature de celui dont vous me parlez, elle le saurait en même temps que moi !

Nous nous embrassâmes et je suppliai ces dames de ne pas redire un seul de ces propos à ma mère. Je connaissais assez bien sa vivacité pour être certaine qu'à l'instant même elle prendrait fortement parti contre quelqu'un, et M. d'Aubusson, qui venait précisément d'entrer, aurait bien pu essuyer tout l'orage.

Je n'ai jamais passé une soirée plus ennuyeuse

[1] Qui fut depuis chambellan de l'empereur et beau-père d'Auguste de Caulaincourt.

de ma vie. Ma mère, qui ne se doutait de rien, parlait et riait avec le général Junot qui lui-même paraissait d'une extrême gaieté. Il était auprès d'elle à sa place ordinaire, l'entourant comme tous les jours d'une foule d'attentions.

— Je crois, Dieu me pardonne ! me dit Laure, que M. d'Aubusson s'est trompé et que le général Junot épouse ta mère.

— Cela ne m'étonnerait pas. Ma mère est charmante. Tiens, regarde comme elle est jolie ce soir !

Ma mère était encore effectivement fort belle à cette époque de sa vie. Les souffrances ne l'avaient pas encore flétrie et sa beauté était toujours frappante. Habituellement très élégante, elle apportait une recherche plus exquise peut-être dans sa toilette depuis qu'elle était en demi-négligé. Des peignoirs d'une magnifique mousseline de l'Inde, garnis de malines ou de points et rattachés avec de gros nœuds de ruban d'une grande fraîcheur, étaient ses robes les plus habituelles. Sur sa tête elle portait ordinairement un bonnet de malines brodées, ou de point d'Angleterre, d'un demi-quart de haut : ce bonnet, toujours fait par M^lle^ Despaux, formait une coiffure charmante, surtout pour ma mère, qui le portait comme je ne l'ai vu porter à personne depuis elle.

Une personne de notre société habituelle dont je n'ai pas parlé jusqu'à présent, était M. de Trénis, le fameux danseur. Cet homme, que l'on était convenu de ne considérer que comme *danseur*, avait des droits tout à fait acquis pour prétendre à une autre réputation. J'en parlerai plus longuement dans quelque temps. Je me bornerai à dire maintenant que, nous ayant été vivement recommandé par M. Everhard Emilhaud, on le recevait bien

dans notre maison, où il avait été présenté, je crois, par Mme Hamelin.

Le soir dont je parle, il était chez ma mère et voulut absolument que je dansasse avec lui la gavotte de la dansomanie. Je refusai très sérieusement. Il fut le demander à ma mère, qui me fit dire de danser. Et comme elle me vit hésiter, elle me dit tout haut :

— En vérité, Laurette, vous n'êtes pas sage, mon enfant. C'est bien la peine d'avoir[1] Gardel et Saint-Amand pour maîtres de danse, si cela ne doit vous servir à rien.

Dans ce moment je vis sourire M. d'Aubusson, d'un sourire qui n'avait rien de bienveillant. Je crois que pendant quelques minutes j'aurais voulu ne pas savoir danser. J'ai conservé longtemps le souvenir de ce sourire.

Je dansai donc puisque ma mère le voulait. Mais je dois dire que je doute avoir plus mal dansé de ma vie. Mme de Cazeaux riait de ma colère — car j'étais vraiment fâchée. — Toutefois comme ce n'est pas à seize ans que la colère dure longtemps au milieu d'accents et de sons joyeux, j'oubliai bientôt la nouvelle qui m'avait donné tant d'humeur et je fus la plus gaie de mes jeunes amies. Nous dansâmes jusqu'à minuit, nous jouâmes des charades. On prit des glaces, du thé, et la soirée s'écoula joyeusement comme toutes celles que l'on passait chez ma mère.

Mais lorsque tout le monde fut parti et que, ma

[1] Mon premier maître de danse fut Despréaux ; mais ensuite sa manière, quoique bonne, n'étant pas celle à la mode, ma mère me donna Saint-Amand de l'Opéra. J'eus ensuite des leçons de Gardel, bien qu'il n'en donnât à personne. Mais mon beau-frère lui ayant rendu un leger service, ce fut lui-même qui voulut s'en acquitter en me montrant à danser.

mère étant couchée, le silence régna dans la maison, lorsque seule dans ma chambre je pus réfléchir à ce qu'avait dit M. d'Aubusson, je pensai qu'il était convenable que ma mère en fût instruite. J'étais déjà coiffée de nuit et, au moment d'entrer dans mon lit, je repassai ma robe et, prenant ma bougie, j'allais entrer dans la chambre de ma mère, lorsque je pensai que son sommeil serait troublé par une semblable tracasserie et qu'il serait assez temps de l'en instruire le lendemain. Je me couchai donc et le jour suivant, après l'avoir embrassée et avoir reçu sa bénédiction, je lui dis ce que M. d'Aubusson s'en allait racontant.

Cette nouvelle produisit sur ma mère l'effet que j'en avais redouté. Elle s'emporta avec d'autant plus de violence que c'était moi que la chose attaquait directement.

— Mais la société est devenue un enfer ! s'écria-t-elle. Comment ! parce qu'un jeune homme vient dix fois dans une maison, il faut pour cela qu'il y ait un mariage en train ? Et si le général Junot épouse M^lle^ Leclerc, comme je le crois et comme cela est convenable, on dira que *son mariage* avec ma fille a été rompu. Mais, poursuivit ma mère, je sais un moyen pour arrêter ces noirceurs-là et, certes, je l'emploierai dès aujourd'hui.

Mon frère entra dans ce même instant et ma mère me fit recommencer ce que je venais de lui dire.

— Je vois d'où cela part, poursuivit ma mère, M. d'Aubusson n'est en cela qu'un écho. Ce pauvre Junot déplaît à quelques-unes de ces dames, et leur déplaît d'autant plus qu'il ne leur a pas offert ses loges. Ce n'est pas M^me^ de Cazeaux, elle est trop bonne. Ce n'est pas *Mérote*, elle a trop

d'esprit. Ce n'est pas Mme de Lostanges, elle a de l'esprit et de la bonté. Enfin n'importe, *je sais* où adresser mon compliment et on n'attendra pas longtemps.

Ma mère était vivement émue. Je voyais des larmes dans ses yeux et elle était tremblante. Dans ce moment on vint m'avertir que M. *Viglianis*, mon maître de dessin, m'attendait pour me donner ma leçon. Je m'approchai de ma mère pour lui baiser la main, mais elle m'attira à elle et m'embrassa en fondant en larmes.

— En vérité, lui dit Albert, vous n'êtes pas raisonnable, ma mère. Comment ! pour un propos dit en l'air...

— Eh ! vraiment, dit ma mère, c'est bien aussi pour cela. Crois-tu donc que précisément dans le moment où l'entêtement de ta sœur vient de refuser un mariage convenable et où des raisons de fortune ont mis des entraves à un autre établissement, crois-tu qu'il soit bien agréable pour moi d'entendre joindre son nom à celui d'une personne qu'elle ne doit jamais épouser ? Non, non, cela est fort déplaisant.

Albert convint qu'il n'avait pas d'abord considéré l'affaire sous ce point de vue et il trouva que ma mère avait raison.

— Mais qu'y faire ? dit-il après un moment de réflexion.

— Oh ! mon Dieu, dit ma mère, rien de plus facile. Je dirai tout naturellement à Junot ce qu'il en est, en le priant de ne plus revenir chez moi.

Mon frère sourit et allait répondre à ma mère lorsque, me voyant encore là, il me rappela que M. Viglianis m'attendait. Je m'en fus prendre ma leçon et j'oubliai bientôt toute cette affaire.

Lorsque je fus sortie, Albert dit à ma mère qu'il croyait que la démarche qu'elle voulait faire pourrait ne pas être convenable.

— Eh ! pourquoi, si cela me convient ? dit ma mère.

— Vous êtes la maîtresse, ma mère. Mais je persiste dans mon opinion.

— Encore faut-il donner une raison.

— Eh bien, si vous voulez que je vous dise quelle est ma pensée, je crois que Junot est amoureux de ma sœur.

Ma mère resta la bouche ouverte et les yeux fixés sur mon frère.

— Allons donc ! dit-elle enfin.

Albert se promenait pendant ce temps dans la chambre en souriant et ma mère le suivait des yeux, n'ayant pas encore recouvré la parole.

— Et comment le sais-tu ?. lui demanda-t-elle. Junot t'aurait-il parlé ?

— Il ne m'en a pas dit un mot, répondit Albert ; mais j'ai vu, et cela me suffit. Cependant, ajouta-t-il, je puis me tromper. Au reste, j'irai voir Mme Hamelin ce matin même. S'il y a quelque chose de ce que je crois, elle doit le savoir et, comme elle est bonne amie, elle me parlera franchement. Je le lui demanderai au nom de l'intérêt de Laurette, qu'elle aime beaucoup.

— Ah ! dit ma mère, qui enfin était revenue à elle-même, un tel bonheur ne m'est pas réservé avant de mourir ! Junot est l'homme que je verrais avec le plus de joie devenir mon gendre ! Pauvre Laurette ! Non, non, mon fils, tu t'es trompé.

Comme ma mère achevait sa phrase, une voiture qui venait rapidement, s'arrêta devant la porte de la maison. Ma mère, qui était encore

couchée (il était à peine midi), allait sonner pour défendre sa porte, lorsque mon frère s'écria :

— C'est Junot !

— Junot ! dit ma mère. Eh ! bon Dieu ! que peut-il venir chercher à cette heure ?... Oui, oui, qu'il monte, dit-elle à sa femme de chambre, qui venait lui demander si le général pouvait entrer. Et elle dit à Albert de rester.

Le général Junot fut à peine dans la chambre de ma mère, qu'il lui demanda de faire fermer sa porte et, s'asseyant près de son lit, il lui dit, en lui prenant la main, qu'il venait lui présenter une requête :

— Et, ajouta-t-il en souriant, il faut me l'accorder.

— Si c'est possible c'est fait, dit ma mère en riant ; si c'est impossible cela se fera[1].

— Cela dépend de vous et de lui, répondit le général Junot en montrant Albert.

Il s'arrêta un moment, puis il dit comme quelqu'un qui surmonte un violent embarras :

— Je viens vous demander la main de votre fille. Voulez-vous me l'accorder ? Je vous donne ma parole, poursuivit-il avec plus d'assurance, et c'est celle d'un homme d'honneur, de la rendre heureuse. Je puis lui offrir un sort digne d'elle et de sa famille... Allons, madame de Permon, répondez-moi avec la franchise que je mets à ma demande : *oui* ou *non*.

[1] On connaît cette charmante réponse de M. de Beaujon à la reine de France. Elle lui faisait un jour demander un million, et la chose devait être faite dans deux heures. M. de Beaujon avait la goutte et ne pouvait écrire. Il ne voulait pas se servir d'un secrétaire. Il fit approcher l'envoyé de la reine ; c'était un de ses pages. « Monsieur, lui dit-il, veuillez dire à Sa Majesté que si ce qu'elle demande est possible c'est fait ; si c'est impossible cela se fera. »

— Mon cher général, dit ma mère, je mettrai dans ma réponse la franchise que vous réclamez, car elle est, vous le savez, dans mon caractère, et je vous dirai que quelques minutes avant votre arrivée, je disais à Albert que vous étiez l'homme que je désirais le plus nommer mon gendre...

— Vraiment ! s'écria Junot tout joyeux...

— Oui, mais cela ne veut rien dire pour votre demande. D'abord, vous devez être instruit que ma fille n'a pas de fortune. La dot qu'elle aura est bien faible pour une fortune comme la vôtre. Ensuite je suis bien malade et je ne suis pas sûre que ma fille veuille me quitter maintenant. Et puis elle est bien jeune encore. Faites vos réflexions sur ce que je viens de vous dire, ajoutez-y que ma fille a été élevée au milieu d'un monde et d'habitudes qui peut-être pourront vous déplaire. Réfléchissez enfin huit ou dix jours, et puis nous reparlerons de vos projets.

— Je n'attendrai pas vingt-quatre heures, s'écria Junot avec fermeté. Écoutez, madame de Permon, je n'ai pas fait la démarche que je tente auprès de vous en ce moment, sans avoir bien arrêté mes idées sur ce que j'ai à faire. Voulez-vous m'accorder votre fille ?... Voulez-vous me donner votre sœur, Permon ? dit-il à mon frère en se tournant vers lui. Je l'aime et je vous jure encore une fois de la rendre aussi heureuse qu'une femme peut l'être.

Albert s'approcha du général Junot et, lui prenant la main :

— Mon cher Junot, lui dit-il d'une voix émue, je vous donne ma sœur avec joie, avec bonheur ! Et croyez bien que le jour où je vous nommerai mon frère sera un des plus beaux de ma vie.

— Et moi, dit ma mère en lui tendant les bras, je veux aussi vous dire que je suis mille fois heureuse de vous nommer mon fils. Venez m'embrasser, mon enfant.

Junot se jeta dans ses bras en fondant en larmes :

— Eh bien ! dit-il en essuyant ses yeux, qu'allez-vous dire de moi ? que je suis bien faible, n'est-ce pas ?...

Et allant à mon frère, il l'embrassa plusieurs fois avec une joie qui tenait du délire.

— Maintenant, dit-il au bout de quelques instants, il faut encore que vous m'accordiez une grâce. C'est une chose à laquelle je mets le plus grand prix, car elle est pour moi d'un haut intérêt.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda ma mère.

— Je désire, quelque extraordinaire que cela puisse vous paraître, que ce soit moi-même qui présente ma demande à mademoiselle votre fille.

Ma mère se récria. « Cela ne s'était jamais vu ! disait-elle, c'était une vraie folie. »

— Cela se peut, dit Junot d'une voix déterminée, quoique respectueuse, mais je suis résolu d'agir ainsi dans cette circonstance. Et puisque vous m'avez accueilli, puisque je suis maintenant votre fils, pourquoi me refuser cette faveur ? D'ailleurs, c'est devant vous, devant son frère, que je lui parlerai.

— Ah ! cela est différent, dit ma mère. Mais pourquoi ce caprice ?

— Ce n'est pas un caprice, c'est au contraire une idée fort raisonnable dont je ne me serais jamais cru capable. Eh bien, consentez-vous ?

Ma mère répondit que oui.

— Alors, mon cher Albert, voulez-vous être assez bon pour faire demander votre sœur[1] ?

— Oh ! pour cela par exemple, s'écria ma mère, je m'y oppose absolument. Ne voulez-vous pas la faire venir ici en bonnet de nuit ? Mais cela est impossible, tout à fait impossible.

— S'il n'y a pas d'autre obstacle, dit mon frère en tirant la sonnette, je crois que nous pouvons faire venir ma sœur, car elle était fort présentable, étant tout à l'heure ici.

Mon frère avait compris l'intention de Junot et il tenait à l'aider dans ce qu'il voulait faire.

— Dites à ma sœur que ma mère la demande, dit-il au valet de chambre qui vint prendre les ordres.

Et l'on vint dans mon cabinet d'études, où je travaillais avec M. Viglianis, pour me porter les ordres de ma mère, auxquels j'obéis sur-le-champ avec une grande tranquillité, car je croyais le général Junot parti depuis longtemps.

Il m'est impossible d'exprimer et de rendre compte de ce qui se passa en moi lorsque, après avoir ouvert la porte de la chambre de ma mère, j'aperçus le général Junot assis au pied du lit de ma mère. Il tenait une de ses mains et causait vivement avec elle. Mon frère était debout, appuyé sur le pied du lit. Tous trois riaient. Aussitôt que je parus, il se fit un profond silence. Le général Junot se leva, m'offrit sa place, prit un siège à côté de moi, puis, après avoir regardé ma mère, il me dit du ton le plus sérieux :

[1] Si je me suis arrêtée sur tous ces détails, bien connus au reste d'une foule de personnes encore existantes à Paris, c'est pour répondre par *des faits* plutôt que de vaines déclamations à ce qui concerne mon mariage dans le *Mémorial* de Las Cases. Les meilleures réfutations sont les faits rétablis dans leur vrai jour.

— Mademoiselle, je suis assez heureux pour avoir obtenu le consentement de madame votre mère et de monsieur votre frère à la demande que je leur ai faite de votre main. Mais je dois vous dire que ce consentement sera de toute nullité pour moi si, dans ce moment, vous ne déclarez *ici*, devant moi, que vous-même donnez votre assentiment à ma recherche. La démarche que je fais dans cet instant est peut-être peu convenable. Je le sais, mais vous me le pardonnerez si vous voulez bien réfléchir que je suis un soldat franc jusqu'à la rudesse et désirant trouver, dans l'acte le plus important de ma vie, ce que j'y dois apporter moi-même. Peut-être, continua-t-il avec un peu plus d'embarras, seriez-vous influencée par la crainte...

— Laurette sait bien, dit ma mère, que je suis...

— Permettez, madame de Permon, interrompit à son tour le général Junot avec fermeté, permettez-moi d'achever ce qui me reste à demander à mademoiselle votre fille. Voulez-vous bien me dire, continua-t-il en se tournant vers moi, si vous voulez bien m'épouser? Et surtout, réfléchissez bien avant de répondre, si vous le ferez sans aucune répugnance.

Depuis que j'étais assise sur la chaise où le général Junot m'avait placée, il me semblait être au milieu d'un de ces songes extraordinaires qui fatiguent l'âme à courir après l'explication d'une invraisemblance. J'entendais parfaitement, je comprenais, mais rien ne se rattachait à ma position et, cependant, il me fallait répondre un mot d'où dépendait le sort de toute ma vie !

Le silence le plus complet régnait dans l'appartement. Il n'appartenait ni à ma mère ni à mon frère de me faire parler, et le général ne pouvait qu'attendre ma réponse. Cependant, au bout de dix

minutes à peu près, voyant que mes yeux étaient toujours baissés et que je ne disais rien, le général Junot crut comprendre un refus dans mon silence et, toujours impétueux, plus encore peut-être dans ses sentiments que dans ses volontés, il voulut savoir son sort à l'instant même.

— Je vois, dit-il avec un accent d'amertume, que madame de Permon avait raison, lorsqu'elle me disait que son consentement n'était rien dans cette affaire. Seulement, mademoiselle, veuillez me dire un *oui* ou un *non*.

Mon frère, qui voyait le changement visible du général Junot, se pencha vers moi et me dit à l'oreille :

— Du courage, mon amie, dis la vérité. Il ne s'en offensera pas si elle lui est contraire.

— Allons, allons, mon enfant ! Il faut cependant répondre à Junot, dit ma mère. Si tu ne veux pas lui parler, donne-moi ta réponse à moi et je la lui ferai connaître.

Je sentais bien que ma contenance finissait par être ridicule et qu'en effet, je devais enfin parler. Mais toutes les puissances du monde ne m'auraient pas fait articuler une parole, ni lever les yeux du tapis sur lequel ils étaient attachés.

Depuis mon entrée dans la chambre, mon émotion était si violente, que mon cœur battait à briser mon corset. Dans ce moment le sang se porta à ma tête avec une telle rapidité, que je n'entendis plus qu'un sifflement aigu à mes oreilles et ne vis plus autour de moi qu'un arc-en-ciel mouvant. J'éprouvai une vive douleur et, portant la main à mon front, je me levai et m'échappai avec une telle vitesse que mon frère n'eut pas le temps de me retenir. Il courut après moi et ne me trouva pas.

Le fait est que, lancée comme par une force invi-

sible, j'étais montée en deux secondes tout en haut de la maison et ne m'étais arrêtée et reconnue qu'au milieu du grenier à foin. Je redescendais pour me réfugier chez Albert, quand je le trouvai qui me cherchait. Il me gronda d'être aussi peu raisonnable. Je pleurais et je lui reprochai amèrement ce qui venait d'avoir lieu. Il me dit qu'il comprenait très bien que j'eusse éprouvé une vive peine de me voir dans la position où j'avais été quelques instants auparavant, mais que, m'aimant comme je savais qu'il m'aimait, je devais penser qu'il y avait eu des raisons positives pour que les choses se fussent passées ainsi.

Il m'embrassa, me fit entrer chez lui, et nous causâmes. Il m'engagea à me calmer, mais il ne put me décider à redescendre tout de suite chez ma mère. J'étais bien résolue à n'y retourner qu'après le départ du général Junot.

Lorsque mon frère rentra chez ma mère, il trouva le général fort agité et n'écoutant rien de ce qu'elle lui disait. Aussitôt qu'il aperçut Albert, il vint à lui et ne l'interrogea que du regard.

— Mon cher général, lui dit mon frère, j'ai moi-même été un moment de votre avis et j'ai approuvé que nous fissions venir ma sœur. Mais nous n'avons pas assez réfléchi sur l'importance d'une telle action. Nous avons agi comme des enfants et, toute jeune fille qu'elle est, elle vient de me le démontrer.

— Où est-elle donc, cette pauvre Loulou ? dit ma mère. Je vous l'avais bien dit aussi, mon cher Junot : une pareille démarche était absurde !... Où est-elle donc ? répéta-t-elle encore.

— Chez moi, dit Albert, où je lui ai promis qu'elle serait en sûreté.

— Et ma réponse ? dit Junot d'un air sombre.

— Votre réponse, mon ami, est aussi favorable que vous pouvez le souhaiter. Ma sœur *sera glorieuse* de porter votre nom. Ce sont ses propres paroles que je vous répète. Quant à un autre sentiment, vous ne pouvez le lui demander aujourd'hui sans la mésestimer.

— Je suis content, je suis content, s'écria Junot en embrassant mon frère. Ainsi donc elle vous a dit qu'elle *serait glorieuse* de porter mon nom ? Et comment vous a-t-elle dit cela ?

— Mais, répondit Albert en riant, d'une manière fort naturelle. Seulement elle avait la voix altérée par les sanglots, car elle pleurait.

Junot frappa du pied avec une violence qui fit sauter ma mère dans son lit.

— S... sotte tête, dit-il, qui ne me fait faire que des sottises lorsque je veux me bien conduire. Voilà que je fais pleurer votre sœur, et Dieu sait que ce n'était pas mon intention.

— Mon cher Junot, lui dit ma mère, il faut que je vous avertisse, en amie, d'éviter de dire de ces belles paroles que vous venez de proférer tout à l'heure, parce que vous saurez que Laurette ne les aime pas du tout. Mais laissons cela et contez-moi comment vous avez remporté la plus belle de vos victoires, c'est-a-dire, comment le premier consul a pu vous accorder son consentement pour votre mariage avec ma fille ?

— Il ne le sait pas encore, répondit Junot.

— Il ne le sait pas ! s'écria ma mère. Comment ! il ne le sait pas ! Et vous êtes venu me demander ma fille en mariage ? Permettez-moi de vous faire observer, mon cher général, que votre conduite est bien légère.

Mon frère m'a dit depuis que, dans ce moment, il fut de l'avis de ma mère.

— Et je vous prie, madame, de me dire en quoi ma conduite peut être blâmable, répondit le général Junot avec un peu de hauteur.

— Comment pouvez-vous me le demander ? Ne connaissez-vous pas la froideur et même la mésintelligence qui ont succédé à l'amitié qui existait entre le premier consul et moi ? Croyez-vous qu'il consentira à ce que ma fille devienne votre femme, n'ayant surtout aucune fortune ? Et que ferez-vous, dites-moi, si, lorsque vous irez lui faire part de votre mariage en lui demandant son agrément, il vous le refuse ?

— Je m'en passerai, dit Junot d'un ton fort résolu. Je ne suis plus un enfant et, dans l'action la plus importante de ma vie, je ne dois consulter que ma convenance et nullement écouter de petites passions qui me sont étrangères.

— Vous dites que vous n'êtes plus un enfant et voilà que vous raisonnez comme si vous aviez six ans ! dit ma mère. Irez-vous rompre avec votre bienfaiteur, votre ami, parce qu'il vous plaît de faire ce qu'il appellera un *mauvais mariage*, c'est-à-dire un mariage sans fortune ? Car voilà la raison qu'il vous donnera. Il n'ira pas vous dire que c'est parce qu'il ne m'aime pas, vous pensez bien. Que ferez-vous, que répondrez-vous, lorsqu'il présentera l'option entre ma fille et lui ?

— Mais il ne le fera jamais, s'écria Junot. Et, s'il pouvait à ce point oublier et mes services et mon attachement, je serais toujours un fidèle enfant de la France ; elle ne me repousserait pas, elle. Et je suis un officier général.

— Mais croyez-vous que nous serions capables d'accepter un pareil sacrifice ? dit ma mère. Et, quoique ma fille n'ait que seize ans, l'auriez-vous donc si mal jugée que vous puissiez penser

qu'elle abusât à ce point de son empire sur vous !

— Mon cher général, dit Albert, qui n'avait pas encore prononcé une parole depuis cette discussion, je crois que tout ceci s'arrangera fort bien. Mais permettez-moi de vous faire observer, à mon tour, que vous avez été un peu plus vite que vous ne le deviez dans cette affaire. Néanmoins tout peut encore facilement s'arranger, car je ne pense pas, comme ma mère, que le premier consul intervienne comme partie et encore moins comme juge dans une question du genre de celle-ci.

Junot regardait Albert et l'écoutait attentivement. Tout à coup il prend son chapeau, après avoir regardé à sa montre, et dit à ma mère :

— Je vais aux Tuileries. Le premier consul n'est pas encore au conseil. Je lui parlerai et, dans une heure, je suis ici.

Il serre la main d'Albert, baise celle de ma mère, franchit l'escalier en deux sauts, monte dans sa voiture et crie à son cocher :

— Aux Tuileries ! et ventre à terre ! Seulement, prends garde de verser, parce qu'il faut que j'arrive.

— Où est le premier consul ? demanda-t-il à Duroc [1].

— Chez Mme Bonaparte.

— Mon ami, il faut que je lui parle à l'instant même.

— Comme tu es agité ! lui dit Duroc, en observant son visage enflammé et le tremblement de sa voix. Est-ce qu'il y aurait quelque nouvelle inquiétante ?

[1] Junot n'avait nul besoin de demander une *audience* au premier consul ; mais il avait été déjà le matin à l'ordre, et ce n'était plus l'heure de son travail avec lui ni même de celui d'aucun autre. C'était l'heure du Conseil d'État.

— Non, non, dit Junot ; mais il faut que je parle au premier consul. Il le faut ; je te dirai plus tard pourquoi j'insiste si péremptoirement.

Duroc lui serra la main et, comme il comprit qu'il pouvait l'obliger, l'excellent homme ne fut pas long à s'acquitter de sa commission. Quelques instants après, Junot fut introduit dans le cabinet du premier consul.

— Mon général, lui dit-il, entrant aussitôt en matière, vous m'avez témoigné le désir de me voir marié. C'est une chose faite, je me marie.

— Ah ! ah !... Et viens-tu par hasard d'enlever ta femme ? Tu as l'air tout effarouché.

— Non, mon général, répondit Junot en se maîtrisant pour être calme au moment de la crise ; car tout ce que ma mère lui avait objecté lui revenait en foule à la pensée, et à mesure que l'instant de l'explication approchait il devenait craintif, non que son parti ne fût pris irrévocablement, mais l'idée d'une lutte avec son général lui brisait le cœur.

— Et qui épouses-tu ? dit enfin le premier consul qui vit que Junot ne parlait pas.

— Une personne que vous avez connue bien enfant, que vous aimiez beaucoup, mon général, dont on ne dit que du bien et dont je suis amoureux comme un fou. C'est Mlle de Permon.

Le premier consul, contre son habitude, en ce moment ne marchait pas en causant. Il s'était assis et travaillait son bureau avec son canif. En entendant prononcer mon nom, il fit un saut, jeta le canif et, venant auprès de Junot en lui secouant vivement le bras :

— Qui as-tu dit que tu épousais ? lui demanda-t-il.

— La fille de Mme de Permon ; cette enfant que

vous avez tenue sur vos genoux tant de fois, étant vous-même un bien jeune homme, mon général.

— Cela n'est pas possible ! Loulou ne peut pas être bonne à marier. Quel âge a-t-elle donc ?

— Seize ans dans un mois.

— Mais c'est un fort mauvais mariage que tu fais là. Il n'y a pas de fortune. Et puis... et puis, comment as-tu pu te décider à devenir le gendre de Mme de Permon ? Comme si tu ne savais pas que, toute femme qu'elle est, il te faudra marcher droit avec elle... C'est une rude tête !

— Permettez-moi de vous faire observer, mon général, que je n'épouse pas ma belle-mère. Ensuite je crois...

Ici il s'arrêta et sourit.

— Eh bien ! après, que crois-tu ?

— Je crois, mon général, que les discussions qui se sont élevées entre Mme de Permon et vous jettent peut-être une teinte de prévention sur le jugement que vous portez d'elle. Ce que je sais parfaitement, c'est qu'elle a de nombreux et d'anciens amis dont elle est entourée. Ce que j'ai vu, c'est l'amour que ses enfants lui portent. Sa fille lui donne des soins que le cœur seul d'une enfant dévouée peut faire prodiguer, ainsi qu'elle le fait depuis deux ans, au point d'altérer sa propre santé. Son fils...

— Ah ! c'est un brave garçon ! Et puis, de grands moyens !

— Eh bien, mon général, croyez-vous qu'il serait pour sa mère ce qu'il est, si Mme de Permon n'était pas elle-même non seulement une bonne mère, mais une bonne personne ? Des enfants sont respectueux, soigneux même pour leur mère. Mais pour être auprès d'elle comme Mlle Laurette et son frère sont auprès de Mme de Permon, il faut

qu'elle le mérite. Rien ne peut vous donner une idée de cet intérieur, mon général. Au surplus, interrogez Mme Bonaparte, Mme Joseph, Mme Murat. Ces dames vous diront quelle a été la conduite des enfants de Mme de Permon depuis le commencement de sa cruelle maladie.

— Est-elle donc si malade ? demanda le premier consul avec intérêt.

— Très malade, et les soins les plus attentifs peuvent seuls la guérir et empêcher ses souffrances.

Le premier consul se promenait sans parler. Il était sérieux, sans toutefois témoigner aucune humeur. Enfin il dit :

— Mais sans doute aucune fortune ? Quelle dot apporte la jeune personne ?

— Je ne l'ai pas demandé.

— Tu avais bien raison de dire tout à l'heure que tu étais amoureux fou. Quelle extravagance ! Et moi qui te recommande surtout d'épouser une femme riche, car enfin tu ne l'es pas, toi.

— Je vous demande pardon, mon général, je suis riche et très riche même. N'êtes-vous pas mon protecteur, mon père, ma providence ? Et lorsque je vous dirai que j'aime une jeune fille, pauvre peut-être, mais sans laquelle je sens que je serais malheureux, je suis assuré que vous-même, mon général, vous viendrez à mon aide et que vous doterez ma fiancée.

Le premier consul se mit à sourire.

— Ah ça ! et comment cette maladie t'est-elle venue ? Il y a donc longtemps que tu vas chez Mme Permon ?

— Onze jours aujourd'hui, mon général. Mais il y a plus de deux mois que je m'occupe de sa fille. On m'en avait parlé. Une de nos amies communes avait même désiré faire ce mariage. Mais

alors Mlle Laurette devait épouser une autre personne et, d'après ce qu'on m'avait dit d'elle, je ne voulus pas aller voir sa mère, dans la crainte de devenir amoureux de la fille. Dans l'intervalle, ce mariage s'est rompu. J'ai été revoir Mme de Permon et mon parti a été bientôt pris. Maintenant, mon général, je vais vous donner encore bien plus de prise sur moi, car j'ai agi encore plus en insensé que vous ne pouvez le croire.

Et il lui raconta la scène du matin jusque dans ses plus petits détails. Le premier consul l'écouta dans un profond silence et avec une grande attention.

— Quoique je reconnaisse dans tout ce que tu viens de me dire le caractère de Mme Permon, dit enfin le premier consul, je ne puis m'empêcher de l'approuver dans son raisonnement à mon égard, et le sacrifice que tu lui offrais en véritable paladin du temps des croisades ne pouvait être accepté, en effet, par elle ni par Permon. Au reste, tu m'as placé dans la position de ne pas même te faire de remontrances d'après ce que tu viens de me dire. D'ailleurs tu n'épouses pas ta belle-mère, comme tu l'observes, et si la jeune personne est telle que tu viens de me la dépeindre, je ne vois pas de raison pour être sévère sur l'article de la fortune. Je te donne cent mille francs de dot et quarante mille francs pour la corbeille. Adieu, mon ami, adieu, sois heureux ! dit-il en prenant la main de Junot et la lui serrant avec force.

Et comme il retournait à son bureau, il dit en riant :

— Oh ! tu auras une terrible belle-mère !...

Puis, revenant sur ses pas, il ajouta d'un ton plus sérieux :

— Mais tu auras un bon et digne beau-frère.

XV

Républicanisme de Lucien Bonaparte. — Signature du contrat de mariage.

Quelques jours après la découverte de la conspiration Aréna et Ceracchi, Lucien vint nous voir. Il était fortement préoccupé et ne cacha pas que toutes ces tentatives contre la vie de son frère lui donnaient une vive inquiétude [1].

— Comment prévenir de tels coups ! disait-il. Jacques Clément, Ravaillac, Damien, Jean Châtel, tous ces hommes-là ont toujours exécuté leur projet, parce que leur vie n'était d'aucun intérêt dans ce qui pouvait les arrêter. Si Ceracchi eût été seul, comme c'était d'abord son intention, mon frère n'existerait plus. Il a cru, en s'adjoignant un *représentant du poignard* [2], avoir plus de chances de réussite. Il s'est trompé.

— Mais, observait ma mère, vos réflexions sont effrayantes, car, enfin, comment alors sauver votre frère ?

— Lui seul peut être sa sauvegarde, répondit Lucien. Il est l'homme de la révolution, il doit marcher dans les principes qu'elle a consacrés. Il doit éviter surtout de porter atteinte aux libertés citoyennes. Sa route lui est tracée. Il faut qu'il y marche, ou bien il est perdu et nous

[1] Depuis un an c'était la troisième fois qu'on tentait de l'assassiner. La première fut sur le chemin de la Malmaison, la seconde dans les Tuileries même, et Ceracchi la troisième. Il y eut deux ou trois autres tentatives obscures, plutôt provoquées peut-être que découvertes par la police.

[2] Il avait déjà nommé ainsi tous ceux qui étaient à Saint-Cloud.

perd avec lui. Il n'est pas ici question de chercher à garrotter un peuple libre qui sent sa liberté et en même temps toute sa force, ou bien nous verrons les liens des Lilliputiens rompus par Gulliver.

Junot et mon frère lui firent observer qu'il paraissait trop bien, à la plupart de ses démarches, que le premier consul avait les sentiments d'un bon républicain [1] pour qu'on pût l'accuser justement de ne pas marcher dans la route tracée par ces mêmes sentiments et Junot poursuivit en s'animant :

— On ne doit donc, dit-il, aucune pitié à ceux qui veulent l'assassiner, sous le prétexte qu'ils défendent une liberté illusoire, liberté qu'au contraire le premier consul protège et consolide. Quant à moi, poursuivit-il, j'avoue que je ne dissimule pas mon opinion à cet égard.

— Ni moi, dit Albert ; car je trouve de pareils êtres plus coupables cent fois que Ravaillac et Jacques Clément. Ceux-là avaient, pour les excuser de leur parricide, une raison de religion et de fanatisme, tandis que les hommes d'à présent n'ont qu'un intérêt particulier et spécial. Tous sont ainsi, excepté Ceracchi, et celui-là est fou.

— Cela peut être pour les conspirateurs de cette dernière affaire, dit Lucien, mais, mon cher Permon, ne croyez pas qu'il n'y ait plus en France de ses âmes gardiennes de nos libertés qui sont toujours là comme des sentinelles avancées pour les défendre si on voulait les détruire. Il y a dans cette poitrine, ajouta-t-il d'une voix émue en

[1] Il faut bien remarquer le temps, l'époque et surtout les opinions influencées des personnes qui parlent. Ce n'est pas la seule fois que je montrerai Junot parfaitement de bonne foi dans sa persuasion que Bonaparte était républicain.

frappant fortement sur la sienne, un cœur français et patriote. Mon frère me connaît. Je ne me cache pas à ses yeux — et Junot le sait bien, ainsi que tous ceux qui l'approchent de près — je ne cesse de lui rappeler, avec toute l'énergie d'une âme française et libre, les engagements solennels qu'il a contractés avec la nation au 19 brumaire et dont je me suis porté garant.

Se tournant alors vers Junot, il lui dit :

— Te rappelles-tu la conversation dont tu fus témoin il y a quatre jours ? Eh bien ! je parlerai toujours dans ce sens et nulle crainte ne me fera dévier de mon chemin. Si les hommes dont mon frère s'est entouré dans le gouvernement veulent consentir à l'aider dans des mesures oppressives pour la patrie, je n'augmenterai pas leur nombre et le jour où j'entendrai sonner la dernière heure de la république j'irai chercher une autre terre pour y mourir.

Cette conversation prouve que, dès cette époque, Lucien voulut prévenir la volonté de Napoléon tendant à une centralisation de pouvoir, dont quelques-uns de ses actes pouvaient faire présumer l'établissement. L'entretien dont Junot avait été en effet témoin à la Malmaison avait eu pour objet la discussion de plusieurs choses relatives aux préfets et que Lucien, comme ministre de l'intérieur, ne voulait par ordonner, les trouvant trop arbitraires. Résister à Napoléon, c'était s'exposer à un brisement d'existence. Lucien était son frère à la vérité, mais l'homme était là avant tout. Son ambassade d'Espagne, qui eut lieu quelques semaines après cette conversation, est expliquée pour moi par sa résistance aux volontés de son frère, surtout par sa constance à rappeler au premier consul les promesses jurées au 19 bru-

maire. On comparait déjà le consul de l'an IX au consul de l'an VIII, le général Bonaparte de Toulon et d'Italie, fondant des républiques, filles de la république française, au général Bonaparte cherchant à centraliser le pouvoir dans sa propre patrie. Lucien avait pu entendre des réflexions accompagnées d'un sourire, faites à demi-voix dans le salon de ma mère, par des gens qui n'ajoutaient pas assez de foi aux vocations républicaines pour croire que Bonaparte voulait maintenir le système annoncé par lui au 19 brumaire. Plusieurs étaient même assez sots pour parler de Monck, de Charles II. Lucien entendait tout cela. Il lui revenait de toutes parts de semblables paroles et il voulait empêcher non seulement que le mal fût réel, mais qu'il fût même soupçonné.

Lorsque tout fut calmé par l'arrestation des autres conjurés [1], on s'occupa de terminer mon mariage. Le premier consul avait dit à Junot :

— Sais-tu bien que ton mariage a tenu à peu de chose, mon pauvre Junot ? Car je crois que, si ces coquins-là m'avaient tué, ils ne se seraient guère occupés de ta noce et de ta dot [2].

Le 6 brumaire, la famille de Junot arriva tout entière à Paris et vint le soir même chez ma mère à laquelle il la présenta, à l'exception de sa sœur aînée qui était demeurée en Bourgogne. C'est ce jour-là que j'ai pu apprécier tout ce qu'il y

[1] Topino-Lebrun, Demerville et quelques autres. Le procès fut instruit à la cour criminelle de Paris sur le rapport et la demande du ministre de la police générale.

[2] Jamais le général Bonaparte n'aurait dit un pareil mot trois ou quatre ans plus tôt. Mais arrivé au pouvoir presque absolu, il avait une pensée qui du reste l'a peut-être perdu, mais à laquelle il prêtait une grande force, c'est que les hommes n'étaient dominés et conduits que par la crainte et l'intérêt.

avait de bon, de parfait dans le cœur de Junot. Depuis que Junot venait chez ma mère il avait pu reconnaître la différence immense qui existait dans les manières, dans les habitudes et surtout dans l'éducation, entre ma famille n'ayant jamais habité que Paris et la sienne n'étant jamais sortie du fond de sa province. Il m'aimait trop pour ne pas redouter de trouver en moi un signe qui aurait décelé un sentiment moqueur qui l'aurait rendu malheureux ; et la sollicitude dont il entourait son père, sa mère, sa belle-sœur avait le caractère le plus touchant. Comme il prenait garde de laisser aller la conversation sur des sujets étrangers à ses parents ! Il ne me dit pas une fois :

— Je vous demande d'être une fille pour mon père et ma mère.

Eh bien, je l'ai compris dans sa seule démarche en conduisant sa mère lorsqu'il l'introduisait dans le salon. C'était une si vraie tendresse que celle dont il la couvait pour ainsi dire des yeux, que je ne pouvais pas comprendre un autre mot que celui-ci :

— Vous me rendrez malheureux si vous ne l'aimez pas.

Eh ! qui ne l'aurait pas aimée, cette femme si parfaitement bonne ! Je lui ai voué à l'instant même la tendresse respectueuse d'une fille pour sa mère. Ce sentiment ne fit que s'accroître en admirant ses vertus.

Le lendemain, on passa le contrat. Ce fut seulement dans cet instant que j'appris que mon frère me dotait d'une somme de soixante mille francs, prise sur sa propre fortune. Je connaissais notre ruine, puisque je savais trop bien qu'à la mort de mon père, il ne nous était rien resté et que l'entretien de la maison de ma mère, les frais très coûteux de mon éducation avaient été payés

par les soins de mon frère qui, par son travail, était parvenu à se recréer une sorte de fortune. Je fus donc stupéfaite d'entendre M. Tricard, le notaire de ma mère, lire que j'avais une dot de soixante mille francs, que mon frère me payait à valoir sur ce qui pourrait me revenir de la succession paternelle. M. Lequien de Bois-Cressy, ancien ami de mon père et qui devait épouser ma mère en secondes noces, me dota, comme sa future belle-fille, d'une somme de cinquante mille francs, hypothéqués sur la terre de Lessay qu'il avait en Bretagne. Et mon trousseau, qui en effet était magnifique, fut stipulé pour douze mille francs.

Lorsque je pus rejoindre Albert, je lui demandai l'explication de ce que je venais d'entendre et comment je pouvais me trouver riche — c'était le mot — après avoir été, moi pauvre orpheline, entièrement à sa charge.

— Ne parle pas ainsi, me dit-il en m'embrassant avec cette tendresse fraternelle qu'il m'a toujours témoignée. Ne sais-tu pas que ma mère et toi vous êtes les uniques objets de mon affection et mon seul bonheur ? Je ne vis que pour vous. Il est donc bien simple que le produit de mon travail soit employé comme je le fais. Quant à ce qui t'a paru singulier, c'est fort simple. Tu fais un grand mariage, ma chère enfant, un mariage inespéré ; le général Junot a exigé qu'il y eût communauté de biens entre vous deux. Fallait-il que tu ne misses rien absolument au jeu d'une si belle partie? Non, ma sœur, cela ne pouvait pas être. Je te donne une somme dont je puis disposer. Si jamais nous retrouvons ce que mon père a placé en Angleterre, eh bien, tu me le rendras. Sinon, c'est à toi, je t'en fais don. Mais comme il n'était pas convenable pour toi de recevoir ainsi ta dot en présent, j'ai fait mettre

par Tricard que cela venait de la succession de mon père.

Voici un fait bien simple, mais qui montre à quel point le premier consul avait une mémoire prodigieuse pour les choses même les moins importantes pour lui. Le lendemain (8 brumaire), lorsque Junot fut aux Tuileries pour faire signer son contrat de mariage, il était accompagné, selon l'usage, du parent le plus proche de la future, et mon frère y alla avec lui. Le premier consul le reçut avec une grâce parfaite, le questionna sur son avenir, sur ses prétentions ; lui parla de ma mère avec intérêt et de moi avec une bienveillance qui me toucha lorsque Albert m'en parla à son retour.

Mais voici le singulier de l'entrevue. Il se fit lire le contrat. Lorsqu'il entendit parler des soixante mille francs de la succession de mon père, il fit un mouvement, mais ne dit rien. Il en fit un autre, mais beaucoup moins fort, lorsqu'on parla des cinquante mille francs de M. de Bois-Cressy.

Après que la lecture fut finie, il prit mon frère par le bras et, l'emmenant dans l'embrasure d'une fenêtre, il lui dit :

— Permon, je me rappelle très bien que, lors de la mort de M. Permon, il ne laissa rien du tout. J'allais à cette époque tous les jours chez votre mère, et vous savez sans doute, ajouta-t-il avec un air assez embarrassé, que, dans ce temps-là, je voulais vous marier avec ma sœur, M^me^ Leclerc, et arranger le mariage à venir de M^lle^ Loulou avec ce mauvais sujet de Jérôme, — il ne parla pas du principal mariage qu'il avait voulu faire ce jour-là ; — eh bien, M^me^ Permon me dit que son mari n'avait laissé aucune fortune. Comment cela se fait-il donc ?

Albert répéta au premier consul ce qu'il m'avait déjà dit, en le priant de n'en pas parler. Napoléon le regarda avec une expression indéfinissable.

— Vous êtes un brave garçon, mon cher Permon, vous êtes un brave garçon, j'aurai soin de vous. Vous vous laissez oublier. Pourquoi ne vous ai-je pas vu depuis que je suis aux Tuileries ? Maintenant votre beau-frère vous fera ressouvenir de moi et me fera ressouvenir de vous.

En effet, lorsque, quelques semaines après, Junot sollicita pour Albert une place dans laquelle il pût faire preuve de ses talents administratifs et de son dévouement à la cause du 19 brumaire, le premier consul nomma peu de temps après mon frère à l'une des trois places de commissaires généraux de police qu'il y avait alors en France.

XVI

Lendemain du mariage. — Les camarades de Junot.

Junot était fort attaché à ses camarades. Tout ce qui avait fait partie de l'armée d'Italie et de l'armée d'Égypte était pour lui l'objet d'une amitié plus spéciale. Aussi voulut-il donner à dîner le lendemain de son mariage à huit ou dix de ses frères d'armes. Ma mère, qui voulait toujours lui faire suivre la route de ce qu'elle appelait la *bonne manière*, lui remontra vainement que ce n'était pas l'*usage*, que cela aurait l'air d'un garçon menuisier faisant *le lendemain de noce* à la Courtille. Junot tint bon et ma mère fut obligée, pour tout accorder, d'inviter les amis dont il lui donna les noms.

— Mais viendront-ils chez moi qu'ils ne connaissent pas ? demanda ma mère.

— Sans aucun doute, répondit Junot.

Et des invitations furent aussitôt envoyées à Duroc, Bessières, Lannes, Eugène Beauharnais, Rapp et quelques autres. Junot avait encore des amis en Égypte qui n'étaient pas revenus à cette époque, tels que Belliard, Desgenettes, etc. Quant à ceux qui se trouvaient alors à Paris, ils se rendirent tous à l'invitation de ma mère.

Ce dîner fut extrêmement curieux en ce qu'il offrait pour la première fois la réunion complète de tous les partis. Non seulement les amis de ma mère s'y trouvaient assis à côté de toute la famille Bonaparte, mais il y avait cette fois un accroissement de convives bien intéressant, et c'étaient les hommes que je viens de nommer.

Je ne les connaissais pas alors. Leurs noms avaient bien souvent frappé mon oreille au milieu des cris patriotiques que poussait dans ce temps-là le peuple de France à la nouvelle de quelque triomphe remporté sur les ennemis par ses armées. Mais je ne les avais jamais vus. Je connaissais seulement Moreau, Macdonald et Beurnonville, que pendant quelque temps nous avions rencontrés assez souvent chez Mme Leclerc, et je ne sais pourquoi je n'avais pas pour Moreau cet attachement — je puis dire le mot — qu'avaient éveillé en moi la gloire de Kléber, celle de Hoche et de Masséna. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

J'étais donc très contente de connaître enfin ces hommes qui avaient secondé Bonaparte et lui avaient été à la fois bons camarades et bons ouvriers pour l'aider à construire cet édifice de gloire sous lequel maintenant s'abritait la belle nation de France et narguait de cet asile les peuples

qui avaient voulu l'asservir. J'ai assez fait connaître, je crois, ma façon de penser pour que l'on puisse juger de mes sentiments dans cette journée.

Le général Lannes venait aussi de se marier. Il avait été même plus diligent que Junot, et depuis trois semaines il était l'époux de Mlle Louise Guéhéneuc, personne d'une ravissante beauté. Le général Lannes, alors âgé de vingt-huit ans, avait une taille de cinq pieds cinq à six pouces, svelte, élégante même, le pied, la jambe et la main d'une remarquable beauté. La figure n'était pas belle, mais elle était expressive, et lorsque sa voix exprimait une de ces pensées militaires qui ont produit ces choses par lesquelles il est arrivé à être nommé le Roland de l'armée, « alors, me disait Junot, ses yeux que tu vois si petits deviennent immenses et lancent des éclairs ». Junot me disait aussi qu'il regardait Lannes, sans aucune exception, comme l'homme le plus brave de l'armée, parce que son courage, toujours égal, ne recevait d'accroissement ni d'altération des choses qui influent sur presque tous les militaires. Le même sang-froid qu'il avait en regagnant sa tente, il le possédait en arrivant au feu, au milieu de la mêlée et dans les circonstances les plus difficiles.

A ces avantages inappréciables à rencontrer dans un officier supérieur surtout, Junot me dit qu'il fallait ajouter ceux d'une rapidité de coup d'œil et de conception, d'une justesse d'appréciation, qu'il n'avait rencontrés dans personne après le premier consul. Selon Junot, Lannes était celui qui réunissait le plus de qualités nécessaires pour composer l'homme d'armes parfait. Il avait ensuite de la bonté, de la fidélité en amitié et un réel amour de la patrie, un cœur vraiment français.

Mais des *beaux* jours de la république et des jours de la *belle* république, rien n'ensanglantait ses souvenirs, si ce n'est le sang de l'ennemi [1].

Duroc venait après Lannes dans ceux que Junot me citait. Duroc avait alors, je crois, un an de moins que lui. Il était bien de sa personne, de la même taille à peu près que Lannes et svelte comme lui, mais avec plus de distinction dans les manières. Sa figure pouvait plaire, mais je ne la trouvais pas agréable, et cependant l'amitié que je lui portais devrait aujourd'hui même embellir l'ombre que j'évoque. Duroc avait les yeux assez forts et trop à fleur de tête pour que son regard fût jamais en harmonie avec son sourire ou toute autre expression. Ce qui faisait dire à ceux qui ne l'aimaient point qu'il n'était pas franc. Mais moi, dont il était l'ami bien cher, moi qui puis dire avoir connu son âme mieux que personne peut-être, je puis certifier de toute sa bonté et de tout ce que son caractère avait de parfait. Duroc fut mon ami comme il était celui de Junot. Notre amitié, commencée en 1801, et qui n'eut de terme que celui de sa vie, fut constamment celle d'un frère et d'une sœur. Différentes circonstances me rendirent sa confidente, d'abord malgré lui, mais ensuite de son entier acquiescement, dans une relation qui devait influer en bien, en bonheur sur sa vie et qui en a fait le malheur. De nombreuses lettres de lui, écrites

[1] Une chose remarquable de Lannes fut l'obstination qu'il mit à ne pas vouloir couper sa queue. Ce fut en vain que le premier consul le lui demanda, comme prière même. Il ne voulut jamais retrancher cette partie de sa toilette. Il avait toujours une queue assez grosse et courte, les cheveux coupés en vergette et bien poudrés et pommadés. Sa manie pensa le brouiller avec Junot malgré leur amitié, lorsque celui-ci fit couper les cheveux à la fameuse division d'Arras et par suite à toute l'armée.

de toutes les contrées et que j'ai encore, certifient que la blessure fut longue à se fermer et, bien longtemps après, il ne pouvait pardonner à *ceux* qui avaient brisé du même coup sa vie morale et sa vie politique.

Duroc avait des moyens remarquables. Bonaparte, qui savait juger les hommes, en le distinguant de ses camarades et en l'envoyant pour exécuter ses ordres dans les cours étrangères à une époque où nous n'avions pas seulement à dire : « *L'empereur mon maître vous ordonne de parler ou de vous taire* », comprenait tout ce que pouvait Duroc. J'ai une lettre de lui datée de Pétersbourg, dans laquelle il me parle de l'opinion trop flatteuse que l'on avait de lui dans cette cour. Eh bien, lorsque douze années après l'empereur Alexandre vint me voir, il me parla beaucoup des personnes de la cour de Napoléon que ce dernier avait envoyées près de lui, et son opinion de 1814 sur Duroc fut la même que celle de 1802. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter des faits aussi postérieurs, mais d'ici là j'aurai souvent l'occasion de faire remarquer, avec la preuve écrite à côté, que, bien loin d'être ingrat envers Bonaparte, ainsi que l'avance un peu légèrement M. de Bourrienne, Duroc lui était dévoué comme plusieurs de ses fidèles.

Quant à sa figure, je l'ai déjà à peu près esquissée. Ses cheveux étaient noirs ainsi que ses yeux. Son nez, son menton, ses joues, tout cela avait le défaut de ses yeux et était trop arrondi, ce qui ne donnait rien d'arrêté à ses traits et répandait même une sorte d'indécision sur sa physionomie. Sa taille était au-dessus de la moyenne, svelte, élégante, et fort distinguée.

Le colonel Bessières, car alors il n'avait encore que ce grade, était mis à cette époque au rang des

amis intimes de Junot [1]. Son âge était le même que celui de tous ses camarades. Il était plus grand que Lannes. Comme lui, il était du Midi, et comme lui aussi son accent ne laissait à cet égard aucun doute. Il avait de belles dents, des yeux qui louchaient un peu, sans que cela fût désagréable, et une tournure qui était plutôt bien que mal ; mais comme le général Lannes il avait la manie de la poudre. La différence qu'il mettait dans sa coiffure était dans la coupe des cheveux. Ils étaient de chaque côté en petites oreilles de chien, et sa queue, longue et mince comme une queue à la prussienne, remplaçait chez lui le *catogan* de Lannes. Il était alors colonel des guides, c'est-à-dire des chasseurs à cheval de la garde consulaire, conjointement avec Eugène Beauharnais. Ils logeaient ensemble et le bruit du monde racontait qu'ils étaient tous deux très friands de toutes les joies que peuvent procurer la fortune et la jeunesse.

Eugène Beauharnais n'était encore qu'un enfant, mais déjà à cette époque il promettait d'être ce qu'il fut plus tard, un charmant et aimable garçon, à l'exception de ses dents qui étaient affreuses comme celles de sa mère. Toute sa personne offrait un ensemble d'élégance d'autant plus attrayant qu'il y joignait une chose qui se trouve rarement avec elle, c'était de la franchise et de la gaieté dans toutes ses façons. Il était rieur comme un enfant, mais jamais son hilarité n'eût été provoquée par une chose de mauvais goût. Il était aimable,

[1] Depuis, cette amitié se refroidit. J'en ai toujours déploré la cause, aussi futile et aussi ridicule que possible, surtout entre deux hommes tels que Bessières et Junot, tous deux jeunes bourgeons du même arbre et devant habiter sous son ombre. J'ai été juge entre eux deux, et je dois dire que je n'ai pas toujours donné raison à Junot.

gracieux, fort poli sans être obséquieux et moqueur sans être impertinent — talent fort perdu, soit dit en passant. Il jouait très bien la comédie, chantait à ravir, dansait comme avait dansé son père [1], qui en avait attrapé un surnom, et était enfin un fort agréable jeune homme. Il fit la conquête de ma mère à qui il voulait, je crois, plaire, et en cela il réussit complètement.

Rapp était alors ce qu'il fut vingt ans plus tard, sauf quelques blessures de plus et un énorme ventre. Il a eu beau passer par toutes les étamines, par tous les creusets des cours française et étrangères, il est toujours demeuré un excellent homme au cœur bon, à l'écorce non pas rude, mais mal travaillée, et l'être le plus gauche, le plus maladroit pour jouer le rôle d'homme du monde, que Dieu ait mis sur terre. Toutefois il était aimé, considéré, parce que Rapp était en effet digne de l'être. Si, dans les cours, il ne perdit pas cette enveloppe rude et grossière qui le couvrait, il conserva aussi intacte et pure une belle âme et un bon cœur. J'en ai eu des preuves ainsi que Junot, et je les produirai en leur lieu.

Berthier était celùi de tous les amis de Junot que je désirais le plus connaître. Je l'avais bien vu, souvent même, chez Mme Visconti, mais c'était toujours en courant, pour ainsi dire, et à cette époque le nom de Berthier était tellement attaché à celui de Bonaparte qu'en le prononçant on croyait rappeler pour le moins Parménion. Avec

[1] On l'appelait *Beauharnais le beau danseur*. Quoique les Beauharnais fussent des gens bien nés, ils ne pouvaient pas monter dans les carrosses du roi et *jamais* Joséphine — Mme de Beauharnais — ne fut présentée. Son mari n'était invité aux bals de la cour qu'en sa qualité de beau danseur. La reine dansait souvent avec lui.

ma jeune imagination je faisais poser des personnages, je les habillais et puis je les faisais agir, parler. Que de fois il est arrivé que mes compositions se trouvaient entièrement imaginaires !

Berthier a laissé de lui une telle quantité de portraits, parmi lesquels il s'en trouve beaucoup de ressemblants, qu'il est inutile de parler de sa figure. Cependant, pour les plus curieux, je dirai qu'il était petit, mal bâti, sans être cependant contrefait, ayant une tête un peu trop forte pour son corps, des cheveux crépus plutôt que bouclés, d'une couleur qui n'était ni noire ni blonde, des yeux, un nez, un front, un menton, tout cela à sa place, mais formant un ensemble qui n'était pas beau ; des mains naturellement laides et qu'il rendait effroyables en rongeant continuellement ses ongles au point d'avoir ses doigts presque toujours saignants, des pieds à l'avenant, excepté qu'il n'en mangeait pas les ongles. Ajoutez qu'il bredouillait fort en parlant et faisait non pas des grimaces, mais des mouvements tellement singuliers par leur vivacité, qu'il en était fort amusant pour ceux qui ne prenaient pas un intérêt direct à sa dignité. Voilà pour sa personne [1]. Quant à lui-même, c'est-à-dire à son cœur, son âme, et puis cette grande partie appelée en nous *l'entendement*, je parlerai plus tard du jugement que j'en ai porté *moi-même*. En attendant que j'en sois arrivée là, je dois dire qu'il était un fort excellent homme, quoique d'une faiblesse qui dénaturait en lui mille qualités que la nature, en bonne mère, lui avait départies. Mais que Berthier mérite ce que plusieurs biographies ont dit, voilà ce que je nie. Il

[1] Il était le plus laid des trois frères. César était mieux que lui et Léopold mieux que César. Mme d'Ogéranville, leur sœur, ressemblait à Berthier.

aimait non seulement Napoléon, mais il était fort attaché à beaucoup de ses frères d'armes. Il bravait même l'humeur de l'empereur pour lui parler de ceux de ses amis qui avaient commis des fautes. J'aurai beaucoup à dire là-dessus et beaucoup à prouver. Berthier était un bon homme, dans toute l'acception du mot.

— Le meilleur, le plus cher de mes amis, me dit Junot à mesure que tous ses camarades m'étaient présentés par lui, n'est pas ici dans ce moment. Il est encore en Italie, mais bientôt il va revenir avec sa femme à laquelle je veux vous présenter et dont il faut demander l'amitié en lui donnant la vôtre, car le mari et moi nous nous aimons comme deux frères !

C'était le général Marmont.

Junot avait prié ma mère d'inviter aussi M. de La Valette. Je ne sais pas trop ce qu'il était alors, je ne me rappelle même pas s'il était encore aide de camp du premier consul. Il avait déjà cette tournure burlesque que nous lui avons toujours connue. Bâti en manière de Bacchus, avec de petites jambes soutenant un ventre qui promettait, et puis une figure comique à cause de ses petits yeux, de son nez pas plus gros qu'un pois, placé au milieu de deux grosses joues, et tout cela entouré d'une chevelure dont l'on pouvait compter non pas les mèches, mais les individus. Un jour, en Égypte, je ne sais plus qui [1], dans l'état-major du général en chef, paraît un matin au déjeuner avec un crêpe noir au bras :

— Qui as-tu donc perdu ? demande le général.

Le meneur de deuil répond d'un ton solennel :

— Mon général, *l'Indomptable* est tombé au désert.

[1] C'est ou Bourrienne ou Junot. Je n'ai plus maintenant le nom présent à mon souvenir.

Or, il faut savoir que chaque cheveu de M. de La Valette avait reçu un nom. L'un s'appelait *l'Invincible*, d'autres *le Redoutable*, *le Courageux*, un enfin se nommait *l'Indomptable*, et cela parce que le peu de crins qui croissaient sur son chef se regimbaient toujours, non pas contre le peigne vraiment — qu'aurait-il été faire là ? — mais contre la jolie petite main blanche [1], aux ongles roses et bombés, qui les rabattait continuellement. Ces malheureux cheveux, toujours en l'air, étaient donc fort connus de tout l'état-major et, lorsque l'un d'eux passait de vie à trépas, on lui faisait un service. L'Indomptable étant donc *tombé*, on en avait pris le deuil.

Maintenant il faut dire ce qu'il y avait dans cette personne qui, avec une tournure qui prêtait à rire, ne laissait jamais aller au delà des bornes qu'elle-même voulait bien poser.

M. de La Valette était, dans l'acception littérale du mot, un homme d'esprit. Il contait avec grâce une foule d'anecdotes qu'une mémoire très heureuse lui fournissait abondamment. Il avait beaucoup vu, beaucoup retenu, et joignait à son esprit naturel et fort bien cultivé un don assez rare que la nature n'accorde qu'à ses favoris, c'était une grande douceur de pensée avec du brillant, du piquant dans les idées et dans la narration. Sans doute, M. de La Valette n'était pas un homme supérieur — du moins n'est-ce pas là mon sentiment. — J'avoue que je suis un peu difficile pour accorder cette dénomination-là. M. de La Valette était un homme d'esprit, mais voilà tout. L'horrible et infâme persécution dont il a été l'objet l'a obligé de se sauver du torrent pour n'être pas

[1] M. de La Valette avait une main dont une femme aurait été vaine.

englouti sur une éminence, au sommet de laquelle lui-même n'aurait jamais songé à monter, s'il fût resté calme et tranquille dans sa maison. Il avait des qualités essentielles, il était bon père, bon mari et fidèle ami. Il portait même cette qualité quelquefois trop loin, comme je pourrais le prouver.

Son mariage eut une couleur assez singulière. Il épousa, peu de jours avant de partir pour l'Égypte, Mlle Émilie de Beauharnais, fille de M. le marquis de Beauharnais, beau-frère de Mme Bonaparte. Cette jeune personne était difficile à marier en raison de la position de ses parents. Ils avaient divorcé, le père pour épouser une chanoinesse allemande, la mère pour épouser un nègre. De ce bienfait *divorcial*, il était résulté que la pauvre fille qui, du reste, n'avait aucune fortune, n'était pas facile à pourvoir. Cependant elle était ravissante de beauté, douce, bonne et parfaitement élevée, grâce aux soins de sa tante. Enfin M. de La Valette se prit d'amour pour elle, ce qui était fort dans l'ordre. Ce qui l'était moins, c'est qu'elle y répondit de tout son cœur. Le mariage se conclut et le mari partit pour l'Égypte, laissant en Europe la plus charmante des femmes.

A toutes les querelles matrimoniales de ses deux mères et de ses deux pères, le noir compris, la pauvre enfant abandonnée avait gagné de n'être préservée de rien. Aussi, quoiqu'elle eût dix-huit ans, elle n'avait pas été inoculée et, comme le fléau de la petite vérole trouve de l'attrait à s'attaquer à un beau visage, l'armée n'était pas en vue de Malte que Mme de La Valette, heureuse encore d'avoir échappé à la mort, avait changé son visage pour un autre.

Elle fut désespérée et d'abord voulut mourir. Elle se trouvait hideuse et, en effet, elle était fort

changée. Mais ensuite les rougeurs s'effacèrent, les traces devinrent moins visibles et elle finit par s'habituer à son changement. Le fait est qu'il n'était pas tellement fort qu'elle dût s'en désoler autant, et beaucoup de femmes se seraient fort bien arrangées des restes de sa beauté. Elle avait toujours une peau éblouissante, de belles dents, un doux regard, une belle taille ; enfin, tout bien considéré, elle était encore une belle femme, mais elle n'était plus celle qu'avait épousée M. de La Valette. Elle eut l'attention de lui envoyer son portrait en Égypte. Je crois que les Anglais le prirent. Quant à l'impression qu'il a dû ressentir en ne trouvant pas ce qu'il avait laissé, je ne crois pas que sa délicatesse ait jamais fait douter à sa femme que son attachement en fût altéré. Mais j'ai des raisons de croire qu'elle le supposait. Sa douceur l'empêchait de le lui laisser entrevoir. Mais des larmes continuelles, des tristesses profondes, un dégoût de la vie fortement exprimé, ont souvent fait passer de mauvais moments à ce bon et excellent La Valette, qui aurait voulu, au prix de son sang, que sa femme fût heureuse. J'ai eu là-dessus des détails qui rendent pour moi l'action de M^me^ de La Valette vraiment belle. Voilà ce qui me porte à l'admirer, et non pas ce qu'on appelle sottement un *dévouement.* Le code qui était là répondait d'elle ; mais, avec une persuasion telle que celle qu'elle avait, il y a dans le cœur bien de la générosité et de la grandeur.

Le lendemain de mon mariage, Lucien, qui alors était ministre de l'intérieur, n'avait pas pu venir dîner, mais toute la famille Bonaparte s'était réunie pour me fêter. M^me^ Murat avait fait un effort et, quoiqu'elle fût au moment d'accoucher, elle était venue. Elle avait mis une robe de velours

noir, me dit-elle, « pour cacher sa rotondité ». En effet elle était énorme. Quant à Mme Leclerc, elle était, comme toujours, *la belle des belles*. Je l'ai déjà dit et je le dis encore, on n'a pas vu Mme Leclerc dans sa beauté, si on ne l'a vue qu'à son retour de Saint-Domingue. Mme Bacciochi avait ce jour-là une toilette dont j'ai gardé le souvenir. « Elle avait présidé le matin, nous dit-elle, une Société littéraire où elle voulait admettre toutes les femmes d'esprit de sa société, et le sujet qui avait été l'objet de la discussion était le costume des dames admises. »

— J'avais fait un plan, ajouta-t-elle, et, pour mieux le faire comprendre, je l'ai mis d'abord à exécution. Ces dames auront cet habit.

Or il faut savoir qu'elle était coiffée avec un voile de mousseline brodé en soie de toutes couleurs, broché d'or, tortillé autour de sa tête, et puis une guirlande de laurier à la manière de Pétrarque et du Dante juchée là-dessus. Une tunique fort longue avec une jupe à demi-queue par-dessous. Peu, ou je crois point de manches et, par-dessus tout cela, un immense châle en manière de manteau. C'était une toilette où il y avait du juif, du grec, du moyen âge, du romain, de tout enfin, excepté du bon goût français. Voir Mme Bacciochi affublée de la sorte ne m'étonnait guère, j'y étais habituée ; mais lui entendre dire que ce serait le costume d'honnêtes chrétiennes craignant Dieu, oh ! pour celui-là, il n'y avait pas moyen d'y résister.

XVII

M^me^ Junot est présentée à M^me^ Bonaparte et au premier consul.

Le surlendemain de mon mariage, je fus présentée à M^me^ Bonaparte et au premier consul. Ce fut une grande affaire pour ma mère. Elle s'occupa de ma toilette avec un soin plus minutieux que dans les jours où elle avait le plus de coquetterie pour elle-même. Une chose l'offusquait beaucoup, c'est qu'il n'y avait nulle étiquette, nul cérémonial.

— *Il fait cependant le petit roi,* disait ma mère.

Le fait est que l'intérieur de la famille du premier consul était alors celui d'un homme fort riche. Mais, du reste, nulle distinction n'existait pour les femmes de ses ministres ou celles des officiers attachés à sa personne. A cette époque, M^me^ Bonaparte n'avait même pas de *dames de compagnie,* comme elle en eut depuis pour préluder aux dames du palais. M^me^ de Luçay, M^me^ de Lauriston n'étaient pas encore en fonction.

Ce fut en sortant de l'Opéra que nous nous rendîmes aux Tuileries. Pour ne pas arriver trop tard, nous laissâmes à moitié le ballet de Psyché. Le cœur me battait violemment. Je redoutais beaucoup l'accueil du premier consul, devant une foule de personnes que je ne connaissais pas et qui seraient sûrement sans indulgence pour une jeune femme qui ne tenait à elles par aucun lien de parenté et même de société. J'avais prié M. de Caulaincourt de venir ce soir-là pour me donner un peu de courage ; mais il n'avait pu quitter une de ses filles qui était fort souffrante. J'arrivai donc aux Tuileries fort agitée de me trouver ainsi toute

seule dans une occasion aussi importante de ma vie de jeune femme. Il était dix heures. Nous descendîmes au pavillon de Flore, à cette porte qui précède celle de l'angle et qui s'est depuis appelée si longtemps *porte de l'impératrice*. Comme nous montions les cinq ou six marches qui sont en avant de la porte de gauche qui mène aux appartements du rez-de-chaussée, nous rencontrâmes Duroc et Rapp qui descendaient.

— Comme vous venez tard ! nous dit Duroc, il est près d'onze heures !

— Ah ! reprit le brave Alsacien, Mme Junot est une *merveilleuse !* Elle va faire de notre bon Junot un incroyable.

Et puis il se mettait à rire d'un rire qui ébranlait les voûtes.

— Mme Bonaparte m'a dit de venir ce soir après l'Opéra, répondit Junot qui voyait que je faisais mine de vouloir m'en aller. Et je ne pense pas qu'il se soit écoulé bien du temps depuis la sortie du spectacle.

— Cela est tout à fait différent, dit Duroc. Dès que Mme Bonaparte t'a donné et le jour et l'heure...

Dans ce moment la porte battante de l'appartement de Mme Bonaparte s'ouvrit et quelqu'un descendit rapidement. C'était Eugène de Beauharnais. Sa mère l'envoyait, parce que, ayant entendu rouler une voiture dans l'intérieur de la cour, qui était alors bien plus petite qu'elle ne l'est aujourd'hui, et ne voyant arriver personne, elle avait craint que, par une méprise que l'heure pouvait autoriser, on ne m'eût dit qu'elle ne recevait pas. Je fus sensible à cette attention, d'autant plus que le messager était bien fait par lui-même pour inspirer de la confiance à qui aurait craint de ne pas rencontrer un regard bienveillant.

M. de Beauharnais me donna la main et nous entrâmes enfin dans ce grand salon qui alors était meublé de jaune et que nous connaissons si bien, nous autres femmes de ce temps-là.

C'est un des souvenirs de ma vie le plus profondément gravé dans mon esprit, que celui de cette première présentation. Je dirais bien pourquoi, mais ce serait long et puis je n'ai pas pris l'engagement de donner de ces explications qui ne tiennent pas à l'intérêt que j'ai commencé à éveiller. Je parlerai donc seulement de ce qui se passa dans cette soirée très mémorable pour moi.

En entrant dans ce vaste salon, je ne vis personne, d'abord par l'effet de mon émotion, ensuite parce que la pièce était seulement éclairée par deux faisceaux de bougies placés sur la cheminée et entourés d'une gaze pour adoucir la lumière, ce qui répandait une demi-obscurité dans le reste de la pièce. Mais je me remis bientôt, et cela, par l'effet d'un mot d'Eugène de Beauharnais. Il serra mon bras passé sous le sien — car alors nous ne savions pas beaucoup ce que c'était que de donner la main — et me dit :

— N'ayez donc pas peur ! ma mère et ma sœur sont si bonnes.

Ce peu de mots me fit tressaillir. Sans doute je pouvais avoir l'émotion que toute jeune femme éprouve en étant présentée à des personnes inconnues, qu'elle sait avoir quelque raison d'être peu indulgentes. Mais que ces dames me fissent *peur*, c'était autre chose. Je rappelai alors ce *moi* dont parle Platon et mes esprits retrouvèrent leur équilibre. Cette phrase d'Eugène de Beauharnais me servit merveilleusement. Tout cela avait été fort rapide et pendant ce petit colloque nous traversions la vaste pièce.

Mme Bonaparte était à cette même place qu'elle occupait alors comme maîtresse de maison bourgeoise et où depuis elle s'est assise comme souveraine du monde. Alors elle était là tout simplement devant un métier à tapisserie, faisant un ouvrage dont les trois quarts sortaient des mains de Mlle Dubuquoy, et dont j'ai fort le soupçon que la bonne femme lui avait inspiré le désir de s'occuper en lui répétant combien la reine Marie-Antoinette était habile à ces sortes d'ouvrages.

De l'autre côté de la cheminée était Mlle Hortense de Beauharnais, aimable, douce, bienveillante jeune fille, et puis si agréable avec sa taille de nymphe, ses beaux cheveux blonds, ses gracieuses manières, sa douce parole. Elle plaisait impérativement. C'est le charme de la bonté et d'un grand attrait, il commande.

Le premier consul était debout devant la cheminée, les mains derrière lui et se dandinant comme il en avait déjà pris l'habitude. Ses yeux étaient braqués sur moi et, dès que ma propre vue se fut débrouillée, je les aperçus inspectant chacun de mes mouvements avec une attention scrupuleuse qui ne contribua pas à me rassurer. Mais j'avais pris mon parti et, dès ce même soir, je résolus avec moi-même de ne pas me laisser dominer par une terreur fantastique, ou bien avec un tel homme j'étais perdue.

Mme Bonaparte se leva, vint à moi, me prit les deux mains, m'embrassa et me dit que je pouvais compter sur l'amitié qu'elle me promettait :

— Je suis depuis trop longtemps l'amie de Junot, poursuivit-elle, pour que sa femme ne trouve pas en moi les mêmes sentiments, surtout lorsqu'elle est comme celle qu'il a choisie.

— Oh, oh ! Joséphine, dit le premier consul,

comme tu vas vite en besogne ! Et sais-tu si ce petit lutin-là vaut assez pour qu'on l'aime ? Eh bien, mam'selle Loulou — vous voyez que je n'oublie pas le nom de mes anciennes amies, — est-ce que vous n'avez pas une bonne parole pour moi ?

Il m'avait pris la main et, m'attirant à lui, il me regardait avec une attention qui me fit baisser les yeux. Mais, comme je l'ai dit, mon parti était arrêté.

— Général, lui répondis-je en souriant, ce n'est pas à moi à parler la première.

Le froncement de sourcil aurait été imperceptible pour tout autre que pour moi, mais depuis longtemps je connaissais ce visage. Il sourit presque aussitôt et dit :

— Bien, très bien riposté... Oh ! la tête de la mère... A propos, et comment se porte-t-elle, Mme Permon ?

— Mal, général, elle est fort souffrante. Depuis deux ans sa santé est même dérangée assez sérieusement pour nous donner de vives inquiétudes.

— Ah ! vraiment, c'est à ce point ! J'en suis fâché, très fâché... Vous lui ferez mes amitiés. C'est une mauvaise tête, une tête du diable [1] ! Mais elle a du cœur et une âme généreuse.

Je retirai ma main qu'il avait retenue pendant tout ce temps-là et j'allai m'asseoir près de Mme Bonaparte. La conversation devint générale ; Duroc rentra, et ce fut à dater de cette soirée que je pris de lui cette opinion qui a été le fond de l'amitié que je lui ai toujours conservée. Mme Bonaparte parlait peu de ce qu'elle ne savait

[1] J'ai déjà dit que je conserverais toujours la tournure de phrase de Napoléon et sa manière de dire. Elle avait cela d'original qu'elle était à la fois orientale et bourgeoise.

pas, ce qui empêchait de s'apercevoir de la faiblesse de son esprit. Et puis sa fille était là et, sans parler plus qu'une jeune personne ne le doit faire habituellement, elle soutenait la conversation sur des sujets agréables à tout le monde. D'ailleurs les événements, à cette époque, se pressaient en foule et suffisaient seuls à l'entretien. On attendait M. de Cobentzel à Paris, on parla de son arrivée, mais nullement sous le rapport politique. Mme Bonaparte nous dit qu'elle avait entendu parler quelqu'un avec étonnement de la ressemblance du comte Louis de Cobentzel avec Mirabeau.

— Qui t'a dit cela ? demanda le premier consul en se retournant vivement vers sa femme.

— Je ne me le rappelle plus positivement. Je crois que c'est Barras.

— Et où Barras a-t-il vu M. de Cobentzel ? Mirabeau !... Il était laid ! M. de Cobentzel est laid... voilà tout... Eh, parbleu, tu t'en souviens, toi, Junot ! Tu étais avec moi lors de notre fameux traité, et Duroc aussi. Mais vous n'avez pas vu Mirabeau, vous autres. C'était un coquin, mais un habile coquin ! Il a fait à lui seul plus d'ouvrage contre les anciens maîtres de cette maison, que les états généraux tous ensemble. Mais c'était un coquin !

Et le premier consul prenait une prise de tabac, en répétant :

— C'était un mauvais homme... trop taré pour être tribun du peuple... Ce n'est pas, ajoutait-il en souriant, que dans mon tribunat il n'y en ait quelques-uns qui le valent en mauvaise conduite et en sont loin comme talent. Pour le comte Louis de Cobentzel...

Il prit encore une prise de tabac, puis il allait reprendre sa phrase où il l'avait laissée, mais il

s'arrêta comme frappé d'une réflexion subite. Il songea peut-être que le premier magistrat de la république ne pouvait pas ainsi donner son opinion sur un homme qu'une grande puissance venait de nommer pour traiter avec lui. Quelle que fût sa pensée relativement à M. de Cobentzel, quelque peu d'estime qu'il pût avoir pour son caractère personnel, l'homme privé disparaissait devant l'homme public que son souverain venait de charger de ses plus puissants intérêts et de nommer dernièrement à la haute dignité de chancelier de cour et d'État. Le général Bonaparte s'arrêta donc à moitié d'une phrase commencée et, se retournant vers moi, il me dit :

— J'espère que nous vous verrons souvent, Mme Junot. Mon intention est de former autour de moi une nombreuse famille, composée de mes généraux et de leurs jeunes femmes. Elles seront les amies de la mienne et d'Hortense, comme leurs maris sont mes amis. Cela vous convient-il ? Je vous avertis que vous aurez peut-être des mécomptes si vous croyez trouver ici tous vos beaux amis du faubourg Saint-Germain. Je ne les aime pas. Ils sont mes ennemis et me le prouvent bien, car ils me déchirent. Au surplus, dites-leur, puisque votre mère vit au milieu d'eux, dites-leur que je ne les crains pas. Je n'ai pas plus peur d'eux que des autres.

Cette phrase, dite avec aigreur, me fit de la peine, par deux motifs. D'abord elle était désobligeante tout à la fois pour Junot et pour moi. Il semblait que le premier consul lui reprochât d'avoir été prendre une femme dans un monde ennemi et que j'arrivais près de lui armée de dispositions hostiles. Aussi ne me fut-il pas possible de retenir une réponse peut-être vive.

— Général, répondis-je, permettez-moi, si je m'oubliais au point de faire ce qui ne regarde nullement une femme et encore moins celle du général Junot, de ne porter, de votre part, à mes amis, que des paroles de paix et d'union. Je sais que ceux que je vois ne désirent pas autre chose.

Et cela était vrai.

XVIII

Mme Bonaparte et le premier consul invités au bal de noce.

J'ai déjà dit que ma mère avait décidé qu'elle donnerait un bal dans la quinzaine qui suivrait mon mariage. Elle tenait à cet ancien usage et quoiqu'elle fût très élégante et suivît exactement la mode du moment, elle ne voulut pas abandonner son projet de *bal de noce*.

Un jour donc — c'était quatre ou cinq jours après mon mariage — nous avions dîné chez ma mère. Elle se trouvait bien et voulut s'occuper des préparatifs de son bal.

— Je veux qu'on n'en donne pas un plus joli d'ici à longtemps, dit-elle en s'arrangeant sur son canapé. Ma maison est bien petite, mais ce sera une corbeille de fleurs enchantée. Allons, reprenez votre ancienne place au secrétaire, madame Laurette, et faisons la liste à nous deux, car il faut inviter tous les amis de ton mari.

Junot se leva et fut lui baiser la main.

— Mais sûrement, dit ma mère, vos amis sont maintenant les miens. Seulement il y en a qui jurent trop fort. Laurette dit que, lorsque vous êtes en colère, cela ronfle aussi pas mal. Il faut

vous corriger de cette vilaine habitude. C'est odieux pour des gens qui mangent à table.

Junot se mit à rire et me menaça du doigt. Je rougis jusqu'aux yeux.

— Quoi ! parce qu'elle m'a dit que vous juriez ! dit ma mère. Mais j'espère bien que, parce qu'elle s'appelle *M^me^ Junot*, elle ne cessera pas d'avoir confiance en moi, de me dire ses joies et ses chagrins. Elle n'a pas encore assez fait connaissance avec votre oreille pour que vous me remplaciez. Et puis une oreille maternelle ! Où donc est celle qui écoute mieux ? Au surplus, ajouta ma mère, elle m'a dit aussi que vous l'aimiez bien... Mais, voyons, il est tard, et le loto ne se fait pas, écrivons.

Ce malheureux loto donnait une attaque de nerfs à Junot, à Albert et à moi, chaque fois — et cela arrivait tous les jours — qu'on apportait la grande table ronde et le bienheureux sac de taffetas vert. Quand on sonnait, Junot ne disait rien, mais aussitôt que le mouvement causé par les domestiques qui disposaient la table et les tableaux pouvait le dissimuler, il faisait signe à mon frère et tous deux sortaient par ma chambre pour aller au spectacle, puis Junot venait me reprendre. Mais ils ne faisaient cela l'un et l'autre que lorsque ma mère avait assez de monde pour faire sa partie. Dans ce temps-là, non seulement le respect pour nos parents nous empêchait d'être malhonnête avec eux, mais nous en agissions ainsi pour ne pas leur donner de chagrin. Ma mère, par exemple, dont la sensibilité était extrême, aurait pleuré si elle avait pu croire que mon frère, quoiqu'il eût vingt-huit ans, avait, en sortant au moment où le loto commençait, l'intention de décliner son autorité. Nous connaissions sa susceptibilité, et nous prenions le plus grand soin de ne pas la

froisser ; nous n'avions pas le ridicule, lui et moi, de prétendre *n'être pas menés*. Junot nous secondait si bien qu'il semblait être son troisième enfant. Lorsqu'elle parla du loto en me disant d'aller au secrétaire, Junot, qui avait franchement confessé son aversion pour le dauphin, le ballon et toutes les gentillesses du loto, vint à moi et me dit qu'il allait faire la liste. Après avoir inscrit les femmes, en tête desquelles étaient Mme Bonaparte et Mlle de Beauharnais, on arriva aux hommes. Junot avait la main posée et n'attendait que le nom que ma mère allait dire pour écrire.

— Le premier consul de la république française une et indivisible !... N'est-ce pas comme cela que vous parlez ? dit ma mère.

— Le premier consul ! nous écriâmes-nous tous trois.

— Eh ! oui, le premier consul. Que trouvez-vous de si étonnant là-dedans ? Croyez-vous donc que je suis Corse pour la *vendetta ?* D'abord cela m'ennuie de ne pas aimer les gens. Et puis ensuite...

— Ensuite, dit Junot en riant, vous pensez que peut-être vous avez plus de torts que lui.

— Non pas, non pas ! s'écria ma mère ! Ah ! pour celui-là, par exemple, c'est une autre affaire ! C'est bien lui qui a tort, mille fois tort. Et comment pouvez-vous dire cela, mon cher enfant, vous qui avez été témoin de toute cette histoire ? Non, non, le général Bonaparte *a tort* envers moi. Mais j'ai pensé que Laurette va maintenant avoir avec lui des rapports journaliers et que peut-être cette sorte de brouillerie qui existe entre nous pourrait produire un effet désagréable pour elle et j'ai voulu le prévenir. N'ai-je pas bien fait ?

Nous embrassâmes ma mère.

— Oui, mais ce n'est pas tout d'inviter, il faut être accepté. Croyez-vous qu'il vienne ?

— J'en suis sûr ! s'écria Junot. Tenez, demandez à Laure combien il lui a parlé de vous avec intérêt lorsqu'il a été question de votre maladie et de vos souffrances.

Je l'avais raconté à ma mère, qui me l'avait fait répéter plus de dix fois.

— Et vous lui avez donc dit que j'étais bien malade ? De manière qu'il va croire que je suis mourante. Il s'attend à voir un spectre.

Et, pendant qu'elle disait cela, elle se regardait, en souriant, dans une grande glace qui était en face de sa chaise longue et arrangeait les boucles de jais de ses cheveux. Elle était encore charmante.

— Eh bien, maman, dites-moi l'heure qui vous conviendra le mieux. Donnez-moi vos ordres et je viendrai vous chercher, lui dit Junot, enchanté de ce rapprochement entre sa belle-mère et son général bien-aimé.

Ma mère se redressa sur ses coussins et, regardant Junot avec un air d'étonnement tout à fait risible :

— Me chercher ? Et pour aller où ?

— Mais, répondit Junot, tout aussi surpris de la question, pour aller aux Tuileries faire vous-même vos invitations au premier consul, et à M^me^ Bonaparte.

— Mon cher Junot, dit ma mère avec un sérieux et un sang-froid admirables, vous êtes tout à fait, mais tout à fait, complètement fou.

— Il me semble, maman, que ce que je dis est pourtant fort sensé et ne peut être même plus raisonnable, répondit Junot, un peu blessé de l'apostrophe.

— Et moi, je vous dis que vous êtes fou. Com-

ment, vous voulez que j'aille moi-même demander au général Bonaparte de revenir chez moi après lui avoir dit de n'y plus rentrer ?

— Mais, puisque vous l'invitez, il me semble qu'il n'y a pas de distinction à faire.

— Je vous demande pardon, il y en a une fort grande et le général Bonaparte vous dirait lui-même le premier qu'elle existe pour lui comme pour moi. Vous pensez qu'il viendra, je le veux croire aussi. Mais enfin, s'il ne voulait pas revenir chez moi, s'il me refusait, il serait bien plus libre de le faire sur une invitation écrite que sur une invitation verbale. Il a encore assez de vergogne, à ce que je présume, pour ne pas me faire à moi une impertinence en face.

— Mais comment allez-vous donc l'engager, demanda Junot avec un accent impossible à rendre.

— Eh vraiment ! comment voulez-vous que je m'y prenne ! Je vais lui envoyer une invitation comme à tous les autres. Seulement elle sera écrite à la main, je la ferai moi-même, de ma belle griffe blanche, qu'il connaît bien, et ce sera plus de besogne que je n'en aurai fait depuis trois ans. Demandez à Loulou.

Junot marchait à grands pas dans la chambre et disait :

— Mais cela ne se peut pas ! Il vaut bien mieux ne pas l'inviter ! Quelle idée ! Il va croire que vous voulez lui faire une impolitesse.

— Mais il se tromperait beaucoup ! Comment, une impolitesse ? Du tout, il ne pensera pas cela et vous verrez que lui-même, après avoir reçu une lettre d'invitation, fera comme tous les hommes bien appris, il viendra me voir une fois avant le bal, ou bien il fera mettre une carte à ma porte.

— Comment ! dit Junot dans le plus grand étonnement, vous croyez qu'il a des cartes de visite ?

— Et pourquoi n'en aurait-il pas ? répliqua ma mère avec le plus beau sang-froid. Comment, mon cher enfant, parce que Bonaparte gagne des batailles, vous ne voulez pas qu'il fasse de visites ?

Il y avait déjà longtemps que l'envie de rire m'oppressait à un tel point que j'en souffrais réellement. Albert avait, depuis le premier mot, donné carrière à la sienne. A cette dernière interpellation, mais plus encore à l'air stupéfié de Junot, qui regardait avec la bouche à moitié ouverte sans pouvoir répondre, je me laissai aller à un accès de folle gaieté. Ce qui la redoublait encore était le sérieux de ma mère et de Junot. Depuis quelque temps ma mère s'était imaginé qu'elle aimait le tabac et, à ma grande désolation, une petite tabatière en écaille noire et or fut admise comme commensale de la maison. Ma mère, qui n'avait jamais mis de cette vilaine poussière dans son nez, y était la plus maladroite personne du monde. Ses petits doigts blancs en laissaient tomber bien plus qu'elle n'en retenait. Dans ce moment elle s'occupait, avec une gravité singulière, à prendre une de ces malheureuses prises et répétait, tout en aspirant :

— Je ne vois pas pourquoi il ne ferait pas de visites ! Et puis, comme je ne veux pas être préfet, moi, je n'irai certainement pas la première.

Junot prenait la chose au sérieux. Il se promenait silencieusement en regardant ma mère d'un air consterné et lui demandant, par des yeux suppliants, d'être moins *altière* et de s'incliner devant la gloire toute lumineuse de son général chéri. Mais ma mère était inflexible. Quant à Albert, renversé dans son fauteuil, depuis le com-

mencement de la scène il riait comme un enfant joyeux. Pour moi, je n'avais même pas attendu le développement de la chose pour me laisser aller à un de ces rires que seize ans seuls connaissent.

Cependant mon frère et moi devînmes plus sérieux lorsque nous nous aperçûmes que ma mère ne plaisantait pas du tout et qu'elle prétendait véritablement que le premier consul vînt le premier chez elle. Sans doute on était encore bien loin d'attacher une pensée de royauté à son nom, mais depuis un an il avait le pouvoir et l'exercice de ce pouvoir l'avait non seulement placé à une haute élévation, mais tout naturellement cette élévation paraissait être sa demeure ordinaire. Il était là parce qu'il y devait être.

Albert connaissait le caractère de ma mère. Il savait qu'il ne ferait que l'irriter sans l'amener à ce que nous voulions. Il fit un signe à Junot, puis, se mettant au bureau de ma mère, il lui dit de dicter les noms qu'elle voulait mettre sur sa liste. Elle ne parut pas attacher autrement d'importance à tout ce qui s'était dit et continua de parler de son bal comme elle l'aurait fait si le premier consul n'eût pas existé. La liste était nombreuse, il y avait soixante-dix hommes et quarante femmes. C'était beaucoup. Mais alors, comme aujourd'hui, on se plaisait dans une foule bien serrée et le lendemain d'un bal on se disait : « Quelle charmante fête ! On y étouffait. »

Le lendemain, Albert vint déjeuner avec nous. Il fut résolu dans notre petit comité que nous allions tous trois monter en voiture pour nous rendre aux Tuileries. Mon frère et moi devions demander à voir Mme Bonaparte pour la prier, au nom de ma mère et en notre nom, de venir au bal que donnait ma famille à l'occasion de mon ma-

riage. Nous nous gardâmes bien de remettre l'invitation dont je m'étais chargée, pour être bien certaine qu'elle ne servirait qu'à faire des papillotes. Mme Bonaparte nous reçut de la manière la plus gracieuse. C'était en pareille circonstance qu'elle était vraiment charmante. Elle avait déjà merveilleusement fourni tout ce qu'un noviciat de reine peut exiger et il est difficile d'imaginer avec quelle promptitude elle se mit au pas royal. Nous lui adressâmes la même demande pour Mlle de Beauharnais, qui, en ce moment, était absente des Tuileries.

— Elle est à Saint-Germain, nous dit sa mère.

Je n'ai pas encore parlé de Mlle de Beauharnais. J'ai placé son nom quelquefois dans ces Mémoires, mais jamais je n'ai dessiné assez fortement son portrait pour qu'il fût possible de la reconnaître. C'est un tort, car on aurait vu un gracieux et joli visage de plus dans la galerie que j'ai déjà fait parcourir.

Hortense de Beauharnais avait dix-sept ans à l'époque où je la vis pour la première fois. Elle était fort remarquable, sans avoir cependant une beauté positive, mais elle était fraîche comme une fleur, avait les plus beaux cheveux blonds du monde et puis, ce qui fait le charme d'une femme, une tournure gracieuse. Toute la nonchalance créole et la vivacité française étaient réunies dans une taille svelte comme celle d'un palmier, elle était alors ronde et menue, ce qui est le complément d'une jolie taille. Elle avait de jolis pieds, des mains très blanches, avec des ongles bien bombés et rosés, dont la beauté lui avait mérité l'attention spéciale de M. le chevalier de Livry. J'ai déjà parlé de ses cheveux, qui accompagnaient à merveille, de leurs grosses boucles soyeuses, des yeux bleus,

d'une douceur infinie et d'une grande puissance de regard. Son teint était celui d'une blonde. Elle n'avait pas beaucoup de couleur, mais ses joues reflétaient assez de rose pour qu'elle eût de la fraîcheur, et cela d'une manière élégante. Sa fraîcheur sentait bon, sans porter à la tête. Sans être grande, elle paraissait d'une taille élevée, parce qu'elle avait un maintien de femme bien apprise qui lui faisait porter la tête deux pouces plus haut qu'une de ses *alliées*, qui, sans faire de reproches à sa fraîcheur, n'était et ne fut jamais qu'une belle grosse rose des peintres, bien enfoncée dans les deux montagnes d'ivoire que formaient ses deux épaules.

Mlle de Beauharnais, que je connus alors assez particulièrement pour faire aujourd'hui le portrait de son moral comme je fais celui de sa personne, me parut, aussitôt que je pus l'apprécier, une personne remarquable sous tous les rapports qui se présentent ordinairement pour faire juger une femme. Elle était gaie, douce, parfaitement bonne. D'un esprit fin qui réunissait cette gaieté douce avec assez de malice pour être fort piquant et rendre sa conversation désirable, possédant des talents qui n'avaient nul besoin d'être vantés pour être connus, sa charmante manière de dessiner, l'harmonie de ses chants improvisés, son talent remarquable pour jouer la comédie, une instruction soignée : voilà ce qui se trouvait dans Hortense de Beauharnais en 1800, à l'époque de mon mariage. Alors elle était une charmante jeune fille. Depuis, elle est devenue une des plus aimables princesses de l'Europe. J'ai vu depuis bien des cours étrangères. J'ai vu à Paris des princesses de ces mêmes cours, je les ai vues ayant, il est vrai, le désir d'avoir des talents, et je n'ai jamais pu trouver

qu'une nullité si complète que, s'il y avait de la bonté, elle rappelait le proverbe italien : *è tanto buono che non val niente.*

Mlle Hortense de Beauharnais était aimée de tout ce qui l'entourait. Sa mère était la seule qui semblât ne pas reconnaître tout ce qu'il y avait de charmant et d'attrayant dans sa fille. Je ne prétends pas dire qu'elle ne l'aimait pas. Dieu me garde d'émettre une pareille pensée ! Toutefois j'ai mes souvenirs, et ces souvenirs me retracent des mots, des faits, des choses enfin qui, je le crois, n'admettent pas un amour de mère, comme celui que devait inspirer Hortense de Beauharnais. Mais son frère l'aimait avec une tendresse intime, le premier consul la regardait comme sa fille et le lui témoignait à tout instant, sans que néanmoins la calomnie la plus méchante ait jamais pu trouver de quoi motiver ses traits empoisonnés. Il a fallu, pour qu'elle parlât, que l'histoire entière fût forgée à son feu maudit. Cette sotte accusation, qui n'eut de source que dans un pays fertile en pareille matière, est tombée dans le mépris qu'elle mérite, ainsi que ses inventeurs, et il n'y a plus aujourd'hui que les jocrisses de bonne compagnie — dont il existe encore, malheureusement, quelques échantillons parmi nous — qui parlent des relations de parenté de l'empereur et de la reine Hortense autrement que de celles d'un père avec sa fille.

Mme Bonaparte nous promit de se trouver, le jour fixé par ma mère, au bal qu'elle donnait. Junot lui dit alors que nous allions monter chez le premier consul pour l'engager à l'accompagner. Mme Bonaparte sourit avec un air contraint et particulier qui me déplut.

— Je crains bien, nous dit-elle, que vous ne fassiez une démarche tout à fait inutile. Bona-

parte va bien peu dans le monde depuis qu'il est au consulat. Il n'est allé qu'à deux fêtes, l'une était celle de Morfontaine, et il y avait une raison politique pour se trouver avec les envoyés des États-Unis. L'autre fête lui a été donnée par le consul Cambacérès pour le retour de Marengo.

— Ma mère en sera d'autant plus reconnaissante s'il veut bien accepter, répliquai-je.

Mme Bonaparte sourit, mais toujours avec la même expression et répétant encore :

— Il va bien peu au bal. Vous savez qu'il danse peu, poursuivit-elle en me regardant et continuant ce sourire à lèvres serrées qui lui était habituel.

— Ma sœur pourrait certifier le contraire, dit Albert avec cette douce expression qu'il mettait à ses moindres mots.

Et souriant à son tour :

— Le premier consul a souvent... oui, souvent, ajouta-t-il en appuyant sur le mot *souvent*, le premier consul a souvent dansé la *monaco* et *les deux cogs* avec Laurette, au bruit du piano de ma sœur aînée. Savez-vous, madame, que nous osons presque réclamer auprès du général Bonaparte un droit de fraternité ?

— Je le sais, je le sais, se hâta de répondre Mme Bonaparte.

Et elle ajouta avec une affectation de bienveillance :

— Il me l'a dit lui-même très souvent.

Cela n'était pas vrai. Je sais au contraire que le premier consul ne lui a jamais parlé de ma mère que lorsque Mme Bonaparte elle-même commençait la conversation sur ce sujet, chose qu'il n'aimait pas à traiter avec elle.

Après avoir pris congé de Mme Bonaparte, nous nous rendîmes chez le premier consul, par l'escalier

du pavillon de Flore. Junot fut à l'aide de camp de service, qui était, autant que je puis me le rappeler, ce malheureux Lacuée[1].

— J'ai un rendez-vous, dit Junot, lorsque son camarade lui observa que l'heure ordinaire de l'ordre était passée.

— Et madame ? dit en souriant l'aide de camp.

— Nous sommes trop nouvellement mariés pour ne pas faire qu'une seule et même personne, mon cher, lui répondit Junot. Annonce-moi toujours. Quoique les femmes ne te viennent pas troubler souvent dans ta retraite d'ermite, montre que tu sais être galant en donnant le bras à ma femme jusqu'à la porte du cabinet.

Lorsque la porte du cabinet fut ouverte et que le premier consul m'aperçut :

— Oh ! oh ! dit-il en souriant avec bonne humeur, que signifie cette députation de famille ? Il n'y manque que Mme Permon. Est-ce que les Tuileries lui font peur... Ou bien serait-ce moi ?

— Ah ! mon Dieu, dis-je tout bas à mon frère, il se doute de la vérité ! Nous sommes perdus !

— Mon général, dit aussitôt mon mari, Mme de Permon voulait se joindre à nous, mais vous savez combien elle est souffrante et il lui a été de toute impossibilité de sortir de sa chambre pour venir vous demander une faveur à laquelle elle tient infiniment. Ma femme est chargée par elle de vous en adresser la demande en forme.

Le premier consul se tourna vers moi et, me regardant en souriant :

— Eh bien, voyons ! J'écoute. Que me voulez-vous ?

[1] Neveu du comte de Cessac, cousin de M. de Beausset. Il fut tué dans la campagne d'Austerlitz. C'était un sujet remarquable, mais le cerveau trop brûlant.

Il est difficile ou plutôt impossible de rendre le charme de sa physionomie lorsqu'il souriait avec une pensée douce. Il y avait alors de l'âme sur ses lèvres et dans ses yeux. On sait au reste assez quelle fut plus tard la puissance magique de ce regard. L'empereur de Russie l'avait bien éprouvé lorsqu'il me disait :

— Je n'ai rien aimé plus que cet homme !

Je dis au général Bonaparte ce dont nous étions convenus entre nous trois. A peine eus-je terminé ma petite harangue, qu'il me prit les deux mains et me dit :

— Eh bien, sans doute, j'irai à ce bal. Pourquoi donc aviez-vous l'air de croire que je refuserais ? J'irai, et très volontiers encore.

Puis il ajouta une phrase que depuis il m'a bien souvent répétée :

— Et cependant, je vais me trouver là au milieu de mes *ennemis*, car le salon de votre mère en est, dit-on, rempli.

Plus tard, c'était le mien.

Junot nous fit signe, à Albert et à moi, qu'il était temps de prendre congé. Nous saluâmes et le premier consul, après avoir serré la main de mon frère avec la même cordialité que si nous avions été encore dans la maison de mon père, nous dit :

— A propos, et quel jour est ce bal ?

— Lundi prochain, mon général. C'est, je crois, le 10 novembre.

— Qu'est-ce ? Comment ? 10 novembre, dit le premier consul en allant vers son bureau. Il me semble que cela se rapporte à quelque chose... et je ne...

Et tout en parlant, il cherchait un calendrier qu'il trouva enfin.

— Je m'en étais douté, nous dit-il après avoir

regardé et comparé les deux calendriers, le 10 novembre est l'anniversaire du 18 brumaire. Je ne puis accepter une fête ce jour-là. Et votre mère n'aurait personne, poursuivit-il, en nous regardant mon frère et moi. Tout le faubourg Saint-Germain de votre connaissance ne sortira certainement pas de sa retraite pour venir fêter l'anniversaire du rétablissement de la république[1]. Ce qui me concerne personnellement, continua-t-il en prenant à l'instant une expression sérieuse et sévère, est peu important sans doute. Mais il convient que je fasse respecter la république. Il serait donc peu convenable que cette journée, qui nous l'a rendue tout entière, fût à son renouvellement fêtée autrement qu'en famille. Je ne refuse pas l'invitation de Mme Permon, si vous voulez prendre un autre jour.

La chose fut aussitôt résolue. Il prit heureusement de lui-même le 12 novembre. Cela arrangeait tout.

— Avez-vous Joséphine ? me demanda-t-il.

Je lui répondis affirmativement. Je lui dis que Mme Bonaparte avait accepté pour elle et pour sa fille l'invitation que ma mère, à son grand regret, n'avait pu venir lui faire elle-même.

— Oh ! je crois bien que Mme Permon est souffrante, dit le premier consul. Mais il y a de la paresse, et puis autre chose que je ne veux pas dire. N'est-ce pas, Mme Loulou ?

Et il me tirait l'oreille et les cheveux à me faire pleurer. Je n'en étais pas trop fâchée parce que c'était un prétexte pour rire, tout en ayant la larme à l'œil, pour ne pas répondre à cette brusque interpellation et à la rougeur qui me couvrait la figure comme un masque.

Pendant que nous devisions ainsi avec le maître

[1] Je ne sais pas quelle était sa pensée, mais ce sont ses propres paroles.

futur du monde, il se passait en bas, chez Mme Bonaparte, une bonne scène, qui pouvait servir de second acte à notre campagne dans le cabinet du premier consul.

M. de Caulaincourt était fort soigneux de faire sa cour à Mme Bonaparte. C'était une vieille amitié, une ancienne relation à laquelle même était attaché un souvenir de protection de la part de M. de Caulaincourt et de la reconnaissance du côté de Mme Bonaparte. En conséquence, elle était fort bien pour mon petit papa et presque tous les matins le petit poney, ayant selle de velours et bridon d'or, prenait son trot de la rue des Capucines aux Tuileries. Or, ma mère, qui voyait M. de Caulaincourt encore plus souvent que Mme Bonaparte, lui avait raconté tous les préparatifs de son bal, le monde qu'elle avait invité, la *mosaïque* obligée que devait nécessairement produire un mélange de personnages tout à fait étrangers les uns aux autres, et, enfin, elle avait fini par lui raconter aussi nos persécutions pour lui faire inviter le premier consul autrement que comme une personne de la société et la fermeté qu'elle avait montrée dans cette affaire. M. de Caulaincourt l'avait approuvé sur tous les points. C'était à déjeuner un matin, chez ma mère, que cela se disait et ce même matin était celui que nous avions précisément choisi pour aller faire notre perfidie et engager traîtreusement le premier consul au nom de ma mère. En la quittant, mon petit papa se fit amener le poney et trotta vers les Tuileries. Nous sortions de chez Mme Bonaparte lorsqu'il y fut annoncé. Après les premiers mots, Mme Bonaparte lui parla, selon son habitude, de ma mère, de moi et, enfin, du bal et de notre invitation, ainsi que des excuses de ma mère.

— Et dans ce moment, ajouta-t-elle, Bonaparte reçoit comme moi et l'invitation et les excuses.

— Cette petite Loulou, s'écria M. de Caulaincourt, aura mal compris ce que lui avait dit sa mère ! Ce n'était pas du tout son intention. Loulou est vive comme la poudre, et ce petit chou-là... Que diable, ventrebleu ! Elle a mal compris sa mission.

— Ah çà, lui dit Mme Bonaparte, comment l'entendez-vous ?

— Oh ! pour vous, la chose est toute naturelle. Encore, écoutez donc. Vous êtes la femme du premier magistrat de la république, et en prononçant le mot de *république*, le petit papa n'avait pas du tout l'expression d'un Brutus ; Mme Gohier aussi était femme du président du Directoire. Eh bien, à l'heure qu'il est, elle est rentrée dans son repos et ressemble comme elle ressemblait alors, par exemple, à une brave et bonne lingère ! Mais enfin laissons-la tranquille. Pour vous, ma belle amie, vous êtes et serez toujours charmante ; mais mon autre amie est charmante aussi. Elle n'a pas de fortune, voilà toute la différence. Car vous savez que son nom... Eh bien, a égalité de la chose, elle devait vous engager avec Hortense, par un billet d'invitation, comme on engage dans le monde. Quant au premier consul, comment voulez-vous, ma bonne amie, que Mme de Permon, qui a vu le général Bonaparte enfant, qui l'a vu jeune homme et amoureux d'elle comme un fou... Imaginez-vous que j'ai remarqué dans ce temps-là, lorsqu'il lui faisait la cour et qu'elle se moquait de lui, j'ai vu une fois que...

— Vous m'avez souvent conté tout cela, mon ami, dit Mme Bonaparte. Mais laissons ce sujet pour reprendre celui du bal, si vous voulez bien, et je

vous dirai que la jeune femme a probablement compris autrement que vous, car elle est dans ce moment chez Bonaparte pour répéter les mêmes excuses qu'elle m'a faites au nom de sa mère.

Comme elle parlait encore, je rentrais dans le salon, et son affreux monstre de carlin annonçait ma venue, avec ses hurlements ordinaires. Je n'ai jamais connu de plus horrible bête. Dès que le petit papa me vit, il me cria sans faire de façon, car il n'y avait dans le salon qu'une grande dame assez vieille, drôlement habillée, qu'on appelait Mme de Jarnac :

— Eh bien, vous vous êtes trompée, petite folle, et...

Il resta court. Le sujet de son interruption, c'est que mon frère me donnait le bras et que nos amis savaient tous qu'il se trompait rarement dans ce qu'il avait à faire. Deux mots nous mirent au fait. Le bon papa s'aperçut à l'instant qu'il avait fait une chose qui pouvait nous être nuisible, non pas auprès du premier consul, mais de Mme Bonaparte.

Junot, qui connaissait le terrain mieux que moi, sentit aussitôt le mal qui pouvait résulter d'une chose simple en elle-même, mais commentée par de la malveillance et il savait que *quelqu'un* en avait pour moi. Il me fit signe de me tenir en repos et, prenant la main de Mme Bonaparte, il la conduisit dans cette embrasure de fenêtre unique, qui est dans le salon jaune de l'appartement d'en bas, aux Tuileries. Il lui dit quelques paroles très bas. Mme Bonaparte parut écouter avec attention et, autant que je pus juger d'aussi loin, je m'aperçus qu'elle paraissait fort touchée. Junot tira quelques papiers de sa poche, qu'il lui fit voir. Elle les lui rendit après les avoir parcourus et lui donna sa main que Junot baisa avec autant de

plaisir apparent que si c'eût été la plus belle main du monde. Et pourtant elle était maigre, ridée et peu blanche. Ses ongles toujours fort longs, étaient mal faits et plats. Mais enfin, telle qu'elle était, il paraît qu'elle servit de gage de paix, car tous deux revinrent en apparence fort contents.

— Que lui avez-vous donc dit ? demandai-je à Junot.

— Oh ! cela ne te regarde pas... c'est de l'histoire ancienne.

Mme Bonaparte nous suivait des yeux et n'écoutait pas ce que lui racontait le petit papa. Elle vint auprès de nous et, passant son bras autour de ma taille, elle m'attira à elle et me dit d'une voix caressante :

— Qu'est-ce donc qu'il vous dit, ce méchant mari ?

Je ne sais quelle fut la pensée qui me porta à répondre :

— Rien, madame, il prétend que l'histoire ancienne ne me regarde pas.

Je n'y entendais certes pas malice, mais il paraît qu'il pouvait y en avoir. Mme Bonaparte laissa aller doucement ma taille et se rapprocha de la cheminée, sans dire un seul mot. Nous prîmes congé un moment après. Pendant notre petit colloque, Albert avait tout expliqué à M. de Caulaincourt, qui comprit et notre démarche et la nécessité de n'en pas parler à ma mère.

Lorsque nous fûmes dans la pièce avant le salon de réception, là où fut longtemps le beau portrait de François Ier par Léonard de Vinci, Junot s'arrêta tout à coup, puis me prenant dans ses deux mains il m'enleva comme une plume — car j'étais presque aussi légère alors — et m'embrassa étroitement.

— Mon Dieu, que je t'aime ! Mon Dieu, que tu es gentille !

— Eh bien, laisse-moi donc. Si je suis gentille, ce qui est bien certain, il l'est tout autant que vous ne l'êtes guère, vous !

Et j'avais de l'humeur, parce que trois ou quatre huissiers qui étaient dans la pièce à côté, entendaient et voyaient toute cette petite scène. Mais Junot n'était pas d'un caractère qui écoutât volontiers les remontrances. Il ne m'embrassait que de plus belle et répétait toujours :

— Mon Dieu, que je t'aime ! Mon Dieu, que tu es gentille !

Duroc montait chez le premier consul, comme nous sortions de chez Mme Bonaparte.

— Ah ! parbleu, te voilà bien à propos, lui dit Junot, écoute-moi un instant.

Il le prend sous le bras, l'emmène à l'autre bout du vestibule de la cour, cause un moment avec lui, et les voilà tous deux à rire comme deux enfants. Et tellement, qu'Albert, qui était gai comme tous les gens supérieurs qui ont de la bonté, se mit à rire avec eux, sans savoir pourquoi toute cette allégresse.

— Eh bien ! n'est-elle pas gentille, ma petite femme, d'avoir parlé si parfaitement ?

— Il faut que je lui baise la main pour l'en remercier, dit Duroc. Le permets-tu, Junot ?

— Oui, oui, baise la petite patte qui griffe si bien sans savoir ce qu'elle fait.

Ce ne fut que plusieurs années après, que j'ai compris la malice de ma réponse, elle avait en effet porté coup et directement. Mais je ne l'ai bien appréciée que lorsque Junot me parla avec une grande confiance de quelques-unes de ses jeunes années, ainsi que de celles de deux de ses camarades.

XIX

La cour du premier consul. — Lucien part pour Madrid.

A L'ÉPOQUE de mon mariage, la cour consulaire était assez singulièrement organisée. Son arrangement se ressentait un peu de la grande préoccupation du premier consul. Il voulait qu'il y eût de la représentation et cependant il craignait de mériter le reproche que lui adressaient déjà plusieurs tribuns, qui, prenant le Palais-Royal, où *l'égalité* n'était certes guère, pour le forum romain, se complaisaient dans de longs discours où César, Brutus, Périclès, Solon, Aristide, Lycurgue trouvaient tous une place et dans lesquels il n'était pas plus question de la république française que si la pauvre malheureuse eût été par delà Tobolsk. Un seul morceau, qui méritait vraiment la reconnaissance patriotique, fut celui que prononça Andrieux dans les derniers jours de vendémiaire. Il y parlait au moins de la France, en appelant l'attention sur elle. Mais, excepté quelques louanges excessives données à plusieurs de nos généraux, ce n'était pas encore ce qu'il aurait fallu à une époque où, presque rappelée des portes du tombeau par l'éminent ascendant d'un homme surnaturel, il fallait néanmoins que ses enfants s'unissent entre eux pour veiller à ce que cet ascendant ne dominât pas trop fortement celui de ses propres destinées. Je ne sais pourquoi j'ai dans moi-même un sentiment plus fort qu'un instinct, me disant que Bonaparte, trouvant une résistance raisonnable, un continuel avertissement adressé par l'un des corps de l'État institués par lui-même, aurait tenu en main cette fougue à laquelle il

se laissa emporter, parce que nul frein ne lui fut présenté.

Un homme cependant était toujours *là* représentant la république, ou plutôt cette volonté de république que nous avons eue en effet depuis le 9 thermidor jusqu'en 1797, c'est-à-dire jusqu'au 18 fructidor. Le 18 fructidor ne tua pas seulement Clichy, il donna un coup de massue au parti républicain de la Convention, réparti dans les deux conseils. Et pour preuve de mon opinion, il n'y a qu'à lire la condamnation de Carnot et la persécution de Thibaudeau. Le Directoire, qui voulait alors jouer aussi à la royauté, avait bien ce qu'il fallait de talent pour opprimer. On en a toujours assez pour être tyran, quand cela n'est pas long. Le Directoire avait donc éloigné du pouvoir tous ceux qui dans les conseils auraient eu la force de le défendre plus tard. Mais ceci est une question rétrograde qui, d'ailleurs, serait trop longue à reproduire. Je vais seulement parler d'un homme qui vint sur la scène politique précisément à ce même moment du 18 fructidor. Il était alors plein du feu sacré d'un véritable amour de liberté. Il avait la tête remplie d'idées de république, idées peut-être impossibles à réaliser, utopie qui probablement n'existera jamais que dans l'imagination de ceux qui la tirent au moins d'une âme pure et vrai foyer de nobles sentiments. Mais enfin ce souvenir-là, n'étant entouré d'aucune page sanglante dans l'histoire de sa vie, est toujours honorable à rappeler. Je veux parler de Lucien Bonaparte. Il s'appelait, il est vrai, Brutus à Marathon. Tout cela faisait rire alors, et moi-même je plaisantais de cet accord entre le Grec et le Romain. Mais un lien réunissait, coordonnait tout cela. Ce lien était une volonté d'établir et de

maintenir la république en France, non cette république dont le souvenir fait frémir les cœurs les plus endurcis, ces temps qui furent une déviation de la révolution et non pas une de ses conséquences, mais une république telle enfin que peut l'avoir un grand peuple. Hélas ! ne sommes-nous pas nous-mêmes un empêchement à son établissement ?

Lucien, aussitôt après le 18 brumaire, fut nommé au ministère de l'interieur [1]. Il est malheureux qu'un préjugé, car ce n'a certes pas été autre chose, ait empêché de le nommer second ou troisième consul. La nation, en voyant deux frères en même temps au pouvoir, aurait d'abord pensé que ce pouvoir ne s'exécuterait que d'après la volonté d'un seul, tandis que ses intérêts au contraire auraient été bien autrement défendus que par un homme honnête sans doute (le consul Lebrun), mais disposé d'avance à dire *oui* à tout ce que dirait son second et encore bien plus son premier collègue.

En faisant le 18 brumaire, auquel il a travaillé avec une activité influente dont jamais son frère n'aurait dû perdre le souvenir, Lucien croyait, sans que cela pût être mis en doute, que son frère donnerait à la France un gouvernement qui la rendrait heureuse au dedans, grande et redoutée au dehors. Quant à la guerre, on partait alors comme pour une partie de plaisir. De ce

[1] M. de Laplace l'y précéda ; mais seulement pendant quelques jours. Il était impossible que sa science et celle de l'Administration allassent ensemble. Lorsqu'il fut nommé, un homme de notre société, qui dessinait fort bien, fit en deux coups de crayon un charmant petit dessin qui n'était autre chose que l'astrologue se laissant tomber dans un puits. M. de Laplace était parfaitement ressemblant.

côté on était bien sûr non seulement de la gloire, mais du bonheur des Français. Mais dans l'intérieur il en allait tout autrement, le malheur était au comble. N'étant pas troisième consul, Lucien pouvait beaucoup au ministère de l'intérieur. Le choix des préfets, des maires ; de nouvelles lois municipales à donner aux communes ; un mode d'élection à réformer en entier ; des manufactures à protéger, car de toutes parts il s'en élevait alors ; de nouvelles découvertes à accueillir ; de la misère à consoler par du travail, seule et honorable aumône qu'il faut donner au peuple : voilà tout ce qu'il voyait à faire et ce qu'il entreprenait avec courage et bonheur. Mais bientôt il nous parut triste et malheureux. Les obstacles naissaient en foule autour de lui. Un jour il en parla à mon frère qui avait dîné au ministère. Mon beau-frère avait encore plus sa confiance qu'Albert ; mais, par cette raison même, il nous parlait moins des chagrins de Lucien. Ma mère, qui l'aimait avec tendresse, s'en aperçut presque avant qu'il n'en eût parlé. J'ai peu connu de personnes dont le coup d'œil ami fût aussi prompt à sonder une plaie dans le cœur d'une personne qui lui était chère. Lucien était malheureux et l'était doublement parce qu'il l'était par son frère. Mais c'est ici que je dois rendre à chacun la justice qui lui appartient. Je déclare donc que Bonaparte fut à cette même époque indignement trompé sur le compte de son frère. On lui persuada l'existence de beaucoup de faits entièrement faux. Je puis dire aujourd'hui qu'on alla jusqu'à chercher à donner au premier consul des inquiétudes sur sa sûreté. Je dois aussi à la vérité de dire que jamais ces inquiétudes ne l'ont eu en leur pouvoir, mais enfin la bouche qui accusait un frère était une bouche

bien chère aussi. Lorsque Bonaparte, tourmenté et nécessairement malheureux des agitations qu'on jetait ainsi dans son âme, croyait que de fâcheuses erreurs amenaient ces annonces d'orage, il disait néanmoins, comme Antiochus :

> Une main qui nous fut bien chère,
> Madame, est-ce la vôtre ou celle de mon frère ?

Le premier consul a souvent cherché à me faire expliquer sur le compte de Lucien, surtout à l'époque de mon mariage. Il me parlait de lui pendant le dîner en poste que l'on faisait alors à la Malmaison. Il était évident qu'il cherchait avec une sorte d'avidité tout ce qui pouvait lui être rayon consolateur dans cette nuit ténébreuse dont on cherchait à remplir l'espace que le sort venait d'établir entre les deux frères, espace que Lucien a toujours respecté tout en ne le reconnaissant pas, et que le premier consul aurait dû combler. Mais la haine qui s'était allumée entre Mme Bonaparte et ses beaux-frères était un obstacle non seulement à tout bonheur domestique dans cette nombreuse famille, elle devait encore être plus tard une source des plus grands malheurs pour elle.

J'allais voir ma mère non seulement tous les jours, mais j'y dînais même souvent et je n'y manquais surtout point lorsque mon mari avait un dîner ministériel. J'ordonnais chez moi que l'on servît à quatre heures, ce qui charmait mes vieux parents, et puis je venais reprendre joyeusement ma place à la table de famille et m'établir à celle de loto dauphin pour le reste de la soirée. Depuis que je savais ma mère triste et abattue de mon absence — ce qu'elle me cachait, mais que

je n'ignorais pas — je ne sais ce que j'aurais fait pour ajouter un peu de joie, un peu de bonheur à ces moindres caprices, même aux plus insensés qu'elle eût pu avoir. Un jour, j'avais dîné avec elle et nous étions seules. Albert et M. de Geouffre étaient tous deux absents. A peine étions-nous sorties de table que Lucien arriva. Il était triste, fort sérieux surtout et paraissait profondément occupé. Ma mère lui en fit la remarque. Il en convint et nous dit qu'il allait partir. Ma mère fit une exclamation.

— Ne le saviez-vous pas? lui dit-il. J'emmène Geouffre avec moi.

— Si vous comptez me faire savoir ce qui vous concerne par mon gendre, répondit ma mère, alors donnez-lui l'ordre de m'en faire part, car lorsqu'il est question de vous, c'est un vrai Malmesbury [1].

— Oui, je pars, dit Lucien en croisant les bras sur sa poitrine et regardant le feu avec cette distraction sombre qui indique une peine vive et profonde. Je pars. Mes avis *déplaisent*, et puis il y a maintenant une barrière qui jamais ne sera

[1] Lord Malmesbury fut envoyé extraordinairement auprès du Directoire par l'Angleterre, dans l'an VII. M. de Talleyrand était alors au ministère des affaires étrangères. Il est à présumer que les instructions de lord Malmesbury n'étaient pas fort étendues, car à chaque parole hasardée par M. de Talleyrand, qui cependant n'en perd pas beaucoup inutilement, lord Malmesbury répondait toujours : « Permettez que j'en écrive à ma cour ». Et, comme nous ne laissons guère passer ce qui a l'apparence d'un ridicule, on avait fait une caricature dans laquelle M. de Talleyrand s'avançait vers l'ambassadeur anglais et lui demandait comment il se portait, et lord Malmesbury lui renvoyait selon le costume caricaturien une longue banderolle sur laquelle était écrit : *permettez-moi d'en écrire à ma cour*. En me rappelant la personne de lord Malmesbury, je trouve qu'il avait bien la figure de sa réponse.

abattue entre Bonaparte et moi, parce qu'il est au-dessous de mon caractère de me justifier et de reconnaître par là la légalité d'un tribunal que je récuse au contraire. Mon frère croit plutôt les insinuations perfides d'une femme qu'il doit assez connaître pour ne pas lui sacrifier sa famille. Il soupçonne la fidélité fraternelle, lorsque c'est le dévouement de ce même frère qui lui a ouvert le chemin du trône.

— Du trône ! s'écria ma mère.

Lucien ne répondit que par un sourire tout à la fois triste et pénétré, tandis qu'il avait pris les pincettes et tourmentait un pauvre tison qui ne mettait le feu que dans la cheminée.

— Rappelez-vous bien toujours, madame Permon, reprit-il après un long silence, que je n'avais certainement pas cette pensée-là en vue, le 18 et le 19 brumaire.

On pense bien que, lorsque le premier consul me parla plus tard de Lucien, je me donnai bien de garde de lui rapporter cette partie de la conversation, non qu'elle ne soit parfaitement honorable pour Lucien, mais quel résultat aurait eu ma franchise ? Aucun, et dès lors elle n'était plus que de l'indiscrétion.

— Allez-vous loin ? lui demanda ma mère.

— Je ne puis vous le dire. Je dois même ne pas annoncer mon départ. Je demande à M^me^ Junot de ne pas parler de notre conversation devant son mari. Non pas, ajouta-t-il, que je vous engage au mystère ; mais, comme nous sommes liés par une amitié fraternelle, je puis bien en demander une légère preuve.

Quelques jours après, en effet, Lucien partit de Paris avec mon beau-frère, M. Félix Desportes, Arnault et une personne dont j'ai oublié le nom.

Une première voiture dans laquelle étaient Arnault, un peintre en miniature nommé Châtillon, et M. Félix Desportes prit la route d'Amiens, tandis que Lucien, ayant avec lui mon beau-frère, suivit dans sa berline la route de Bordeaux. Il avait avec lui ses deux petites filles, dont l'une était encore avec sa nourrice. Il entoura ces deux petits êtres de tous les soins qu'une femme attentive aurait pu leur prodiguer. Ma mère, apprenant qu'il allait emmener ses enfants, lui conseillait de les laisser à Mme Joseph, si bonne et si excellente femme. Mais au premier mot que ma mère lui en dit, Lucien sauta de sa chaise.

— Non, non, s'écria-t-il, je ne veux pas laisser mes enfants ici ! Ne me parlez pas de me séparer d'eux ! On peut m'accuser de légèreté, de facilité de mœurs ; mais du moins ma mère, mes frères, mes enfants, mes amis n'auront-ils jamais de reproches à faire à mon cœur.

Il était fort ému. Ma mère l'embrassa et lui dit :

— Eh bien ! vous avez raison, emmenez ces pauvres petites. Elles n'ont plus de mère et il n'est maintenant qu'un bon père pour la remplacer.

On envoya un courrier après la voiture qui cheminait devers Amiens. Elle tourna bride et rejoignit Lucien à Bordeaux. Je ne sais pas pourquoi ce mystère. Peut-être voulait-on cacher à l'Autriche, avec laquelle on était en négociation, l'envoi d'un frère du premier consul comme ambassadeur en Espagne. Mais cela ne pouvait être secret que pendant sept à huit jours au plus. Au reste, sept à huit jours sont beaucoup dans des relations diplomatiques et ce que je puis dire là-dessus, c'est le fait tel qu'il est, et je réponds de son exactitude. Lucien arriva à Madrid, où il remplaça deux hommes que son habileté allait

faire paraître bien médiocres dans les circonstances qui avaient précédé. C'étaient Berthier et Alquier. Je ne parlerai que plus tard des événements relatifs à cette ambassade.

XX

La cour consulaire. — Une parade aux Tuileries. — Le corps diplomatique en 1800.

La cour consulaire, dont j'ai déjà commencé l'esquisse, était au moment de mon mariage à son plus haut point *de perfectionnement*. Plus tard, ce fut une autre chose que le protocole d'étiquette introduit aux Tuileries. Celui-ci avait un côté étrange de cérémonie, tandis que l'autre avait l'intention d'être populaire, mais ne pouvait y parvenir.

Mme Bonaparte occupait toute la partie du rez-de-chaussée, qui depuis fut également son séjour comme impératrice, et plus tard celui de Marie-Louise. A côté de son cabinet de toilette était le petit appartement de Mlle de Beauharnais, composé de sa chambre à coucher et d'un cabinet de travail, tout au plus assez grand pour faire supporter l'odeur de la peinture à l'huile, lorsque ce même hiver elle voulut faire le portrait de son frère [1]. Les appartements de Mme Bonaparte étaient meublés avec goût, mais sans aucun luxe.

[1] Ce même hiver de 1800, où Mlle de Beauharnais fit le portrait de son frère, le feu prit aux Tuileries et brûla ce portrait qui était fort ressemblant. On répandit le bruit que le feu avait été mis par des malveillants. Cela n'était pas vrai, le feu prit par des conduits de chaleur mal entretenus.

Le grand salon de réception était tendu en quinze-seize jaune. Les meubles meublants étaient en gourgouran, les franges étaient en soie, et les bois en acajou. Il n'y avait d'or nulle part. Les autres pièces n'avaient pas plus de richesse dans leur décoration ; tout était frais et élégant, mais voilà tout. Au reste, les appartements de Mme Bonaparte n'étaient destinés que pour les réunions particulières et les visites qu'elle recevait le matin ; les grandes réceptions avaient lieu en haut. Il n'y avait encore ni chambellan, ni préfet du palais. Un conseiller d'État, ancien ministre de l'intérieur, M. de Benezech, était chargé de l'administration intérieure du palais. Cela parut d'abord un peu difficile à admettre parmi ce qui restait de vrais et bons républicains. Le service de M. de Benezech embrassait tout ce qui depuis fit partie des attributions du grand-maréchal et du grand-maître des cérémonies. Les maîtres d'hôtel et les huissiers faisaient le service subalterne, et les aides de camp tenaient lieu de chambellans.

Une coutume instituée par le premier consul, et qui me parut des plus bizarres, était celle de donner des dîners de deux cents personnes, tous les dix jours. Ces dîners avaient lieu dans la galerie de Diane. Les invités étaient de toutes les classes, de tous les rangs. Le corps diplomatique, qui commençait à être assez nombreux à l'époque de mon mariage, était de ces réunions. Les femmes des fonctionnaires civils, des généraux, des colonels, formaient la société — car on n'osait pas encore dire la cour — de Mme Bonaparte. Le général était fort sévère dans les choix qu'il faisait, non pas pour ces cohues du quintidi, mais pour les invitations particulières et fréquentes pour la Malmaison et, plus tard, pour Saint-Cloud. Un

fait qui est positif et que des esprits passionnés ou prévenus par la mauvaise foi pourraient seuls contester, c'est que le premier consul voulait perpétuer autant qu'il se pourrait l'amélioration des mœurs que la révolution avait amenée. Je sais qu'en lisant ce que je viens d'écrire, il est deux sortes de personnes qui se récrieront ou bien souriront de pitié. Libre à elles. Je ne veux contraindre en rien à venir à mon opinion. « Je donne mon avis, non comme bon, disait Montaigne, mais comme mien. »

Oui, il est positif que la révolution a retrempé le moral des hommes et des femmes de la génération existante. Le malheur est un maître sévère et ses leçons ne nous furent pas épargnées. Pour les consolider, nous eûmes l'absence de l'exemple d'une cour corrompue ainsi que l'était celle de Louis XV et une grande partie de celle de Louis XVI. Peut-être, si la révolution n'avait pas eu son cours, que ce changement dans la société de la haute classe se serait opéré par la force de ce même exemple dont je parlais à l'instant. Louis XV avait empoisonné Paris et les provinces d'un souffle de corruption, qui avait donné une peste épidémique à tout le royaume. Il avait fallu toute la vertu du malheureux Louis XVI pour comprimer, dans des êtres dépravés et riant de toute espèce de morale, l'expression bruyante et orgueilleuse d'une manière de voir qui ne leur paraissait que celle du bon air et de la bonne compagnie. Le vice et le désordre n'étaient sans doute plus affichés par ceux-là même qui, en leur qualité de premiers dans l'État, auraient dû ne l'être que pour marcher d'abord dans le droit chemin : mais la légèreté relativement aux femmes, une sorte d'impudeur dans ce qui avait rapport à leur réputation, à leur sort,

tout cela n'était encore que trop en usage au moment de la révolution. La moralité de M. de Lauzun, de M. de Dillon, de M. de Durfort et d'une foule d'autres était établie sur des bases bien commodes et bien larges. Ils s'y reposaient d'autant mieux que leur réputation d'homme agréable n'en était que plus assurée. Mais tout cela n'existait plus, les malheurs de la révolution avaient jeté du sérieux sur la vie même des personnes qui par leur âge et leur fortune étaient appelées à une manière d'existence folle et bruyante. On me citera peut-être quelques noms célèbres qui prouvent le contraire, mais cela n'infirme en aucune manière mon assertion. Les exceptions prouvent, dit-on, les règles, et dans ce cas plus que dans tout autre.

Ce qui est positif, c'est qu'en 1800, à l'époque où la cour des Tuileries s'est formée, la société avait une apparence de moralité, de vertus exercées dans l'intérieur des familles, qu'elle n'avait jamais eue dans aucun temps en France. La partie de la haute classe, qui elle-même avait ses traditions pour agir autrement, frappée par le malheur depuis huit années d'exil, de proscription et de revers, la noblesse, ou ce qu'on est convenu enfin d'appeler *le faubourg Saint-Germain*, était contraint, par la force de ce vent qui soufflait alors dans les voiles de notre navire, de faire comme le reste de la société. On pourra faire encore ici l'observation que, parmi quelques-uns des noms remarquables de l'ancienne noblesse, il y en avait quatre ou cinq qui me donnaient un démenti. Je dirai encore ici ce que j'ai dit plus haut pour la société en général : c'est une exception. Non pas que d'exception en exception je finisse par me retrouver au milieu du salon de M^me^ Dubarry ; je déraisonnerais, au lieu d'arriver à présenter un tableau

fidèle de ce que je prétends prouver : mais il est de fait que Mme de C...t, Mme de M...y, Mme de C...s, Mme du C...l et quelques autres ont surtout fondé leur renommée dans l'émigration lors des folies de Bruxelles, de Coblentz et même de Worms, et plus tard de l'Angleterre. Mais je demanderai si toutes les jeunes femmes qui n'eurent ici qu'une prison pour demeure et les supplices de leurs parents, la perte de leurs biens pour instruction, n'en ont pas tiré des avis salutaires ? Plus tard, la cour impériale vint, comme tout ce qui tient à cet ordre de choses, répandre sa maligne influence. Encore cela ne fut-il que bien peu susceptible de reproche, car l'empereur exerçait un pouvoir magique sur chaque femme admise à sa cour. Mais ce n'est pas ici le moment de parler de cette époque. Il faut rester à celle du consulat, l'une des plus remarquablement intéressantes de la vie de Napoléon.

Lorsque les différents pouvoirs eurent adopté la nouvelle Constitution proposée après le 18 brumaire et qui, je crois, fut la quatrième qu'ils étaient appelés à sanctionner, le gouvernement quitta le petit Luxembourg pour venir aux Tuileries. Il est à remarquer que le premier consul, qui d'abord avait logé le troisième consul au pavillon de Flore, en reprit bientôt, seul, possession. M. Lebrun alla, comme Cambacérès [1], occuper une maison parti-

[1] Cambacérès fut loger à l'hôtel d'Elbeuf sur le Carrousel, en face des Tuileries. Le consul Lebrun eut l'hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré. Cette répartition fut faite selon les besoins de famille de chacun des deux consuls. Lebrun avait sa belle-mère et ses cinq enfants avec lui (sa fille aînée qui épousa peu après M. de Plancy, la plus jeune, aujourd'hui Mme de Chabrol, et ses trois fils, Charles, Alexandre et Auguste Lebrun) ; il avait donc besoin d'un local plus étendu que Cambacérès, qui était seul chez lui.

culière. Du reste, la trinité consulaire ne se séparait pas lorsqu'il y avait réception d'ambassadeurs ou des corps de l'État. Le 30 pluviôse an VIII (19 février 1800), le premier consul prit possession du palais des rois, qui, au fait, depuis le commencement de la révolution, avait toujours été occupé par la représentation nationale. Aujourd'hui la Constitution du 18 brumaire élevait le pouvoir consulaire au-dessus de tous les autres pouvoirs nationaux. Il représentait à lui seul le peuple français, il fallait donc un logement convenable à une telle autorité. Celui qui aurait vu passer le cortège se rendant, le 30 pluviôse an VIII, du Luxembourg aux Tuileries et se serait endormi tout aussitôt au bruit de la musique militaire qui jouait tous nos airs patriotiques, puis se serait réveillé au grondement du canon annonçant, le 2 décembre au matin, que l'empereur Napoléon allait se faire sacrer par le pape dans Notre-Dame, celui-là aurait trouvé une curieuse différence entre les deux cortèges. Au premier on avait été obligé, en raison du petit nombre de voitures particulières qu'il y avait alors dans Paris, de prendre, pour les conseillers d'État, les sénateurs, des fiacres dont on avait caché les numéros avec du papier blanc, ce qui faisait un effet beaucoup plus ridicule que si les numéros eussent été apparents.

Le jour de son installation aux Tuileries, à peine le premier consul fut-il arrivé qu'il monta à cheval et passa sur-le-champ une revue dans la cour du palais — qui n'était pas alors entourée d'une grille — donnant sur une vaste place. Elle était fermée avec des planches mal jointes et la place du Carrousel d'alors était petite et toute irrégulière. Le changement fut rapide. Une parole de Napoléon était *fiat lux*.

Le premier consul convenait qu'il était heureux pendant qu'il passait ses revues.

— Et toi aussi, je suis sûr que tu es content lorsque je suis avec tes conscrits, disait-il un jour au général Lannes. Il ne t'arrive pas de grogner, toi, parce que la parade nous a fait quelquefois dîner une heure plus tard.

— Oh ! pour cela non, répondait le général Lannes, je vous en donne ma parole d'honneur ! Il m'est, pardieu ! bien égal de manger la soupe froide ou chaude, pourvu que vous nous fassiez travailler à chauffer un bon bouillon à ces s..... Anglais !

Il avait les Anglais dans une aversion que je n'ai vue à aucun général de l'armée de l'empereur, même ayant fait la guerre sous la république. C'était quelque chose d'antipathique, de répulsif, comme s'il avait été devant un animal malfaisant ou contraire à sa nature. J'aurai à en donner de curieuses preuves en parlant de sa mission en Portugal [1].

Les quintidis, car il faut parler le langage de l'époque qu'on retrace, les quintidis avaient été choisis pour le jour des revues, ou plutôt des parades, surtout celles du consulat. Sous l'empire,

[1] Un effet bizarre des affections léguées par les parents à leurs enfants, c'est que le fils aîné du maréchal Lannes a épousé une Anglaise et que l'un des plus jeunes va, dit-on, aussi se marier avec une Anglaise. Cela prouve que les sentiments ne sont pas héréditaires, et fort heureusement, car la haine est un triste sentiment. Seulement, il est étrange de voir ainsi se distribuer l'affection d'une famille dans une direction aussi diamétralement opposée à celle que suivait son chef. Je crois, au reste, que la belle-fille que lui a donnée le jeune duc l'aurait fait revenir de ses préventions. C'est une belle, bonne et charmante personne. Si son frère choisit aussi bien que son aîné, il sera le bienvenu à nous amener une nouvelle compatriote.

elles pouvaient être plus magnifiques ; mais en 1800, leur splendeur était toute nationale. C'était la gloire de la France qu'on cherchait dans ces escadrons, ces bataillons, qui, soit qu'ils fussent conscrits ou vieux soldats, faisaient autant trembler l'étranger qui les regardait des fenêtres du palais. Car l'ardeur des jeunes troupes s'augmentait encore en voyant les cicatrices des vieilles moustaches de la garde consulaire. Et peu s'en fallait qu'elles ne chantassent en chœur, comme les jeunes Spartiates, bien qu'elles fussent sous les armes :

Comme vous, un jour nous serons
Vaillants et combattants.
Nous aussi nous vaincrons !
. . . . . .

Le premier consul prenait plaisir à ces revues. Il y passait quelquefois cinq heures de suite, sans prendre un instant de repos. Tous les régiments existant en France venaient alternativement à Paris et passaient la revue comme la garde tous les quintidis à midi. Le premier consul avait près de lui, avec l'aide de camp de service, le ministre de la guerre, le général commandant la première division et le commandant de Paris, puis le commissaire ordonnateur, les commissaires des guerres attachés à la ville de Paris, enfin toutes les personnes auxquelles un ordre devrait être immédiatement transmis dans le cas où, dans le cours de son inspection, le premier consul trouverait quelque chose à changer ou bien une amélioration à commander. De cette manière, nul retard dans la communication des ordres. Tout se faisait avec rapidité, bien plus, avec contentement.

Car on savait qu'on était observé et que, si l'on était puni pour cause de négligence, l'exactitude dans le service était aussi appréciée par le chef du gouvernement qui voyait alors tout par lui-même.

Quelquefois il passait la revue en galopant dans les rangs, mais cela était bien rare. Il fallait, pour qu'il demeurât à cheval, que les troupes qu'il voyait eussent déjà passé la revue et qu'il sût qu'elles n'avaient besoin de rien. Encore adressait-il au hasard quelques questions à deux ou trois soldats. Mais presque toujours, après avoir parcouru les rangs sur son cheval blanc — *le Désiré* — il descendait et parlait avec tous les officiers et avec presque tous les sous-officiers et les soldats. Il s'occupait des soins les plus minutieux. C'était la nourriture, l'habillement, la manœuvre, enfin tout ce qui pouvait être utile à l'homme et nécessaire au soldat. Il les encourageait à lui parler sans crainte.

— Ne me cachez aucun de vos besoins, leur disait-il, ne me taisez aucun des reproches que vous pourriez avoir à adresser à quelqu'un de ceux qui sont au-dessus de vous. Je suis là pour rendre la justice à tous, et le plus faible doit être surtout protégé par moi.

C'est ainsi qu'il parla un jour étant devant une demi-brigade. Je crois que c'était la 17e. Il avait appris qu'avant de venir à Paris ce régiment avait eu à souffrir dans le département où il était en garnison. Une pareille conduite avait non seulement des résultats immédiatement bons pour chacun, mais elle était d'une grande adresse également utile dans son but. L'armée s'unissait ainsi à son chef et l'unissait à elle ; et ce chef, c'était la nation que l'armée voyait dans sa personne. C'était donc l'État qui dispensait et le blâme et

l'éloge. Ensuite Paris apprenait à connaître l'armée et les troupes, en passant ainsi à tour de rôle dans la capitale, cessaient de la regarder comme un autre continent et de lui devenir, pour ainsi dire, étrangères. Mon mari, qui ne quittait pas le premier consul pendant ces parades, me rapportait tout ce qu'il y faisait de remarquable en améliorations, en choses importantes, qu'un autre aurait peut-être mis un mois à exécuter.

— Eh bien, me disait Junot, tout cela marche avec des rouages magiques ! Cet homme est un être surnaturel.

Et Junot pouvait bien voir son général bien-aimé avec des yeux prévenus, mais ce n'était pas dans ces occasions-là. Il était vraiment admirable à cette époque de sa vie.

Le corps diplomatique était fort avide de voir les parades. Les étrangers y assistaient ordinairement des fenêtres du général Duroc, qui occupait déjà la partie du rez-de-chaussée située au bout de l'appartement de l'impératrice. C'est de ce même endroit que je vis la première parade après mon mariage. Il advint ce jour-là à mon beau-père une petite aventure qui peut trouver sa place à côté de celles de beaucoup de provinciaux arrivant à Paris.

Junot ne pouvait me conduire chez Duroc parce qu'il devait monter à cheval avec tous ses aides de camp, il me confia à son père et à son frère. Ma mère étant souffrante, Albert ne pouvait pas la quitter. Ma belle-mère, qui n'avait pas encore vu de parade, voulut venir avec nous. Nous nous mîmes donc tous quatre en route. Arrivés à la grille du pont Royal, nous descendîmes de voiture et, traversant le jardin, nous tentâmes de gagner la porte de Duroc qui se trouve, comme on sait, tout à fait dans l'angle, à droite du vestibule en

venant du jardin. Mais, comme il était tard, la foule était tellement serrée qu'on ne pouvait avancer qu'au péril de sa vie. Mon pauvre beau-père, qui n'était pas habitué à trouver une pareille cohue quand il allait se promener au parc, à Dijon, ou bien le long de la Brenne à Montbard, était dans un état violent. Ma belle-mère, la meilleure et la plus parfaite des femmes, toujours contente, riant de tout, ne faisait que plaisanter des coups qu'elle recevait. Mais mon beau-père, qui n'avait pas l'humeur couleur de rose, il s'en fallait, grondait comme une basse continue. Ce qui l'offusquait surtout, c'était de voir chiffonner un très beau châle de cachemire jaune que j'avais sur mes épaules. Il ne tarissait pas en plaintes sur le peu de soin des jeunes femmes parisiennes qui portaient ainsi au milieu d'une foule un châle de deux mille francs sans *y mettre une épingle*, de manière qu'en le tirant on peut le voler.

— Pour moi, je ne suis pas si peu soigneux, je tiens ma main sur ma montre. Elle est là dans mon gousset, je me moque des filous. Mais votre châle, ma bru — il ne m'appelait jamais autrement — votre châle, on vous le prendra.

— Ah ! mon Dieu, mon châle ! On me prend mon châle ! m'écriai-je au même moment.

Je venais en effet de sentir une main qui le tirait fortement.

— Hem ? quoi ? qu'est-ce ? s'écria mon beau-père, en se retournant vivement.

Mais tout était rentré dans l'ordre. Mon premier mouvement avait été de ramener mon châle sur ma poitrine et, lorsque je m'étais retournée, je n'avais vu autour de moi que des figures parfaitement tranquilles qui elles-mêmes auraient crié : « Au voleur ! » si on le leur avait demandé.

— Pardieu ! je vous le disais au même moment, me dit mon beau-père avec ce ton joyeusement doctoral qu'ont les donneurs d'avis lorsqu'un malheur prédit vient en effet à arriver, et qu'ils vous répètent, en vous voyant une jambe cassée, une épaule démise, une fortune perdue : « Je vous l'avais bien dit ! »

J'avais beau lui montrer mon châle recouvrant mes épaules, il n'en répétait pas moins :

— Je vous l'avais bien dit !

Pendant ce temps nous étions arrivés à la porte de Duroc. Lorsque mon beau-frère m'eut nommée, un huissier me fit entrer et placer à l'instant à une fenêtre qui m'avait été réservée. La parade n'était pas encore commencée. Les officiers se promenaient silencieusement dans les rangs de leurs régiments respectifs. Ils parlaient de temps en temps, mais à voix basse, à quelqu'un de leurs soldats, ou bien à un sous-officier, pour rectifier un port d'armes mal observé, un chapeau mal posé. Ce n'était pas qu'ils eussent peur du premier consul, mais il était adoré de l'armée et les chefs comme les subordonnés voulaient mériter une de ses louanges. Oh ! quel temps ! quel temps !

Midi venait de sonner, et le roulement du tambour battant aux champs ne se faisait pas entendre.

— C'est singulier, dit mon beau-père, cependant tout est prêt ! Il faut que je voie si ma montre va juste avec l'horloge du château... Eh bien ! qu'est-elle donc devenue, ma montre ? Ma femme ! Je n'ai plus ma montre... Ma femme !...

Et ma belle-mère qui était à la fenêtre, regardant de tous ses yeux, non pas les troupes qui étaient dans la cour, mais pour voir son enfant bien-aimé aussitôt qu'il paraîtrait, lui répondit sans tourner la tête :

— Eh bien, on vous a volé votre montre tandis que vous tourmentiez votre belle-fille pour son châle. C'est bien fait.

La chose était pourtant vraie. M. Junot avait si bien répété qu'il tenait sa main sur sa montre pour qu'on ne la prît pas, qu'on n'avait pas trouvé de meilleur moyen de lui faire quitter son poste, que de faire semblant de me voler mon châle, bien assuré que, d'après l'intérêt qu'il lui portait, il viendrait à l'instant à son aide. La chose avait parfaitement réussi. Lorsque nous lui eûmes expliqué la conduite de l'affaire, il fut confondu. Mais au réveil de sa stupéfaction, il nous fallut entendre une oraison funèbre en trois points, rappelant les perfections de cette bienheureuse montre qu'il avait depuis *trente-cinq ans !* Ma belle-mère, ennuyée de cette suite de louanges, finit par lui dire :

— Allons donc, monsieur Junot, vous oubliez qu'elle s'arrêtait tous les huit jours et que l'année dernière elle vous a coûté plus de cinquante francs de raccommodage.

— Si vous ajoutez à cela, lui dis-je, qu'elle avait l'air d'une bassinoire et que vous me permettiez de réparer le malheur occasionné par le soin que vous avez pris de mon châle, nous n'y penserons plus que pour en rire.

Dans ce moment, le tambour battit aux champs et M. Junot ne put pas me remercier en grondant, ce qui était son habitude.

Il me serait fort difficile de rendre l'impression que me fit éprouver cette première vue d'une parade, ou plutôt d'une revue ainsi passée par le premier consul. Junot, qui connaissait maintenant ma véritable manière de voir, qui savait tout ce que le mot de patrie, celui de gloire pouvaient avoir

d'action sur une âme toute remplie de leur amour, m'avait prévenue d'avance que je serais vivement émue. Il me salua de la main en passant et se mit à sourire en voyant mon mouchoir près de mes yeux. Il parla bas à Duroc. Tous deux me regardèrent encore et je pus remarquer qu'ils étaient eux-mêmes émus de mon émotion. Junot me le confirma après la parade. C'était simple, ils me comprenaient. Tous deux aimaient cette patrie, cette gloire, cet homme prestigieux par la lueur de cette même gloire dont il éclairait toute la France. Et puis ces soldats qui le regardaient avec des yeux dans lesquels on pouvait lire : « Oui, nous nous ferons tuer pour que la France soit grande, pour que son nom soit le premier du monde ! Où faut-il aller ? Nous sommes prêts. » Et lui, répondant à ces serments tacites par des soins paternels, questionnant ses soldats sur le lieu de leur naissance, leurs parents, s'informant si leur état était heureux ou misérable, donnant des pensions pour exister à la mère dont les fils quittaient les champs et la vigne pour défendre l'État. Oh ! quel temps ! quel temps !

Ce jour-là il y avait tout près de moi un homme dont l'admiration pour ce qu'il voyait était digne et profonde. J'en fus frappée. C'était un étranger. Il portait un signe tellement singulier que je ne pus résister à ma curiosité et je fus assez indiscrète pour lui demander ce qu'il signifiait. C'était un mouchoir de batiste d'une finesse et d'une blancheur admirables, noué autour du bras, comme le serait une écharpe d'aide de camp.

— C'est un souvenir de mon souverain et d'une journée glorieuse, madame, me répondit-il, et puisque je suis assez malheureux pour être obligé

de me présenter moi-même, permettez-moi de me nommer : je suis le baron d'Ernswarth. J'ai eu l'honneur de mettre ma carte à votre porte.

C'était le ministre de Suède. Je lui fis l'accueil qui convenait et lui présentai les parents du général Junot, pour lesquels il fut aussi poli qu'il l'aurait été envers les frères et les pères de tous les Montmorency et de tous les La Trémouille de France. M. d'Ernswarth était un homme de quarante-huit à cinquante ans, ayant une belle tournure, peut-être déjà un peu trop d'embonpoint, ce qui nuisait à l'élégance sévère du costume militaire, qu'il portait toujours. Il me parla, avec une expression qui devait m'aller au cœur, de la renommée de celui dont je portais le nom.

— Si jeune, disait-il, et déjà si fameux ! Mais aussi avec un tel capitaine, comment les lieutenants ne seraient-ils pas, même enfants, de dignes fils de la patrie !

Dans ce moment le premier consul s'arrêta au bas de la fenêtre à laquelle nous étions. Il s'adressa à un jeune tambour qui paraissait avoir seize à dix-sept ans.

— C'est donc toi qui as battu la charge devant Zurich, ayant le bras percé d'une balle, mon brave enfant ? lui dit-il avec un accent et un regard qui auraient fait courir au milieu d'une armée de démons.

Le visage du jeune soldat se couvrit d'une noble couleur ; mais ce n'était pas la timidité qui rougissait son front. Il leva sur le premier consul de grands yeux noirs tout étincelants de la joie d'être ainsi distingué publiquement et répondit d'une voix tremblante, mais assurée :

— Oui, mon général.

— C'est encore toi qui, à Veser, a fait preuve

d'une présence d'esprit courageuse en sauvant ton commandant [1] ?

Le jeune homme rougit plus fort. Cette fois c'était de la modestie, et il répondit plus bas que la première :

— Oui, mon général.

— Eh bien, je dois acquitter la dette de la patrie. Il te sera donné, non pas une baguette d'honneur, mais un sabre d'honneur. Je te fais sous-officier dans la garde des consuls. Continue à te bien conduire et j'aurai soin de toi.

Comme le premier consul finissait de parler, il leva les yeux vers la fenêtre basse à laquelle nous étions. Avant de continuer sa tournée, il porta la main à son chapeau et nous salua tous avec un sourire gracieux. Ma belle-mère avait les yeux humides.

— Comme on doit aimer cet homme-là ! disait-elle en pleurant et riant en même temps. Ce pauvre enfant ! voyez dans quel état il est !

Nous vîmes, en effet, le jeune tambour appuyé

[1] Je ne puis affirmer si ce commandant est ou n'est pas le commandant Godinot. Mais je crois cependant en être certaine. Le général Godinot, alors commandant la 25e légère, fut effectivement blessé et courut le danger d'être pris devant Veser. Ce fait, que je rapporte, m'a frappée parce que cette parade était la première que je voyais et que tout m'arrivait avec de vives impressions. Mais les annales militaires de cette époque sont remplies de pareils événements. Le *Moniteur*, les journaux du temps ne pouvaient faire mention de tout ce qui se passait dans ce genre. Celui-ci me frappa beaucoup. Lorsque j'en parlai, le soir même, au premier consul comme d'un fait comparable aux plus beaux de l'antiquité : « Bah ! me dit-il, demandez à votre mari, il vous dira qu'il n'existe pas un régiment ni une demi-brigade de l'armée qui ne puisse en citer dix semblables, et même de plus forts. Lui-même, poursuivit-il, saurait bien les trouver dans son propre fonds. »

contre l'épaule d'un de ses camarades et suivant de l'œil le général Bonaparte. Il était pâle comme un mort, mais son regard, qu'il disait de choses ! Je ne sais ce qu'il sera devenu, mais je réponds qu'il n'aura pas eu regret à sa vie perdue si la mort est venue la lui demander pour Napoléon. Lorsque j'en parlai au premier consul, et ce fut, je pense, le soir même, car alors j'étais moins retenue pour lui dire ma pensée sur tout ce que je voyais que je ne le fus dans la suite, il m'écouta avec intérêt et, s'adressant à Berthier, qui venait d'arriver d'Espagne et de prendre le portefeuille du ministère de la guerre, il lui dit de prendre le nom de ce jeune homme et de lui réserver un dossier. Je ne sais ce qu'il est devenu. Peut-être est-il général aujourd'hui, peut-être est-il mort ? Mais bien certainement il est l'un ou l'autre.

Le jour de cette parade était un jour extraordinaire relativement aux autres revues, et voilà pourquoi Junot avait voulu que ce fût la première que je visse. Le roi d'Espagne avait envoyé des chevaux au premier consul, et ces chevaux devaient lui être présentés à cette parade. « C'était une cérémonie qui rappelait un peu, disait Brunetière, le cadeau équestre envoyé à Cromwell par un prince d'Allemagne. » Je ne sais comment étaient les bêtes du Mecklembourg, mais celles qui venaient d'Espagne étaient vraiment admirables. Il y avait seize chevaux, tous de la plus grande beauté, soit pour les formes, soit pour le pelage, qui était fort rare, à ce que fit observer un Espagnol qui était dans la même chambre que nous. Quatorze venaient des haras du roi d'Espagne, les deux autres étaient fils des haras du comte d'Altamira et de ceux du duc de Medina-Cœli. Il nous fit remarquer que ces deux chevaux

étaient les plus grands de la troupe, ils avaient un et deux pouces au-dessus des bêtes royales. Les dix premières sortaient du haras d'Aranjuez, les quatre autres de celui de Cordoue. *El Jornalero* [1] (haras d'Altamira), bai-brun, de quatre pieds dix pouces et demi et six ans, était vraiment une superbe bête. L'autre, *El Contador* [2] (haras Medina-Cœli), bai-clair, de quatre pieds dix pouces et demi et quatre ans, avait toute l'encolure, tout l'aspect d'un cheval arabe, les mêmes fanons légers, la même souplesse dans le portement de tête. En tout, le présent était vraiment royal.

Après la parade, Junot vint me prendre et me présenta, dans les règles *voulues par l'étiquette*, à M. le baron d'Ernswarth. Je lui témoignai mon désir de le voir. Je désirais lui demander des détails sur cette révolution de Suède dont il paraissait qu'il avait été l'un des acteurs importants d'après ce signe de ralliement qu'il portait encore au bras, après vingt-huit ans d'intervalle entre le temps où nous étions et le jour de cette révolution importante [3]. J'en témoignai le désir à mon mari, qui, toujours naturel et franc, le dit à M. d'Ernswarth. Le baron répondit, avec une grâce parfaite, qu'il était à mes ordres et que je pouvais commander le jour, l'heure et la minute auxquels je le requerrais, et qu'il s'y trouverait

[1] Le journalier.

[2] Le receveur.

[3] Elle eut lieu le 18 août 1772. Tous les partisans de Gucland, qui voulaient le défendre contre la diète, prenaient pour signe de ralliement un mouchoir blanc noué autour du bras. Tout ayant réussi en faveur du roi, il accorda comme faveur à ceux de ses partisans qu'il voulut récompenser de porter pendant toute leur vie un mouchoir blanc autour de leur bras gauche, en mémoire du service qu'ils avaient rendu à la couronne.

avec exactitude. Il vint, en effet, dîner chez moi et, dans quelques conversations, il nous fit connaître des détails excessivement curieux relatifs à cette journée tout à fait mémorable pour la Suède. J'en parlerai plus loin ; ce sont des choses sur lesquelles on peut toujours revenir.

Le corps diplomatique était assez nombreux à l'époque de mon mariage. Il était composé des ambassadeurs d'Espagne et de Rome ; des ministres de Danemark, de Suède, de Bade, de Hesse-Cassel ; de l'ambassadeur de Hollande, M. de Schimmelpenning, qui avait une si belle femme et surtout si accorte ; des ambassadeurs des républiques Cisalpine et Ligurienne et d'un ministre de Suisse. La Prusse, toujours prompte à se rapprocher de nous, avait envoyé, dès le mois d'octobre 1800, M. de Lucchesini comme en mission extraordinaire. Mais ce ne fut qu'en 1801 ou même 1802 qu'il présenta ses lettres de créance comme ministre plénipotentiaire. Il ne fut près de nous que peu d'années, et après la campagne d'Iéna, il ne revint pas en France. Le premier consul ne l'aimait pas, il le trouvait *finasseur*.

— Ce n'est pas qu'il m'attrape, disait Bonaparte, mais *il le veut trop*, et cela me blesse. Si les gens qui font de la diplomatie avec moi savaient combien les routes tortueuses servent à les perdre plus qu'à m'égarer, ils marcheraient plus droit.

Une attention que M. de Lucchesini crut devoir faire merveille déplut au contraire au premier consul et plaça le diplomate étranger dans une attitude qu'il ne put jamais changer, parce qu'il ne s'en douta pas pendant longtemps. Ce fut de haranguer le premier consul en italien le jour où il lui présenta ses lettres de créance. Bonaparte n'aimait pas qu'on lui parlât italien ; il était Fran-

çais et *voulait* être Français. Que servait-il d'aller lui raconter en haut-toscan [1] que la Prusse voulait être bonne amie et bonne alliée de la France ? C'est peut-être parce qu'elle ne voulait rester ni l'une ni l'autre qu'elle faisait parler à son ambassadeur une langue étrangère aux deux nations. Peu de temps après, le congrès de Lunéville nous donna la paix avec l'Autriche et celui d'Amiens avec l'Angleterre. La Russie devint aussi notre amie, et tout cela se fit en moins d'une année. Voilà de belles époques ! Voilà de beaux souvenirs ! Et en les évoquant, je puis dire, comme je le disais quelques pages plus haut : « Oh ! quel temps ! oh ! quel temps ! »

XXI

La machine infernale.

Ma mère était remarquablement mieux depuis l'époque de mon mariage. Elle avait pris, contre notre gré à mon frère et à moi, un nouveau médecin qui cependant paraissait faire merveille. On le nommait *Vigarousse* ou *Vigaroux*, je n'ai jamais vu son nom écrit. Je sais seulement qu'il était fils d'un habile chirurgien de Montpellier. Il s'était engagé à guérir ma mère en six mois. Et le fait réel, c'est qu'elle ne souffrait plus, qu'elle était fraîche et belle plus que je ne l'avais vue belle et fraîche depuis dix ans et que son contentement à elle-même était à son comble. Elle venait dîner chez

[1] M. de Lucchesini était de Florence.

moi, allait au spectacle, courait toute la matinée pour faire des visites et ne s'en portait que mieux, bien loin d'éprouver de la fatigue.

Garat, qui était depuis vingt ans un des habitués les plus assidus de la maison de ma mère, vint un jour nous dire qu'il nous demandait très sérieusement de ne pas manquer de nous trouver à l'Opéra le 3 nivôse. Il devait chanter avec Mme Barbier-Valbonne le bel oratorio de la *Création* d'Haydn, dont Steibelt, revenu en France depuis peu, avait arrangé toutes les parties pour notre grand orchestre de l'Opéra. Les chœurs de l'Opéra, ceux de Feydeau étaient chargés des parties de ce grand ensemble. Garat avait dirigé toute cette *machine*, comme il l'appelait, avec l'abbé Rose, qui entendait l'art de mettre en répétition les musiques difficiles autant qu'un homme au monde. Ma mère, qui était passionnée pour la bonne musique et le chant de Garat, s'engagea à ne pas manquer cette représentation. Elle devait venir dans ma loge à l'Opéra et, Junot dînant chez Berthier, qui venait de remplacer Lacuée [1] au ministère de la guerre où celui-ci avait succédé à Carnot, il fut arrangé que je dînerais chez ma mère, où je viendrais tout habillée avec mon beau-frère, et que de là nous nous rendrions à l'Opéra. Junot devait venir nous rejoindre après le dîner.

Le 3 nivôse, après avoir fait ma toilette, je montai en voiture avec mon beau-frère, et nous nous rendîmes chez ma mère, que nous trouvâmes belle, gaie et charmante. Elle avait une robe de velours noir et des diamants, un chapeau à l'espagnole, également en velours noir, avec des plumes

[1] Je me rappelle que Berthier fut nommé aussitôt après la destitution de Carnot. Lacuée n'eut le portefeuille que pendant que Berthier était en Espagne.

blanches et une agrafe de diamants. Elle était vraiment belle et, certes, ce soir-là, on ne lui aurait pas donné les cinquante-deux ans qu'elle avait.

Nous dînâmes de bonne heure. Ma mère demanda ses chevaux comme nous étions au café et nous partîmes aussitôt. Il était sept heures lorsque nous arrivâmes à l'Opéra. La salle était remplie de manière à ne pas « placer une épingle », comme on le dit en pareil cas. Ce qui était vrai. Les femmes étaient fort parées et la salle très éclairée. Le coup d'œil était vraiment admirable.

Nous distinguâmes Garat, qui, avec une lorgnette à double verre et s'avançant un peu sur le bord de la rampe, regardait dans la salle pour y découvrir quelques-unes de ses connaissances et, quoiqu'il fut huit heures du soir, pour attraper un rayon de *l'Aurore*[1]. Il était en noir, mais plus ridiculement habillé que de coutume, ce qui était difficile. Son collet lui passait par-dessus la tête, et sa figure un peu *singesse* paraissait à peine au milieu de quatre aunes de mousseline lui faisant une cravate et d'une forêt de boucles formant une coiffure. Mme Barbier-Valbonne, toujours simple et bonne personne, attendait près de lui le moment où ils devaient commencer.

[1] Garat avait d'intimes relations d'amitié avec Mme Aurore de B... Pendant un nombre d'années que je ne puis déterminer, il était toujours avec elle et avec sa sœur. Ces dames allaient régulièrement chez Mme de Talleyrand, et le valet de chambre, habitué à les annoncer en même temps que M. Garat, ne manquait pas de crier à haute voix : *Mmes de B... et M. Garat !* Mais tout change, tout passe en ce monde. Il advint que ces dames et M. Garat se firent annoncer séparément. Mais le pli était pris ; et plus de deux ans encore après, Courtiade disait toujours, en annonçant les deux sœurs : Mmes de B... et M. Garat !

Les violons s'accordaient et cet immense orchestre, plus nombreux que jamais on ne l'avait vu jusqu'alors, se disposait à nous faire entendre le chef-d'œuvre d'Haydn, plus parfaitement exécuté qu'il n'a eu la consolation de l'entendre lui-même [1].

Nous étions occupées, ma mère et moi, à regarder cette belle chambrée et nous rendions une foule de saluts accompagnés de sourires si doux, si bienveillants, qu'un étranger, arrivant chez nous dans un pareil moment, croirait que tous les hommes sont frères, que toutes les femmes sont sœurs. Et, ce qui est plaisant, c'est que cette bienveillance est réelle dans l'instant où on se la témoigne. Je crois en avoir trouvé la raison dans un état de bonheur et de quiétude, une sorte de jouissance éprouvée par les jeunes femmes lorsqu'elles sont parées, en vue, dans une salle de spectacle ou bien une salle de bal, et que tout ce tourbillon joyeux les entoure et les enivre. Le sourire de leurs lèvres, le regard de leurs yeux forment alors comme un seul mouvement mécanique provoqué par l'influence magnétique exercée sur toute femme dans cette position.

Je pourrais ajouter, pour fortifier mon opinion, que, dans de semblables réunions, il ne se trouve que de jeunes femmes, ou du moins des femmes en âge de plaire. Junot nous trouva occupées, ma mère et moi, à faire ces remarques et en même temps à envoyer et à rendre de ces mêmes regards, de ces mêmes sourires qui sont si doux et si attrayants. Il était lui-même dans une situation d'es-

[1] Haydn était maître de chapelle du prince d'Esterhazy qui est aujourd'hui à Vienne. Comme le prince ne donnait pas facilement une permission de s'absenter, Haydn ne put venir à Paris, « ce qu'il désirait beaucoup », à ce que me dit Steibelt, qui était mon maître de piano.

prit tout à fait particulière. Il était à la fois attendri et joyeux. Berthier, chez qui il avait dîné, lui avait rendu compte d'une conversation que le premier consul avait eue avec lui relativement à Junot. Ses paroles avaient été si bienveillantes, si amiçales d'intention et de fait immédiat, que Junot éprouvait un attendrissement profond, et pourtant un bonheur qui provoquait une certaine humidité dans ses yeux en même temps qu'un sourire sur sa bouche. Il était loin de se douter que la mort avait failli l'atteindre deux minutes plus tôt.

Les trente premières mesures de l'oratorio étaient à peine jouées qu'une forte explosion, comme un coup de canon, se fit entendre.

— Que veut dire cela ? dit Junot avec émotion.

Il ouvrit la porte de la loge et regarda dans le corridor s'il ne voyait pas un officier de la place ou l'un de ses aides de camp.

— C'est étrange ! poursuivit-il. Comment aurait-on tiré le canon à cette heure ? Et puis, je l'aurais su. Donne-moi mon chapeau, dit-il à son frère, je vais savoir ce que c'est.

Tout aussitôt la machine de Chevalier me revint à la pensée. Je saisis la basque de l'habit de Junot. Il me regarda avec colère et tira son habit de ma main avec une sorte d'impatience.

Dans ce moment la porte de la loge du premier consul s'ouvrit et lui-même parut avec le général Lannes, Lauriston, Berthier et Duroc. Il salua en souriant cette foule immense qui mêlait presque des cris d'amour à ses applaudissements. M^me^ Bonaparte le suivit à quelques secondes de distance. Elle était avec le colonel Rapp, M^me^ Murat, qui était grosse de près de neuf mois, et M^lle^ de Beauharnais.

Junot allait rentrer dans la loge pour voir lui-même l'air serein du premier consul que je venais de remarquer, lorsque Duroc se présenta à nous avec une physionomie fort troublée et l'air presque égaré. Ce que je vais dire fera comprendre son état.

— Le premier consul vient d'échapper à la mort, dit rapidement Duroc à Junot. Descends auprès de lui, il veut te parler, mais sans affectation. Il est impossible que la chose ne soit pas sue d'ici à un quart d'heure. Mais il désire ne faire aucun événement par lui-même. Ainsi, viens avec moi. Laisse-moi prendre ton bras pour m'appuyer, car je suis tremblant. Ma première bataille m'a causé moins d'émotion.

Tout cela fut dit à voix basse et nous n'entendîmes rien. Ce fut le soir que Junot me répéta cette conversation en me disant :

— J'aime Duroc. Il est attaché au premier consul presque autant que moi et Marmont [1].

Junot me dit adieu en courant et partit avec Duroc.

Pendant le court entretien des deux amis, l'oratorio avait été commencé, mais les belles voix de Mmes Branchu et Valbonne, et celle de Garat, n'absorbaient pas encore l'attention. Tous les yeux étaient tournés vers le premier consul et lui seul occupait en ce moment deux mille personnes. Je n'avais pas parlé à ma mère de la machine infernale de Chevalier. Mais mon beau-frère connaissait toute cette affaire. Je lui dis un mot à l'oreille pour l'engager à aller aux nouvelles. J'avais le pressentiment de quelque malheur. Au moment où Duroc avait parlé à Junot, celui-ci était devenu pâle comme un spectre et je l'avais

[1] Ces paroles sont textuelles et de ce même jour, du 3 nivôse.

parfaitement vu porter sa main à son front avec un mouvement de surprise et de désespoir. Néanmoins, ne voulant pas alarmer ma mère et les personnes qui étaient dans les loges voisines [1], je me contentai de dire tout bas à mon beau-frère, M. Junot, d'aller aux informations.

Mais avant son retour nous fûmes instruites. Un bruit sourd commença à se répandre du parterre à l'orchestre, à l'amphithéâtre, puis aux loges.

— Le premier consul vient d'être attaqué dans la rue Saint-Nicaise, disait-on.

Bientôt la nouvelle véritable circula dans la salle. A l'instant même, et comme par un coup électrique, une même acclamation se fit entendre, un même regard sembla couvrir Napoléon d'un amour protecteur. Ce que je rapporte ici, *je l'ai vu*, et je ne l'ai pas vu *seule*. Il existe peut-être dans Paris plus des deux tiers de ceux qui étaient à l'Opéra le 3 nivôse. Ils peuvent *ne pas oser* dire les premiers ce qui arriva dans cette soirée. Mais en les interpellant, qu'ils répondent si je ne retrace pas fidèlement ce qui eut lieu au moment où la nouvelle fut connue. Quelle agitation précéda l'explosion de la colère nationale qui était représentée, dans ce premier quart d'heure, par cette foule dont la fureur pour un attentat si noir ne peut être exprimée par des mots ! On voyait des femmes pleurer à sanglots, des hommes frémissant d'indignation, quelle que fut la bannière qu'ils suivissent, et s'unissant du cœur et du bras, dans cette circonstance, pour prouver que les différences d'opinion n'apportent pas avec elles de différences dans la manière de comprendre l'honneur. Je

[1] Ma loge était alors aux troisièmes, à l'Opéra. On sait qu'elles n'étaient point fermées ; il était donc facile d'entendre ce qui se disait de l'une à l'autre loge.

regardais pendant ce temps dans la loge du premier consul, qui, étant immédiatement au-dessous de moi, me permettait de voir et d'entendre presque tout ce qui s'y disait. Il était calme et paraissait seulement fort ému toutes les fois que le mouvement lui apportait quelques paroles fortement expressives relativement à ce qui venait de se passer. Mme Bonaparte n'était pas aussi maîtresse d'elle-même. Sa figure était bouleversée. Son attitude même, toujours si gracieuse, n'était plus la sienne. Elle semblait frissonner et vouloir se cacher sous son châle comme sous un abri. Et, dans le fait, c'était ce châle qui avait été la cause de son salut personnel. Elle pleurait. Quelque effort qu'elle fît pour retenir ses larmes, on les voyait couler le long de ses joues pâles, et lorsqu'elle regardait le premier consul, elle frissonnait de nouveau. Sa fille était aussi fort troublée. Quant à Mme Murat, le caractère de la famille paraissait en elle : quoique son état lui permît de manifester un trouble et des inquiétudes bien naturelles à la sœur du premier consul, elle fut parfaitement maîtresse d'elle-même dans toute cette cruelle soirée.

Junot, après avoir pris les ordres du premier consul, remonta pour nous dire de ne pas l'attendre et repartit aussitôt pour aller à son devoir. Il y avait aussi longtemps que le préfet de police, dont la loge était à côté de la mienne, l'avait quittée pour courir à la préfecture. Lorsque Junot fut parti, ma mère, qui maintenant connaissait toute l'affaire, me dit que, dans la loge à côté d'elle, un jeune homme qui paraissait militaire venait de dire aux dames qui l'occupaient que les auteurs du complot avaient d'abord voulu mettre le tonneau d'artifice à la porte de l'Opéra.

— La salle entière aurait alors sauté, avait ajouté le jeune homme.

Ma mère me dit de le regarder et de voir s'il méritait quelque croyance. C'était M. Diestrich, aide de camp du général Vandamme. Les dames de la loge étaient sa mère et sa sœur. Je l'avais vu quelquefois chez moi, les jours où Junot recevait, et l'avant-veille il avait dîné chez le général Mortier, le même jour que moi. Je le priai de me dire s'il pensait qu'il y eût quelque nouveau malheur à craindre.

— Il est difficile, me répondit-il, de savoir à quoi s'en tenir à cet égard. J'observerai seulement que ces misérables ont voulu mettre, comme chance plus certaine, leur charrette contre la porte de l'Opéra. Le factionnaire n'obéissant qu'à une consigne générale, qui est de ne laisser stationner aucune voiture près d'un théâtre le jour d'une première représentation, a éloigné la mort de tout ce que renferme cette salle. Mais, ajouta M. Diestrich en baissant la voix, aucun des auteurs de ce crime infâme n'est encore arrêté. Qui peut répondre qu'au moment de la sortie du premier consul, un autre coup ne soit pas préparé, dans le cas de la non-réussite du premier ? Quant à moi, je viens chercher ma mère et ma sœur ; lorsqu'elles seront en sûreté chez elles, je reviendrai, parce que le bras d'un homme est toujours nécessaire au milieu du tumulte.

Il me demanda s'il pouvait m'être utile en quelque chose. Comme j'avais mon beau-frère, je le remerciai et, quelques instants après, nous le vîmes sortir en effet avec sa mère et sa sœur, qui était une fort jolie et fort agréable personne. Elle avait seulement une chose que je n'ai vue qu'à elle, c'est un œil bleu et un œil brun. Cela ne

nuisait en rien à son regard, et lui donnait même une expression singulière qui n'avait rien que de piquant [1].

— Je veux aussi m'en aller, me dit ma mère. Ce monsieur a parfaitement raison. Donne-moi mon châle, mets le tien et partons.

Je paraissais hésiter.

— Eh bien, à quoi peut-on réfléchir dans une semblable affaire ? Je ne te dirai pas : « Je m'en « vais et tu feras ce que tu voudras » ; mais : « Je « m'en vais et tu vas me suivre. » Allons, allons, Laurette, ton châle et partons ! Il peut arriver un malheur, et c'est une chose plus que probable. En l'honneur de quoi serions-nous des victimes de plus dans le sacrifice ? Tu vois bien que ton hésitation n'a pas de bon sens.

Ma mère, depuis mon mariage et même dans beaucoup de circonstances antérieures, m'avait toujours reproché ma partialité pour le général Bonaparte, et surtout cette passion pour sa gloire qui me faisait sentir aussi vivement ses triomphes que s'il eût été mon frère, cet enthousiasme qui me faisait mettre en commun alors les intérêts de la France et ceux de Napoléon. Tout ce que je sentais, tout ce que je voyais n'était pas comme ce que *voyait* et *sentait* ma mère. Aussi bien souvent avions-nous de petites contestations, telles que nous pouvions les avoir. Ce soir du 3 nivôse, ma mère, qui m'avait vue pleurer et qui jugeait que je souffrais véritablement, ne comprit pas d'abord ce qui causait mon inquiétude présente. Pour les larmes, je ne les nie pas. Elles étaient provoquées

[1] Les Diestrich sont, je crois, de Belgique ou de Hollande. Cette famille est riche, honorable, et la jeune personne dont je parle est aujourd'hui l'une des femmes les plus considérables de Bamberg, où elle s'est mariée.

par l'horreur d'un forfait tellement atroce que l'être qui a pu l'exécuter doit être voué à l'exécration des siècles. Mais dans le moment où ma mère me parlait, j'étais dans un état violent, à la pensée que Junot courait des dangers inconnus, d'autant plus à redouter que les misérables qui en voulaient d'une manière aussi acharnée à la vie du premier consul, devaient, pour arriver à lui, sacrifier ses plus fidèles serviteurs. Cette idée me torturait et je ne la disais pas, parce que je craignais de paraître trop faible. Je sentais bien qu'il fallait que ma mère s'en allât. Mais, moi, j'aurais voulu savoir où était Junot et ne pas le perdre de vue. Il me paraissait assez vraisemblable qu'il ne quitterait pas le premier consul dans un pareil moment. Ce n'était pas à lui à courir dans les quartiers perdus de Paris, pour découvrir les conspirateurs dans leurs différentes retraites, et je devais croire qu'il resterait dans les environs de l'Opéra. Comme ces idées me passaient rapidement dans l'esprit, ma mère mettait sa palatine, son châle et m'enveloppait aussi dans mes fourrures. Tout à coup la porte de la loge s'ouvrit et Junot avança la tête pour me dire rapidement :

— Va-t'en avec ta mère. Lorsque tu l'auras remise chez elle, demande-lui de te prêter sa voiture pour te mener chez M^me^ Bonaparte, tu renverras après la voiture de maman. Je serai là et je te ramènerai.

Et il s'en fut en courant. Il était baigné de sueur, malgré le froid rigoureux qu'il faisait.

Nous partîmes. Mon beau-frère vint avec nous. Après avoir remis ma mère chez elle rue Sainte-Croix, sa voiture nous mena aux Tuileries. Le premier consul était revenu de l'Opéra et tout paraissait aussi calme à l'extérieur que s'il n'y avait rien

eu. Mais dans le salon c'était une autre chose. Il y avait plusieurs autorités, comme les ministres, les consuls, le général commandant Paris, le général Mortier, commandant la division, etc., etc. Le premier consul, qui jusqu'alors avait montré une sorte d'indifférence pour tout ce qui avait été tenté sur lui, fut cette fois sans aucune indulgence, et il avait plus que raison. Mme Bonaparte était accablée. Elle pleurait constamment. Indépendamment du péril auquel avait échappé le premier consul, elle-même avait failli être la victime de l'explosion.

XXII

Discussion entre Bonaparte et Fouché : « enragés » ou Vendéens ?

Le soir on allait, même après le spectacle, quand il n'était pas trop tard, chez Mme Bonaparte. C'était là qu'on était heureux de rencontrer le premier consul. Sa conversation, toujours attachante par la profondeur de la pensée jointe à ce tour original que lui donnait son imagination si brillante et si riche, était bien plus intéressante encore dans un moment où l'on savait qu'il devait ne donner passage qu'à des idées dont l'influence était directe. J'avoue que je manquais rarement les dîners du quintidi par cette raison. Quoiqu'il y eût beaucoup de bruit et beaucoup de monde, et par conséquent de mouvement, il était toujours facile d'entendre le premier consul converser avec tout ce que la France avait alors d'habile et de savant. Les jurisconsultes les plus profonds, les financiers les plus

forts, les diplomates les plus fins venaient autour de lui pour l'entendre et semblaient être là plutôt à la leçon que pour faire part de leurs lumières à un jeune homme dont le pâle visage accusait des veilles et des fatigues bien au-dessus des leurs, même depuis leur jeune âge.

C'était surtout à la Malmaison, ou bien à Paris dans le salon de Mme Bonaparte, qu'il fallait entendre le premier consul. Mais jamais il ne fut une époque plus intéressante que celle que je viens de décrire, bien imparfaitement sans doute, lorsque je pense au coloris fort et vigoureux qu'il faudrait répandre sur tout ce qui se passait alors, puisque je le fais comparaître devant des yeux qui n'ont pas le même souvenir pour aider à la faiblesse du pinceau. Mais je suis convaincue, et c'est beaucoup pour peindre.

A l'époque de la machine infernale, on sait que le premier consul avait la persuasion que le coup avait été fait par les jacobins, ou plutôt par une classe de misérables usurpant le nom de républicains et ne méritant que celui d'*enragés* que la police leur avait donné. Et dans le fait, on ne vit parmi eux ni Thibaudeau, ni Daunou, ni Grégoire, ni Boissy d'Anglas, ni aucun des républicains d'une opinion bien avouée avant le consulat. Nous avons eu des hommes obscurs, instruments de crimes, souillés de sang, rebut de nos époques fatales de 93 et de 94. Ces hommes, mécontents du retour de l'ordre, ainsi que le préfet de police l'avait dit dans plusieurs rapports faits en fructidor et vendémiaire an IX, conspiraient contre un gouvernement réparateur, sévère dans l'exécution des lois, et sous lequel ils ne pouvaient espérer de voir revenir l'anarchie. Il y avait parmi eux plus d'un Babeuf, et la conspiration du camp de Grenelle

se renouvelait tous les jours autour de la personne du premier consul.

Mais lui-même était injuste lorsqu'il disait dans le conseil d'État : « Ce sont les hommes de la révolution qui font tout ce mal, ce sont les septembriseurs. »

Ce pouvait bien être ces hommes de sang qui, sous le nom d'*enragés*, avaient essayé d'entrer dans les souterrains des Tuileries en forçant les grilles, qui avaient *essayé* un assassinat, qui avaient *essayé* même une machine infernale. Mais j'ai toujours pensé, et l'événement est venu me confirmer dans mon opinion, qu'il y avait d'autres mobiles qui les faisaient agir et l'affaire de nivôse le prouve.

Longtemps le premier consul fut impossible à persuader. Je me rappelle qu'un jour à la Malmaison il eut une conversation avec Fouché, Junot, Cambacérès et plusieurs autres personnes, contre lesquelles il soutenait son avis. Déjà à cette époque la police commençait à tenir le fil de cette infamie, et Fouché était bien glorieux. Junot, qui ne l'aimait pas, était de son avis relativement à tout ce qu'il disait sur la machine infernale. Le premier consul discutait sans humeur. Cambacérès lui-même, avec sa figure habituellement aussi jaune que calme, recevait un peu d'émotion de la contradiction soutenue du général Bonaparte. Lui seul était aussi tranquille que si la question agitée n'eût pas intéressé sa vie. Il n'y eut qu'un moment où il finit enfin par se fâcher.

Fouché prétendait avec raison que la Vendée, quoique pacifiée en apparence, était toujours en feu, que les bandes d'insurgés occupaient toutes les routes et que la Bretagne n'était pas habitable.

— Parbleu, dit le premier consul en colère, vous

nous la donnez bonne ! Que venez-vous nous parler de la Vendée et de la Bretagne ? Comment, vous qui êtes ministre de la police, et qui savez dans quel état est le nord et le midi de la France, vous venez parler de la Vendée comme du point central vers lequel il semble que toute la sollicitude, toute l'attention du gouvernement devraient se porter ! Quelles sont les nouvelles de la rive droite du Rhin ? Est-ce un Vendéen, ce chef de bande qui a fait un vol de soixante mille francs, à main armée, en germinal dernier, dans l'intérieur de la France, dans le département de l'Ourthe ? Est-ce encore de la Vendée, ces hommes qui viennent d'être arrêtés à Châteaudun ? Ce sont des déserteurs conduits par une femme habillée en homme. Dans le département du Gard, vous voyez que depuis le mois de germinal jusqu'au 10 nivôse on a arrêté soixante-huit brigands. Dans la Sarre, comment appellerez-vous la bande du brigand Schinderanes ? Dans l'Aveyron, dans les Basses-Alpes, vous apprenez tous les jours quelques nouvelles arrestations. Avant-hier encore, qu'est-il arrivé sur la route de Rouen ? La route de Rouen à Paris, j'espère que ce n'est pas là un pays perdu ! Eh bien, la diligence est attaquée par huit brigands, malgré l'escorte de quatre hommes commandée par un sergent et établie sur l'impériale ! Sont-ce là des Vendéens encore ?

Le premier consul était presque en colère. Fouché, qui ne se démontait pas facilement, le regardait fort respectueusement sans doute, néanmoins avec une expression qui m'aurait impatientée si j'avais été à la place du premier consul, ce qui n'était guère possible.

— J'ai l'honneur de vous faire observer, général, dit-il au premier consul, que les brigands qui ont

arrêté la diligence de Rouen ne sont pas autre chose que des chouans, qui eux-mêmes ne sont que des Vendéens rhabillés. Lorsque la diligence fut arrêtée, ils commencèrent, avant même de faire feu, par demander les fonds appartenant à la république, et l'on sait que la formule des brigands de l'ouest n'est pas différente de celle-ci. Chassés, traqués, pour ainsi dire, par le général Bernadotte, ils refluent de notre côté. Mais ce sont des chouans, et je persiste à le dire.

A cette nouvelle assertion répétée avec une expression tout à fait inconvenante, le premier consul s'avança vers Fouché avec une précipitation qui dénotait une vive colère. Il se planta devant lui et, se croisant les bras :

— Et moi je vous répète aussi, citoyen ministre de la police générale, que vous vous trompez, ou plutôt que vous voulez faire croire que vous vous trompez.

Dans ce moment Mme Bonaparte, qui aimait tendrement Fouché et qui lui portait un profond intérêt, ce qu'il reconnaissait à sa manière, s'avança derrière Bonaparte et passa sa main dans son bras. Le premier consul dégagea doucement son bras de la pression de celui de sa femme et lui dit sans humeur, mais assez péremptoirement :

— Je t'en prie, Joséphine, laisse-moi tranquille lorsque je parle d'affaires sérieuses.

Je n'oublierai jamais la figure décontenancée de Mme Bonaparte. Elle retourna tranquillement à sa place, sans avoir seulement la pensée de répondre.

— Oui, citoyen ministre, reprit le premier consul, je vous le répète bien clairement, vous vous trompez lorsque vous prétendez que le poison domestique dont la république est malheureusement atteinte a pour cause une autre origine que

cette vaste conspiration de brigandage et de crimes, ourdie par une troupe de misérables, qui ne sont d'aucun parti et qui déshonoreraient celui auquel on les attacherait, mais qui depuis quinze ans, toujours prêts à vendre leurs bras, sont attentifs au moindre trouble pour l'accroître et en profiter. Croyez-vous que les hommes qui ont égorgé aux 2 et 3 septembre, ceux qui exécutaient à Nantes les mariages républicains et qui liaient dos à dos une jeune fille de quinze ans avec un jeune homme de vingt, en faisant les plus infâmes réflexions ; ceux qui ont comblé les glacières d'Avignon avec des cadavres, les assassins des prisonniers de Versailles ; les misérables qui ont vécu pendant deux ans les pieds dans le sang jusqu'au-dessus de la cheville, en signant les arrêts de mort de vieillards de quatre-vingt-dix ans, comme l'abbesse de Montmartre[1], ou de jeunes victimes de seize ans, comme les jeunes filles de Verdun ; croyez-vous, monsieur — et le premier consul avança de deux pas vers Fouché — croyez-vous que ces hommes-là aimaient la liberté, la république ? Pouvez-vous me répondre OUI ? Si vous le faisiez, je vous dirais NON, MOI. Je vous dirais que ce sont des hommes voulant de la licence, des hommes qui, la veille du jour où ils massacraient comme je viens de le dire, n'avaient

[1] C'était Mme de Montmorency. Elle était tellement courbée par l'âge que le bourreau fut obligé de la redresser, ou plutôt de la *casser*, pour l'exécuter. L'infortunée était sourde et aveugle. Lorsqu'elle fut interrogée, comme elle n'entendait qu'à l'aide d'un cornet qu'on lui avait ôté, Fouquier-Tinville fut obligé de crier très haut. Malgré cela comme elle n'entendait pas, elle fut condamnée pour avoir *conspiré sourdement*. Lorsqu'elle fut dans la charrette et que l'air frappa son visage, elle chanta le *Salve regina* à demi-voix. Elle se croyait délivrée !

pas de quoi payer un pain et vivaient dans l'opulence six mois après, parce qu'ils n'avaient nul remords de porter la chemise de celui qu'ils avaient égorgé et de dormir dans son lit. Vous me direz peut-être que parmi ces hommes on en a vu se retirer pauvres et sans bien ? Peut-être cela est-il possible, mais la plupart d'entre eux ont longtemps mangé du pain trempé de sang. Je sais ce que je sais, ajouta-t-il en secouant la tête.

Fouché était plus pâle qu'à son ordinaire et l'on voyait que depuis longtemps il voulait répondre au premier consul. Lorsque Napoléon se fut retourné vers le feu et qu'il se mit à tisonner, selon son habitude, Fouché dit d'une voix évidemment altérée par la colère, bien que sa parole fût posée :

— Mais, général, vous me permettrez de vous dire que toutes les horreurs qui ont ensanglanté la révolution n'ont pas été commises par les *jacobins*, comme vous les appelez. On voit bien que vous n'avez pas assisté aux tragédies de Tarascon, de Beaucaire, de Marseille et de tant d'autres villes du Midi, théâtres des hauts faits des compagnies de Jésus et de leurs collègues, enfin des assassinats royalistes.

Le premier consul était encore courbé et occupé à tourmenter un pauvre tison. A ce mot de Fouché il se releva avec précipitation et, se retournant aussi vivement, il fut aussitôt près du ministre.

— Eh ! pardieu, que venez-vous me conter là ? Vous me donnez gain de cause. C'est ce que je vous dis depuis une heure. Ces monstres à figure humaine qui retroussent les manches de leurs chemises, quand ils en ont, pour aller couper des têtes ou jeter les gens à l'eau, les jetteraient dans le feu d'un bûcher de l'inquisition d'Espagne, si le grand inquisiteur les payait mieux que leurs brigandages.

Parbleu, je le sais bien, qu'il y a eu des assassinats royalistes ! Je pourrais dire que ceux-là étaient des représailles et que les glacières d'Avignon, le massacre de plusieurs individus que j'ai moi-même particulièrement connus, quoique bien jeune alors, et dont je puis garantir la moralité, pouvaient excuser ceux qui arrivaient après. Mais je ne le dirai pas. Rien ne peut autoriser la cruauté, rien ne peut légitimer le crime. Notre belle révolution n'est point mère de ces infamies. Toutes les horreurs de 93 ne pourront jamais ternir sa robe éclatante de blancheur, lorsque, conduite par la liberté, ou plutôt la tenant par la main comme une sœur, elle nous vint délivrer en 89 de notre dur esclavage. Les gens de mauvaise foi et qui n'aiment pas la révolution pourront seuls au reste confondre les époques et les temps. Il est impossible de ne pas faire la part de chacun. Mais il n'en est qu'une *seule* pour les égorgeurs et les verseurs de sang. Réprobation sur eux ! La France ne veut plus de ce régime-là et l'anarchie est décidément en horreur. Il faut mettre un terme aux brigandages qui désolent l'intérieur de la république. C'est un rejeton des fatales époques. La liberté publique est menacée et même déjà attaquée dans ses plus précieuses garanties. Chaque membre de la grande famille de la société est à chaque instant frappé dans ses moyens d'existence. La sûreté n'est plus qu'un mot et l'être le plus inoffensif ne sait en se couchant si le lendemain il déjeunera dans sa maison. Voyez ce bon Clément de Ris. Et tout cela se passe sous le régime d'un gouvernement qui *veut* le calme et le retour de l'ordre ! Il faut que cela finisse ! Je sais bien que le Directoire a préparé ces tristes héritages, par la détestable organisation de ses provinces, surtout après la première

pacification de la Vendée. Mais on ne répare pas le mal en le rejetant sur les autres. Voilà maintenant que les misérables, non contents de s'attaquer à moi, veulent faire sauter tout un quartier de Paris. Si la sentinelle de l'Opéra n'avait pas éloigné le tonneau, trois mille personnes étaient mutilées, assassinées, parce que des monstres en veulent à ma vie. Je le répète, il faut que cela finisse ! Ce n'est pas au moment où la république partout victorieuse dicte des lois à ses ennemis au sein même de leurs pays, qu'elle se laissera meurtrir sous les coups de quelques scélérats obscurs prenant comme par dérision une couleur politique. Ce n'est pas dans de telles âmes qu'il y a place pour un sentiment aussi noble que celui de l'amour de la patrie. Comme ils volent les diligences et les receveurs des contributions, parce qu'ils ont toujours une caisse bien garnie, ces coquins-là disent qu'ils font la guerre au gouvernement. Cela fait pitié.

— Citoyen consul, répondit Fouché, je ne puis que répéter ici ce que j'ai eu l'honneur de vous dire plusieurs fois, depuis le 3 nivôse. J'ai exprimé ma pensée intime, lorsque j'ai dit que ce forfait exécrable n'avait pu être commis que par des ennemis non pas de la république, non pas de votre personne, mais des hommes. La Convention a été attaquée par eux à main armée au 13 vendémiaire. Ils ont été en conspiration permanente contre le Directoire, non pas qu'il fût plus mauvais gouvernement pour eux que l'eût été celui de la Convention ou bien des comités, mais parce qu'ils sont ennemis *de tout* gouvernement. Je sais bien la vérité de tout cela, citoyen consul, et la place que j'occupe me met à même, bien plus qu'un autre, de connaître toutes ces iniquités. Mais tout

en convenant avec vous que quelques centaines de bandits sont répandus sur la surface de notre belle France, pour y faire le mal que nous leur voyons commettre, je dis que l'enfer qui vomit ces démons-là n'est pas 93.

Le premier consul leva les épaules.

— Et *le Militaire et le Turc ?* La plume qui a écrit ce beau morceau est-elle dirigée par l'Angleterre ou par tout ce qu'il y a de plus enragé en opinion démagogique ?

— Voilà précisément ce qui vient à l'appui de mon assertion, citoyen consul. *Metge*, l'auteur du libelle que vous venez de nommer, est un de ces hommes qui se montrent à toutes les grandes époques. Il ressemble à ces claqueurs en chef, connus pour faire réussir ou tomber une pièce nouvelle. On les prend à la solde de tel auteur pour un soir et de tel autre pour le lendemain. Ces deux auteurs sont ennemis, cela importe peu au claqueur. Il en est de même de ces hommes de l'espèce de Metge. Vous êtes dans une sphère, citoyen consul, de laquelle vous n'apercevez aucune de nos misères politiques. Vous ne voyez rien du *dégoûtant* — je puis dire le mot — de l'arrangement qu'il faut faire pour que toutes ces matières fétides ne sentent pas trop mauvais. Vous n'avez jamais eu besoin de vous servir de Metge, et Metge ne vous aime pas parce qu'il sait bien qu'avec vous il ne peut espérer que la prison. Aussi a-t-il ouvert de grandes oreilles aux premières paroles, ainsi que les mains pour recevoir les belles guinées bien dorées qui lui ont été remises pour qu'il taillât sa plume afin de produire le beau chef-d'œuvre *du Turc et du Militaire français.*

— Allons, vous voilà encore avec votre *comité anglais !* Certes, je n'aime pas l'Angleterre, c'est-à-

dire son cabinet, mais je crois que vous êtes aussi par trop injuste pour lui.

— Citoyen consul, je ne suis plus assez jeune pour me laisser emporter par le feu de la prévention. Je raisonne d'après des faits. Il y a longtemps que je connais Metge et que je puis résumer mes soupçons et mes doutes. Metge n'a aucun moyen d'existence et cependant il fait de la dépense, et une dépense journalière assez considérable qu'il paie toujours comptant. Où prend-il cet argent ? Il faut bien qu'il soit à la solde des ennemis de la république.

— Mais n'existe-t-il donc que l'Angleterre qui puisse donner de l'argent pour troubler la tranquillité de l'État ? Vous avez vu que les soupçons ont été fortement éveillés sur Félix Lepelletier et sur Antonnelle. Metge n'a-t-il pas fréquenté ces hommes-là ? N'est-il pas connu aujourd'hui que toute l'affaire de Ceracchi, Diana, Demerville, Aréna, n'était pas étrangère à ce Metge ? Il paraît même que le stylet qu'il portait devait me servir dans l'occasion, si je me trouvais dans son chemin. C'est un vigoureux compère, au reste, que ce Metge. Il paraît qu'il s'est défendu comme un lion. Où donc fut-il pris ?

— Au passage Feydeau. Il était fort tard. Les hommes de la police chargés de le suivre l'arrêtèrent d'abord au nom de la loi, sans s'assurer immédiatement de ses mains. Il eut le temps de saisir un stylet qu'il portait toujours et de frapper l'officier de police. Il lui porta plusieurs coups très violemment qui heureusement ne le blessèrent qu'à la main et au poignet. Une chose assez remarquable, c'est qu'il ne couchait pas deux nuits de suite dans le même endroit depuis plus de quatre mois. Il travaillait à Montmartre, dans

une petite chambre. C'était là qu'il composait les mauvais pamphlets qu'on lui payait bénévolement bien au-dessus de ce qu'ils valaient.

Dans le même moment entrèrent deux tribuns. Le premier consul les accueillit avec une bonne grâce tout à fait remarquable. La conversation continua sur le même ton. L'un des deux tribuns était Duveyrier. Le premier consul parla avec lui d'un rapport qu'il devait faire au tribunat, quelques jours après, relatif à l'établissement des tribunaux criminels spéciaux. Ces tribunaux étaient particulièrement destinés à punir immédiatement tous les voleurs et les brigands qui désolaient les routes de la république et qui venaient enfin troubler la tranquillité intérieure des villes. Le premier consul reparla de nouveau sur cet objet et fut admirable dans son discours. C'était dans de pareils moments qu'il fallait et le voir et l'entendre. Il y avait alors en lui un feu qui s'épanchait en vivifiant tout ce qui était autour de lui. Je ne l'avais jamais vu sous ce jour lumineux. J'en étais plus qu'étonnée. Il me faisait un effet tout à la fois entraînant, comme charme d'attrait, et vivement agitant, comme éloquence unique, par sa concision concluante et parfaitement persuasive.

M. Portalis arriva ensuite. Le premier consul fut à lui et, lui prenant la main, il le conduisit pour ainsi dire jusqu'auprès de M^me^ Bonaparte. Il avait pour lui une profonde estime. Portalis n'avait pas, à cette époque, la triste infirmité de la cécité. Il voyait déjà péniblement, mais cependant il n'avait pas besoin de guide. Le premier consul lui parla, aussitôt qu'il fut entré, du discours préliminaire du Code. C'était M. Portalis qui était chargé de le faire.

— Vous êtes paresseux, citoyen Portalis, lui dit

en riant le premier consul, mais il faut vous hâter. Voilà tout le monde qui crie après nous pour ce Code. Il faut aller vite en besogne.

— Ah ! général, répondit le digne homme, en riant à son tour, vous croyez donc que tout le monde a votre don de féerie ? Vous avez été doué en naissant, vous, mais nous autres, pauvres humains, il nous faut aller tout doucement dans notre route. Et puis, savez-vous, général, que notre Code n'est commencé que depuis un an ? Savez-vous que c'est un immense monument à élever dans une nation, qu'un Code de lois ? Vous y avez travaillé comme nous et vous savez que c'est un écheveau difficile à débrouiller.

— Oui, sans doute ; oui, sans doute, répondit le premier consul, mais il faut marcher, répétait-il toujours, il faut marcher. Le discours préliminaire est-il prêt ?

— Le premier consul est bien sûr que je ferai toujours non seulement mon devoir, mais plus que mon devoir, pour seconder ses nobles et grands projets, ayant pour but le bonheur de la France, répondit Portalis. Le discours est fait.

— Ah ! vous êtes un excellent et bon Français ! dit le premier consul. A la bonne heure ! Parlez-moi de gens comme vous et comme ce brave Duveyrier. Je suis heureux quand je vois des hommes comme vous autour de moi. Étant ainsi secondé, je ne puis que bien faire.

Cette conversation fut la première de ce genre que j'entendis tenir au premier consul après mon mariage. Elle me frappa d'autant plus que, dans la position où il était, cette liberté d'esprit pour raisonner de vie et de mort, quand il s'agissait de lui-même, me parut admirable. Cependant, quoique je fusse bien frappée de tout ce qui s'était

dit dans cette soirée, je n'aurais pas pu rappeler ainsi jusqu'aux moindres mots du premier consul et de Fouché, si je n'avais trouvé cette conversation écrite par mon mari, dans les papiers que j'ai conservés de lui. Il en est encore d'autres aussi curieuses que celle-ci et faisant encore mieux paraître dans leur vrai jour les différents interlocuteurs.

XXIII

La Malmaison. — Bonté et obligeance de Joséphine.

La Malmaison, propriété d'une famille riche aimant à tenir un grand état et mettant de l'orgueil à imiter les Anglais dans leurs coutumes *de château*, la Malmaison était déjà, à l'époque de l'acquisition qu'en fit M^me^ Bonaparte, une délicieuse demeure. Le château, sans être aussi grand que celui de Petit-Bourg ou de Méréville, l'était autant que celui de Morfontaine et d'Ermenonville. Seulement le bout des deux ailes avançant sur la cour n'existait pas. Mais cette addition fut plus commode pour le service des communs que pour les habitants du château.

Le parc était délicieusement distribué, malgré sa proximité avec la montagne assez aride qui se trouve sur la gauche. Rien n'était plus frais, plus vert, plus ombragé que toute la partie bordant la route et le champ dont le parc était séparé par un saut de loup. Le voisinage de la rivière, bien que le parc fût plus haut que la route et la berge, donnaît toujours par sa communication une fraîcheur salutaire aux plantes et aux arbres et la

végétation était plus belle dans cette portion du village de Rueil que dans la partie supérieure. Le premier consul voulant plus tard, c'est-à-dire à son retour d'Égypte, agrandir la Malmaison et son parc, demanda comme service de voisin à Mlle Julien, vieille fille très riche, demeurant à Rueil, de lui céder, au prix qu'elle voudrait y mettre, un parc ou plutôt un jardin qui, n'étant séparé que par un chemin vicinal qu'il était facile de changer, lui donnerait la chose qu'il désirait vraiment beaucoup, le moyen d'avoir un parc dont l'étendue au moins pourrait ne plus le faire rougir à côté de la magnifique propriété de Joseph. Le parc de la Malmaison n'avait pas, je crois, à cette époque, plus de cent arpents, et du côté de la montagne et de Mlle Julien il était surtout tellement étranglé, si l'on peut le dire, que d'un jardin situé au sommet de cette montagne où était un petit belvédère à l'italienne, on pouvait voir avec une lunette d'approche tout ce qui se passait dans le parc inférieur. Le premier consul avait un petit jardin particulier auquel on arrivait par un pont recouvert de coutil comme une tente et qui aboutissait immédiatement à son cabinet particulier. C'était là qu'il prenait l'air lorsque l'excès de travail lui rendait un peu d'exercice nécessaire. Car alors, comme dans les deux années suivantes, il ne prit de repos que ce que la nature exigeait impérativement. Ce pont, dont je viens de parler et qui était arrangé comme une petite tente, lui formait une chambre de plus. Il y faisait porter une table et travaillait tout seul sur le pont, soit en piquant des cartes, soit en faisant des notes et des remarques sur des pétitions.

— Lorsque je suis à l'air, disait-il, je sens que mes idées prennent une direction plus haute et plus

étendue. Je ne concois pas comment il y a des hommes dont le travail peut s'opérer avec succès à côté d'un poêle et privés de la communication du ciel.

D'un autre côté Napoléon ne pouvait supporter le moindre froid sans en souffrir à l'instant même. Il faisait faire du feu dans le mois de juillet et ne comprenait pas que l'on ne fût point comme lui saisi au moindre vent de bise.

La vie que l'on menait à la Malmaison, à l'époque de mon mariage, ressemblait à la vie que l'on mène dans tous les châteaux, lorsqu'on rassemble beaucoup de monde chez soi à la campagne. Nos appartements étaient composés d'une chambre, d'un cabinet et d'une chambre pour notre femme de chambre, ainsi que cela se voit toujours dans les maisons de campagne des gens riches. Les meubles en étaient fort simples et l'appartement de la fille de la maison, qui touchait au mien, n'en différait que par une porte à deux battants ; encore n'eut-elle, je crois, cet appartement qu'après son mariage. Les chambres n'étaient pas parquetées, ce qui me surprit, sachant à quel point Mme Lecoulteux était elle-même recherchée. Elles donnaient toutes sur un long corridor auquel on montait par une marche, laissant à droite l'appartement de Mme Bonaparte et le petit salon dans lequel on déjeunait. Ce corridor était fort étroit, carrelé comme le reste et donnant sur la cour.

Le matin on se levait à l'heure qu'on voulait, et jusqu'à onze heures, moment fixé pour le déjeuner, on était sa maîtresse. A onze heures, on se réunissait dans un petit salon très bas donnant sur la cour, au premier et dans l'aile droite. Il n'y avait jamais d'hommes, ainsi que dans les déjeuners de Paris, à moins que ce ne fût Joseph

ou bien Louis ou Fesch, enfin quelqu'un de la famille. Les exceptions étaient tellement rares que je ne puis me rappeler si j'ai vu un homme admis à nos déjeuners de la Malmaison. Après le déjeuner, on causait, on lisait les journaux ; il arrivait toujours quelqu'un de Paris, pour avoir *une audience* ; car *malgré la volonté prononcée* du premier consul pour que Mme Bonaparte ne fît rien qui pût blesser en quoi que ce fût l'opinion générale, elle accordait déjà des audiences, apostillait des pétitions, quoique la colère du premier consul l'eût déjà fait pleurer, et abondamment, pour avoir ainsi apostillé une pétition relative à un marché de chevaux.

On ne voyait jamais le premier consul avant le dîner. Il descendait à cinq ou six heures du matin dans son cabinet particulier. Il travaillait avec Bourrienne ou avec les ministres, les généraux, les conseillers d'État et ce travail durait jusqu'à l'heure du dîner, qui avait toujours lieu à six heures. Il était rare qu'il n'y eût pas quelqu'un d'invité. Dans ce moment tout ce qui entourait le premier consul se mariait et formait une nouvelle famille ajoutée à celle déjà si nombreuse qui existait. Le colonel Savary venait d'épouser Mlle de Faudoas, parente de Mme Bonaparte. Ce mariage était un bonheur inespéré pour un homme dont la vie n'avait d'autre mobile que le désir d'avancer. Sa femme aurait été fort jolie, s'il ne s'était trouvé une distance toujours désagréable entre sa bouche et son nez et si ses dents n'eussent été, quoiqu'elle fût fort jeune, déjà presque toutes gâtées.

Une personne vraiment belle était Mme Lannes. Elle était fort en faveur à la Malmaison et aux Tuileries, et elle le méritait non seulement à cause de

son mari, mais à cause d'elle-même. Elle était fort douce, point envieuse, ne sacrifiant jamais à un mauvais bon mot le repos ou la réputation de quelqu'un, ainsi que je l'ai souvent vu et entendu faire, lorsque dix ou douze de ces nouvelles mariées, dont au reste je faisais partie, se trouvaient réunies à la Malmaison. Mais je dois dire pour ma justification, dans le cas où l'on me confondrait avec quelques-unes de ces bonnes personnes, que je fus bien plus souvent sur la défensive que sur l'offensive.

Je parlais, avant de m'occuper du mariage de Mme Savary, des audiences que Mme Bonaparte donnait après son déjeuner. C'était le seul moment où la surveillance du premier consul la laissait en repos ; il se fiait pour cela sur Bourrienne, « qui aurait cru honteux, nous dit-il, de surveiller la femme de son ami. »

Le secrétaire intime du premier consul a donc repoussé toute surveillance sur la conduite politique et financière de Joséphine, se bornant à cacher au général les acquisitions un peu trop fortes, comme, par exemple, celle d'un collier de perles et d'autres bijoux, qui en effet ne furent pas achetés, mais donnés. Foncier, qu'on fit intervenir sans qu'il le sût pour une certaine parure de turquoises, fut très fâché de cette licence-là. Et il avait raison. Il faut dire que la plupart du temps Mme Bonaparte ne savait rien de toutes ces petites manigances. Elle se bornait à écrire avec ses petites pattes de mouches à Berthier, qui, sensible à la bonté de Mme Bonaparte dont l'indulgence plaidait pour faire admettre Mme Visconti à la Malmaison — chose que le premier consul a constamment refusée, s'en

expliquant même d'une manière assez dure, — faisait pour Mme Bonaparte beaucoup plus que les autres ministres, auprès desquels son crédit était presque nul et n'avait d'effet qu'à force d'importunités. Mlle Hortense en aurait eu un bien plus positif si elle en avait usé.

Mais si le crédit de Mme Bonaparte était sans force chez les autorités, la renommée de ce même crédit avait reçu de rudes atteintes par sa propre faute à elle-même... Elle était bienveillante, avait le désir en effet d'obliger, mais ce désir cédait à la moindre crainte de mécontenter le premier consul. Et puis la dernière personne venue avait toujours raison avec elle sur la même affaire. J'ai vu de graves inconvénients de cette faiblesse. Elle désolait Napoléon.

La Malmaison était fort affectionnée par lui. Je disais tout à l'heure comment on y passait la matinée, c'est-à-dire le commencement de la matinée. Il avait ordonné, si l'on peut parler ainsi, que l'on fût complètement à son aise. C'était toujours lui qui mettait des entraves à tout ce que Mme Bonaparte voulait introduire, déjà à cette époque, de choses gênantes et imposées par une étiquette dont elle-même souffrait, mais qui lui plaisait. J'ai bien ri en lisant dans des mémoires, fort estimables du reste et bien au-dessus des Mémoires contemporains, que Joséphine disait un jour :

— *Ah ! que tout cela m'ennuie ! j'étais faite pour être la femme d'un laboureur !*

En vérité, il ne faut pas que cette personne ait jamais entendu parler Mme Bonaparte, ni Joséphine, ni l'impératrice. Il ne faut pas qu'elle l'ait suivie dans aucune de ses positions. La toilette surtout était une des parties de la vie

de Mme Bonaparte bien autrement importante que celles qui regardaient le soin de sa vie. Elle n'aurait pas *vécu,* si le matin le travail des trois toilettes n'avait pas été fait. Au reste, il n'y a rien à dire sur cette occupation dans une personne qui est assise auprès de la suprême puissance. Il aurait été à désirer que les reines de France n'eussent jamais eu de goûts plus pesants sur le peuple que celui de la toilette de Joséphine. Il ne fallait pas de grands impôts pour acquitter le mémoire de Leroy ou de Mlle Despaux, lorsque le premier consul trouvait qu'ils excédaient de quelques mille francs la somme fixée pour la dépense de sa femme.

XXIV

La Malmaison. — Parties de barres.

Les mercredis, il se donnait un dîner presque de cérémonie à la Malmaison. Il y avait le second consul — le troisième ne sortait presque jamais de sa famille et vivait fort retiré [1] — des conseillers d'État, des ministres, quelques généraux plus particulièrement estimés et des femmes d'une réputation intacte, car, à cette époque, Napoléon se montra sévère dans le choix qu'il fit pour la société de Mme Bonaparte.

[1] Il donnait de petits bals le mardi chez lui, tandis qu'il occupait le pavillon de Flore, où il logeait dans les appartements supérieurs. Il avait alors ses enfants qui n'étaient pas mariés, et dont il s'occupait beaucoup. C'était un digne homme. Son fils aîné, dont la bonté et l'honneur ont fait partie de l'héritage paternel, a épousé la fille de Barbé-Marbois.

Mlle de Beauharnais et Mme Bonaparte m'avaient prévenue que nous allions jouer la comédie, et que j'aurais l'*emploi* des soubrettes. Le colonel Savary venait, comme je l'ai dit, de se marier, et sa femme devait être aussi de notre troupe. Junot était notre plus beau talent, avec Bourrienne et Eugène de Beauharnais. Lauriston était aussi bon acteur, à ce qu'on disait.

— Citoyen Cambacérès, dit un soir le premier consul, vous devriez jouer la comédie avec nos jeunes gens. Vous feriez les pères nobles.

— Ne croyez pas plaisanter, citoyen consul, lui répliqua Cambacérès, j'ai joué, et, je puis le dire, avec quelque succès, le Montauciel du *Déserteur*.

— Vraiment ! Eh bien, cela prouve, dit le premier consul, qu'il ne faut jamais dire : « Ceci est *impossible !* »

Nous avions l'honneur de faire tous les frais du spectacle de la Malmaison, et le commencement ne fut pas *sans douleurs*. Ce n'était pas une chose de peu d'importance que de jouer devant non seulement trois cents personnes, mais devant le premier consul. Quant à moi, j'avoue que j'aurais mieux aimé voir doubler l'auditoire. Il était même assez singulier que *moi*, de toutes les personnes de la Malmaison sans contredit la plus hardie avec lui et la plus prompte à lui répondre un mot, quelquefois même trop fort, moi enfin qui, dès cette époque, annonçais la femme qui le traita *en petit garçon*, comme il l'a dit lui-même à Sainte-Hélène, le jour où il fit entendre à mon oreille des paroles qu'il ne me convenait pas d'écouter, eh bien, je ne pouvais supporter sa censure juste ou injuste dans la manière de prendre un rôle, toute convaincue que j'étais cependant qu'il se trompait et que je pouvais comprendre mon affaire moi-même, surtout

avec le secours de Dugazon qui était mon répétiteur.

On dînait, comme je l'ai dit, à six heures. Lorsqu'il faisait beau, le premier consul ordonnait que l'on servît dans le parc. On mettait la table à gauche de la pelouse qui est devant le château et un peu en avant de l'allée droite, dont il n'existe plus maintenant d'autres traces que quelques marronniers épars. On était peu de temps à table et le premier consul trouvait que le dîner était long, lorsqu'on y restait une demi-heure.

Quand il était de bonne humeur, que le temps était beau et qu'il avait à sa disposition quelques minutes dérobées à ce travail constant qui le tuait alors, il jouait aux barres avec nous. Il trichait comme au reversis, par exemple. Il faisait tomber, il arrivait sur nous sans crier : *barre !* Enfin c'était des tricheries qui provoquaient des rires de bienheureux. Dans ces occasions-là, Napoléon mettait habit bas et courait comme un lièvre, ou plutôt comme la gazelle à qui il faisait manger tout le tabac de sa tabatière, en lui disant de courir sur nous, et la maudite bête nous déchirait nos robes et bien souvent les jambes.

Un jour, après dîner, il faisait beau. Le premier consul dit :

— Jouons aux barres !

Et voilà l'habit par terre, et le conquérant du monde courant comme un écolier de seconde.

Le parc de la Malmaison n'était pas alors fait comme il est fait aujourd'hui, quoique le vandalisme le plus éhonté ait tout fait pour détruire même les souvenirs attachés à quelques brins d'herbe. Insensés ! Comme si cela dépendait d'eux, de dépouiller un pareil séjour de sa magie toute puissante !

XXV

La Malmaison. — Visites matinales.

Il était dans la nature de Napoléon de prendre l'air et de faire de l'exercice. La privation de ces deux choses le mettait dans un état violent. On s'apercevait toujours du temps qu'il faisait, à l'humeur qu'il témoignait en dînant. Si la pluie ou tel autre motif l'avait empêché de faire sa promenade habituelle, il était non seulement maussade, mais souffrant. Et je ne comprends que trop, hélas ! que cet infortuné ait succombé sous la double action d'un soleil dévorant et d'une réclusion forcée. Tout ce que la barbarie peut trouver dans sa quintessence est produit par cette conduite de monstre à figure humaine, délégué par l'Angleterre à Sainte-Hélène.

Le premier consul fut bientôt ennuyé de parcourir le parc de la Malmaison ; l'étendue n'en était pas assez vaste alors pour lui permettre de s'y promener à cheval, comme il aurait pu le faire à Morfontaine. Il en parlait souvent. Il regrettait fort de n'avoir pas une terre aussi belle, et le curieux de ses regrets c'est que c'était principalement sous le rapport *rural* qu'il aurait voulu être *seigneur* de château.

Mlle Julien ne voulant décidément pas vendre, le premier consul chercha alors à étendre le parc sur sa gauche et devant lui, puisqu'il ne pouvait le faire autrement. Il eut un moment l'idée la plus singulière ; ce fut d'acheter l'île *Channorier*. C'est une île plantée d'arbres, dans laquelle il y a de beaux ombrages, de beaux gazons, et d'une étendue assez considérable. Elle est au milieu de la Seine ;

à la vérité, en face de la Malmaison, mais à une distance bien trop grande pour qu'on pût avoir la pensée de la faire servir à l'agrandissement du parc.

— Mais *à Morfontaine*, répondit le premier consul un jour que Joséphine lui en faisait l'observation, *à Morfontaine*, les lacs sont de l'autre côté de la route : on peut facilement faire un chemin souterrain, et, en achetant tout le terrain qui se trouve entre la route et la rivière et le plantant en jardin anglais, il me semble que cela pourrait se faire ?

Je crois que Fontaine le fit renoncer à son projet, vu que M. de Channorier ne voulut pas vendre son île. Ce que je sais, c'est que le premier consul chercha d'un autre côté et ce fut alors qu'il acheta les bois *du Butard*.

C'était une addition ravissante à la propriété de la Malmaison, parce que des bois ont toujours un charme à nul autre pareil. Et pour Napoléon surtout, ils en avaient plus encore que pour nous. Le premier et le second jours de son acquisition, il en était tellement enchanté qu'il voulut absolument nous y mener pour que Mme Bonaparte pût voir surtout le pavillon du Butard, dont il voulait faire un rendez-vous de chasse. Joséphine avait une de ces affreuses migraines qui la torturaient si souvent, la malheureuse femme ; alors elle souffrait à un tel point qu'il n'y avait pas d'autre remède que de la faire coucher et de la laisser dormir.

— Allons, allons ! viens avec nous, lui dit le premier consul, l'air te fera du bien. C'est le remède souverain pour toutes les douleurs.

Mme Bonaparte n'osa pas refuser plus longtemps. Elle fit demander un châle, un chapeau, et nous

montâmes, elle, Mme de Lavalette et moi, dans une de ces calèches en forme de corbeille et menée par un jeune postillon conduisant *à la d'Aumont*.

Napoléon était en avant de nous avec Bourrienne. L'aide de camp de service n'avait pas même été demandé pour cette course, dont le premier consul était enchanté comme un jeune garçon en congé. Il était à cheval et galopait devant nous, puis revenait pour prendre la main de sa femme, ainsi qu'un enfant, courant devant sa mère, va, vient, repart, revient encore pour l'embrasser et reprend de nouveau sa course.

Aucune parole ne peut exprimer la terreur que Mme Bonaparte éprouvait en voiture. Je ne conçois pas non plus de terme pour rendre l'impatience où je suis, lorsque je vois être sans pitié pour de telles faiblesses. Elles sont importunes, je le sais, mais c'est à l'éducation qu'il faut s'en prendre et non pas à la personne assez malheureuse pour éprouver un vrai martyre. Napoléon ne pensait pas tout à fait comme moi à cet égard. Il était sans pitié pour sa femme et ne lui faisait aucune concession.

Ce jour-là, comme nous allions pour la première fois au Butard, le postillon ne connaissait pas la route. Il arriva devant un ravin, ou plutôt un ruisseau, dont les deux berges extrêmement élevées rendaient le passage difficile pour la calèche. Dès que Mme Bonaparte aperçut *ce précipice*, comme elle l'appelait, elle s'écria qu'elle défendait que l'on allât plus avant. Le piqueur, interrogé par elle et connaissant sa frayeur, lui répondit que véritablement le passage pouvait être dangereux.

— Voyez-vous ! s'écria-t-elle, je ne veux pas aller au Butard par ce chemin. Allez dire au premier consul que je retourne au château, à moins qu'il ne connaisse un autre chemin.

Et, commandant au postillon de tourner bride, nous revînmes sur nos pas. Mais nous n'en n'avions pas fait dix, que le premier consul avait rejoint la calèche.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il avec cette expression que lui seul avait dans la physionomie lorsque quelque chose l'affectait désagréablement, qu'est-ce que c'est que ce nouveau caprice ? Retournez d'où vous venez ! ajouta-t-il en touchant légèrement du bout de sa cravache l'épaule du postillon.

Et donnant de l'éperon à son cheval, il repartit aussitôt. Nous le trouvâmes devant le fatal ruisseau dont il regardait les bords assez élevés. Mais comme il venait de traverser ce même ruisseau à cheval, il fallait que tout le monde le passât. Cette petite scène est le modèle de beaucoup de choses que j'ai pu observer par la suite.

— Allons ! dit Napoléon au petit jeune homme qui conduisait la calèche, un bon élan, et puis rends la main et tu passeras.

M^me^ Bonaparte jeta un cri perçant, qui fit retentir la forêt.

— Jamais vous ne me ferez rester dans la calèche. Laissez-moi descendre ! Bonaparte, je t'en prie en grâce, laisse-moi descendre... laisse-moi descendre !

Elle joignait les mains en pleurant. Elle faisait pitié. Napoléon la regarda. Mais, loin d'être attendri, il leva les épaules et lui commanda assez rudement de se taire.

— C'est de l'enfantillage ! Vous passerez, et dans la calèche ! Allons ! m'as-tu entendu ? dit-il en jurant au postillon.

Je vis qu'il était temps d'intervenir pour moi-même, espérant d'ailleurs que cette diversion pour-

rait lui faire voir son tort, *car il avait tort* dans ce moment-là. J'étais enceinte et je ne voulais pas commettre la vie de mon enfant au hasard de la réussite du passage de cette calèche. On pouvait verser, et le moins qui dût arriver de l'entêtement de Napoléon, c'était le brisement de la calèche.

— Général, dis-je au consul, en faisant signe au piqueur de venir m'ouvrir la portière, je suis responsable de la vie d'un autre ; je ne puis rester ici. La secousse sera violente et pourrait me faire non seulement beaucoup de mal, mais me tuer, dis-je en riant, et vous ne le voulez pas, n'est-il pas vrai, général ?

— Moi ! s'écria-t-il. Ah ! mon Dieu, vous faire le moindre mal, à vous ! Descendez, vous avez raison. Une secousse pourrait vous faire grand mal.

Et, s'approchant de la calèche, il m'aida lui-même à mettre pied à terre, car, depuis le commencement de la scène, il était descendu de cheval.

Encouragée par l'expression toute bonne et même plus que bienveillante qui était sur sa figure, je me hasardai assez ridiculement peut-être à lui dire, comme il me soutenait pour descendre :

— Mais une secousse pourrait peut-être faire bien mal à M^me^ Bonaparte, général ? Car, enfin, si elle était comme moi...

Je laisse à ceux qui expliquent les énigmes le soin de me traduire celle-ci. Le premier consul me regarda avec un air si plaisamment stupéfait que, au lieu de sauter à terre, je demeurai sur le marche-pied en riant comme une jeune folle que j'étais. Et tout à coup lui me répondit par un éclat de rire unique, mais si bruyant, si clair, que nous en tressaillîmes. Enfin je sautai à terre et Napoléon, qui avait repris son sérieux aussitôt après avoir ri, me

fit observer que je venais de faire une imprudence en sautant ainsi. Puis, comme s'il craignait de n'avoir pas été assez amer pour témoigner son mécontentement à sa femme :

— Relevez le marche-pied et que la calèche passe ! dit-il d'un ton qui n'admettait aucune réplique.

Mme Bonaparte était si pâle, elle souffrait déjà tant au moment du départ, que je ne pus m'empêcher de dire à Napoléon :

— Général, vous paraissez méchant, et cependant vous ne l'êtes pas. Mme Bonaparte est malade, elle a de la fièvre. Je vous en conjure, laissez-la descendre !

Il me regarda sans me dire une parole, mais avec une expression qui me *fit froid*, si je puis parler ainsi :

— Madame Junot, je n'ai jamais aimé les remontrances, même étant enfant. Demandez à la signora Lætitia, ainsi qu'à Mme Permon... Jugez si depuis lors je me suis assoupli ?

Et voyant que ce qu'il me disait, et surtout le ton de sa voix, son regard, m'effrayaient presque :

— Allons, venez ! que je vous fasse passer ce *fleuve épouvantable, ce précipice effrayant !*

Bourrienne était aussi descendu de cheval. Tous deux m'aidèrent à passer le ruisseau sur quelques pierres disposées pour cela. Lorsque nous fûmes de l'autre côté, Napoléon vit que la calèche ne bougeait pas. Et en effet Joséphine, pleurant comme elle aurait pleuré devant les apprêts de son supplice, demandait au postillon d'attendre encore une minute, comme un condamné demande un sursis.

— Ah çà ! drôle que tu es, dit le premier consul, veux-tu bien exécuter mes ordres ?

Et cette fois ce ne fut pas *légèrement*, mais de

toute la force de sa belle petite main blanche et rose qu'il appliqua un coup de sa cravache sur le dos du postillon. Et tout aussitôt, fouettant les deux chevaux, il leur fit prendre leur élan et la calèche franchit le ruisseau, mais, pour dire la vérité, avec une telle difficulté et elle reçut une si violente secousse que l'un des cols du cygne fut cassé, un bouton sortit de sa place et la petite caisse de la calèche fut endommagée par les roues au point de ne pouvoir plus servir. Quant à Mme Bonaparte, elle était encore plus maltraitée par ce passage de malheur. Sa figure était bouleversée, et l'on sait que les vives émotions ne rendent intéressants que les jeunes visages. Elle pleurait, à la vérité, sans faire la *lippe*, grand avantage pour une femme ; mais le *pochement* de ses yeux, l'abattement flasque de ses joues retombant après la tension forcée de la colère, tout cela enlaidit bien. Joséphine le savait sans doute, car elle s'enveloppa dans un grand voile de mousseline qu'elle avait sur sa tête, et nous n'entendîmes plus que ses sanglots ; cela dura jusqu'à notre arrivée au Butard. Et lorsqu'en descendant Joséphine offrit à son mari une figure en pleurs, il témoigna plus que de l'humeur, c'était de la colère. Il la tira assez brutalement même de la voiture et, l'emmenant dans une partie peu éloignée du bois, nous pûmes entendre qu'il continuait à gronder avec d'autant plus de force que le matin en partant il se préparait à faire une course joyeuse. Il avait eu tort en forçant sa femme à passer le ruisseau ; mais ensuite tout était de son côté. Il paraît que Joséphine avait d'autres reproches à lui faire que celui du passage du ruisseau, car j'entendis Napoléon lui répondre :

— Tu es folle, et si tu répétais un pareil mot

j'ajouterais une folle méchante, parce que tu ne penses pas ce que tu dis là. Et puis tu sais que je hais comme la mort toutes ces jalousies n'ayant pas le sens commun. Tu finiras par m'en donner l'envie à la fin. Allons, embrasse-moi et tais-toi, tu es laide quand tu pleures, je te l'ai déjà dit.

Le retour fut triste, malgré le raccommodement. Mme Bonaparte me lança quelques petits mots à l'hydromel sur ma faveur spéciale d'avoir pu descendre de la calèche. Comme j'aurais fait une fausse couche en y demeurant, je ne songeai même pas à m'excuser de n'y pas être demeurée. J'avoue que cette folie de Mme Bonaparte me semblait bien plus folle que l'entêtement du général.

Ceci me conduit tout naturellement à parler d'une petite histoire arrivée, je pense, l'année d'ensuite à cette même Malmaison, et dont le souvenir est aujourd'hui pour moi la clef explicative de beaucoup de mysteres, qui sans elle me sembleraient aussi difficiles à traduire en langage de raison que les hiéroglyphes les plus abstraits le sont à M. Champollion pour les mettre en français.

Mme Bonaparte était à Plombières. Elle y était allée seule, sans sa fille, et cette dernière était demeurée à la Malmaison pour en faire les honneurs et rendre possible notre séjour au château, ce qui n'aurait pu avoir lieu si la mère et la fille l'eussent quitté toutes deux. On jouait la comédie tous les mercredis. On allait beaucoup à la chasse comme j'aime qu'on aille à la chasse, pour prendre l'air et courir. Le soir, on riait, on causait. Mme Louis Bonaparte, qui venait de se marier, était la plus aimable des jeunes femmes comme elle l'avait été des jeunes filles. Mme Bessières nous avait été amenée de Cahors depuis peu, par son mari, et formait une bien agréable addition à notre société

intime. Elle avait de la douceur et de la finesse, de l'esprit et de la bonté. Elle me plaisait beaucoup ; il n'en était pas de même de toutes celles qui arrivaient. Aussi qu'en advint-il ? Que cet intérieur si doux, si agréable pour le premier consul lui-même, devint un petit enfer de bonne compagnie très ennuyeux à partager. Mais alors cet ennui ne l'avait pas frappé de son anathème et l'on s'amusait franchement à la Malmaison. Il faut que j'ajoute, avec justice, que jamais je n'ai vu le premier consul aussi aimable qu'il le fut alors pendant une quinzaine de jours. Il était *aimable*, c'est le mot seul à employer. Il était constamment de bonne humeur, riant joyeusement, s'amusant beaucoup à me faire réciter des vers italiens, et puis nous jouions au reversis. Alors c'étaient des rires, des rires ! Il se trouvait toujours que le premier consul avait tous les cœurs dans ses levées et, lorsqu'on voulait forcer le quinola, il ne se trouvait pas un seul cœur dans le jeu des trois autres. Alors il enlevait en triomphe le panier des remises en disant :

— Je tiens les bêtes, toutes les bêtes ! Qui veut acheter toutes les bêtes de la maison ?

Une autre fois, il jouait aux échecs. Comme il n'était pas bien fort, il employait le même moyen qu'au reversis. Jamais la partie ne pouvait finir, parce qu'il se trouvait toujours deux fous blancs, ou deux fous noirs. Il n'aimait pas que l'on en fît la remarque trop sérieusement. Il en riait tout le premier. Mais il était évidemment fâché qu'on y mît trop d'importance. Et au fait, ne jouant jamais d'argent, il y avait plus à en plaisanter qu'à se fâcher.

Nous menions ainsi joyeuse vie et l'été s'écoulait agréablement. Cependant quelques-unes d'entre nous avaient demandé la permission d'aller passer

quelques jours chez elles. J'avais moi-même rédigé la pétition et pris toutes les mesures pour qu'elle fût *octroyée*. Je venais de recevoir, en l'honneur de ma grossesse, un cadeau de mon mari que j'étais curieuse d'examiner. C'était une charmante maison de campagne, située à Bièvres[1]. Je désirais une maison de campagne et Junot employa à l'achat de celle-là la plus grande partie de la dot que lui avait donnée le premier consul lors de notre mariage. Je désirais donc aller chez moi pour juger de l'effet que produirait *une dame de château* âgée de dix-sept ans. Et puis, je voulais revoir ma mère, mes amis, que je ne voyais plus depuis quelques mois. Mais il fallut renoncer à tous nos projets. Nous n'avions pas même la possibilité d'aller jusqu'à Rueil. Nos voitures et nos chevaux étaient à Paris. A la vérité, nos maris venaient presque tous les jours et nous avions la facilité de repartir avec eux, car, de ce que je viens de dire, il ne faut pas conclure que nous étions *en prison*. Mais déjà la cour consulaire était une cage, dont, à la vérité, les barreaux étaient voilés de fleurs. Néanmoins déjà nous étions en cage. Par la suite, les fleurs devinrent plus rares, mais on dora les barreaux.

Un matin je dormais profondément. Tout à coup je suis réveillée par un coup très violent frappé près de moi, et tout aussitôt j'aperçois le premier consul près de mon lit ! Je crus rêver et me frottai les yeux. Il se mit à rire.

[1] Cette maison était le *petit Bièvres*. Elle appartenait autrefois à M. de Channelly, premier valet de chambre du roi. Elle était, selon moi, plus agréable que le *château de Bièvres*. Nous l'avons payée 90,000 francs à M. de Lannoy, ami de ma mère, le chef de la Compagnie Rochefort. C'était fort petit, mais charmant. Le jardin avait soixante-dix arpents et contenait les plus beaux arbres exotiques de France.

— C'est bien moi, dit-il. Pourquoi cet air étonné ?

Une minute avait suffi pour m'éveiller entièrement. Pour réponse j'étendis en souriant la main vers la fenêtre que la grande chaleur m'avait forcée de laisser ouverte. Le ciel était encore de ce bleu vif qui suit la première heure de l'aube. On voyait au vert sombre des arbres que le soleil était à peine levé. Je pris ma montre, il n'était pas cinq heures.

— Vraiment, dit-il quand je la lui montrai, il n'est que cette heure-là ? Eh bien, tant mieux, nous allons causer.

Et prenant un fauteuil, il le plaça au pied de mon lit, s'y assit, croisa ses jambes et s'établit là comme il le faisait cinq ans avant dans la bergère de ma mère à l'hôtel de la Tranquillité. Il tenait à la main un énorme paquet de lettres sur lesquelles on voyait en gros caractères : *Au premier consul ; à lui-même ; à lui seul en personne.* Enfin toutes les formules de secret et de sûreté pour le solliciteur étaient employées et avec succès, car le premier consul réservait *pour lui seul* les lettres qui portaient ces mots sur la suscription.

Et je puis justifier que ce même jour, lorsque je lui dis qu'une pareille besogne était faite pour le bien ennuyer et qu'il devrait s'en remettre à une personne de confiance, il me répondit :

— Plus tard, peut-être. Maintenant c'est impossible. Je dois répondre à tous. Ce n'est pas au commencement du retour de l'ordre que je puis ignorer un besoin, une réclamation.

Ce sont ses propres paroles.

— Mais, lui dis-je en montrant du doigt une grande lettre dont l'adresse mal écrite, le cachet mal posé annonçaient que l'auteur n'était pas fort

habitué au travail épistolaire, cette lettre ne contient peut-être qu'une demande qui pourrait vous être soumise par l'intermédiaire d'un secrétaire ?

Napoléon ouvrit la lettre et la lut d'un bout à l'autre ; elle avait trois grandes pages remplies d'une assez mauvaise écriture. Lorsqu'il eut fini, il me dit :

— Eh bien ! cette lettre elle-même est une preuve que je fais bien de voir par moi-même. Tenez ; lisez-la.

Cette lettre était d'une femme dont le fils avait été tué en Égypte, à la bataille du 4. Cette malheureuse, n'ayant pas de moyens d'existence et déjà veuve d'un militaire mort des suites de ses campagnes, avait écrit plus de dix lettres, à ce qu'elle disait, au ministre de la guerre et au premier consul, « ainsi, ajoutait-elle, qu'à monsieur son secrétaire, et jamais de réponse ».

— Vous voyez donc bien qu'il est nécessaire que je voie moi-même tout ce qu'on m'écrit en me le recommandant spécialement ?

Et il se leva pour aller prendre une plume sur une table ; il fit une sorte de signe, convenu probablement entre Bourrienne et lui, sur la lettre de cette mère et veuve de soldats, et revint s'asseoir comme s'il eût été dans son cabinet. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il pensait y être en effet.

— Ah çà ! voici une attrape, dit-il en ôtant une, deux, trois, quatre enveloppes. Sur chacune étaient toujours les mots sacramentels : *Pour lui seul, et en mains propres.*

Enfin, impatienté, il dit fort drôlement et comme si la lettre pouvait l'entendre :

— Mais c'est moi ! Et quant à mes mains — et il retournait sa jolie petite main modelée — j'espère qu'elles sont propres ?

Il était enfin arrivé à la dernière enveloppe. Toutes celles qu'il avait enlevées sentaient l'essence de rose à n'y pas résister. J'avais attrapé une de ces enveloppes et je regardais l'écriture, qui était assez jolie, lorsque le premier consul se mit à rire. C'était toujours assez extraordinaire chez lui. Aussi, nous qui le connaissions, avions-nous la mesure assez juste de son hilarité, pour attendre une explication d'un accès aussi joyeux.

— C'est une déclaration, dit-il, après avoir jeté encore un ou deux petits éclats, non pas de guerre, mais d'amour. C'est une belle dame, qui m'aime, dit-elle, depuis le jour où elle me vit présenter le traité de paix de Campo-Formio au Directoire. Et si je veux la voir, je n'ai qu'à donner des ordres au factionnaire de la grille du côté de Bougival, pour qu'il laisse passer une femme vêtue de blanc, qui dira : *Napoléon*. Et cela, — il regarde la date — ma foi, dès ce soir !

— Mon Dieu ! m'écriai-je, vous n'irez pas faire une pareille imprudence ?

Il ne me répondit pas, mais me regarda fixement :

— Qu'est-ce que cela vous fait, que j'aille à la grille de Bougival ? Que peut-il m'arriver ?

— Ce que cela me fait ? Ce qu'il peut vous arriver ? Mais, général, voilà d'étranges questions. Comment ne voyez-vous pas que cette femme est une misérable gagnée peut-être par vos ennemis ? Mais le piège est lui-même trop grossier. N'importe, il peut y avoir péril ! Et vous me demandez après cela ce que peut me faire votre imprudence ?

Napoléon me regarda encore, puis se mit à rire :

— Je disais cela pour plaisanter, me dit-il ; croyez-vous donc que je sois assez simple, assez bête pour mordre à un pareil appât ? Imaginez-

vous que tous les jours je reçois des lettres de ce genre-là, avec des rendez-vous indiqués tantôt ici, tantôt aux Tuileries, tantôt au Luxembourg ; mais la seule réponse que je fasse à ces belles missives, et la seule qu'elles méritent, c'est celle-ci.

Et, allant de nouveau vers la table, il écrivit quelques mots. C'était un renvoi au ministre de la police.

— Diable ! voilà six heures, dit-il en entendant sonner une pendule. Adieu, madame Junot.

Et, s'approchant de mon lit, il ramassa tous ses papiers, me pinça le pied à travers mes couvertures et, me souriant avec cette grâce qui éclairait sa figure, il s'en alla en chantant d'une voix fausse et criarde, malgré le bel accent sonore qu'elle avait en parlant :

> Non, non, *z'il* est impossible
> D'avoir un plus aimable enfant.
> Un plus aimable ? Ah ! si vraiment, etc.

C'était son air favori. Il paraît que Mme Dugazon avait fait impression sur lui dans le rôle de Camille, car c'était l'unique chanson qu'il répétât. Mais une chose particulière, c'est que, à dater du premier jour où il a chanté cet air, il a dit *z'il est impossible*. Junot, qui le lui a entendu dire à Toulon, n'a jamais pu parvenir à lui en faire perdre l'habitude. Il ne chantait au reste cet air que lorsqu'il était de fort bonne humeur.

Je me levai sans penser autrement à cette visite du premier consul. Je ne pensai pas davantage, ainsi que lui, à cette foule d'enveloppes laissées par terre dans ma chambre, et ma femme de chambre n'y songea pas plus que nous deux. La journée se passa comme toutes les autres, à

l'exception d'une occupation qui m'amusait assez, c'était l'étude d'un rôle. Je crois que c'était celui de Mme Derval dans les *Rivaux d'eux-mêmes*. Le soir, vers neuf heures, le premier consul s'approcha de moi et me dit très bas :

— Je vais à la grille de Bougival.

— Je n'en crois pas un mot, lui répondis-je sur le même ton. Vous savez trop bien que vous feriez trop de mal à la France s'il vous arrivait de succomber. Si vous dites encore une semblable parole, je le dis à Mme Hortense ou à Junot.

— Vous êtes une petite folle, dit-il en me pinçant l'oreille.

Puis me menaçant du doigt :

— Si vous vous avisiez de dire *un mot* seulement de ce que je vous ai laissé voir, je serais non seulement mécontent, mais vous me feriez de la peine.

— La dernière considération suffisait, général.

Il me regarda :

— La tête de la mère, la tête de la mère absolument !

Je ne répondis pas. Il attendit quelques minutes. Voyant que je continuais à garder le silence, il se leva et passa dans le billard.

Le lendemain matin, je fus encore réveillée par le même coup, à la porte de ma femme de chambre, et le premier consul entra, comme la veille, avec un paquet de lettres et de journaux à la main. Il ne me demanda pas pardon, comme la veille, de m'avoir éveillée trois heures trop tôt, mais il me dit :

— Pourquoi dormez-vous la fenêtre ouverte ? C'est mortel pour les femmes qui ont, comme vous, des dents comme des perles. Il ne faut pas vous exposer à perdre vos dents. Elles sont comme celles de votre mère, de vraies petites perles.

Et il se mit à lire les journaux et à faire des marques à plusieurs lignes avec son ongle. Il levait quelquefois les épaules et marmottait un ou deux mots que je n'entendais pas. Il dit ce jour-là une parole sur quelqu'un que je dois rapporter dans toute sa vérité, car je suis sûre que dans cet instant la vérité le portait seule à la dire.

Il tenait un journal. Je ne me rappelle plus lequel, mais je crois être sûre cependant que c'était une gazette étrangère, écrite en français. Je ne sais s'il y en avait à cette époque, mais j'en suis presque certaine. Il était question, autant que je pus en juger par une question qu'il me fit, du prince de Wurtemberg. Ce jeune prince avait été trouvé à Paris, presque déguisé, avec une demoiselle bien née qu'il avait non pas enlevée, mais séduite. Il paraît que le duc n'était pas d'humeur facile, et Mlle Abel n'obtint pas la réparation *unique* qui puisse être offerte à une jeune fille crédule. Junot avait été mêlé dans cette affaire pour faire trouver les jeunes gens. Je savais tout cela confusément, mais, n'y attachant aucune importance, parce que je n'y mettais aucun intérêt, je ne savais que ce qu'on en disait partout, et ce qu'on en disait n'était pas à la louange du jeune prince. Il paraît que ses compatriotes n'en jugeaient pas plus favorablement, car l'article était sanglant.

— Avez-vous vu cette jeune fille ? me demanda le premier consul.

Je répondis négativement.

— Ah ! oui. Je me rappelle que, lorsque je parlais à Junot de la prendre chez vous pour en avoir soin, il fit un saut de dix pieds en l'air... Et le jeune duc ?

Je ne l'avais pas non plus rencontré, ou bien,

si je l'avais vu à l'un des dîners du quintidi, comme en effet cela devait être, je n'y avais pas fait attention. J'ignorais quelle figure il avait.

— C'est un de ces jeunes fous qui se croient tout permis, *parce qu'ils sont princes*, dit le premier consul. Au surplus, il a mal agi dans cette circonstance, et le père de la jeune fille, ayant un nom connu dans la diplomatie, aurait dû mettre plus d'insistance dans la réparation.

Et frappant le journal du dos de la main :

— Voilà un homme qui n'attirera jamais la parole du blâme sur lui, c'est le prince Charles. Cet homme a une âme des temps héroïques, un cœur de l'âge d'or. C'est un homme vertueux. Cette parole renferme tout, lorsqu'elle est dite sur un prince.

Il est à remarquer que bien certainement, à cette époque, Napoléon avait déjà des idées d'ambition souveraine. Du moins je le crois. Mais je crois aussi que les éclairs qui jaillissaient encore par intervalles de son âme pour éclairer une pensée républicaine, étaient véritables. C'était un feu qui s'éteignait et qui bien certainement aurait toujours brûlé si les corps de l'État avaient eux-mêmes défendu la liberté de la république.

Après avoir encore parcouru quelques journaux et quelques lettres le premier consul me pinça encore le pied à travers ma couverture, me dit bonjour et descendit dans son cabinet en marmottant quelques fausses notes.

J'appelai ma femme de chambre. C'était une femme que j'avais depuis peu de temps à mon service. Je lui dis, sans aucune explication, que je lui défendais d'ouvrir lorsqu'on frapperait d'aussi bonne heure chez moi.

— Mais, madame, si c'est le premier consul ?

— Je ne veux pas être réveillée d'aussi grand matin par le premier consul plus que par tout autre. Faites ce que je vous dis.

La journée fut encore semblable à toutes les autres. Seulement, le soir, on fit une promenade en calèche et l'on fut du côté du Butard. En passant près de l'endroit qui avait tant effrayé Mme Bonaparte, le premier consul loua beaucoup mon courage.

— Mais il me semble que je fus assez poltronne pour descendre, dis-je tout franchement.

— Mais c'était une précaution pour votre état, et cette précaution n'en est que mieux à vous. Néanmoins, j'ai vu que vous n'aviez pas peur.

Il n'est peut-être pas arrivé à Napoléon de faire un compliment aussi long, deux fois dans sa vie. J'en fus tellement surprise que je ne pus répondre. Mes oreilles n'étaient pas les seules ouvertes et occupées à entendre, l'étonnement ne fut pas pour moi seule.

— Je veux vous donner à déjeuner ici après-demain, dit le premier consul, lorsque nous fûmes au pavillon du Butard. Nous chasserons un peu avant et après. Cela me fera du bien et nous amusera tous. Après-demain mardi[1], je vous donne rendez-vous ici, à dix heures.

On se promena encore quelque temps, puis on rentra au château. Le premier consul, après avoir fait deux ou trois tours dans le salon, s'en fut travailler et nous ne le vîmes plus de la soirée.

En rentrant dans mon appartement, je donnai de nouveau l'ordre à ma femme de chambre de ne point ouvrir ma porte le lendemain matin,

[1] Il peut paraître extraordinaire qu'après un aussi long temps je me rappelle le jour précis de cette chasse. Mais il s'y rattache un événement qui me donne l'indication juste de cette journée.

et je me couchai fort ennuyée sans savoir pourquoi. J'étais triste. Je voulais revoir mes amis. Tout cet intérieur si heureux, si animé, dont ma vie était embellie, je ne l'avais pas à la Malmaison. J'étais bien accueillie, mais enfin je vivais là au milieu d'étrangers. Quelle différence d'existence pour une jeune personne entourée depuis sa naissance d'une perpétuelle affection qui remplissait chacun de ses jours ! Et puis, je ne voyais presque pas mon mari à cette époque. Cet intérieur marital qui, par la suite des temps, change toujours, en se refroidissant, jusqu'au moment où la raison et une sincère amitié remplacent tout ce que l'amour a donné de beaux jours et le remplacent avec une sûreté qui en détermine à jamais la durée, cet intérieur était entre Junot et moi dans toute sa fraîcheur de bonheur. Nous étions heureux autant que des êtres humains peuvent l'être. Ce bonheur, je le sentais vivement et je regrettais de vivre ainsi éloignée de ma famille, de mon mari. Et pourquoi ? On ne l'exigeait pas. C'était une déférence que Junot avait pour le premier consul et cette déférence lui coûtait, car à cette époque, il m'aimait avec cette même force de sentiment qui l'avait porté à conclure une alliance dans laquelle il ne pouvait trouver que du bonheur de cœur. Je savais que je lui étais nécessaire. J'étais encore trop jeune pour me dire que ce besoin ne serait pas éternel. La jeunesse est plus que crédule à cet égard. Elle est elle-même créatrice et donne sa main pour serrer le bandeau posé sur ses yeux.

Toutes les réflexions que je viens de donner furent faites par moi, dans la nuit du dimanche au lundi, avec des sensations beaucoup plus vives que je ne puis même les retracer aujourd'hui,

quoique l'âge n'ait certes pas glacé mon cœur. Il résultait, de beaucoup de ces réflexions, des choses pénibles dans leur aspect et tellement pénibles que mon état finit par être un état de vraie souffrance. Je voyais confusément un malheur, un malheur dont les suites pouvaient être terribles. Mais je le vis en enfant et, tout en voulant l'éviter, je pensai l'amener. Je passai ma nuit à pleurer. J'aurais donné, je crois, des années de ma vie, de ma vie encore à son matin et dont la journée promettait d'être si belle et si brillante ! Eh bien, j'en aurais donné des années au démon familier qui m'aurait portée près de ma mère ou de mon mari. Je ne savais que résoudre. Je voulais m'en aller et je craignais que Junot lui-même, malgré son désir de m'avoir près de lui, ne voulût pas consentir à mon retour à Bièvres avant celui de M^me^ Bonaparte à la Malmaison. Enfin, je m'endormis, comme les enfants, quand leurs yeux sont fatigués de larmes. Mais mon sommeil fut agité et la première clarté du matin perçait à peine à travers mes persiennes, lorsque je m'éveillai. J'avais cru entendre du bruit près de ma porte. J'écoutai et n'entendis rien. Tout à coup il me vint en pensée que je devrais peut-être prendre la clef, parce que ma femme de chambre n'oserait sans doute pas refuser d'ouvrir au premier consul et j'étais bien déterminée à ce que ces visites du matin ne se renouvelassent pas. Je n'y voyais aucun mal. Mais, enfin, le monde m'était assez connu pour juger de l'effet qu'elles pourraient produire. Je me levai donc très doucement, et traversant la chambre de ma femme de chambre qui ronflait comme un soufflet d'orgue, je fus à sa porte pour en prendre la clef. Mais je fus bien étonnée de trouver la porte aussi peu

fermée que le soir, lorsque nous nous étions couchées. La clef était en dehors et le verrou n'était même pas poussé. J'eus un moment de vraie colère, mais je me contins. J'ouvris doucement la porte, je retirai la clef, je fermai à double tour et, l'emportant avec moi dans ma chambre, je me couchai sans pouvoir m'endormir. J'avais ma montre près de moi. Je suivais le mouvement de l'aiguille. Lorsqu'elle marqua six heures, j'entendis les pas du premier consul dans le corridor. Il s'arrêta à la porte et frappa, mais un coup beaucoup moins fort que les jours précédents. Il attendit un moment, puis frappa une autre fois. Ma femme de chambre s'éveilla alors probablement, et j'entendis qu'elle lui disait que j'avais pris la clef. Il ne répondit rien et s'en alla.

Lorsque le bruit de ses pas se perdit dans l'escalier qui menait à son cabinet, je respirai comme si le plus lourd des fardeaux avait été enlevé de ma poitrine, puis je me mis à pleurer encore. Je regardais le premier consul comme mon frère, et même, le sentiment que j'avais pour lui ayant toujours été appuyé sur une profonde admiration, je le voyais plutôt comme un père. Il était le protecteur de mon mari, son appui ; Junot lui-même le considérait comme sa plus chère affection. De quel œil verrait-il cette sorte de méfiance grossière que je lui témoignais, en le privant d'un moment de distraction qu'il se donnait en venant causer avec une enfant qu'il avait presque vue naître ? Oui, mais les autres ne verront pas la chose aussi innocemment, me dis-je. J'ai déjà surpris des regards malveillants et d'autres *trop bienveillants* — car, à cet égard, la corruption habite surtout auprès du pouvoir — et j'étais bien déterminée à ne pas les mériter.

Je me rendormis, après avoir dit à ma femme de chambre de fermer la porte qui donnait chez elle. J'avais presque pris mon parti et j'étais plus tranquille. Je dormais donc profondément lorsque ma porte s'ouvrit avec assez de force et je vis le premier consul.

— Craignez-vous donc que l'on vous assassine ? me dit-il avec une aigreur assez forte pour m'ôter toute crainte.

Car aussitôt que l'on veut me passer le mors, je deviens rétive, et il put juger, à ma physionomie, que j'étais plus fâchée que repentante.

Je lui dis que, étant levée de grand matin, j'avais été dans la chambre de ma femme de chambre et que, voulant désormais qu'on entrât par ma chambre, j'avais ôté la clef de la sienne. Napoléon fixa sur moi ses yeux de faucon et d'aigle tout ensemble et ne me répondit pas. J'eus le tort de ne pas lui dire à l'instant même ce que j'avais résolu, mais j'eus une sotte timidité et je m'en suis bien repentie.

— C'est demain notre chasse au Butard, me dit le premier consul. Vous ne l'avez pas oublié depuis hier soir, n'est-ce pas ? Nous partirons de bonne heure et, pour que vous soyez prête, je viendrai moi-même vous éveiller. Et, comme vous n'êtes pas ici au milieu d'une horde de Tartares, ne vous barricadez pas comme vous l'avez fait. Au reste, vous voyez que votre précaution contre un vieil ami ne l'a pas empêché d'arriver jusqu'à vous. Adieu.

Et il s'en alla, mais cette fois sans chanter.

Je regardai ma montre. Elle marquait neuf heures. Je fus désolée. Cette heure était celle où toutes les femmes de chambre allaient et venaient dans la maison pour le service de leurs maîtresses

et il était impossible que l'une d'elles au moins ne l'eût pas vu entrer ou sortir, et c'en était assez pour que tout le château en fût informé.

— Mais comment est-il donc entré ? me demandai-je.

J'appelai Mlle Caroline et lui demandai pourquoi elle n'avait pas suivi mes ordres. Elle me dit que le premier consul avait ouvert avec un passe-partout et qu'elle n'avait pas osé l'empêcher d'entrer dans ma chambre.

Je ne dis rien à cette fille qui ne m'aurait pas comprise et je me mis à réfléchir sur ce que j'avais à faire. Demander une voiture à Mme Louis Bonaparte fut ma première idée. Mais quelle raison donner ? M'en aller aux écuries ? Dire à Jardin, le premier écuyer, de faire atteler deux chevaux à une calèche ? Il le ferait bien certainement, mais comment dire le premier mot de ma demande ?

Dix ans plus tard, je l'aurais fait. Mais alors mes dix-sept ans me donnaient une timidité dans les manières, bien que je ne l'eusse pas dans le caractère, qui m'empêchait de manifester ce qui était la pensée de mon esprit. Je m'habillai donc et m'en allai au déjeuner avec une irrésolution dans la façon d'exécuter ma volonté qui était pourtant bien positivement arrêtée.

Duroc était absent. S'il eût été à la Malmaison, j'aurais eu un conseil, un ami, et surtout un moyen d'agir. Mais il était en Lorraine pour plusieurs jours et son secours m'était immédiatement utile. Jamais son amitié ne me faillit autant. Parmi les personnes qui alors étaient au château, il n'en était pas une qui fût jugée par moi susceptible de recevoir et de comprendre ce que j'avais à lui dire ; Mme Louis Bonaparte, elle-même, bonne, spirituelle et connaissant assez le monde pour accorder

avec les convenances tout ce qui pouvait être admis, aurait été la seule femme que j'aurais consultée. Mais je fus arrêtée par une considération toute-puissante, qui me retint au moment où je me levais pour passer chez elle.

Je retombai presque anéantie. Je ne savais quel parti prendre. Je voulais positivement retourner à Paris. Le lendemain, cela ne m'embarrassait pas. En écrivant à Junot ce même jour et lui disant que j'étais malade et que je voulais m'en aller chez moi, j'étais certaine de voir arriver ma voiture dans la journée. Mais c'était le lundi que je voulais m'en aller, et non pas le mardi, et encore moins le mercredi. Ensuite, je ne voulais pas faire une chose désobligeante pour Mme Louis Bonaparte, que j'aimais véritablement, et encore moins une démarche qui pût blesser le premier consul, et cependant !...

— Mon Dieu ! dis-je en laissant tomber ma tête sur mes deux mains, mon Dieu ! comment donc faire ?

Dans ce moment je me sentis entourer par deux bras qui me pressèrent doucement et une voix bien connue me dit :

— Qu'as-tu donc, ma Laure ?

Dieu tout-puissant ! C'était mon mari ! Je m'élançai dans ses bras, je l'entourai des miens, je le pressai, je l'embrassai, je baisai ses cheveux, ses mains. Dans la vivacité de mes caresses, je me blessai même à la joue contre une de ses épaulettes, et mon sang coula.

— Mais qu'as-tu donc ? me répétait Junot en étanchant le sang de mon égratignure en même temps qu'il essuyait mes larmes — car je pleurais aussi. — Qu'as-tu donc, ma pauvre enfant ? Mais regarde-moi d'abord. Sais-tu que voilà quatre jours que je ne t'ai vue ?

Et lui aussi me prenait les mains, me les baisait, m'embrassait, puis m'éloignait de lui pour juger des progrès que faisait notre enfant.

— Tu as toujours la même taille, me dit-il d'un air fâché... Tu ne grossis pas !...

Ah ! qu'on ne me reproche pas de m'arrêter sur de semblables souvenirs. Ils sont purs et doux comme le bonheur même. Tous deux voyageurs sur cette route pénible de la vie, sans doute nos deux têtes n'eurent pas toujours au-dessus d'elles un ciel calme et serein, mais alors, oui, alors nous étions bien heureux !...

— Mon ami, je veux m'en aller, dis-je à Junot. Je veux retourner à Paris.

— Oh ! tu peux compter qu'aussitôt après le retour de M^me^ Bonaparte, je t'emmène avec moi.

— Et pourquoi pas à présent ?

— A présent ? Avant son retour ? Mais tu n'y songes pas, ma chère enfant.

Je n'insistai pas davantage, mon plan était fait.

Depuis la machine infernale et la conspiration de Ceracchi, j'ai déjà dit qu'il était défendu à toutes les autorités agissantes de quitter Paris une seule nuit. Junot et le préfet de police étaient les deux plus assujettis à cette sévère ordonnance. Depuis mon séjour à la Malmaison, il y venait très fréquemment, indépendamment de ses voyages *de service*. Il venait le soir à l'issue du dîner et restait jusqu'à onze heures, ou bien le matin il se mettait en boghey ou en caricle et en trois quarts d'heure il était à la Malmaison. Alors le premier consul lui faisait dire de rester à dîner et il ne repartait que le soir lorsque nous rentrions dans nos appartements.

Ce même jour dont je viens de parler, ce lundi, veille d'une chasse au Butard, Junot vint à la Malmaison, ainsi que je viens de le raconter. Il resta

pour dîner, le premier consul le lui ayant fait dire par l'aide de camp de service. Lorsqu'on se réunit dans la salle à manger, le premier consul était fort gai. Il plaisanta tout le temps du dîner avec M. Monge, lui fit répéter plus de dix fois ce que c'était que les vents *alizés*, quoiqu'il le sût fort bien, mais le digne homme avait dans le fait une si singulière manière d'arranger ses mains en parlant et puis de courir la poste dans ses narrations, qu'il était fort amusant et l'aurait été bien plus s'il n'eût réuni la plus excellente bonté à son haut savoir. L'après-dîner se passa comme à l'ordinaire. On joua au billard. Je fis une partie d'échecs avec le premier consul et à l'heure ordinaire tout le monde se sépara, les uns pour s'aller coucher, les autres pour retourner à Paris. J'avais empêché Junot de repartir avec Bessières, en lui disant que j'avais une commission à lui donner pour ma mère et, comme il me fallait écrire, je devais remonter dans ma chambre.

Lorsque nous y fûmes, je lui dis que je le suppliais de m'emmener avec lui[1].

— Laure, mon amie, me dit-il, je t'ai déjà fait l'observation que c'était une chose ridicule, que ce caprice de ne pas vouloir attendre dix ou douze jours. Tu sais combien je t'aime et pourtant je n'y céderai pas. Quelle raison peux-tu donner ? On te comble de bontés, on a pour toi des attentions dont j'ai été moi-même témoin encore aujourd'hui... Quelqu'un t'aurait-il fait de la peine ici ? s'écria-t-il ensuite, comme frappé d'une idée soudaine.

[1] On me demandera pourquoi je n'avais pas demandé tout simplement à Mme Louis Bonaparte la permission de m'en aller à Paris avec Junot. C'est très vrai, mais Junot ne le voulait pas, lui, et, pour l'y déterminer, il aurait fallu lui communiquer tout ce qui me traversait la cervelle, ce qui était *plus qu'inutile.*

Ne me le cache pas. Si quelque femme, jalouse de l'accueil que tu reçois ici, a pu te blesser, toi, si bonne et si inoffensive, ma Laure, dis-le-moi. Je ne lui parlerai pas, mais elle a un mari... et, maintenant que j'y pense, ton entêtement à vouloir partir ne peut pas avoir une autre cause.

— Non, non, m'écriai-je, tout à fait alarmée de la tournure que prenait cette affaire, car la physionomie de Junot devenait terrible aussitôt qu'une affection forte venait l'animer, non, personne ne m'a offensée. Mais je voudrais m'en aller. Je sais que ma mère est plus souffrante, qu'elle me désire. Mon frère est loin d'elle, ma place est près de la chaise longue où ma mère languit.

Quelques raisons que je pusse ajouter à mon vif désir de m'en aller avec Junot, il ne voulut en écouter aucune. Au fait, à présent que je puis réfléchir à toutes les particularités de cette étrange semaine, je conçois très bien que mon mari ne pouvait me laisser commettre une aussi ridicule action. J'étais bien jeune alors.

Notre discussion avait été longue. Il était minuit et demi lorsque Junot me dit qu'il était résolu à ne pas m'emmener ainsi, au milieu de la nuit, comme une héroïne de roman. Ce n'est pas la première fois que l'on combat des raisonnements solides avec des mots spécieux et vides de sens. Mais il me fut impossible de trouver un autre expédient que celui de faire rester Junot près de moi. Aussitôt que je lui en dis le premier mot, il se récria comme si j'avais reparlé de m'en aller avec lui. Mais ici j'avais bien plus de marge pour étendre mon texte et, malgré sa résistance, ce fut en souriant qu'il me dit :

— Heureusement que je ne crains plus les arrêts. Mais tu me feras gronder.

Et il resta.

Je laissai la porte de ma femme de chambre fermée à double tour et je gardai la clef, en ayant soin de pousser les verroux. Je laissai ma porte simplement fermée avec la clef en dehors. Tout cela disposé, je me couchai, très bêtement convaincue que j'avais pris le meilleur moyen — ne pouvant m'en aller — de faire comprendre au premier consul que je préférais que ses visites, puisqu'il voulait bien m'en honorer, eussent lieu à une toute autre heure que celle qu'il choisissait.

Cinq heures venaient de sonner à l'église de Rueil lorsque je m'éveillai et j'entendis encore vibrer les deux derniers coups de la cloche du village. Tout était calme dans le château comme au milieu de la nuit. Le temps était admirable et, à travers mes persiennes entr'ouvertes, je voyais les beaux ombrages du parc se balancer sous le vent frais du matin, tandis qu'un rayon doré jaunissait déjà leur cime. Il y avait dans tout ce silence et ce repos un contraste si frappant avec l'inquiétude qui me dominait malgré moi, que je ne pus m'empêcher de tressaillir lorsque mon regard tomba sur Junot endormi, reposant à côté de moi. Son sommeil était calme, et pourtant c'était une chose imposante que cette figure, ce mâle et beau visage encore basané par le soleil d'Afrique, ce front si jeune et déjà labouré de cicatrices. C'était un coup d'œil pittoresque que cette tête blonde aux traits caractérisés, coiffée d'un châle de mousseline turque tombé sous sa main la veille et dont il s'était servi pour bonnet de nuit. Junot, sans avoir une beauté remarquable, avait un ensemble qui faisait dire : *Il est bien !* A cette époque surtout, il avait à peine vingt-huit ans et la jeunesse ajoutait encore à ces dons naturels.

La demie de cinq heures venait de sonner lorsque j'entendis le bruit des pas du premier consul retentir au bout de notre long corridor. Le cœur me battit violemment. J'aurais donné ma vie pour que Junot fût à Paris. J'aurais voulu le rendre invisible, le cacher, mais il n'était plus temps.

Encore une minute, et Napoléon était à ma porte !

Mes yeux troublés parcouraient tous les traits de mon mari, et il me semblait dans cet instant que je ne l'avais jamais tant aimé ! Il y avait de la colère à côté de cet amour, mais elle n'était pas pour lui. Je *craignais*, et cette obligation où j'étais de *craindre* m'irritait contre le premier consul, tandis que j'aurais dû ne l'être, au fait, que contre moi-même.

Dans cet instant un mouvement que fit Junot en dormant entr'ouvrit sa chemise et me laissa voir deux cicatrices de blessures reçues à la bataille de Castiglione. Un peu plus bas, au-dessous du cœur, était celle que lui fit Lanusse en Égypte, lorsque, pour défendre son général bien-aimé, il croisa le fer avec un brave compagnon d'armes.

— Ah ! dis-je alors, je ne crains rien. C'est un bouclier bien fort que celui-là !

Et, reposant ma tête sur mon oreiller, j'attendis l'événement.

La porte s'ouvrit avec bruit.

— Comment ! Encore endormie, madame Junot ! un jour de chasse ! Je vous disais bien que...

Tout en parlant, le premier consul avait fait le tour nécessaire pour arriver en face du lit, il avait soulevé le rideau et demeurait immobile à la vue de cette figure tant connue, de ce visage de l'ami le plus fidèle, le plus dévoué !

Je suis presque sûre qu'il crut d'abord que c'était une vision.

De son côté, Junot, à peine éveillé, appuyé sur un de ses coudes, regardait le premier consul avec un air étonné qui aurait égayé un tiers dans ce moment singulier. Cette figure fortement colorée, avec un turban rouge et brun qui lui entourait la tête, l'expression animée de cette physionomie mobile, tout donnait à cette scène un caractère oriental. Mais dans le regard de Junot il n'y avait nulle colère.

— Eh ! mon Dieu, mon général, que venez-vous donc faire chez nos femmes à cette heure-ci ?

Et ces paroles furent dites par lui avec un ton de bonne humeur.

— Je venais réveiller Mme Junot pour la chasse, répondit le premier consul sur le même ton, mais après m'avoir lancé un long regard dont le prolongement est encore présent à ma pensée, malgré les trente années qui me séparent de ce moment. Mais je vois qu'elle a un réveil-matin beaucoup *plus matinal* encore que moi. Je pourrais gronder, car enfin, monsieur Junot, vous êtes ici en contrebande.

— Mon général, répondit Junot, si jamais faute fut digne de pardon, c'est bien la mienne. Si vous aviez vu cette petite sirène-là, hier soir, employer toute sa magie pendant plus d'une heure pour me séduire, je crois que vous me pardonneriez.

Le premier consul sourit, mais il était évident que son sourire était forcé.

— Aussi je t'absous, et entièrement. C'est Mme Junot qui sera punie.

Et il se mit à rire de ce rire qui *ne rit pas*.

— Pour te prouver que je ne suis pas fâché, je te permets de venir à la chasse avec nous. Es-tu à cheval ?

— Non, mon général, je suis venu en voiture.

— Eh bien, Jardin te donnera un cheval, et je te permets de me gronder tout à ton aise [1]. Adieu, madame Junot. Allons, levez-vous et soyez diligente.

Et il sortit.

— Ma foi, dit Junot en sautant de son lit, *voilà, je vous l'avoue, un bien excellent homme !* Quelle bonté !... Au lieu de me gronder, au lieu de me renvoyer comme un vilain faire mon devoir à Paris. Ma Laure, conviens que c'est vraiment un être non seulement étonnant, mais hors du cercle de l'humaine nature.

Lorsque tout le monde fut prêt et réuni sur le pont de pierre du jardin, on amena plusieurs calèches et des chevaux de main. Une petite calèche à la Daumont s'avança, le premier consul s'y plaça et me faisant signe de la main :

— Madame Junot, voulez-vous m'honorer de votre compagnie ?

Il y avait dans le sourire qui accompagnait ces mots fort simples, une expression qui ne me plaisait pas. Je montai sans répondre. Vigogne referma la portière, et la petite et légère voiture, prenant à droite, suivit une allée qui menait à l'une des grilles du parc. Je savais que le premier consul ne resterait en voiture que pendant le trajet du château au rendez-vous, car alors il devait monter à cheval, mais ce temps me paraissait bien long et pour beaucoup j'aurais voulu être hors de là.

Lorsque nous fûmes à quelque distance du château, le premier consul, qui jusqu'alors avait regardé les personnes à cheval qui passaient auprès de nous en rejoignant la tête de la troupe, se tourna de mon côté et, se croisant les bras, il me dit :

— Vous vous croyez beaucoup d'esprit ?

Je ne répondis rien. Il répéta :

[1] Parce qu'il ne savait pas chasser.

— Vous vous croyez beaucoup d'esprit, n'est-ce pas ?

Je répondis, — car le ton devenait positivement interrogatif, — mais avec fermeté, quoique avec mesure. Avec un tel homme j'étais perdue, si je me laissais intimider en ayant raison.

— Je ne me crois pas un esprit au-dessus de la portée ordinaire, mais je pense que je ne suis pas une imbécile.

— Une imbécile, non, mais une sotte.

Je gardai le silence.

— Pouvez-vous m'expliquer pour quelle raison vous avez fait rester votre mari ?

— L'explication sera claire et concise, général. J'aime Junot. Nous sommes mariés et j'ai pensé qu'il n'y avait nul scandale à ce qu'un mari demeurât près de sa femme.

— Vous saviez que je l'avais défendu et vous savez aussi que mes ordres doivent être exécutés.

— Ils ne me regardent pas. Lorsque les consuls auront signifié leurs volontés pour le degré d'intimité qui doit régner entre deux personnes mariées ensemble, et le nombre de jours et d'heures qu'elles doivent accorder à leurs entrevues, alors je verrai à m'y soumettre. Jusque-là, général, mon bon plaisir, je vous l'avoue, sera ma seule loi.

Ici je devenais impolie, mais j'étais en colère. Probablement que cette manière d'être de ma part lui donna de l'humeur aussi, car il reprit avec aigreur et une sorte d'ironie :

— Vous n'avez pas eu d'autre raison que votre *amour* pour votre mari en le faisant rester ?

— Non, mon général.

— Vous en avez menti.

— Général !

— Oui, vous en avez menti, reprit-il avec une

voix altérée. J'ai deviné la raison qui a provoqué cette démarche. Vous avez eu de moi une méfiance... que vous ne devez pas avoir. Ah ! vous ne me répondez pas, dit-il d'un air triomphant.

— Et si j'avais eu en cela un autre motif que la méfiance dont vous parlez, général, si je m'étais aperçue que vos visites à une telle heure dans la chambre d'une jeune femme de mon âge pourraient me compromettre étrangement aux yeux des personnes qui habitent cette maison avec moi, et que j'eusse pris ce moyen pour les faire cesser ?

Je n'oublierai jamais l'expression de la physionomie de Napoléon dans ce moment. Il y eut une rapide succession de sentiments dont aucun n'était mauvais.

— Si cela était vrai, dit-il enfin, pourquoi ne pas m'avoir parlé à moi-même de ce qui vous troublait. Ne vous ai-je pas montré assez d'amitié, méchante enfant, depuis huit jours, pour avoir confiance en moi ?

— Voilà mon tort peut-être. J'aurais dû songer que vous m'avez connue enfant, général, que mes parents vous aimaient, que vous étiez vous-même tendrement attaché à ma mère — il regarda de l'autre côté de la route — et que surtout et avant tout il y avait une raison, la plus forte de toutes, qui devait me donner l'assurance de vous dire ce que je pensais de ces visites matinales dès le deux ou le troisième jour, c'est que je suis la femme de Junot, de l'homme qui vous aime le mieux et le plus en ce monde. Tenez, tout à l'heure, lorsque j'entendais vos pas, lorsque vous alliez entrer dans ma chambre, je craignais, je l'avoue, votre humeur. Mais en voyant ces cicatrices reçues en partie pour votre gloire, je me suis dit que jamais vous ne feriez souffrir le noble et excellent cœur

qui bat pour vous peut-être plus que pour moi dans cette poitrine mutilée de Junot.

— C'est presque une homélie que vous me faites là. Qui vous parle d'affliger Junot ? Pourquoi ne m'avoir pas parlé à moi ?

— Et le moyen de le faire ! Lorsque hier matin vous employiez un moyen qui serait appelé indigne, pour entrer chez moi, après que ma manière d'agir a dû vous montrer, général, que les visites du matin que vous aviez la bonté de me faire étaient jugées par moi ce qu'elles sont en effet, c'est-à-dire compromettantes ? Vous êtes entré une seule minute, et certes avec un air d'humeur qui n'appelait pas la confiance. J'ai dû alors ne recourir qu'à moi-même. Peut-être ai-je eu tort dans le moyen.

— N'y a-t-il pas de conseil de votre mère, dans tout cela ?

— De ma mère, général ? Comment ma mère pourrait-elle me diriger ? Ma pauvre mère ! il y a un mois que je ne l'ai vue.

— Vous pouvez vous écrire.

Et le regard de Napoléon m'entourait de son interrogation.

— Mon général, je n'ai point écrit à ma mère que je n'étais point en sûreté sous votre toit. Je lui aurais fait trop de peine.

— Madame Junot, vous me connaissez depuis assez longtemps pour savoir que vous n'obtiendrez pas la continuation de mon amitié en parlant comme vous le faites. Il ne manquerait plus à votre manière d'agir en tout ceci, que vous eussiez été dire à Junot ce que vous avez si heureusement imaginé.

Et ce même regard investigateur m'enveloppait de nouveau.

— Je ne réponds pas à cette interpellation, général, répondis-je avec une humeur que je ne dissimulai plus. Si vous ne m'accordez ni de bon sens, ni d'esprit, accordez-moi du moins assez de cœur pour ne pas blesser celui que je connais, et que vous connaissez aussi.

— Encore !

Et il frappa le bord de la calèche avec son poing fermé.

— Encore !... Taisez-vous !

— Non, général, je ne me tairai pas. Je continuerai ce que je veux avoir l'honneur de vous dire. Je vous supplie de croire que ma mère, ni mon mari, ni même un de mes amis, n'ont été instruits de ce qui s'est passé depuis huit jours. Je dois vous ajouter que ne vous supposant aucune mauvaise intention, il y aurait eu inconséquence à moi à me plaindre d'une marque d'amitié, parce qu'elle pouvait me compromettre. Mais j'ai jugé à propos de la faire cesser, quelque prix que je dusse y mettre. Et voilà où ma jeunesse sans conseils m'a sans doute fait errer, puisque je vous ai déplu. J'en suis peinée. Mais voilà tout ce que je puis dire.

Nous allions arriver. On entendait déjà les chiens, les cors, tout le bruit de la chasse. Le premier consul prit une physionomie moins sombre que celle qu'il avait pendant mon long discours.

— Et vous me donnez votre parole d'honneur que Junot ne sait rien de toute cette sotte affaire ?

— Grand Dieu ! général, comment une pareille idée peut-elle se présenter à vous, connaissant Junot comme vous le connaissez ! Mais c'est un Othello pour la violence des passions, un Africain pour la chaleur du sang ; sa faible raison française n'aurait pas eu la force de juger sainement de tout ceci, et...

Je m'arrêtai.

— Eh bien ! après ?... Allons ! n'ayez pas de réticences en parlant. Rien n'est plus sot.

— Eh bien, général, si j'avais dit à Junot tout ce qui s'est passé depuis huit jours, ni lui ni moi nous ne serions ici ce matin ! Junot vous est assez connu pour cela, n'est-ce pas ?

Napoléon ne répondit rien à son tour et fit jouer ses doigts sur le bord de la calèche. Enfin, se tournant vers moi :

— Vous ne voulez donc pas croire que je ne vous voulais aucun mal ?

— Moi, général ! Je suis au contraire si convaincue que vous n'aviez aucune mauvaise intention que je puis vous assurer que mon attachement pour vous, attachement qui date de l'enfance, ainsi que l'admiration que vous inspirez et que je sens plus qu'une autre, n'en éprouveront nulle atteinte. Et voilà une main pour gage de mes paroles.

Je ne puis rendre, non, je ne puis *expliquer* ni *exprimer* son mouvement de front, son regard et son demi-sourire, secouant négativement et doucement la tête, en refusant ma main. Je fus blessée de ce refus.

— Ainsi, lui dis-je, nous sommes brouillés, parce qu'il vous a convenu de faire une chose dans laquelle, au fait, tous les torts sont de votre côté, et vous allez *laisser croître la barbe* et mettre le *stylet au côté* [1], parce que vous m'avez fait de la peine !

Il demeura une minute les yeux attachés sur la route, puis, se tournant tout à coup vers moi, il me tendit sa petite main après l'avoir dégantée :

[1] On sait qu'en Corse, la personne offensée, ou qui croit l'être, se met ainsi en état de vendetta, aussitôt que l'injure a été commise.

— Croyez bien que j'ai de l'amitié pour vous, madame Junot. Il aurait tenu à vous qu'elle fût plus solide encore. Mais l'éducation première ne change pas. Elle inculque les sentiments et ceux qui vous ont été inspirés pour moi sont d'une méchante nature. Vous ne m'aimez pas, et je suis sûr...

— Je prends la liberté de vous interrompre, général, pour vous supplier de ne jamais parler ainsi. Vous m'affligez et d'autant plus que c'est faux de raisonnement, de conséquences et de tout enfin. Dites-moi que vous ne le pensez pas, il me serait trop pénible de vous quitter ainsi.

Le premier consul regardait alors les couples de chiens que menaient les piqueurs ; il se retourna si brusquement, que la calèche fit un mouvement sur le côté et il s'écria :

— Vous partez !

— Au retour de la chasse, général, j'ai déterminé Junot à m'emmener, et voici qui vous prouvera que, même sans aucun des incidents qui nous ont occupés tous ces jours-ci — je dis cela en souriant — je n'en serais pas moins partie ce matin pour aller auprès de ma mère.

Et je lui montrai une lettre de ma mère qui, se doutant que Junot voulait me faire rester à la Malmaison, m'écrivait directement pour me demander d'aller près d'elle :

« Si le premier consul fait quelques difficultés pour te laisser aller, ajoutait-elle, ainsi que Mme Louis Bonaparte, montre-leur ma lettre et demande-leur de laisser venir une fille à sa mère bien malade. »

On m'avait remis cette lettre le matin, pendant que je m'habillais. Le premier consul y jeta les yeux et leva les épaules en souriant avec une sorte

de dédain qui me fit mal. Il fallait que cette scène se terminât, elle n'avait que trop duré !

— Et quand reviendrez-vous ? me demanda-t-il avec un air assez moqueur pour donner de l'humeur à quelqu'un mieux disposé que moi.

Aussi je répondis avec aigreur :

— Lorsque je serai nécessaire pour mon rôle, général. Mais vous pouvez disposer de mon appartement. Je ne l'occuperai plus à l'avenir. Je vous en *donne ici l'assurance.*

— Comme vous le voudrez. Au surplus, vous faites bien de vous en aller ce matin. Après toute cette sotte affaire, vous et moi nous n'aurions pas grand plaisir à nous voir maintenant. Vous avez raison... Jardin ! mon cheval.

Et, ouvrant lui-même la portière de la calèche, il sauta à terre, monta sur son cheval et partit au galop.

Lorsqu'on revint au château, je dis à M^me^ Louis que la santé de ma mère me demandait impérieusement à Paris et que j'allais repartir avec Junot. L'excellente femme me comprit et je crois même qu'elle me comprit tout à fait. Elle voulut me retenir à dîner, mais Junot était absent de la veille et il avait besoin de se retrouver chez lui. Nous refusâmes donc et revînmes à Paris, où nous dînâmes chez ma mère.

Un an après, je fus un jour dîner à la Malmaison. J'étais alors à Bièvres et dans mon contentement d'habiter une maison vraiment charmante, dont j'étais la maîtresse, je la quittais le moins qu'il m'était possible et, selon ma détermination, je revenais toujours le même soir. Le jour de ce dîner à la Malmaison, ayant demandé mes chevaux pour dix heures, au moment de partir il éclata un orage tellement terrible, que les arbres du parc se rom-

paient sous la violence du vent. Mme Bonaparte me dit qu'elle ne voulait pas que je partisse au milieu de cette tempête et qu'on allait me préparer *ma chambre*. Je la remerciai et lui dis que l'on m'attendait chez moi et à l'instant :

— Je ne vous laisserai pas partir au milieu d'un tel orage, madame Junot, me dit Mme Bonaparte en allant vers la porte pour donner ses ordres.

Je l'arrêtai en lui donnant pour raison que je n'avais pas de linge, pas de femme de chambre.

— On vous donnera un de mes bonnets de nuit, une de mes camisoles, vous aurez tout ce qui vous est nécessaire. Une de mes femmes sera à vos ordres. Allons, restez. C'est entendu, n'est-ce pas ? Comment, d'ailleurs, vous en iriez-vous à cette heure, seule, au milieu des bois ? Vous courez des risques. Savez-vous que les bois de Bougival ne sont pas sûrs ?

— Je ne crains rien du tout, madame, j'ai quatre hommes avec moi, et puis je vous assure que les bois de la Celle et ceux de Bougival n'ont aucune bête féroce. Permettez-moi donc de partir et de prendre congé de vous.

Le premier consul était à la cheminée, occupé à tourmenter un malheureux tison avec les pincettes et ne se mêlant pas du tout de la conversation. Seulement, de ma place, je le distinguais parfaitement, je le voyais sourire, mais sans aucune expression méchante. Il était clair pour moi que son souvenir lui rappelait une de mes paroles. Enfin, au moment où Mme Bonaparte insistait une dernière fois avec plus de force pour me faire rester, il lui dit de sa place, sans quitter sa pincette et la tête toujours dans la cheminée :

— Ne la tourmente pas davantage, Joséphine ; je la connais, elle ne restera pas.

XXVI

Théâtre de la Malmaison.

Je crois difficile de trouver une chose qui réunisse en elle deux sensations aussi diamétralement opposées que celles qu'on éprouve en jouant la comédie. Tous ceux qui ont fait gémir les planches des théâtres de société conviendront, avec moi, que rien dans leur vie ne leur présente un souvenir plus entouré de joie, de gaieté, de rire franc, que celui des répétitions et, en général, de tout ce qui tient à *l'avant-propos* de la chose. Mais aussi, avec la même franchise, ils doivent convenir que c'est un vrai supplice, une question torturale, que le moment de la représentation. J'ai éprouvé tout ce que je viens de dire et j'en puis parler avec une sorte de science pratique.

Mlle de Beauharnais avait eu de trop grands succès chez Mme Campan, lors des représentations d'*Esther* et des autres pièces, où MMlles Auguié, Mlle Pannelier faisaient, avec elle, preuve d'un talent vraiment remarquable, pour n'avoir pas la pensée d'utiliser le théâtre de la Malmaison. Eugène de Beauharnais jouait parfaitement bien. Sans aucune prévention flatteuse, Junot avait un talent supérieur ; M. Didelot était un admirable Crispin. Je ne me tirais pas mal de mes rôles, et le général Lauriston faisait un fort noble Almaviva, ou tout autre amoureux en habit de cour.

Mais le plus habile de la troupe était M. de Bourrienne. Il jouait les rôles à manteau dans une réelle perfection. Il faisait d'autant plus de plaisir que son talent n'était pas du tout le résultat de l'étude. Il jouait bien, parce qu'il comprenait et

sentait son rôle. Grandménil et Caumont, qui alors étaient les deux manteaux de la Comédie-Française, n'auraient pu trouver à censurer dans la manière dont M. de Bourrienne jouait le rôle de Bartholo, celui d'Albert, dans les *Folies amoureuses*, celui de l'avare, d'Harpagème dans le *Florentin*. Et peut-être bien leur offrit-il quelquefois des nuances fines et délicates à saisir et à copier.

Le premier consul avait lui-même presque organisé notre répertoire. D'abord, il fut assez circonscrit ; on n'osait pas se hasarder dans de grandes pièces, ni entreprendre un rôle au-dessus de ses forces. On jouait les *Héritiers*, les *Étourdis*, les *Rivaux d'eux-mêmes*, *Défiance et malice*, une foule de petites pièces spirituelles et charmantes, et qui, certes, n'ont pas trouvé leur suite, en bon goût comme en bon style. Puis on s'enhardit. Le premier consul lui-même demanda des pièces plus longues, le répertoire s'augmenta tout à coup de cinquante pièces, qu'on nous mit entre les mains, en ayant soin de répartir les emplois selon les facultés de chacun.

A cette époque, le théâtre de la Malmaison était vraiment bien monté. Plus tard, tout le monde s'en est mêlé. C'était à n'y plus tenir.

La première pièce représentée à la Malmaison avec une sorte de solennité, fut le *Barbier de Séville*. En disant que cette représentation fut parfaite, je ne hasarde pas un mot que la magie des souvenirs peut me demander. Nous sommes encore beaucoup ayant survécu à cette belle et riante époque et je ne crains pas d'être démentie, en affirmant de nouveau que le *Barbier de Séville* fut joué à la Malmaison, comme à cette époque il ne pouvait être joué sur aucun théâtre de Paris.

Mlle Hortense de Beauharnais remplissait le rôle

de Rosine ; M. de Bourrienne, celui de Bartholo ; M. Didelot, Figaro ; le général Lauriston, Almaviva ; Eugène, Basile ; et le général Savary éternuait dans la perfection dans le rôle de l'Éveillé.

J'ai dit tout à l'heure que M. de Bourrienne jouait bien ses rôles, parce qu'il les comprenait et les sentait. Il en était de même de Mlle Hortense. Sans doute, on les lui faisait répéter, mais qu'est-ce que cela ? Vous donnerez la réplique toujours juste, vous ne direz jamais que de bon sens. On n'aura pas prise sur vous, mais vous aurez ennuyé ; et tout cela arrivera si vous n'êtes que bien montré. Il faut pouvoir *montrer* soi-même le rôle à un autre aussitôt qu'on l'a lu, si on veut le bien jouer, et voilà ce qu'elle aurait pu faire.

Finesse, gaieté, esprit, sensibilité, tout ce que Beaumarchais a voulu mettre de gracieux dans sa Rosine, Mme Louis l'avait compris. Elle avait deviné la jeune fille andalouse avec toute sa grâce native et sa gentillesse. Elle joignait à son jeu, à cette époque, une figure charmante et une tournure tout à fait remarquable, à la scène surtout, l'une par son extrême fraîcheur et l'autre par son élégance. Bien des années se sont écoulées depuis ces soirées joyeuses et je me rappelle encore l'aimable et gracieuse forme de Mlle de Beauharnais, avec cette profusion de boucles blondes sous un chapeau de velours noir à longues plumes roses ; et ce corset noir qui serrait sa taille mince et bien prise ! Je la vois encore et je crois l'entendre. Et certes, c'est une douce et riante illusion.

M. de Bourrienne fut également parfait dans le rôle de Bartholo et son frère Eugène dans celui de Basile. Le général Lauriston fut très bien dans les différentes situations d'Almaviva. Cependant on trouvait fort à dire dans la scène du soldat et dans

celle du bachelier. Il n'était tout à fait bien que lorsque le grand d'Espagne reparaissait sous le manteau du bachelier. M. Didelot fut excellent dans le Figaro.

Et puis, ce qu'il y eut de remarquable et ce qui fait toujours le désespoir des directeurs de théâtre de société, ce fut l'ensemble parfait pendant toute la durée de la pièce. Les rôles étaient bien appris, tout allait bien. Je répète que je n'ai jamais vu représenter le *Barbier de Séville* de manière à me faire autant de plaisir que j'en ai éprouvé ce soir-là.

Mme Murat joua quelquefois sur le théâtre de la Malmaison. Elle était bien jolie. Ses bras et ses mains étaient ravissants, sa poitrine étincelait de blancheur sous le velours noir d'une jeannette à cœur d'or. Mais il y avait un malheureux accent qui était funeste, surtout dans les rôles qu'elle choisissait. Néanmoins, comme elle était la sœur du premier consul, tout cela passait, tandis que Mme Louis Bonaparte, n'eût-elle été que la femme d'un *aide de camp* de *l'aide de camp* du premier consul, aurait toujours été applaudie pour la perfection de son jeu.

Cela me rappelle une histoire qui m'est arrivée un peu par le fait de Mme Murat, ou du moins par son peu d'habitude de la scène.

Il existait une sorte de rivalité entre la Malmaison et Neuilly. Lucien jouait fort souvent la tragédie et la comédie avec sa sœur aînée, Mme Bacciochi. Lucien s'en acquittait remarquablement bien et déclamait dans une grande perfection. La seule chose qu'on pouvait lui reprocher et qui ne dépendait pas de lui, était la qualité du timbre de sa voix. Elle était trop claire et montée sur un diapason trop élevé pour le ton tragique. Mais cet inconvénient était fort léger et Lucien faisait un

vrai plaisir dans le rôle de Zamore. Cependant je l'ai entendu critiquer. Quant à moi, je n'ai pas vu les défauts qu'on lui reprochait et j'ai été enchantée de lui, dans presque tout son rôle.

Mais il n'en était pas de même de Mme Bacciochi. C'était à donner le fou rire. Le premier consul ne s'en fit pas faute et, bien loin d'être en colère, comme le dit M. de Bourrienne, il ne fit que rire pendant toute la représentation, chaque fois que sa sœur arrivait sur la scène, et dit après qu'on fut réuni dans le salon :

— J'espère que voilà une Alzire joliment parodiée.

Il le répéta à Mme Bacciochi elle-même, qui n'en fut pas du tout contente.

On jouait des pièces de tous genres, comme on le voit, et le cothurne ne faisant pas peur, la haute comédie effrayait encore moins. On jouait donc des comédies en trois, puis en cinq actes. Les *Folies amoureuses* de Regnard nous donnèrent envie de lutter. On monta la pièce. Mme Louis devait faire Agathe, moi Lisette, M. de Bourrienne Albert, Eugène Éraste et M. Didelot Crispin. De cette manière, la pièce était, je crois, montée de façon à bien marcher. Mais le diable vint à la traverse. Mme Louis, toujours douce et bonne, sur une simple demande, renversa l'ordre du semainier. Mme Murat fit Lisette ; je fus chargée du rôle d'Agathe, que je n'aimais pas, qui n'était nullement dans mes attributions, et, pour combler la mesure, Eugène ne put faire le rôle d'Éraste. Je ne me rappelle pas pour quel motif. On ne l'apprit que l'avant-veille de la représentation et Junot fut obligé d'apprendre le rôle tout entier et de le jouer, n'ayant répété qu'une fois. Mais tout cela n'était rien en comparaison de ce qui devait suivre.

Ce malheureux rôle d'Agathe est fort difficile, bien qu'il soit presque toujours chargé. Il exige une grande finesse dans la manière de dire. Il y a une nuance de raison qui doit être toujours visible pour l'amant, tandis que le tuteur, homme cependant habile et fin, doit croire la jeune fille complètement folle ; puis de la sensibilité à travers tout ce chaos de chant, de danse, de bonne aventure, de bataille ; enfin, c'est un rôle difficile à bien jouer, et Dugazon, qui était mon répétiteur et qui tenait à me voir réussir, faillit me décourager en me disant un jour :

— Il ne faut pas jouer ce rôle-là, vous ferez comme à Neuilly.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, tout effrayée du souvenir.

— Sans doute ! continua-t-il. Et cela est d'autant plus certain que vous êtes horriblement secondée. Le général joue aussi de son côté un rôle qui ne lui va pas. C'est une représentation manquée.

Et voilà Dugazon se mettant à contrefaire toutes les personnes qui devaient me donner la réplique, et cela d'une manière tellement bouffonne qu'on ne pouvait, quelque sérieux que l'on fût, s'empêcher de rire aux larmes en l'écoutant. Toutefois, mon amour-propre ne riait pas en l'entendant prophétiser que la représentation devait manquer et je fis tout ce que je pus afin de l'empêcher. Mais il n'y eut pas moyen, et le jour de la tragi-comédie arriva enfin.

Pour avoir une juste idée de la terreur — c'est le mot — qui devait s'emparer de nous autres *comédiens ordinaires* de la Malmaison, le jour de nos représentations, qui était ordinairement un mercredi, c'est que presque toujours le premier

consul faisait inviter ce même jour quarante personnes à dîner et cent cinquante à venir passer la soirée, et conséquemment nous écouter, nous juger et nous draper sans pitié. Les consuls, les ministres, le corps diplomatique, des conseillers d'État, des sénateurs, leurs femmes et tout ce qui composait alors la maison militaire du premier consul formaient notre auditoire. Ce n'était pas mal imposant, comme on voit. Mais le plus terrible épouvantail, c'était le premier consul lui-même. Il était là dans sa loge, immédiatement à côté de nous, et ses yeux nous suivaient en accompagnant leur course d'un sourire plus ou moins malin, dont la justesse, au reste, était fort à redouter.

Le jour de la représentation des *Folies amoureuses*, Dugazon me dit le matin, après m'avoir entendu répéter avec Bourrienne, qui faisait Albert admirablement bien :

— Allons ! mon élève, du courage, et vous sauvez l'État. A vous deux vous pouvez tout. Le Crispin est bon aussi. Quant au général, son rôle est nul... Allons ! mordieu, enlevez-moi cela et vous mériterez de la patrie en déjouant la conspiration !

On sait que dans le rôle d'Agathe les costumes changent cinq à six fois. Comme il faut une grande prestesse dans les évolutions de coulisses, j'avais recommandé à M^me^ Murat, et Dugazon le lui avait recommandé également, de ne pas entrer en scène, en commençant le troisième acte, sans s'être informée auparavant si j'étais habillée en officier, sous mon domino noir de vieille grand'mère. Le commencement de la pièce n'avait pas mal été, sauf quelques erreurs de mémoires et un peu de froid dans le mouvement. Mais enfin la

pièce marchait. Elle ne devait bientôt plus aller que d'un pied.

Soit que Lisette eût mal entendu, soit qu'elle l'eût oublié, elle entra en scène sans s'inquiéter si j'étais prête. La chose méritait pourtant attention. Il n'y avait qu'une très courte scène entre celle où je prends l'argent d'Albert et celle où je reviens avec un habit d'officier. Il était donc de toute nécessité que je fusse habillée sous mon grand manteau noir. Je me disposais en conséquence à mettre mes bottes, lorsque j'entends le premier vers de l'acte, et tout aussitôt je me récriai. Mais vraiment je n'étais pas au bout de mes peines ! Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante. L'agitation, la crainte, me mettaient dans un état violent. J'étais dans une fournaise. Cela n'avançait pas les affaires, et les bottes ne voulaient pas entrer.

— Mon Dieu, disais-je en joignant les mains, tandis que ma femme de chambre me donnait des secousses à me casser la jambe, mon Dieu, ayez pitié de moi !

Et Dieu, qui ne se mêle pas des gens qui jouent la comédie, faisait, je crois, enfler mon pied et la botte de malheur n'avançait pas d'un pouce. Enfin, j'entendis la réplique précédant la mienne. Je jetai la botte à dix pas de moi et, passant à la hâte mon domino noir, j'entrai en scène.

Mais ma pauvre tête n'y était plus du tout. Machinalement je disais mon rôle, mais toute mon attention était en ce moment à mes pieds.

— Mon Dieu, dis-je tout bas à Junot pendant un intervalle de couplets, comment faire ? Je ne puis pas mettre mes bottes.

— Hein ?... quoi ?... me dit-il.

Il n'avait pas entendu.

— Je ne puis pas mettre mes bottes, dis-je à Bourrienne.

Mais comme je parlais très bas et très rapidement, aucun d'eux ne m'entendait et ils ne savaient à quoi attribuer ce marronnement qui faisait une sorte de murmure de moi à eux.

Enfin je sortis de la scène, je courus à mes bottes, je voulus les mettre. Bast ! impossible ! Le pied s'était encore enflé, et il aurait autant valu prétendre chausser avec le colosse de Rhodes que de faire entrer ma jambe dans l'une d'elles.

Dans ce moment, Dugazon, qui rôdait dans nos coulisses et que j'avais envoyé chercher, arriva pour être témoin de mon désespoir. Il vint à moi et m'embrassa :

— Cela va bien. Mais, que diable aviez-vous donc à regarder toujours le bout de vos pieds, tout à l'heure ?

Et comme je n'avais qu'une idée fixe dans ce moment-là, je le regardai d'un air consterné en lui disant :

— Je ne puis pas mettre mes bottes.

— Vous n'avez pas vos bottes ! s'écria-t-il en jurant comme un charretier embourbé, vous n'avez pas vos bottes !

Dans le même instant, le valet de chambre de mon mari, qui devait m'apporter un très petit sabre que j'avais fait faire, frappa à la porte de ma loge, et passant un sabre grand comme le damas de Mahomet, il me dit, dans son jargon allemand, que mon sabre n'était pas prêt, mais qu'il m'apportait le plus petit de ceux du *chénérâl*, que seulement il fallait prendre garde, parce qu'il coupait comme un rasoir.

— Ah ! mon Dieu ! en voici bien d'une autre ! m'écriai-je.

— Eh ! ne vous inquiétez pas, dit Dugazon en faisant un saut de trois pieds en l'air ; tout est bien. Vous avez une redingote, donnez-vous garde de mettre des souliers noirs, gardez vos souliers blancs. Agathe est folle, ce n'est pas un déguisement. Tous ceux qui sont autour d'elle dans la pièce savent qu'un accès de folie vient de la prendre et qu'elle a endossé un habit militaire parce que sa tête n'est plus à elle. Eh bien ! ses souliers blancs sont restés. En vérité, mon honneur, cela n'est pas mal.

Il me poussa sur la scène, en me disant cela, et il fit bien, car mon tour était arrivé, et jamais je n'aurais eu le courage de paraître ainsi en officier de dragons et en souliers blancs. Je me donnais bien garde de jeter les yeux sur la loge du premier consul. Si je l'avais vu rire ou froncer le sourcil, j'étais muette. Le résultat de cette belle histoire fut que je jouai cette dernière scène comme une vraie folle. Mais tout entière à mes malheureuses bottes, j'oubliai le sabre turc et son tranchant, et lorsqu'à la fin, Agathe se met à espadonner autour des oreilles d'Albert et finit par se trouver mal, le malheureux damas entra de pointe dans mon soulier blanc et me fit au pied une entaille assez profonde dont je porte encore la marque.

Mais aussi, je le demande, vit-on jamais quelqu'un arriver sur un théâtre en habit de dragons et en souliers blancs ?

Le premier consul fut impitoyable, pendant plus de six mois, pour ces malheureux souliers blancs. Je crois qu'il en aurait parlé à propos de la bulle *Unigenitus*.

Ce fut, je me le rappelle à présent, ce même jour, que, parlant à table du plaisir qu'on trouvait à jouer la comédie à la campagne, le premier

consul dit à Cambacérès, qui semblait encore y être, « que ce n'était sûrement que par ouï-dire, car bien sûrement jamais il n'avait joué la comédie. » Cambacérès prit un air piqué et répondit avec un accent fort plaisant, avec sa figure triste et sévère :

— Et pourquoi, citoyen premier consul, ne me jugez-vous pas assez *plaisant* pour jouer la comédie ?

— Mais, citoyen Cambacérès, répondit Napoléon, parce qu'en effet vous n'avez pas l'air plaisant du tout.

— Eh bien ! j'ai joué très souvent la comédie, non seulement à Montpellier, mais à Béziers, chez l'une des amies de ma famille, où six mois de l'année le théâtre était en activité, et l'un des rôles dans lesquels j'avais un grand succès était celui de Renaud d'Ast.

— Comment, vous chantiez ? s'écria Mme Bona parte.

Et tout le monde se mit à rire. Mais, sans se mettre en peine de notre hilarité, Cambacérès poursuivit :

— Et comme tous les rôles me convenaient également, j'ai joué également bien le Montauciel du *Déserteur*.

Pour le coup, on n'y tint pas et le rire fut universel. Mais ce n'était pas pour en sortir d'abord que Cambacérès s'engageait dans une route plaisante et, une fois qu'il eut commencé à raconter les histoires de coulisses, les petites noirceurs, les jalousies, les intrigues de sa troupe, il n'y eut pas moyen de l'en faire sortir d'une grande demi-heure ; d'autant plus que Napoléon, le coude appuyé sur la table, l'écoutait avec une attention qui ne m'étonnait pas, parce que je savais à quel

point il portait celle qu'il nous accordait dans les mille événements qui surgissent pendant la répétition d'une pièce. Il faut avoir vu le premier consul dans ses fonctions d'*impresario*, pour le connaître sous un aspect tout à fait étranger à ses portraits connus.

— Le premier consul à la Malmaison, le premier consul à Saint-Cloud, le premier consul aux Tuileries, me disait M. Fox, ce sont trois hommes formant bien toujours *ce tout* idéal de grandeur admirable. Mais je voudrais savoir peindre, poursuivait-il, pour faire son portrait dans ces trois différents endroits, parce que j'aurais trois visages ressemblant au même homme avec trois physionomies.

Et l'homme d'État avait raison. Je l'avais remarqué avant lui et je fus heureuse que cette nuance forte et sensible se fût laissée apercevoir à l'homme que j'appréciais le plus en Angleterre, à cette époque. Moi aussi, dans ce temps, j'avais pour notre sauveur cette admiration profonde qui tenait du fanatisme. J'aurais voulu voir le monde à ses pieds, et l'Angleterre me semblait lui prêter hommage dans une aimable parole de M. Fox. Je lui prêtais au reste bien plus de charme qu'elle n'en avait réellement. Quoi qu'il en soit, elle était vraie, et Bonaparte à la Malmaison était admirablement beau, d'une immense simplicité.

XXVII

Mme Récamier. — La vie à Paris.

Parmi les cases de ma mémoire, il en est une qui contient un souvenir se rattachant à l'un des bals de M. de Sprengporten, et qui tout aussitôt l'enveloppe d'un nuage frais, gracieux et odorant. Il me semble que ce jour-là il n'y avait à la fête du général suédois que des femmes jolies, jeunes et fraîches comme des fleurs.

Je n'avais jamais vu Mme Récamier. Ce fut chez M. de Sprengporten que je la rencontrai pour la première fois. J'en avais fort entendu parler et j'avoue que ma mère avait un peu influencé mon jugement sur elle, en se persuadant et me persuadant, par cette raison que mon opinion suivait presque toujours la sienne en ce qui regardait le monde, que Mme Récamier était ce qu'on appelait alors *une merveilleuse*, c'est-à-dire une personne exagérée en ce qui regarde la mode et son cortège bruyant et insensé. Je la craignais presque, et enfin, puisqu'il faut le dire, en groupant dans ma pensée les parties que je croyais devoir former un tout, il en naissait une femme charmante, il est vrai, mais qui écrasait autour d'elle non seulement la médiocrité, mais les figures qui même ordinairement gagnent leur vie dans le monde comme succès et sont trouvées jolies. Combien je fus surprise en apercevant ce charmant visage si frais, si enfant et pourtant si beau ! Mais combien je le fus plus encore en jugeant de la peine timide qu'elle éprouvait de son triomphe ! Sans doute il était visible qu'elle était heureuse et

charmée de se voir ainsi proclamer la plus belle de la fête. Mais il était aussi évident qu'elle souffrait des regards de colère que lui dardaient les yeux de beaucoup de femmes qui n'en étaient pas pour cela plus agréables, et qui, ne fût-ce que par intérêt pour elles-mêmes, auraient dû faire comme moi, contempler avec calme et plaisir son beau visage et s'écrier après l'avoir bien regardée :

— Mon Dieu ! qu'elle est jolie !

Et, en effet, Mme Récamier méritait bien véritablement ce nom de jolie, si rarement obtenu à bon droit, et pourtant si prodigué. Son regard est doux et fin, son sourire gracieux, sa parole bienveillante, son accent mélodieux. La première fois que je la vis, elle me frappa. Je l'admirai avec la sensation qu'on éprouve devant une œuvre vraiment belle ; depuis je me suis demandé compte de cette impression. C'est que toute sa personne était un composé de grâce naïve, de finesse et de bonté ; et tout cela uni ensemble, accordé par cet attrait qui forme seul le charme pour lequel on est aimée ; souvent je lui ai trouvé de la ressemblance avec les madones des pieuses peintures de l'Italie ; mais cette ressemblance était tout intellectuelle et ne venait pas de la régularité de ses traits. C'était son âme qui animait ses yeux et s'y montrait à travers de longues paupières baissées, ainsi que sur le front rougissant sous le bandeau de linon, seule parure, pendant de longues années, d'une si charmante tête. Dans le sourire qui entr'ouvrait si souvent ses lèvres rosées, il fallait également voir la joie naïve d'une jeune et ravissante créature, heureuse de plaire, heureuse d'être aimée, ne voyant que des joies dans la nature et répondant au salut d'amour qui l'accueillait en tous lieux par une expression de

tacite bienveillance. Elle remerciait la vie d'être si belle et si joyeuse.

Lorsque Mme Récamier fut en Angleterre, elle y trouva le même enthousiasme ; partout la foule sur son passage. C'est que ce charme, dont je signalais tout à l'heure la puissance, est magique chez tous les peuples. Il y a dans la grâce, dans la bonté, un pouvoir exercé sans appel.

A l'époque où je rencontrai Mme Récamier, chez M. de Sprengporten, elle était à la fois dans la fleur de sa beauté et à l'apogée de son existence grande et brillante. M. Récamier était à la tête de l'une des premières maisons de banque de Paris. Ses malheurs ne pouvaient même se prévoir, car le moyen de penser qu'on laissera souffrir l'un des membres les plus recommandables du commerce ? Il était donc en mesure alors de donner à sa jeune et charmante compagne toutes les jouissances du luxe et de l'opulence, pour reconnaître, quoique faiblement, les soins charmants, le bonheur dont elle embellissait son intérieur et sa vie. La maison de M. Récamier, arrangée par Bertaut, était un délicieux séjour. Rien n'était comparable alors aux fêtes qu'il donnait aux étrangers qui lui étaient adressés et dont bien certainement le désir de voir Mme Récamier avait déterminé le choix dans celui qu'ils avaient fait de M. Récamier pour leur banquier. La curiosité les attirait chez lui. Bientôt ils y étaient fixés par un charme qui agissait sur les vieux et les jeunes, sur les femmes et sur les hommes.

Mme Récamier est une personne essentiellement nécessaire dans des Mémoires contemporains. Non qu'elle reçoive des reflets de l'époque, ou qu'elle lui en donne, mais parce qu'elle tient immédiatement à cette même époque. On ne trouvera pas

toujours, dans les temps à venir, une femme comme elle, une femme dont la beauté a fait mettre à ses pieds tous les hommes dont les yeux se fixaient sur elle ; une femme dont l'amitié a été recherchée des talents les plus remarquables du siècle ; une femme dont l'amour fut l'objet des vœux de tous et dont pourtant la vertu demeura pure ; une femme dont la réputation justement parfaite ne reçut aucune atteinte des attaques de la basse envie, de la sotte jalousie ; une femme, enfin, qui ne perdit aucune des affections qui lui avaient été vouées, parce que dans les jours radieux de sa belle vie, elle eut le mérite de sacrifier leurs joies à la souffrance et que la douleur d'un ami malheureux la trouva toujours prête à lui porter une parole consolante, fût-ce au prix du repos de sa vie et même de son avenir.

Adieu, lui dit Mme de Staël dans l'une de ses lettres — vrais chefs-d'œuvre de ce beau génie, car c'est l'abandon du cœur, tout le désordre de la confiante amitié — *adieu. Je baise avec respect votre charmant visage* [1].

Il y a, je trouve, dans ce simple mot, tout ce qui peut être dit, et bien aussi tout ce qui peut être compris. Quant à moi je l'ai rapidement traduit.

J'aime Mme Récamier, mais je dois déclarer que mon attachement pour elle n'est point du tout le mobile du jugement que je porte sur elle, et cela est concevable, parce qu'une femme jugeant une autre femme ne peut avoir de prévention qu'en mal. Mais je connais trop bien Mme Récamier

[1] Je parlerai plus tard de la conduite de Mme Récamier relativement à Mme de Staël lors de sa dernière proscription, si l'on peut se servir de ce mot. Comme tous les événements tiennent à l'époque, ils viendront en leur lieu.

pour ne pas connaître aussi les qualités, les vertus qu'elle cache avec autant de soin qu'une hypocrite en met à voiler ses défauts. Tout le monde peut juger dans son salon de sa bienveillance constante. Chacun participe à ce désir de plaire, cette volonté de trouver un ami, même dans un inconnu, sentiment toujours essentiellement sorti d'un bon cœur. Mais ce que ne connaissent pas ceux qui la voient seulement quelques heures, c'est son âme, c'est elle. Pour le monde, Mme Récamier est une femme célèbre. Pour ceux qui ont le bonheur de l'apprécier en la connaissant, c'est un être à part que la nature a formé dans l'un de ses plus beaux jours de fête.

Depuis le 18 brumaire la société se réunissait, se groupait autour du gouvernement qui lui offrait enfin une perspective non seulement de salut, mais de prospérité. La paix avec l'Allemagne, celle qu'on allait conclure avec la Russie, les préliminaires déjà fort avancés entre la France et l'Angleterre ; tout cet horizon lumineux d'espérance, remplaçant ces nuages gros et lourds qui pesaient sur la poitrine de chacun au point d'empêcher de respirer et tout pleins d'inquiétudes, d'alarmes, non seulement pour ses biens, mais pour sa vie et le bonheur de tous les siens. Un tel changement d'état amenait nécessairement une révolution dans les mœurs et dans tout le gouvernement social. Car il est bon de dire et d'écrire, pour une partie de la génération qui existe et surtout pour celle qui s'élève, que la société, à l'époque dont je parle, était un royaume ayant ses lois, ses coutumes, ses usages, sa langue même, et tout cela sans porter aucun préjudice aux autres états ses voisins. Les femmes étaient les souveraines de cet empire.

Leur joug n'était pas pesant et ce qu'elles exigeaient de leurs sujets, certes elles le rendaient avec largesse dans le charme qui se répandait dans les lieux soumis à leur administration. Tout cela avait souffert du long bouleversement de chaque chose. De jolies femmes avaient coiffé le bonnet rouge, et aux jours de belle liberté on n'avait pas celle de changer de linge. Mais si dans ce monde tout doit avoir une fin, c'était bien certainement cette heureuse époque. On commença à se réunir de nouveau pour baiser la main de la vieille grand'mère aux jours solennels de l'année. On ne craignit plus de marcher en troupe joyeuse vers la chambre d'une mère, pour lui porter un bouquet de roses le jour de Marie ou d'une autre sainte. Puis on s'enhardit, et les bals particuliers commencèrent. Enfin, vint le consulat, et l'on nous ordonna de nous divertir. Oh ! pour ce commandement-là, nous sommes toujours très obéissantes ! Et tout aussitôt que l'on ne craignit plus d'être condamné à mort pour avoir dansé le jour anniversaire de la perte d'une bataille et que le gouvernement donna l'exemple ainsi que tous les ministres et les autorités, Paris redevint encore une fois le séjour enchanteur des plaisirs et de la joie.

Mais dans les deux premières années du consulat, les plus belles fêtes, si l'on excepte le gouvernement, les ministres et les premières autorités, ne se donnèrent que chez les banquiers les plus riches, tels que M. Récamier, M. Perregaux, deux ou trois autres, puis MM. Séguin, Hainguerlot et quelques millionnaires de leur force, qui rendaient en plaisirs à la France ce qu'elle leur avait donné en fortune.

Bientôt ces fêtes reçurent un nouvel éclat de

la présence d'une foule de personnages de distinction qui accoururent en France aussitôt qu'ils furent libres de voyager. L'Italie, l'Angleterre, la Suisse, furent désertés pour cette belle France, l'orgueil de ses enfants, l'amour de tous et les délices de l'étranger, qui recevait d'elle avec largesse, en échange de son or, joies, bonheur et plaisirs.

XXVIII

Bonaparte apprend la perte de l'Égypte.

Dans une belle matinée de l'été de 1801, nous vîmes arriver Rapp qui venait nous demander à déjeuner et apportait à Junot l'ordre d'aller à la Malmaison, ainsi qu'une invitation pour moi d'y passer la journée. Nous partîmes en sortant de table. Rapp retournait à la Malmaison. Nous lui donnâmes une place dans notre voiture et nous fîmes la route ensemble.

Nous remarquâmes promptement qu'il était triste et qu'une pensée forte l'occupait uniquement. A peine étions-nous à la barrière de l'Étoile que Junot, après avoir considéré le visage de Rapp, reçut de sa physionomie assombrie, un reflet également triste, et nous n'étions pas arrivés à Nanterre que, prenant la main de son brave frère d'armes, il lui dit :

— Rapp, il y a quelque chose là-bas... Le général...

Et son œil, attaché sur l'excellent homme, semblait craindre une réponse affirmative. Rapp in-

clina la tête d'abord sans répondre, puis il dit, en serrant fortement la main de Junot :

— Je ne sais rien, mais il est certain que le général a reçu quelques nouvelles qui lui font de la peine. Je le connais à présent comme si je ne l'avais jamais quitté, vois-tu, et lorsque son front se plisse, que ses yeux se couvrent... — et il fronçait les sourcils comme Napoléon, lorsqu'il était fortement préoccupé. — Et puis ensuite, lorsqu'avec cet air tout triste, il repousse son déjeuner, sa chaise, jette sa serviette, se promène, demande trois tasses de café dans une heure, je me dis qu'il doit avoir quelque chagrin. Et voilà la vie qu'il a menée toute la journée d'hier, et ce matin, la même chose a recommencé. Aussi je retourne à la Malmaison, quoique j'aie fini mon service depuis midi. Mais je serais trop tourmenté si je restais à Paris.

Junot prit la main de Rapp et la serra : c'était si bien sa pensée que le brave homme venait d'exprimer ! Je les regardai tous deux. Junot avait les yeux humides. L'autre regardait par la portière, il était honteux de son émotion.

Lorsque nous arrivâmes à la Malmaison, le premier consul était dans son cabinet. Il fit aussitôt entrer Junot. Il demeura plus d'une heure enfermé avec Napoléon. Quelque temps avant le dîner, nous les vîmes se promener dans l'allée qui conduisait alors à la grille du côté de La Jonchère [1] et de Bougival. Junot était sérieux et paraissait écouter le premier consul avec un grand intérêt.

[1] La Jonchère n'était pas encore au prince Eugène à cette époque. L'allée dont je parle existe même toujours, elle répond à l'extrémité du château dans laquelle se trouvent les deux cabinets de l'empereur.

Parfois on apercevait le visage de Napoléon qui s'animait et semblait s'éclairer d'une sorte de lumière. Une fois, étant arrivés au bout de l'allée du côté du château, il s'arrêta et, comme il voulait expliquer démonstrativement à Junot ce qu'il lui disait, il traçait plusieurs figures sur le sable avec son pied. Je me rappelle que, trouvant probablement la chose trop difficile ainsi, il demanda à Junot de lui donner son épée dont il se servit, sans l'ôter du fourreau, pour continuer à tracer ces figures stratégiques.

Lorsque nous nous rendîmes dans la salle à manger, le premier consul était déjà à table. Il me fit mettre à côté de lui et me parla tout aussitôt de choses tellement indifférentes qu'il était évident que ce n'était que pour éviter un silence complet qu'il entreprenait une conversation à laquelle il ne prêtait aucune attention. Je l'examinai et je vis qu'en effet il était sous le poids d'une vive impression. Hélas ! le sujet n'en était que trop grave. Nous avions perdu l'Égypte !

C'était en vain que le premier consul avait caché les premières nouvelles qui lui étaient parvenues et qui lui avaient dévoilé tout l'avenir qu'il redoutait. Il espérait encore que le bonheur de sa destinée influerait sur le malheur apporté dans celle de l'Égypte par ce malheureux Menou. Les Anglais avaient triomphé. Tous leurs moyens avaient été employés dans cette circonstance que le ministère anglais avait regardée comme une question individuelle. En vain M. Pitt, M. Dundas, lord Grenville avaient-ils donné leur démission, effrayés par l'ascendant de cet homme qu'ils détestaient. Leurs adieux ont été des vœux de mort pour frapper dans sa racine l'œuvre de sa création. L'expédition d'Abercrombie devait faire un grand mal à

l'Égypte avec un chef habile. Avec celui qui était à la tête tout à la fois de l'armée et du gouvernement du pays, elle portait la ruine et la mort et les débarqua toutes deux sur la plage d'Aboukir.

En revenant à Paris, Junot était vivement affecté. Il me parla de tout ce qu'il avait appris du premier consul. Il lui avait communiqué ce qui allait être public et ce qui l'était même probablement déjà, parce que le commerce devait avoir reçu des nouvelles par l'Angleterre, toujours intéressée à nous faire connaître nos désastres. Le premier consul avait paru tellement affecté à Junot, que lui-même souffrait de la peine qu'il voyait peser sur une âme dont aucune affection n'était faible ou médiocre.

— Il y a si longtemps que je connais les projets qu'il formait relativement à cette belle Égypte ! me disait Junot. Lorsque nous nous promenions sur les boulevards neufs, dans l'une de ces soirées d'été dont la beauté du temps faisait alors notre plus grand plaisir, lorsque nous étions à Paris, malheureux et sans emploi enfin, eh bien, alors le premier consul me parlait de l'Orient, de l'Égypte, du mont Liban, des Druses, et lorsque ensuite ses rêves brillants se changèrent en une réalité glorieuse, lorsque le général Bonaparte se vit enfin chef d'une puissance pouvant exécuter de grandes choses, je sais, poursuivit Junot, que cet instant fut l'un des plus beaux de sa vie. J'ignore ceux que le ciel lui réserve, mais je puis affirmer que faire de l'Égypte un lieu d'où pouvait un jour partir la foudre qui frapperait la prospérité de l'Angleterre était son plan, et que ce plan était au moment de recevoir son exécution. Aussi, dès qu'il m'a dit aujourd'hui : « *Junot..., nous avons perdu l'Égypte !* » j'ai pensé à la douleur, oui, la douleur

qu'il a dû ressentir lorsqu'il à reçu la nouvelle qu'en effet *on avait perdu l'Égypte !* et mon cœur s'est serré avec angoisse. Rapp avait bien raison ! Mon général souffrait cruellement hier matin !

Le premier consul n'a peut-être montré à aucun de ceux qui l'entouraient à quel point la blessure que venait de lui faire l'Angleterre était vive et saignante. Junot seul devait comprendre la souffrance. Aussi est-il à remarquer que, avant de le voir, il n'avait pas parlé du sujet qui paraissait causer son inquiétude et son agitation. Ce n'est qu'aux yeux de celui qui avait reçu si souvent les confidences rêveuses de son amitié, qu'il voulut lever le voile qui cachait son cœur souffrant. Junot pleurait avec l'abondance d'un enfant en me rapportant tout ce qui s'était dit pendant les deux heures qu'il avait passées avec le premier consul. Non seulement Napoléon avait été dans cet entretien l'homme de la patrie, en pleurant sur une perte irréparable pour la prospérité du commerce de la France, mais il avait encore été le chef de l'armée, l'ami des officiers. Il regrettait d'abandonner cette terre arrosée du sang de tant de milliers de Français, ces sables brûlants dans lesquels devaient blanchir leurs ossements !

— Il voulait, me disait Junot, élever un tombeau à Sulkowsky, à Julien. Il voulait ériger au pied du mont Thabor une colonne qui aurait porté les noms des trois cents braves que je commandais à Nazareth. Nous aurions ainsi bravé les siècles, et la postérité aurait trouvé également notre gloire dans les déserts de la Syrie. Mais, comme mon général le disait, poursuivit Junot : « Mes projets comme mes songes, tout, oui, l'Angleterre a tout détruit. »

XXIX

Bonaparte et Joséphine ; magnificence publique et économie privée.

Paris était devenu ce que le premier consul rêvait pour sa grande ville, la capitale du monde civilisé. L'affluence des étrangers était telle, que les logements même les plus médiocres étaient d'un prix exorbitant et pourtant payés sans contestation. Ma position de femme du commandant de Paris me mettait en présence de tout ce qui arrivait ayant quelque renom, et j'avoue que cette époque de ma vie m'offre un cadre où se placent les plus intéressants souvenirs. Les Russes et les Anglais sont les deux peuples qui marquèrent le plus dans cette représentation, où chaque personnage venait faire acte de présence sur la scène de notre monde et prouver son mérite ou quelquefois le détruire par un seul mot lorsqu'il arrivait, comme cela se voit souvent, que ce mérite n'était qu'illusoire.

Parmi les Anglais qui venaient alors en troupe à Paris, il est des noms à jamais fameux qui surgissent dans le souvenir pour effacer presque tous les autres. M. Fox, par exemple, M. Fox est un de ces êtres qui font époque dans la vie pour marquer d'un sceau ineffaçable le jour où ils vous sont présentés. J'avais été élevée dans une sorte de respect pour M. Fox, si je puis me servir de ce terme de respect. Mes impressions défavorables ou favorables me furent toujours inculquées par mon frère, dont je révérais les opinions. Il n'avait pas, comme ma mère, une idée entièrement opposée à celle que devait avoir un esprit ayant assisté à toute la

révolution. M. Fox, dont les belles qualités et le grand caractère étaient un sujet d'adoration pour la plus grande partie de ses compatriotes, devait, avec bien plus de raison, faire une vive impression sur de jeunes cœurs qui aimaient la révolution française dans son origine bienfaisante, qui l'aimaient dans ce qu'elle avait produit d'heureux et de grand, et non dans ses horribles déviations. Albert avait souvent parlé devant moi de l'admiration touchante que lui avait inspirée la noble conduite de M. Fox, lorsque, montant à la tribune et secondé par Grey, et je crois par Sheridan, il somma M. Pitt, alors ministre, de faire une démarche non pas menaçante, mais conciliante, une prière enfin pour tenter auprès de la Convention de sauver les jours de Louis XVI. Albert avait reçu ces détails dans une lettre particulière qu'il nous lut un jour avec un attendrissement qui me frappa comme tout ce qui était *émotion* et comme tout ce qui venait de lui [1], parce que le connaissant parfaitement naturel et si profondément sensible, je savais que le motif ne pouvait être que juste et touchant ; il m'expliqua alors quelle avait été la conduite de M. Fox, et surtout celle de M. Pitt, en opposition à celle du *tribun*, car M. Fox n'était alors qu'un tribun. M. Pitt, tout en faisant armer l'Angleterre, en stimulant l'Espagne, en faisant des démarches hostiles et bruyantes, n'a peut-être fait qu'accélérer le coup qui a fait tomber la tête de Louis XVI. L'opinion que j'émets ici était celle de mon frère et d'une autre personne dont je

[1] Cette lettre, qui était d'un *M. James Adamson*, ne me fut lue, comme je viens de le dire, par mon frère, que longtemps après sa réception. C'est en mettant ordre à de vieux papiers qu'il la retrouva. C'était après son retour d'Italie et peu de temps avant mon mariage.

respectais les jugements, parce que j'avais toujours vu qu'ils étaient justes et surtout équitables. Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'un jour, le premier consul, parlant avec quelques personnes de M. Fox qui venait d'arriver à Paris, cita plusieurs beaux traits de sa vie ! Et parmi ces traits il classait la démarche faite par lui auprès de M. Pitt.

— *C'est au nom de l'honneur anglais*, dit l'homme ayant une âme, quelque vains que soient vos efforts, quelque inutiles que soient vos tentatives, agissez au moins, et faites voir à l'univers que les rois ne laissent pas égorger tranquillement leur frère. Que parlez-vous d'armement ? s'écria-t-il avec chaleur en répondant à M. Pitt. *De quel droit irez-vous venger, avec des milliers de têtes, la chute d'une seule*, que vous pouvez peut-être empêcher de tomber avec quelques paroles ?

Je trouve ce mot admirable.

Il paraît que le premier consul prêtait dans cette occasion à M. Pitt des pensées machiavéliques, ce que la conduite de ce ministre n'a que trop légitimé. En effet, on peut se permettre de croire que les cabinets étrangers, en rivalité antique avec la France, ne virent, dans la sanglante aurore de nos troubles politiques, qu'un moyen plus actif d'arriver à un résultat destructeur. M. Pitt serait-il bien en droit de nous apparaître aujourd'hui, pour réclamer contre cette insulte faite à sa mémoire ? Je ne le pense pas. A l'époque à laquelle nous sommes arrivés dans cet ouvrage, M. Pitt, jeune encore, s'était retiré des affaires pour ne pas « sanctionner, par son adhésion, disait-il, une alliance aussi honteuse que celle que reconnaissait le traité d'Amiens ». Ce n'est pas ainsi que parlent la raison et le vrai patriotisme. C'est le langage de la haine,

de la haine violente léguée par un père qui ne pardonna jamais le secours donné à l'Amérique. M. Pitt détestait la France comme on déteste un être de la création. C'était une aversion positive, faisant *pâlir* et *rougir* de ces sentiments provoqués par une injure enfin et qui font murmurer à la vue de celui qu'on hait :

— Je voudrais qu'il mourût !

Voilà donc la route par laquelle on voulait nous amener à nous égorger nous-mêmes et à ne laisser à nos ennemis que notre terre aimée du ciel, que nos champs fertilisés par l'engrais de nos cadavres ! Ah ! celui qui a entendu Napoléon dévoiler alors la politique ténébreuse des ennemis de la France, cette politique que jamais ils ne lui ont pardonné d'avoir su pénétrer, celui-là n'a pas le sot entêtement de rejeter sur lui seul les guerres qui se rallumèrent en 1803 et en 1804. Il voulait mettre la France hors d'état d'être jamais troublée. A l'époque dont je parle, M. Pitt, quoique retiré des affaires, était tout puissant en Angleterre. Napoléon savait que le gouvernement anglais n'avait fait qu'une halte. Il le savait et prévoyait tout le mal que cette rupture ferait aux affaires générales de l'Europe, mais il ne put l'empêcher. Il existe encore aujourd'hui deux hommes qui devraient articuler enfin des paroles de vérité. Il serait temps, plus que temps, que l'un d'eux surtout laissât sortir de sa bouche des accents justificateurs pour une mémoire qu'il devrait respecter. Mais viendra un jour où toutes les consciences devront apporter leur tribut de vérité. Il se lèvera enfin, comme tous les autres. Sa révolution aura son tour. Alors aura lieu l'interrogatoire. Alors viendra l'enquête, et nous entendrons la réponse véridique,

sans être obscurcie de vains sophismes, d'obscurs paradoxes. Puissé-je vivre assez pour voir cette journée expiatoire !

M. Fox avait, au premier coup d'œil, un aspect qui ne justifiait pas son immense renommée. Il avait même une tournure commune, et la première fois que je le vis, vêtu d'un habit de drap gris foncé, portant la tête plutôt inclinée que haute, il me fit l'effet d'un bon fermier du Devonshire et d'un homme sans prétention parce qu'il n'en pouvait avoir.

Mais combien fut rapide le changement que subirent mes impressions, au premier mot remarquable qui sortit de sa bouche ! Son regard devint d'abord très beau, puis il s'éclaira d'une intelligence tout admirable et finit enfin par étinceler et flamboyer. Sa voix, d'abord modulée, éclatait comme le tonnerre et cet homme qui, quelques minutes auparavant, me paraissait un des plus ordinaires, venait de se placer sur un piédestal où il fallait l'admirer...

Je l'avais vu de loin. Ensuite on me l'avait présenté un jour aux Tuileries, mais au milieu d'une foule tellement bruyante et nombreuse que je n'avais pu mettre en œuvre aucun des moyens que j'aurais voulu employer pour connaître l'un des hommes les plus distingués, les plus justement célèbres du dix-huitième siècle. Enfin il vint dîner chez moi et la conversation, après avoir été générale, devint plus spécialement ce qu'elle devait être avec un homme tel que lui. Junot et quelques-uns des convives avaient avec M. Fox une parité de sentiments qui empêchait toute discussion. Ils parlèrent longtemps des affaires de l'Angleterre, du ministère qui avait remplacé M. Pitt, et la conversation, bien que tran-

quille, avait pourtant un caractère remarquable, lorsque l'une des personnes présentes amena le sujet peu traitable de tout ce qui s'était passé en Égypte depuis un an.

Je ne me rappelle pas assez quelle fut cette personne pour la nommer ici [1]. Tout ce dont je puis me souvenir, c'est qu'elle revenait d'Égypte et que, le cœur encore ulcéré contre l'Angleterre, elle confondait M. Fox avec M. Pitt, ce qui pourtant n'était pas la même chose pour cette tragique question. M. Fox changea de physionomie avec une rapidité que l'on ne peut décrire. Ce n'était plus le tribun, le chef de l'opposition de l'Angleterre, c'était le frère de M. Pitt, le secourant de sa parole au milieu d'un cercle d'ennemis, comme il l'aurait secouru de son bras s'il l'eût trouvé seul attaqué par plusieurs. C'est alors qu'eut lieu cette progression d'émotions et de sentiments dont je parlais tout à l'heure. Bientôt la conversation s'anima, et M. Fox fut surtout admirable dans une partie de cette conversation que je ne pus entendre, parce que je ne comprenais pas assez l'anglais pour le suivre, et qu'il avait alors avec le colonel James Green, l'un de ses compatriotes qui défendait le lord Keith que M. Fox blâmait. Mais dans tout ce que j'ai entendu, j'ai été ravie de la pureté de sentiments, de l'élévation d'âme, de cet orgueil de la patrie dont M. Fox était animé et qui le rendaient vraiment beau. Mais je vis le moment où Junot allait se mêler à la discussion d'une manière fâcheuse.

Lorsque mon mari quitta l'Égypte, après avoir

[1] Je crois que c'est le général Reynier. Mais je le répète, je n'en suis pas certaine. M. Fox était pour moi la lumière éclairant l'action et je ne puis mettre un nom sur la figure de l'interlocuteur.

été pris par le capitaine Steeles [1], il fut quelque temps avec sir Sidney Smith, ainsi que je l'ai dit au commencement de ces Mémoires, parce que le capitaine Steeles le conduisit à Jaffa, où le commodore négociait alors avec le grand-visir pour l'évacuation de l'Égypte (le traité d'El-Arisch), et de là, ils furent ensemble, à bord du *Tigre* que montait sir Sidney, à Larnaca en Chypre. Junot avait, comme je l'ai dit déjà, contracté pour Sidney Smith une de ces amitiés chevaleresques qu'il était au reste fort capable de ressentir. Et le brave marin anglais, bien digne d'inspirer cette amitié, lui avait fait plusieurs fois prendre la lance et l'épée et entrer en champ clos pour son ami-ennemi. Cette fois, il crut comprendre qu'il était attaqué dans ce qu'il disait au sujet de la rupture infâme du traité dont il avait été garant. Et comme dans son opinion il était avec raison le plus loyal des hommes, il offrit de le prouver contre qui que ce fût au monde.

— Ce n'est pas lui ! s'écria Junot animé tout à la fois par un sentiment de vérité et de justice ; ce n'est pas lui qui aurait dit, comme M. Pitt : « On doit se réjouir de la perte de cette armée *perfide :* sa TOTALE destruction est demandée pour l'intérêt du genre humain. » Non, monsieur ! Sidney Smith n'aurait jamais prononcé un tel blasphème comme homme et comme loyal soldat.

M. Fox devint pourpre, puis ses joues blanchirent ou plutôt pâlirent aussitôt. Il passa la main sur ses yeux et demeura une ou deux minutes sans répondre. Puis cette voix éclatante, qui dominait

[1] Le capitaine Steël, ou Styles, commandait le *Théseus* et prit mon mari avec le capitaine Lallemand (aujourd'hui lieutenant général, alors son aide de camp) et le général Dupuy.

toutes les autres par son timbre sonore, murmura plutôt qu'elle n'articula :

— Je vous demande pardon, M. Pitt n'a jamais dit de semblables paroles. La tribune ministérielle est vierge de pareilles expressions.

— Je vous demande pardon également, répondit Junot avec assurance, mais toutefois avec une extrême politesse, car il n'oubliait pas qu'il était chez lui, et que c'était presque un démenti que lui et M. Fox se donnaient réciproquement.

— Non ! répéta l'homme d'État dont l'âme loyale et nationale souffrait une véritable peine commune, — il le dit ensuite à Junot. — Ces terribles paroles ne sortirent pas de la bouche de M. Pitt. Elles sont de M. Dundas.

— En vérité, je vous conseille de vous retrancher derrière cette belle palissade ! s'écria le colonel Green, qui ne pouvait contenir l'expression d'une sorte de haine pour cet ordre de choses. M. Dundas ou M. Pitt, n'est-ce pas la même chose ? Et si vous voulez que je vous dise ma pensée, moi, je ne les sépare pas du tout.

M. Fox jeta en ce moment sur le colonel Green un de ces regards comme il n'appartient qu'à des yeux privilégiés de la nature d'en donner. Il y avait toute une âme belle et grande, tout le feu d'un cœur patriotique, toute l'éloquence d'une parole évoquant l'Angleterre pour qu'elle apparût à l'un de ses fils en lui disant : « Silence ! Ce n'est pas à mes enfants à dévoiler mes fautes. »

Ce regard me fit une impression peut-être plus forte que sur l'Anglais dont il devait lier la langue. Pourtant il se tut à l'instant et, faisant le tour de la table où l'on servait les glaces et le café, il vint prendre la main de Fox et, la lui secouant à lui arracher le bras, il fit ce mouvement plus de

dix fois sans prononcer un seul mot. Mais ses yeux étaient humides. Il avait compris Fox, et le cœur de James Green, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, était fait pour lui répondre.

J'ai vu une autre fois M. Fox et le premier consul causer ensemble et parler sur des questions remarquables. Mais jamais je ne le vis — M. Fox — avoir une sublimité d'émotion aussi vivement exprimée sur sa belle physionomie. On peut accuser cet homme d'avoir aimé le jeu, d'avoir eu des défauts, peut-être des vices. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il n'est qu'une grande âme qui puisse ainsi fléchir sous l'accusation justement faite à sa patrie d'être cruelle et déloyale. M. Fox est à mes yeux plus grand de mille coudées que M. Pitt, malgré la haute habileté de ce dernier. Il riait moins, et, s'il faut en croire beaucoup de ses compatriotes, péchait tout autant. M. Pitt devait avoir quelque chose de jésuitique dans sa tournure et dans sa personne, malgré son protestantisme. Il y a du cafard dans toutes ses actions politiques. Enfin je n'aime pas M. Pitt, et cela devait lui être bien égal en ce monde où il ne me vit jamais, et encore plus dans cet autre où il est maintenant. Mais, je le répète, je n'aime pas M. Pitt...

Le premier consul avait ordonné à toutes les premières autorités de Paris de tenir un état non seulement honorable, mais splendide. Rien ne peut égaler — et ceux qui existent encore et qui ont été comme moi près de Napoléon peuvent aussi le certifier — l'ordre extrême, l'ordre excessif que le premier consul avait établi pour tout ce qui le concernait, mais il était magnifique comme le plus magnifique souverain de l'Orient lorsque

les choses l'exigeaient. Alors c'était la liberalité d'Aboul Cazem qui ordonnait tout. Je me rappelle qu'un jour il grondait beaucoup de ce que Duroc avait négligé de transmettre un ordre qu'il lui avait donné pour les déjeuners de l'intérieur du palais. Cet ordre, donné de la veille, avait été seulement oublié quelques heures : « Et un jour de plus, disait le premier consul, c'est une somme très forte. »

Quelques moments après, je ne sais quel ministre arriva. Le premier consul parla tout aussitôt d'une fête qu'il fallait donner la semaine suivante pour l'anniversaire du 14 juillet [1] et promit d'y aller avec Mme Bonaparte.

— Joséphine, lui dit-il avec ce ton de bonté qu'il avait avec elle, car il l'aimait tendrement, il faut que je t'ordonne une chose qui te fera plaisir à suivre. Je veux que tu sois éblouissante. Fais tes préparatifs. Quant à moi, je mettrai mon bel habit de soie cramoisie brodé d'or que la ville de Lyon m'a donné, et je serai superbe.

Cet habit lui avait en effet été donné par la ville de Lyon, lorsqu'il y avait été au mois de janvier précédent pour la consulte helvétique. Et, pour dire la vérité, il l'avait déjà porté et avait la plus singulière tournure avec. Je me le rappelais et, lorsqu'il parla de son *bel habit*, je ne pus m'empêcher de rire. Il me vit aussitôt, parce qu'il voyait tout. Il vint à moi et, me regardant avec un air moitié riant, moitié fâché :

— Que voulez-vous dire avec votre sourire moqueur, madame Junot ? Vous pensez que je

[1] On fêta l'anniversaire de la prise de la Bastille jusqu'au rétablissement de la royauté. On faisait une fête publique, des illuminations dans les Tuileries et même, autant que je puis me le rappeler, on donnait des spectacles gratis.

n'aurai pas aussi bonne façon que tous ces beaux Anglais, ces beaux Russes qui vous font les yeux doux, à vous autres jeunes têtes ? Prévention que tout cela. Je vous assure que je suis pour le moins aussi agréable que ce colonel anglais, ce *godelureau* [1] qui est, dit-on, le plus bel homme de l'Angleterre et qui me paraît, à moi, le roi des fats.

Il s'expliqua, ou plutôt on le devina. Il voulait parler d'un grand Anglais qui était colonel, capitaine, je ne sais pas bien, et qui s'appelait *Matheus* ou *Mathews*, et qui passait en effet pour un mangeur de cœurs *anglais*, remarquez bien. Je ne pus m'empêcher de rire un peu plus fort de cette idée du premier consul et de la prétention qu'il avait d'être un élégant et un joli garçon. Or, à cette époque, il faut dire qu'il avait une telle antipathie pour tout ce qui était ce qu'on appelait à *la mode*, qu'il n'admettait aucune modification dans les jugements qu'il portait sur les jeunes gens qui avaient le malheur d'être connus pour élégants et pour agréables. Aussi rien ne m'a plus étonnée que de voir M. de F... devenir son aide de camp. Il faut pour cela qu'il ait cessé de prétendre *à la royauté* de l'agrément, qu'il ait oublié pendant bien des mois, des années même — ce que j'ai grande peine à croire — qu'il avait des droits assez fondés à cette primauté, car ce n'est pas en chantant de jolies romances ou bien des duos de Gluck avec Garat qu'il a touché le cœur de l'empereur comme celui de M^lle^ M...h ; et avec Napoléon, il aurait eu beau donner les

[1] C'était un de ses mots de prédilection pour désigner un jeune homme qui lui déplaisait. M. Mathews pouvait lui déplaire, mais pour être *jeune*, c'était une autre affaire.

plus doux sons de sa voix, se placer en attitude et dire *presque* en artiste :

> Ah ! tu prétends encore que tu m'aimes
> Lorsqu'au mépris des dieux, en exposant tes jours,
> . . . . . .

Tout cela n'aurait produit qu'un surcroît d'antipathie et, pour le dire avec vérité, je n'en connus jamais une plus conditionnée. C'étaient des mots amers, des phrases plus moqueuses que celles dirigées ordinairement par Napoléon contre les personnes qu'il n'aimait pas. M. de Fl... fut plus tard attaché à un général de la famille de Napoléon. Ce dernier disait un jour à M^me^ Bonaparte, qui prenait la défense de M. de F...t et faisait remarquer qu'il avait beaucoup de moyens :

— Quels sont-ils ? De l'esprit ? Brrth ! qui n'en a pas... comme cela ? Il chante bien ? Belle qualité pour un soldat, qui par état est presque toujours enroué. Ah ! il est joli garçon, voilà ce qui vous touche, vous autres femmes ! Eh bien, je ne lui trouve rien du tout d'extraordinaire. Il ressemble à un faucheux avec ses éternelles jambes. Ça n'a pas de tournure naturelle. Il faut pour avoir de la tournure...

Ici je dois dire qu'étant fort rieuse à cette époque de ma vie, défaut dont certes je me suis bien corrigée, je ne pus retenir un second éclat en voyant le premier consul regarder avec complaisance ses petites jambes, fort bien faites alors comme toute sa personne, mais toujours enfermées dans un bas de soie et le pied chaussé d'un soulier pointu à être capable d'enfiler une aiguille. Il ne poursuivit pas sa phrase, mais je suis certaine qu'il voulait dire :

— Pour avoir une jolie tournure, voilà comme il faut être.

Et pourtant, à cet égard, nul être n'avait moins de prétention que Napoléon. Il était d'une extrême propreté, d'une grande recherche même, mais pour de la prétention à de *l'élégance*, pour une prétention enfin, il n'en avait pas. Aussi, le mouvement qui lui fit porter la main à sa jambe, lorsqu'il parlait des jambes de *faucheux* de M. de F...t, me fit-il rire par sa naïveté, si je puis me servir de ce mot. Il me vit et *m'entendit* rire même et, venant à moi, il me regarda en riant aussi. Il m'avait comprise.

— Eh bien, petite peste, qu'est-ce que vous avez à rire ? Vous vous moquez de mes jambes à votre tour. Vous ne les trouvez pas aussi bonnes, pour figurer dans une contredanse, que celles de vos élégants amis. Au surplus, on peut chanter et danser sans être un *godelureau*. Voyez vous-même, madame Junot, dites si le neveu de Talleyrand n'est pas un gentil garçon ?

Ma réponse ne se fit pas attendre. Le premier consul voulait parler de Louis de Périgord. Non seulement il était le frère d'une de mes amies, mais ce qu'on disait de lui était fondé sur des bases réelles. Il annonçait toute la finesse de son oncle, néanmoins comme on peut être fin à dix-neuf ans, joignant à cette disposition de ses facultés un esprit charmant, des qualités remarquables, un ton déjà parfait, une tournure qui rappelait celle de son père. Et pour ceux qui n'ont pas connu Louis de Périgord, ce seul mot est un éloge. Enfin, le premier consul avait été bien informé, ou plutôt, dans le peu de fois qu'il avait vu Louis de Périgord, il l'avait bien jugé. Louis serait devenu un des hommes les plus éminemment dis-

tingués de notre époque si sa vie n'avait pas été ainsi coupée à son matin. Le premier consul en parla avec un intérêt séparé de celui qu'aurait pu provoquer M. de Talleyrand, en ce qui tenait à son neveu. Il me questionna beaucoup sur lui, sur sa famille, sur les projets de son père, dont on lui avait parlé. Louis de Périgord avait une belle fortune, ainsi que son frère et sa sœur, aujourd'hui M^me^ Juste de Noailles. Et le premier consul avait le défaut — on voit que la prévention ne m'aveugle pas sur ceux qu'il pouvait avoir — de lever, avec une main trop prompte et surtout trop puissante, le rideau qui voilait le sanctuaire des familles. Il me parla donc des projets qui pouvaient exister dans la famille de Périgord, projets qu'il connaissait mieux que moi, qui, étant encore une jeune femme à peine âgée de vingt ans, n'avais à lui donner que des conjectures. Mais avec moi il était loin de compte dans de pareilles matières. Je lui répondis que les affaires aussi sérieuses que celles dont il s'agissait ne regardaient que mes amis eux-mêmes ; que la personne dont il voulait parler pour Louis de Périgord était une des plus riches héritières de France [1] ; qu'elle était mon amie et que je verrais ce mariage avec un grand plaisir ; mais qu'à vrai dire je ne savais pas si les billets de *faire part étaient déjà envoyés*.

Le premier consul avait surtout un tact rapide et sûr qui lui faisait sentir, presque aussitôt que celui qu'il blessait, que le coup avait porté trop loin et

[1] Cette conversation est anticipée pour l'époque, mais je n'ai pas voulu manquer et interrompre une chose assez peu intéressante en elle-même et qui n'avait de prix qu'en étant offerte comme elle s'est passée. Je crois que Napoléon était déjà empereur.

trop rudement. Il s'arrêta, ne me parla plus en riant, cette fois, et reprit la conversation où il l'avait laissée. Et malheureusement pour M. de F...t, ce fut lui qui se trouva le point de *raccord*.

— J'aimerais encore mieux l'*Anglais*, dit le premier consul. Il a l'air d'un vieux cheval de Newmarket, quoiqu'il soit encore jeune à la vérité, mais c'est égal. Quant à votre *godelureau*, laissez-le aller. Vous m'en direz des nouvelles dans trente ans d'ici. Je ne lui en donne pas quinze, même, pour avoir l'air d'un *jeune vieillard*, ce qu'il est déjà. Ou, pour parler plus juste, il sera un *vieux beau* [1].

Et se tournant vers moi :

— Quel âge a M. de F...t ? me demanda-t-il.

— La chose n'est pas facile à savoir avec sa mère, répondis-je. Toutefois je crois que M. de F...t doit avoir vingt ans ou dix-neuf ans pour le moins.

Je calculais d'après l'âge de mes jeunes amis dont il était le camarade. Edmond de Périgord, qui n'était qu'un enfant, comparativement à lui, commençait alors à être un jeune homme.

— Au surplus, dit Napoléon, il faut laisser tout cela pour songer à notre propre beauté. Ainsi, Joséphine, je veux que tu sois éblouissante de parure et richement habillée, entends-tu bien ?

— Oui, répondit Mme Bonaparte, et puis ensuite,

[1] La prédiction du premier consul s'est, dit-on, vérifiée d'une façon terrible pour un homme dont toute la vie s'est renfermée dans cette manière de plaire par ses agréments personnels. Vivant dans la retraite depuis bien des années, je n'ai pu juger par moi-même de ce changement tellement grand dans M. de F...t, qu'il fait, dit-on, la plus morale de toutes les leçons.

tu fais des scènes, tu cries, tu raies mes *bon à payer* au bas de mes mémoires [1].

Et elle boudait comme une petite fille, en faisant une mine toute gracieuse. Mme Bonaparte avait un véritable charme dans ses manières lorsqu'elle voulait être séduisante. Que cette bonne grâce fût peut-être trop générale, c'est possible, mais il est de fait réel qu'elle était vraiment parfaitement *aimable* et faite *pour se faire aimer*, lorsqu'elle le voulait bien. Au moment où le premier consul lui parla de cette volonté de toilette, elle le regarda avec une telle gentillesse, elle fut à lui avec une démarche si mollement gracieuse, toute sa personne respirait tellement le désir de plaire, que celui qui aurait résisté n'aurait eu qu'un cœur de pierre. Napoléon l'aimait. Il l'attira à lui et l'embrassa.

— Sans doute, je biffe quelquefois tes *bon à payer*, ma chère amie, parce que tu te laisses aussi parfois tellement attraper qu'il y a conscience à autoriser de tels abus. Si je te recommande d'être magnifique dans les occasions d'apparat, je n'en suis pas moins très conséquent avec moi-même. Et, comme il faut une balance pour peser tous les intérêts, je la tiens d'une main équitable, quoique sévère. Tiens, je vais te raconter une petite histoire qui fera merveille comme leçon, si tu veux te la rappeler. Écoutez aussi, nous dit-il en nous faisant signe de nous rapprocher de lui. Écoutez aussi, jeunes têtes folles, et profitez.

[1] La chose est arrivée plusieurs fois. J'ai vu deux de ces mémoires biffés de la main même de l'empereur. L'un est pour des lingeries, l'autre pour de la parfumerie et des essences...

— Vous avez votre lingère, qui est Mlle l'Olive, dit l'empereur, pourquoi prendre dans un magasin inconnu ? Ayez cette nouvelle venue sur *vos économies*.

« Il y avait à Marseille un négociant fort riche. Un jour, il reçoit une lettre qui lui est remise par un jeune homme qu'on lui recommandait fortement. Le jeune homme avait de la fortune. Il ne demandait qu'*une protection* de société. Il avait même une lettre de crédit assez forte sur le banquier. Celui-ci, après avoir lu la lettre de recommandation, au lieu de la jeter dans le panier aux papiers de rebut, ou bien de la serrer dans un tiroir, l'examina et vit qu'elle ne couvrait qu'une seule des quatre faces de la feuille, il la déchira en deux, mit la partie écrite dans un carton de son casier, puis ploya l'autre de manière à pouvoir s'en servir pour écrire un billet et la serra dans un autre carton qui en contenait déjà beaucoup d'autres. Lorsqu'il eut terminé sa petite mesure économique, il se retourna vers le jeune homme et l'engagea à venir dîner chez lui le jour même. Le jeune homme était accoutumé à une vie assez élégante, assez sybarite, pour avoir peur de dîner chez un homme qui prélevait ainsi un droit sur le chiffonnier en lui enlevant son vieux papier. Cependant il accepta et promit de revenir à quatre heures. Mais en descendant le petit escalier du bureau de son banquier, il se rappelait déjà cette pièce étroite et sombre, précédée de deux grandes salles encombrées de cartons jaunis par la poussière et la fumée et dans lesquelles travaillaient en silence dix ou douze jeunes gens dont les visages lui parurent diaphanes de maigreur. Le cabinet du banquier lui-même, avec cette fenêtre dont les carreaux étaient enduits d'une croûte épaisse et ne laissaient même pas arriver un rayon du beau soleil de Provence, la petite sébile de buis dans laquelle était la sciure de bois pour servir de poudre, l'écritoire cassée, la robe de

chambre du banquier, enfin tout revenait à la file pour l'effrayer.

« — J'ai fait une sottise en acceptant ce dîner, se dit-il. Mais, n'importe ! une journée est bientôt passée.

« Après avoir fait sa toilette, plutôt pour lui que pour les hôtes qui l'attendaient, le jeune voyageur se rendit rue de Rome, où était située la maison de son banquier. Comme celui-ci l'avait prévenu que sa femme ne logeait pas dans la partie occupée par les bureaux, il demanda en arrivant à être conduit chez la maîtresse de la maison. Plusieurs valets, mis avec propreté et même avec richesse, lui firent traverser un petit jardin rempli de fleurs rares et exotiques et, après l'avoir fait passer dans plusieurs pièces richement meublées, l'introduisirent dans un salon où il trouva son banquier qui le présenta à sa femme et à sa mère. La première était jeune, l'autre n'était pas encore vieille, et toutes deux portaient sur elles de riches étoffes, de belles perles, de beaux diamants, attestant le florissant commerce du laborieux et honnête chef de famille. Lui-même n'était plus le personnage du matin, il semblait qu'il eût laissé, au milieu de ses cartons poudreux, l'homme au bonnet de velours noir, à la robe de chambre de molleton. Le salon était rempli par quinze ou vingt convives dont les manières et le ton attestaient que cette maison était une des meilleures, si elle n'était pas la première de la ville. On servit, et ce fut alors que le jeune homme en fut convaincu. Le dîner fut parfait, les vins exquis.

« Une argenterie magnifique couvrait la table avec une somptueuse abondance. Et le jeune voyageur se vit forcé de convenir avec lui-même qu'il n'avait jamais fait une chère plus délicate, ni vu plus de magnificence. Et ce qui acheva de le

confondre fut d'acquérir la certitude, par l'une des personnes qui étaient près de lui, que le banquier donnait deux fois par semaine un dîner semblable à celui qu'il voyait.

« En prenant son café, il songeait à tout cela et ses jeunes idées se refusaient à un *classement* par conséquence et *résultat*, qui l'aurait amené à comprendre aisément ce qu'il voyait.

« — Jeune homme, lui dit son hôte, en lui frappant légèrement sur l'épaule, vous êtes rêveur... presque triste. Auriez-vous mal dîné ?

« Ou plutôt, le regard qui accompagnait ces paroles et l'inflexion de la voix qui les prononçait voulaient dire :

« — *Votre peur* de mal dîner ne serait-elle pas encore évanouie ?

« Le jeune homme rougit, comme s'il eût entendu ces mêmes mots. Le bon financier se mit à rire. Il l'avait deviné.

« — Je ne vous en veux pas, monsieur. Votre âge ne comprend pas comment on forme les *masses*, seule et véritable force, soit qu'on la fasse avec de l'argent, de l'eau, des hommes, il n'importe. Une *masse* est un mobile immense, mais il faut la commencer, il faut l'entretenir. Jeune homme, les petits morceaux de papier dont vous vous moquiez ce matin sont un des moyens que j'emploie pour y parvenir. »

— Voilà une belle histoire [1] que tu viens de nous

[1] Cette histoire, que j'ai entendu raconter pour la première fois au premier consul, a été fort connue depuis, et je crois qu'elle s'est répandue par mon propre fait. Il la racontait d'une manière fort laconique et en deux phrases. Mais le texte est celui-là. Une chose qui depuis m'a vivement frappée, c'est cette pensée des *masses*, comme force de tout genre à mettre en action.

dire là, Bonaparte ! lui dit Joséphine en souriant. Ce que j'y vois de plus merveilleux, c'est que tu as parlé pendant plus d'un quart d'heure, seulement à *des femmes*.

— En vérité, je le savais bien, répondit-il en clignant l'œil de notre côté. Crois-tu que j'aurais ainsi prêché des hommes ? Ils n'en ont jamais besoin.

XXX

Bonaparte parrain de la fille de Junot.

Le premier consul commença vers cette époque à faire une cérémonie imposante, pour le baptême des enfants dont il était parrain avec Mme Bonaparte ; car dès lors, comme sous l'empire, il ne choisissait jamais qu'elle pour sa commère, en exceptant [1] cependant Mme Bonaparte la mère, et Mme Louis, sa belle-sœur. Il y avait, après le Concordat, plusieurs enfants qui attendaient, pour recevoir l'eau sainte, que le premier consul fixât lui-même le moment de cette cérémonie ; il voulut qu'elle eût lieu à Saint-Cloud, qui, à notre grand regret, avait fait abandonner la Malmaison, c'est-à-dire l'avait au moins fait beaucoup négliger. Ma fille aînée, ma Joséphine, la première filleule de Napoléon, avec le fils aîné de Mme Lannes, étaient donc à attendre l'eau régénératrice. J'avoue que je fus fort contente lorsque je reçus l'avis de me tenir prête, ainsi que ma fille, parce que le cardinal Caprara, nonce apostolique, devait faire tous les

[1] Ces exceptions étaient fort rares.

baptêmes, deux jours après, dans la chapelle consulaire de Saint-Cloud.

Je ne sais si on a bien gardé le souvenir du cardinal Caprara. C'était un des hommes les plus rusés que la ville de saint Pierre ait jamais mis en circulation dans le commerce diplomatique. Avec son air cassé, sa petite voix de *musico*, son œil furtivement quêteur et humble cependant, il y avait dans cette tête, couverte d'un vieux gazon et surmontée d'une rouge calotte, plus de finesse, de ruse, et même de petites perfidies qu'on ne saurait l'imaginer. Le premier consul l'aimait assez à cette époque. Il riait de ses finesses, et il avait raison, car alors rien n'était plus simple que notre diplomatie, et celui qui se mettait en garde contre nous, et qui préparait une grande attention pour nous deviner, perdait certes bien son temps. Le général Lannes et le général Junot ambassadeurs à Lisbonne, le général Beurnonville à Madrid, le général Hédouville à Pétersbourg, Andréossi à Londres, Sébastiani à Constantinople, tous ces choix faits par Napoléon dans les rangs de son armée, prouvent que la diplomatie qu'ils étaient chargés de proclamer n'avait pas besoin d'autre droit que la *volonté* de celui qui les envoyait. Il est vrai de dire que quelquefois la vanité nationale souffrait bien un peu en voyant les *propositi* de quelques-uns de ces messieurs. Il en existe un recueil assez drôle. On y voit des offenses envers l'étiquette, contre le protocole des cours ; mais, malgré tout cela, je crois que cette époque est la plus belle de la diplomatie française.

Le jour indiqué pour le baptême que le cardinal devait faire, nous nous rendîmes à Saint-Cloud avec nos enfants. C'était plaisir de voir ces jeunes

mères, dont la plus âgée n'avait pas vingt ans, conduisant ces jeunes rejetons devant l'autel, pour qu'ils reçussent saintement le sceau de la protection promise à leur avenir par le patron de leurs pères ! Hélas ! quel a été cet avenir ?

Mme Lannes et moi, nous étions les deux plus avancées dans notre *maternité :* nos enfants étaient à peu près du même âge. Son fils aîné, Napoléon, aujourd'hui duc de Montebello, avait seulement, je crois, quelques mois de plus que ma fille. C'était un enfant beau et bon, sensible à un degré bien rare dans un âge aussi tendre. Sa mère l'adorait. Elle remplissait tous ses devoirs maternels non seulement avec exactitude, ce qui n'était que le commandement de la nature, mais elle s'y donnait tout entière avec une abnégation d'elle-même fort méritoire dans une jeune femme aussi belle, aussi remarquablement belle que l'était Mme Lannes. Le premier consul professait une haute estime pour elle. Et cette estime il ne l'accordait pas facilement. Je n'ai même vu que deux autres femmes, pendant les quatorze années du pouvoir de Napoléon, être distinguées par lui non pas comme attachement, il y en avait d'autres pour lesquelles son amitié — je ne parle pas ici d'un autre sentiment — était même plus forte ; mais son estime presque respectueuse n'a donné des preuves ostensibles qu'à *Mme Lannes*, *Mme Devaisne* et *Mme de Montesquiou.*

Au moment du baptême de nos enfants, ma fille promettait d'être ce qu'elle est en effet devenue, une personne charmante de grâces et de beauté. On peut me pardonner cette effusion d'orgueil maternel, aujourd'hui que cette beauté, ces grâces, et je puis ajouter ces talents, ces vertus, tout est

enseveli sous une guimpe religieuse et a dit adieu au monde. Oui, il peut m'être permis de parler du trésor que j'ai perdu... Mais mon cœur de mère doit se réjouir en pensant que ma fille est heureuse. Elle l'est autant qu'une créature peut l'être sur cette terre de souffrance. Elle est heureuse.

Oui, elle est heureuse... je le sais... j'en ai la certitude. Je sais que mon *trésor*, nom que son père et moi aimions à lui donner, je sais que mon trésor vit en paix, qu'il est heureux, enfin.

Alors je me reporte au temps de sa toute première enfance, lorsque Napoléon riait avec moi de cette illusion que je voulais me faire en habillant ma fille en garçon.

— Quel est donc votre projet, me demanda-t-il un jour assez sérieusement en regardant ma fille qui était jolie comme un amour, avec un petit matelot gris foncé, et un petit chapeau de castor noir ; quel est votre dessein en habillant ainsi cette enfant ? La destinez-vous donc au grand-œuvre de régénérer les femmes et d'en faire enfin des amazones ?

Il y avait dans l'inflexion de sa voix, dans son regard, dans son sourire, une sorte de malice qui n'avait rien de méchant, mais qui me tint en méfiance sur ce que je devais dire.

— Général, lui répondis-je, vous avez assez entendu parler ma mère sur l'éducation des filles pour que je n'ajoute rien ici à ce que vous pouvez vous rappeler. Certes, il est difficile d'avoir des idées plus *féminines* dans son plan d'éducation que ma mère les avait, comme vous le savez. Je ne ferai donc pas de ma fille une *Jeanne d'Arc*, je n'en ai nullement l'intention. Ces jolies joues, roses et blanches, seraient trop mal encadrées par le cercle de bronze d'une mentonnière de casque ; et comme

je veux qu'elle ait de belles mains, elles ne s'exerceront pas à manier la lance et tirer le pistolet.

Le premier consul regardait ma fille.

— C'est vrai qu'elle est bien jolie, cette petite criarde-là, dit-il en rappelant le jour du baptême. Au surplus, si elle ne porte pas le casque et si elle ne frappe pas de la lance, elle aura peut-être la vocation d'être un jour papesse.

Or, voici l'explication de ce que le premier consul venait de dire.

Le jour du baptême de ma Joséphine, au moment où, fière de ma belle enfant, je la présentai à l'autel en la portant sur mes bras, elle avait déjà quinze mois, et son intelligence, développée par l'occupation constante dont elle était l'objet pour son père et pour moi, était plus avancée que ne l'est ordinairement celle des enfants de cet âge. Elle parut d'abord fort étonnée de se voir dans un lieu dont rien ne lui rappelait sa demeure habituelle, excepté le salon de M^me^ Bonaparte. Mais la chapelle, tout ce monde, ce clergé, ce bruit, tout cela lui fit une telle impression que la pauvre petite, cachant sa jolie tête blonde dans mon sein, se mit à fondre en larmes.

Comme elle pleurait sans crier, et surtout sans faire la *lippe*, le premier consul n'y fit pas d'abord grande attention, mais, lorsqu'elle se trouva face à face avec ce qui pour elle était un épouvantail, ce fut tout autre chose.

Elle n'avait pas vu le cardinal Caprara. Ce n'était pas en un instant qu'il faisait sa toilette de cérémonie. Il sortit enfin de la sacristie, rouge comme une grenade mûre, resplendissant du feu de beaucoup de rubis *pastoraux*, *cardinaux*, mais surtout d'une laideur de vieillesse qui devait effaroucher de jeunes yeux bien enfants qui ne

miraient jamais que de riants visages et de gais sourires. Aussitôt que Joséphine l'aperçut, elle ouvrit ses grands beaux yeux plus que le *général Jacquot* ne les lui avait fait ouvrir, puis je la sentis se dresser et frémir sur mon bras, et son tremblement fut suivi du blanchissement de ses joues rosées.

Dans ce moment, le premier consul et Mme Bonaparte s'approchèrent de l'autel pour que le cardinal achevât la cérémonie déjà fort avancée par le fait de l'ondoiement.

— Donnez-moi votre fille, madame Junot, me dit le premier consul.

Et il se mit en devoir de prendre Joséphine ; l'enfant poussa un cri perçant et entortilla mon cou de ses petits bras en jetant un regard courroucé sur Napoléon.

— Quel petit diable ! Ah çà, voulez-vous bien venir avec moi, mademoiselle Démon ? dit-il à la petite.

Mais Joséphine ne comprenait rien à ce qu'il lui disait. Elle ne voyait que ses mains qui se tendaient vers elle pour la prendre ; et, comme sa volonté était assez ordinairement suivie, soit qu'elle fût *négative* ou bien *commandante*, elle redressa sa jolie tête et dit avec ses yeux flamboyants et dans son jargon d'enfant :

— Je ne veux pas.

Le premier consul se mit à rire.

— Eh bien ! gardez-la donc sur vos bras, me dit-il. Mais ne crie plus, poursuivit-il en menaçant la petite du doigt, ou bien...

Mais ses menaces étaient perdues pour Joséphine. Plus rapprochée maintenant du cardinal, elle n'en eut plus peur. Mais il lui fit l'effet probablement de quelque chose d'extraordinaire, et ses regards fixés

sur le prélat semblaient lui demander quelle était sa nature. Le cardinal portait sur sa tête ce petit bonnet ressemblant à ceux de nos avocats, et que l'on nomme *barrette*. C'est le signe ou l'insigne qui donne et sanctionne la pourpre, et qui devient l'objet de l'ambition de tout homme entrant dans l'état ecclésiastique. En voyant cette coiffure extraordinaire, qui était si différente de ce qu'elle voyait chaque jour, Joséphine fut surprise et heureusement amusée. Cette forme bizarre, surmontant une figure qui l'était passablement, eut le pouvoir de la captiver au plus haut degré. Elle ne murmura plus, ne versa pas une larme, et se laissa prendre par le premier consul et même embrasser plusieurs fois par lui sur ses deux petites pommes d'api, sans que rien fît paraître qu'elle en fût même contrariée, si ce n'est pourtant le revers de sa petite main potelée qui essuyait sa joue toutes les fois que Napoléon l'embrassait. Mais, en revanche, ses grands yeux étaient attachés sur la personne du vénérable cardinal, et cela avec une attention vraiment risible. Tout à coup, au moment où personne ne pouvait certes prévoir ce que la petite peste allait faire, elle avance un bras rond, blanc comme un satin rosé, et de sa petite main enlève la barrette de la tête éminentissime, en poussant un cri de triomphe qu'on aurait pu entendre des cours du château.

Le pauvre cardinal, les assistants et les assistantes qui remplissaient la chapelle, furent autant effrayés et surpris qu'amusés de cette petite scène. Joséphine était la seule qui ne rît pas. Elle nous regardait tous avec un air de triomphe tout à fait comique et paraissait assez déterminée à se coiffer de la barrette.

— Oh ! pour cela, mon enfant, dit le premier

consul, qui enfin avait cessé de rire, tu permettras qu'il n'en soit rien. Donne-moi ce joujou, car c'est un hochet comme tant d'autres, poursuivit-il en souriant, et rendons-le au cardinal.

Mais Joséphine ne voulait plus rendre le beau bonnet. Elle voulait bien le mettre sur ma tête, sur celle de son parrain même, mais elle ne se souciait pas du tout de le rendre au vrai chef possesseur, et lorsqu'on le lui prit de force elle poussa des cris inhumains.

— C'est un vrai démon que ta fille, dit le premier consul à Junot, elle a pardieu une voix déterminée comme celle du plus masculin garçon de France. Mais elle est bien jolie, elle est vraiment jolie !

Il la tenait sur ses bras en disant cela, et il regardait ce charmant visage, qui en effet était vraiment *bien joli*. Joséphine regardait Bonaparte sans colère et ne parlait plus de le quitter ; elle fit même une légère résistance lorsque je la repris des bras de Napoléon.

— C'est *ma filleule..., ma fille*, dit-il en serrant la main de son père. J'espère que tu y comptes, n'est-ce pas, Junot ?

Junot, dans des moments comme ceux-là, n'avait jamais une parole à proférer, son cœur était trop plein. Il regarda le premier consul avec un œil humide et lui dit d'une voix altérée :

— Mon général, il y a longtemps que moi et tous les miens nous sommes accoutumés à vous devoir tout le bien de notre existence. Mes enfants en éprouveront les effets comme leurs parents, je le sais, mais aussi, comme leurs parents, ils vous dévoueront leur sang et leur vie.

Le lendemain du baptême de ma fille aînée, Mme Bonaparte m'envoya un collier de perles fines

ayant plusieurs rangs ; les perles étaient de la grosseur d'une forte groseille, le cadenas était formé par un solitaire d'un blanc et d'une eau admirables. Mais le premier consul y avait joint un présent bien autrement remarquable, c'était le contrat de vente de notre hôtel de la rue des Champs-Élysées, acquitté, parce que M. Estève l'avait payé par ordre de Napoléon, qui nous le donnait comme cadeau de baptême. Il avait coûté deux cent mille francs.

XXXI

Prolongation du consulat de Bonaparte. — Fête chez Mme Junot.

Ce fut vers cette époque, c'est-à-dire en remontant vers le printemps de l'année 1802, qu'eut lieu le premier appel fait à l'ambition monarchique de Napoléon. Beaucoup de choses ont été dites et écrites sur ce sujet sans que jamais le véritable sens ait été expliqué, sans que jamais le véritable point ait été atteint. Quant à moi, mon opinion est formée à cet égard, et je crois que je puis m'y tenir avec d'autant plus de confiance que j'ai depuis longtemps fait une étude sérieuse de cette époque de sa vie. Je veux parler de sa *nomination de consul pour dix ans, par delà les dix années fixées par l'acte constitutionnel du 13 décembre 1799.*

On fit alors peu d'attention à ce renouvellement, à cette prolongation de pouvoir ; ce ne fut que le sénatus-consulte qui nomma Napoléon consul à vie qui avertit enfin les Français qu'ils avaient un

nouveau maître. Néanmoins, le premier sénatus-consulte était, selon moi, bien autrement fait pour avertir de ce qui se préparait, le second n'en était plus qu'une conséquence toute naturelle. Au reste, il faut dire que les amis de Napoléon, s'ils entrevirent ses projets, n'y virent que le bonheur et la gloire de la France. Le considérant du sénat portait en substance :

« Que la république française voulant conserver à la tête de son gouvernement le magistrat qui tant de fois en Europe, en Asie, conduisit ses troupes à la victoire, délivra l'Italie, préserva sa patrie des horreurs de l'anarchie, brisa la faux révolutionnaire, éteignit les discordes civiles, lui donna la paix, car lui seul pacifia et les mers et le continent, rendit l'ordre et la morale, donna des lois à son pays. La république, dit le sénatus-consulte, reconnaissante envers le général Bonaparte, lui demanda de donner à sa patrie dix années encore de cette existence qu'elle regarde comme nécessaire à son bonheur. »

La réponse du premier consul est admirable, non seulement de noblesse et d'élévation simple et grande, mais il y règne une teinte mélancolique et surtout remarquable en ce que la plupart des mots ont été prophétiques.

« Je n'ai été que le serviteur de ma patrie, répondit-il au Sénat... La fortune a souri à la république. *Mais la fortune est inconstante et combien d'hommes qu'elle avait comblés de sa faveur, ont trop vécu de quelques années ! L'intérêt de ma gloire et celui de mon bonheur sembleraient avoir marqué le terme de ma vie publique au moment où la paix du monde est proclamée, mais vous jugez que je dois au peuple un nouveau sacrifice, et je le ferai*, etc., etc. »

On raisonne beaucoup aujourd'hui sur cette

époque remarquable de notre histoire et, ce qui n'est pas le moins étonnant, c'est que ce sont, ou des personnes qui n'étaient pas alors en France, ou bien d'autres beaucoup trop jeunes pour avoir pu voir l'état des choses à cette période extraordinaire, qui veulent juger et prononcer en dernier ressort sur ce temps de merveilles, et cela, en discutant contre nous autres contemporains qui avons vu, entendu et compris ce qui se passait sous nos yeux.

— Mais, me disait d'autre jour une de ces personnes qui ne doutent jamais de rien, qui savent tout, connaissent tout et jugent tout, et qui, si chacun était obligé de ne parler que selon sa capacité, devraient douter *de tout*, parce qu'elles ne savent *rien* et ne connaissent *rien ;* mais, me disait cette personne, où en serait-on, si l'on ne parlait que de ce que l'on a vu ? Nous n'avons pas vu César, nous n'avons pas vu Auguste, et néanmoins nous parlons d'eux, parce que nous les connaissons, parce qu'il a été écrit sur eux.

— D'accord, lui ai-je dit ; mais croyez-vous que si je connaissais à Paris une personne qui eût vécu familièrement avec César ou avec Auguste, je n'irais pas causer avec elle de préférence à l'étude d'un livre ? Bien certainement je le ferais, et j'aurais grandement raison.

Cette foule de personnes étrangères à l'époque dont je parle, veut donc aujourd'hui raisonner sur ce temps, ainsi que je l'ai dit plus haut, ce qui me cause de vrais maux de nerfs, non par opposition d'opinion, personne n'est plus que moi tolérante à cet égard ; mais entendre conclure d'après des idées fausses et tellement erronées, que souvent le point de départ n'existe même pas. Voilà ce qui me force *à l'insurrection*, et me porte même à

n'être pas indulgente pour une différente manière de penser, parce que je ne puis admettre de bonne foi dans une semblable façon d'agir.

Nous sommes encore beaucoup ayant vécu à cette époque brillante ; je fais un appel à tous ceux qui, comme moi, ont conservé un souvenir qu'ils ne craignent pas de dévoiler. Qu'ils disent quel était alors l'enthousiasme de la France ; qu'ils répètent à ceux qui veulent avoir la hardiesse mensongère de dire aujourd'hui que Napoléon a *envahi le pouvoir, a usurpé la couronne*, que l'usurpation n'existe que lorsque quelques centaines d'individus, profitant de la faiblesse et de la lassitude d'une nation, lui imposent un pouvoir inconnu, par la voix de misérables intrigues que l'honneur désavoue. Qu'ils disent à la génération qui succède à la nôtre, de quels cris d'amour était salué Napoléon aussitôt qu'il parcourait la France ; qu'ils racontent à leurs neveux, à leurs enfants, que dans cette même Vendée, arrosée par tant de flots de sang français, cette Vendée qu'il pacifia, qu'il rendit heureuse ; qu'ils racontent comment il y fut reçu lorsqu'il y passa après cette pacification... Je m'arrête, car le véritable état de la France au temps où nous sommes arrivés dans les Mémoires, devrait être rappelé ici comme motif de gloire et d'orgueil, et non pas pour être expliqué à ceux qui devraient le connaître comme moi.

Ce fut le 6 mai (20 germinal an X) que le sénatus-consulte organique, si important, ainsi que je le viens de dire à l'instant, avait été présenté au premier consul et qu'il y fit la réponse que j'ai rapportée. Junot, qui avait pour lui cet attachement passionné qui fait prendre avec ardeur tout ce qui a quelque rapport immédiat avec l'existence,

la renommée, enfin ce qui touche l'objet aimé, soit d'amour ou de cet attachement abnégatif semblable à celui qu'il avait pour le premier consul ; Junot me dit :

— Il faut célébrer tout à la fois, et cet événement remarquable dans la vie de mon général, — car il prouve l'amour d'une grande nation, — et notre reconnaissance envers le premier consul et Mme Bonaparte, pour les biens dont nous sommes comblés par eux. Il faut, me dit-il, que tu demandes à Mme Bonaparte de venir déjeuner dans notre maison de la rue des Champs-Élysées, et cela avant qu'elle soit arrangée. Il faut qu'elle la voie telle qu'elle est. D'ailleurs cela nous mènerait trop loin s'il fallait attendre qu'elle fût meublée. Ce sera ensuite une nouvelle occasion de lui demander d'y revenir. Arrange la chose avec Mme Bonaparte, je me charge d'en parler au premier consul.

Je fus donc chez Mme Bonaparte et lui présentai ma requête. Elle l'accueillit avec une extrême bonté, car, je le répète, elle était bonne et parfaite lorsque la légèreté de son caractère ne l'entraînait pas, encore n'était-ce point du tout pour nuire, puisque ce n'était jamais que pour recommander d'une manière trop générale seulement. Mais toutes les fois qu'elle pouvait, comme en ceci, obliger et être gracieuse, elle l'était avec charme. Elle accepta donc mon invitation, néanmoins ce fut sous condition :

— En avez-vous parlé à Bonaparte ? me demanda-t-elle.

Je lui dis que Junot était en ce moment chez le premier consul pour le lui demander.

— Il faut attendre sa réponse, me dit-elle ; car vous savez que je ne puis accepter aucune fête,

aucun dîner sans la permission positive de Bonaparte.

Cela était vrai. Quelque temps auparavant j'avais été témoin d'une mercuriale très vertement faite, par le premier consul, à Mme Bonaparte, pour avoir été déjeuner chez une femme pour laquelle lui-même professait la plus haute estime. C'était Mme Devaisnes. Mais il n'en avait rien su, et cela l'avait fâché. Je crois que c'était une raison de prudence qui le faisait agir ainsi. Il connaissait l'extrême facilité de Mme Bonaparte à accueillir tout ce qui se présentait à elle. La chose n'était pas très facile aux Tuileries, où personne n'allait sans y être autorisé, à l'exception de quelques vieilles têtes solliciteuses qui venaient régulièrement trois ou quatre fois par semaine apporter des placets, des demandes de préfectures, de sénatoreries, de commandements divisionnaires, de recettes générales. Enfin rien n'était oublié dans cette longue liste, si ce n'est le bon sens. Le premier consul savait que cette bonté de Mme Bonaparte était tellement générale qu'elle accorderait quinze promesses sur quinze demandes, dans un dîner, un déjeuner ou bien une fête où elle se trouverait. Aussi était-il fort difficile sur les endroits où il lui permettait d'aller, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure. Au surplus, en la laissant venir dans notre maison, il savait bien qu'elle n'y rencontrerait que les mêmes personnes qu'elle voyait chaque jour aux Tuileries.

Lorsque Junot descendit, il était enchanté de la bonté avec laquelle le premier consul avait accueilli sa demande. Non seulement il l'avait acceptée, mais il eut la singulière idée de ne pas vouloir d'autres hommes que Duroc et Junot avec lui ; en revanche il devait y avoir vingt-cinq femmes.

Le déjeuner eut lieu, mais le premier consul ne put venir. Mme Bonaparte y vint seule avec Mme Louis ; il y avait aussi Mme Bacciochi, Mme Murat. Et puis venaient ensuite toutes mes jeunes compagnes de mariage, si je puis parler ainsi. J'entends par là toutes les jeunes femmes des frères d'armes de Junot. Quelques-unes étaient fort agréables. Toutes ne l'étaient pas. Mais enfin elles portaient au moins un joli et frais visage, elles étaient jeunes, et rien n'était plus joli que cette grande table entourée de vingt-cinq à trente jeunes têtes, dont une ou deux seulement méritaient le nom de laide ; cela ressemblait à une fraîche corbeille de fleurs.

Mme Bonaparte n'était plus très jeune à cette époque. Eh bien, elle était encore étonnante. Elle avait dû être bien jolie, car à cette époque encore, elle était charmante ! Si elle avait eu des dents, je ne dis pas jolies ou laides, mais seulement des dents, elle aurait certainement effacé à la cour consulaire bien des femmes qui ne la valaient pas.

Ce déjeuner dans notre maison de la rue des Champs-Élysées est rappelé ici par moi en raison de sa singularité, car c'en est une certainement que de donner un déjeuner de cette importance dans une maison où ne se trouvait pas encore un fauteuil. Deux hommes y furent admis. Ils étaient nos amis fort intimes, et l'estime que le premier consul avait pour le plus âgé des deux frères, nous était un garant qu'il ne se fâcherait pas. C'était le général, depuis maréchal Suchet, et son frère Gabriel Suchet. Le déjeuner se passa fort bien. Mme Bonaparte voulut visiter la maison dans ses moindres détails. Elle parcourut tous les appartements et la matinée se passa rapidement. A trois heures, Mme Bonaparte nous proposa d'aller au

bois de Boulogne. Le printemps était dans toute sa suavité ; le mois des roses embaumait l'air, le soleil était doux, encore un peu pâle, mais le temps était délicieux. Nous fîmes une longue promenade dans laquelle nous aurions couru le risque de passer pour un lendemain de noces si nous avions eu quelques hommes de plus. Je n'ai jamais pu deviner quelle raison avait engagé le premier consul à ne vouloir que les vingt-cinq femmes qu'il avait nommées. Les deux frères Suchet vinrent aussi au bois de Boulogne, et ne nous quittèrent qu'en rentrant dans Paris. Mme Bonaparte se promena longtemps, causa beaucoup avec moi de nos projets pour mon établissement, et finit par me dire que le premier consul l'avait chargée d'annoncer à Junot et à moi, que pour meubler notre maison, il nous donnait une somme de 100,000 francs :

— Elle est prête, ajouta Mme Bonaparte ; Estève a ordre de la tenir à votre disposition. Car enfin, a dit Bonaparte, ce n'est pas tout de leur donner une maison, il faut la rendre habitable.

Quelque temps après je donnai un bal pour *planter ce qu'on appelle la crémaillère*. Ma maison, tout récemment achevée, était charmante. Le premier consul que la République venait de demander pour consul à vie, nous fit cette fois l'honneur d'y venir. Le bal eut lieu dans les salons du rez-de-chaussée. Mme Bonaparte m'avait dit la veille :

— Je veux faire honneur à votre bal. Vous verrez quelle charmante toilette j'aurai.

Et, en effet, cette toilette était une bien jolie chose. Elle était mise en Érigone. Sur sa tête était une couronne de pampre, mêlée de grappes de raisins noirs, et sa robe lamée en argent était

relevée avec des grappes de raisin pareilles à la coiffure. A son col, à ses oreilles, à ses bras, elle avait des perles admirables. Quant à Mme Louis, qui ce soir-là était également chez moi, avec sa mère, elle était là, comme partout et comme toujours, une gracieuse et charmante femme. Elle dansait comme une sylphide, et je la vois encore svelte comme une nymphe, et mise dans le goût antique, avec une tunique courte — le péplum — de crêpe rose lamé en argent, et sa jolie tête blonde couronnée de roses. Je la vois égayant la fête, aimable, joyeuse, de bonne humeur ; elle en donnait aux autres. On se groupait autour d'elle, on la regardait, on l'aimait, comme aujourd'hui la foule la suivrait encore, la regarderait et l'aimerait toujours. Quant au premier consul, il voulut tout voir. Junot le conduisit sur sa demande dans les caves et dans les combles, je crois. Il ne resta au bal que jusqu'à une heure du matin ; c'était encore bien tard pour lui, et nous en fûmes bien reconnaissants.

Cette sorte de prise de possession par une fête me rappelle une petite aventure qui m'est arrivée à peu près à cette époque dans ma campagne de Bièvre avec Mme Murat.

Nous avions acheté cette maison de campagne appelée le Petit-Bièvre, il y avait peu de mois, et c'était encore un don de Napoléon. A force de parler de la beauté des sites qui entouraient le château, à force de comparer la vallée de Bièvre à une vallée de la Suisse, je finis par inspirer à Mme Murat le désir de venir faire connaissance avec ce pays, qui, à quatre lieues de Paris, était au fait aussi verdoyant, aussi frais et ombreux que la plus belle vallée des Alpes. Nous étions alors fort liées, Mme Murat et moi, et nous nous

tutoyions encore. Murat était aussi fort bien avec Junot. On pense bien que la partie fut promptement arrangée. Nous prîmes jour pour que le général Murat et sa femme vinssent à Bièvre, et y passassent deux fois vingt-quatre heures et même plus si la chose leur plaisait. Comme alors Junot avait une permission générale pour chasser dans les bois de Verrières qui semblaient n'être qu'une suite de notre parc, il fut résolu qu'on irait chasser dans les bois sur la gauche de la vallée. Ces messieurs devaient partir de très bonne heure ainsi que nous. On déjeunerait dans le bois, et puis nous devions suivre la chasse en calèche et en boghey.

Tout cela eut lieu de cette manière. Il y eut toutefois un épisode que Mme Murat et moi jugeâmes à propos d'y ajouter et qui faillit n'être point plaisant.

En allant nous coucher le soir qui précéda la chasse, je dis à Mme Murat :

— Si tu veux, nous pourrons faire demain matin la plus délicieuse promenade. Tu ne crains pas d'aller en boghey ?

— Non certainement, et j'en serai même charmée, me dit-elle.

— Eh bien, c'est entendu.

Le lendemain, dès cinq heures, voilà tout le train des chasseurs qui commence son réveil-matin. Junot, qui avait la passion de la chasse à un degré qui tenait du délire, après avoir mis ses guêtres, passé sa veste, mis sa gibecière, pris sa casquette et son fusil, s'impatienta de ne voir arriver dans la cour, où les chiens jappaient comme des désespérés, ni Mme Murat ni moi, attendu que nous avions nos projets et que nous ne bougions pas dans nos toiles, où nous attendions le départ de tous les Hippolytes.

Lorsque toute la bande joyeuse fut à quelque distance, je fis dire à mon cocher d'atteler au boghey un cheval, que Junot lui-même avait de la peine à conduire, qu'on appelait *Coco*, et dont j'ai déjà parlé, ainsi que des quatre chevaux formant le superbe attelage que Junot m'avait donné lors de mon mariage. Ces chevaux étaient tous quatre de même robe, alezan clair, d'un pelage admirable et d'une beauté vraiment digne d'attirer les regards des connaisseurs, ce qui avait eu lieu effectivement à Longchamps, lorsque cette promenade singulière avait repris son ennuyeuse et monotone folie. Mais, je le répète, *Coco*, bien qu'il fût très beau, avait l'humeur et surtout les manières rudes. Sa bouche seule était fort tendre, ce qui ne nous arrangea pas, comme on va le voir.

Mon cocher ne sachant pas quelles sont les personnes qui viendront avec moi, amène le boghey, qui ne pesait pas plus qu'une coquille de noix derrière *Coco*, qu'il se contente d'apaiser en le flattant et lui parlant, car la mauvaise bête qui sentait ses autres camarades, soit en course, soit à l'écurie, s'ennuyait d'être ainsi contenue, d'autant que depuis quinze jours elle ne faisait rien du tout.

Je ne sais quelle folie m'avait traversé l'esprit, mais je m'étais imaginé que rien n'était plus facile que de mener un seul cheval. Aussi, lorsque M^me^ Murat m'avait demandé si je savais mener, je lui avais répondu avec une telle assurance affirmative qu'elle n'y avait plus songé, trouvant d'ailleurs bien mieux et plus amusant d'aller en boghey au rendez-vous de chasse, que de s'enfermer dans une voiture. Les calèches étaient encore fort peu en usage alors.

Nous partîmes donc, au grand effroi de mon cocher, qui savait fort bien que je ne savais pas

mener, car alors il n'en allait pas pour moi comme aujourd'hui ; je n'avais pas fait *des campagnes entières* sur des chevaux difficiles à conduire. Les balles n'avaient pas encore sifflé autour de moi tandis que j'étais obligée de guider une bête ombrageuse ; je n'avais pas encore fait de chutes pour apprendre à ne plus tomber, ainsi que peut le témoigner le maréchal Clausel [1], s'il a gardé le souvenir de la façon dont un cheval se débarrasse d'un fardeau qui le gêne. Je n'avais donc que de la présomption, ce qui ne manque jamais à la jeunesse. J'imposai silence à mon cocher et, faisant monter Mme Murat dans le boghey, nous partîmes.

Le tiers de la route se passa fort bien. Nous allions comme le vent et, comme nul obstacle n'était sur la route, que nous étions sur un de ces chemins sablés qui ressemblent à la route d'un parc, *Coco*, le boghey et les deux jeunes femmes, tout cela filait comme une flèche. Mon succès me donna, non pas du courage, je n'en ai jamais manqué dans aucune circonstance de ma vie, mais encore plus d'audace. Je cinglai un coup de fouet sur les épaules et sur les flancs de *Coco* pour accélérer sa course, bien qu'elle ne fût que trop rapide, ce dont je ne m'apercevais pas. *Coco* n'était pas endurant, ainsi que je l'ai dit. Le coup de fouet lui donna de ces accès d'humeur fort désagréables à supporter lorsqu'on est dans un boghey qui ne pèse pas dix livres et à la disposition d'un brutal de cheval qui s'emporte, non pas comme une soupe au lait, mais comme un cheval prenant sans permission le mors aux

[1] Le général, aujourd'hui maréchal Clausel, était avec moi dans une promenade que je faisais près de Toro, lorsque je fis une chute qui aurait dû me tuer. Mon cheval venait de prendre *vue grasse*.

dents. Je vis bien que les affaires allaient mal. Et dans le premier moment, je dois le dire en toute vérité, je regardai les deux côtés de la route pour voir si le gazon était assez épais pour faciliter une chute volontaire, c'est-à-dire un saut de la légère voiture par terre. Mais, hélas ! il n'y avait que des pierres, et des pierres capables de casser la plus dure des têtes. J'avoue que, sans penser à moi, je songeai tout aussitôt à ce charmant visage de Mme Murat dont la peau de satin allait être abîmée dans une chute, si *Coco* nous envoyait où cela lui plairait, ce qu'il annonçait vouloir faire par des cabrioles fort inquiétantes.

Tout cela avait été si prompt et notre course surtout si rapide, que Mme Murat et moi nous n'avions pas échangé une parole. Se confiant dans mon talent pour conduire, elle trouvait seulement que j'allais bien vite, mais cela l'amusait et elle-même en riait. Cependant elle crut s'apercevoir que les choses n'étaient pas dans leur état naturel, et elle me dit entre deux éclats de rire :

— Laurette, sais-tu mener, ma chère ?

— Non, lui dis-je.

Et nous voilà nous regardant et nous mettant à rire avec un tel abandon que les larmes s'en suivirent.

— Tu ne sais pas mener ? me dit-elle. Oh ! la bonne folie ! Comme ils vont être étonnés là-bas !

Pendant ce temps nous avancions toujours, ce qui, au train dont allait *Coco*, n'était pas bien difficile ; nous avions quitté la route solitaire qui devait nous conduire hors de la vallée, et nous allions entrer sur la grande route, où le danger devenait imminent, tant à cause des nombreuses charrettes qui allaient se trouver dans les jambes de *Coco*, que par la nécessité ensuite de tourner

à droite pour entrer dans les bois de Verrières où nous attendaient ces Messieurs, et où il était présumable que *Coco* arriverait seul.

— Mais je sais mener, moi, me dit Mme Murat, dont le sang-froid n'avait pas non plus reçu d'atteintes. Donne-moi les rênes.

Et prenant les rênes et le fouet :

— De quel côté faut-il tourner ? me demanda-t-elle.

— A droite.

Elle cingle à son tour un coup de fouet à *Coco*, en donnant une secousse aux rênes pour le diriger, sans penser que la bête fatiguée d'impatience est dans un état d'irritation qui ne permet pas de pareilles manières, d'autant plus qu'elle avait été attelée comme elle l'était ordinairement pour Junot, avec les *guides au banquet*. Le cheval dont la bouche, naturellement fine, était tourmentée par moi depuis un quart d'heure et dont les barres échauffées n'admettaient plus un mouvement violent, ne résista pas à celui que Mme Murat lui fit faire. Il fit un bond terrible qui faillit nous jeter à vingt pieds en l'air ; puis obéissant cependant à l'impulsion donnée, il tourne aussitôt sur la droite. C'est *là* qu'à moins d'un miracle nous devons périr tous trois.

Il y avait alors à cet endroit de la route, précisément au coude, là où se voit encore aujourd'hui une mauvaise auberge, une carrière de sable dans laquelle on fouillait depuis vingt ans, et dont l'excavation à pic n'avait son fond que dans la vallée de Bièvre que nous venions de quitter. Nul rempart, nul arbre, rien en un mot pour nous préserver d'une chute dont la seule pensée fait encore frémir aujourd'hui. Mme Murat me regarde, je la regarde à mon tour, et en voyant

cette jeune et charmante figure fraîche comme un bouquet de roses, riant à me montrer jusqu'à la dernière de ses trente-deux perles, le rire me gagna aussi, et nous voilà dans un tel accès de gaieté, que les rênes échappent des mains de Mme Murat, et que je laisse tomber le fouet dont je m'étais emparée.

Et la mort cependant n'était plus qu'à vingt pas de nous ! Personne autour de cette maison ! Les habitants étaient aux champs ! Personne sur le chemin ! Rien avec nous que le danger !

Tout à coup, un bruit semblable à un tonnerre éloigné se fait entendre dans la route que nous venions de quitter. Il est produit par la course rapide d'un cheval. Nous tournons la tête. C'est en effet un homme qui accourt au galop. A travers le nuage de poussière qui l'enveloppe, Caroline l'a reconnu.

— C'est Murat ! s'écrie-t-elle.

C'était lui en effet. Demeuré derrière les chasseurs pour je ne sais plus quelle raison, il lui vint en pensée de rentrer au château par le parc, et de gagner le rendez-vous en nous escortant à cheval ; car enfin, se dit-il, voilà deux jeunes femmes toutes seules.

Et dans le sentiment tout chevaleresque qu'il avait déjà à cette époque comme il l'eut plus tard, il trouva beaucoup plus simple de nous rejoindre pour nous escorter et de courir la chance de tuer quelques lièvres, peut-être même un daim de moins, que de courir après cette troupe de démons qui déjà criaient *tayaut* à rendre sourds tous les lapins de la forêt ; mais en arrivant dans la cour du château il fut stupéfait en trouvant mes gens désolés et ne sachant comment faire pour courir après moi, parce qu'il n'y avait plus dans

l'écurie que les chevaux de ma voiture ; tous les chevaux de selle, et même de cabriolet, étaient avec les chasseurs. En apprenant notre équipée, le général Murat, qui savait que sa femme n'était pas une amazone bien capable de suppléer à mon ignorance, surtout avec une bête semblable à celle dont mon cocher lui faisait la description, le général Murat enfonça tout aussitôt ses éperons dans les flancs de son cheval et partit comme un trait numide pour nous rejoindre ; il nous aperçut enfin à travers la poussière que les pieds légers de Coco et que les petites roues du boghey faisaient voler autour de nous ; il pressa son cheval qui fut fourbu de l'aventure, mais il arriva à temps pour nous sauver la vie. Il se précipita devant Coco, au risque de se faire briser la poitrine, et le contraignit d'un bras puissant à reculer sur la route. Aussitôt que le boghey fut sur un terrain *sûr*, le général Murat enleva sa femme dans ses bras, et l'embrassant avec une tendresse passionnée, il la regardait, il pleurait presque, puis il lui ôtait ses gants, baisait ses jolies petites mains roses et albâtre, tout en leur donnant de petits coups, et disant :

— De belles mains pour conduire un cheval !

Et me menaçant du doigt :

— Pour vous, madame Junot, j'espère que Junot va vous faire une belle scène ! Mon Dieu !

Et cet homme dont le courage pouvait *se personnifier* et dire : « Rien ne m'a jamais fait reculer », pâlissait devant le danger que venait de courir la femme qu'il aimait, ou, pour parler plus juste, qu'il adorait, car, à cette époque, Murat aimait sa femme comme on aime dans les romans. Il tremblait en regardant au-dessous de lui, où pour le dire en passant, et cela sans chercher à intéresser

sur notre péril passé, je dois dire que nous aurions fait un saut de plus de trois cents pieds. Mais nous ne l'avons pas fait ; il en est donc de cela comme si rien ne nous était arrivé, à la peur près que nous eûmes, cependant. Quelques heures après, cependant, en repassant devant la carrière :

— Laurette, me dit Mme Murat, veux-tu que nous remontions dans le boghey pour retourner chez toi ?

— Non, non, lui dis-je, j'en ai bien assez comme cela.

Et je l'embrassais avec une véritable effusion, car la pensée du danger que je lui avais fait courir fut longtemps pénible pour moi. Quant à elle, elle n'en fit que rire comme au moment même du péril. Pour Junot, il ne fut pas si facile de l'apaiser. Il était furieux contre moi. Lui qui ne voulait pas que j'apprisse à monter à cheval, parce que la pensée seule du peu de sécurité qu'offre la position d'une femme, le faisait frissonner en songeant à la possibilité d'une chute : « Ce n'était vraiment pas pour me voir conduire *Coco*, et avec les *guides au banquet* encore ! » disait Junot.

Mais il faut quitter Bièvre, et ses bois touffus et ses fraîches prairies, pour rentrer dans ce monde agité d'intérêts turbulents, animé par la politique, l'ambition, tous les sentiments enfin qui font fuir le bonheur. Ce sont de vieilles paroles, dira-t-on. Hélas, oui ! seulement, on les disait jadis par manière d'être ; on les prononçait comme elles venaient à la bouche, tandis qu'aujourd'hui c'est avec le sentiment amer et intime d'une profonde conviction qu'on les profère, et c'est un cruel maître qui nous a rendus si savants : l'expérience.

XXXII

Bonaparte consul à vie. — Rupture avec l'Angleterre. — Napoléon Ier

Le sénatus-consulte organique demandant, plutôt qu'il ne déclarait, la prolongation du consulat, ne parut pas suffisant ; le sénat en fit un autre qui fut présenté au premier consul le 1er août ou le 31 juillet. Junot était allé le matin même, de fort bonne heure, aux Tuileries ; il avait longtemps parlé avec le premier consul et je puis affirmer sur ma conscience que Junot, en revenant du château, me dit que le premier consul était encore dans l'indécision s'il accepterait *ou non le consulat à vie.* Maintenant je sais bien qu'on peut me dire que Napoléon n'en pensait rien ; je demanderai à mon tour s'il n'existe donc pas en France une foule d'hommes qui aiment la patrie pour elle-même. Ils le disent au moins. Est-ce donc à eux à mettre en doute de nobles sentiments ? Mais, ajoutent-ils, ce que Napoléon fit plus tard est une preuve sans réplique de ses projets despotiques. A cela je ne puis répondre qu'avec un sourire de pitié. Je demande de nouveau qu'on me trouve un ange parmi les hommes ; je le demande surtout à ceux qui, n'ayant encore rien fait pour le bonheur de la patrie, ni pour sa gloire, s'érigent en dispensateurs du blâme ou de la louange de la renommée de celui qui n'a pas encore eu d'égal dans les siècles passés. Encore une fois il y a, comme le disait Torcy, de *quoi rendre colère à devenir canard.*

Quoi qu'il en soit, ce fut deux mois après que le consulat pour dix ans fut demandé par la nation ; que, sentant elle-même le besoin de conserver, le

plus longtemps qu'elle le pourra, cette protection sous laquelle notre belle France a vu renaître ses beaux jours, elle demande le consulat à vie. Mais Napoléon, tout en ayant une grande ambition, veut qu'elle soit justifiée par le vœu de la France. Un appel est fait, des registres sont ouverts, les citoyens peuvent y signer en liberté sans craindre la proscription ; car il est à remarquer que, pour des causes politiques, jamais Napoléon ne s'est vengé, et certes Moreau en est la preuve.

« La vie d'un citoyen est à sa patrie », répond le premier consul à la députation du sénat. « Le peuple français veut que la mienne lui soit consacrée, j'obéis à sa volonté, etc., etc. »

Et certes, il pouvait bien le dire que c'était *la volonté* du peuple, car sur trois millions cinq cent soixante-dix-sept mille deux cent cinquante-neuf citoyens votant *librement* (car à cette époque, s'il en eût été autrement, la chose n'aurait pas eu lieu), *trois millions cinq cent soixante-huit mille huit cent quatre-vingt-dix* ont émis un vote favorable...

Un de ces rapprochements dont quelquefois l'histoire s'occupe peu, parce qu'elle crayonne à trop grands traits, et qui pourtant est frappant dans la vie de Napoléon, c'est que ce même mois qui vit la France lui demander sa vie, fut témoin également de la réunion définitive, sanctionnée par un sénatus-consulte, de l'île d'Elbe, où depuis cette même France exila le héros sur ses rochers de fer.

Junot avait été élevé dans des idées tellement et si purement républicaines, que le sénatus-consulte qui déclarait Napoléon consul à vie ne lui plut pas autant qu'on pourrait croire que cela eût dû convenir à un ami de Napoléon, tandis que des in-

différents ne voyaient en cette circonstance que le bien à venir et présent de la France. Je me rappelle qu'un jour, en revenant de Saint-Cloud, Junot était sombre et rêveur. Nous avions dîné avec le premier consul, et j'avais remarqué qu'en rentrant dans le salon de Mme Bonaparte après avoir passé une demi-heure avec Napoléon, Junot était visiblement altéré et soucieux ; je lui demandai d'abord vainement ce qu'il avait, il finit par me dire qu'ayant été questionné par le premier consul, relativement à l'opinion de la haute société de Paris sur l'événement du consulat à vie, il lui avait répondu que cette opinion était entièrement approbative ; ce qui était vrai.

— Tu m'annonces cela comme si tu me disais le contraire, avait observé le premier consul. Approuvé par la France entière, ne dois-je donc trouver des censeurs que dans mes plus chers amis ?...

Et son front devint aussitôt triste et sévère.

— Cette parole, me dit Junot — et sa voix était tellement altérée, qu'à peine pouvais-je l'entendre ; les lanternes de la voiture éclairaient trop peu pour que je visse ses traits, mais sa voix tremblante me prouvait qu'il y avait jusques à des larmes dans cette affaire — cette parole m'a brisé le cœur !... Moi le censeur de mon général bien-aimé !... Ah ! sans doute il a déjà oublié Toulon...

Il y avait bien quelquefois des nuages qui s'élevaient sur l'horizon de la vie de Junot, et qu'amenaient ou des remontrances du premier consul, ou des mouvements trop vifs de sa part pour le reprendre d'une faute de service ou d'une étourderie de conduite ; mais ici je voyais que l'âme, cette âme noble et sensible de Junot, avait été profondément touchée et je ne m'en étonnai pas ; car la

blessure d'une main chérie est plus pénible et moins facile à guérir qu'aucune autre.

— Mais, lui dis-je en prenant sa main que je trouvai froide et humide, il est impossible que ce soit la seule expression de ta physionomie qui lui ait fait articuler de telles paroles !

Junot garda quelque temps le silence, puis il me dit, sans se tourner vers moi :

— Sans doute ! Je lui ai parlé de notre... peine, oui, notre peine ; je puis dire ce mot en voyant le nouveau sénatus-consulte organique qui bouleverse la Constitution de l'an VIII. Voilà le sénat qui vient de réduire le tribunat à cent cinquante membres !... Le tribunat est un corps remarquable aux yeux des amis de la liberté et de la république... et puis le mode d'élection est bizarre. Ces deux candidats pour le sénat... Ensuite on a beaucoup crié dans les provinces, surtout, de ce qui a été fait pour le conseil d'État.

Toutes ces questions m'étaient presque étrangères, bien que déjà je n'entendisse pas un autre sujet de conversation. Je demandai à Junot ce qu'il avait voulu dire pour le conseil d'État.

— *Il est reconnu corps constitué*, dit Junot. J'ai dit au premier consul que cette mesure avait été mal accueillie dans plusieurs provinces. J'ai été, poursuivit-il, ce que je serai toujours, un loyal et honnête homme. Je ne trahirai ni ma conscience, ni les intérêts de ma patrie, ni ceux de l'homme que j'aime et que je vénère par-dessus toute chose ; mais je crois le servir mieux en lui disant la vérité qu'en la lui cachant. Je lui ai donc expliqué que ce n'était pas relativement à sa nomination de consul qu'il fallait attribuer l'expression de tristesse qu'il voyait sur mon visage, et je lui ai parlé alors de cette foule de *sénatus-consultes organiques*, dont

le *Moniteur* est rempli depuis quinze jours ; voilà ce qui fait crier. On parle aussi dans un sens qui n'est pas celui que je voudrais voir animer toute parole sur le premier consul, de la nomination à vie des deux autres consuls... J'ai beaucoup d'amitié pour l'un, et une grande estime pour l'autre ; mais pourquoi vouloir *imposer* à la nation deux magistrats pour lesquels certainement elle n'a pas émis un vote comme pour mon général ?... Enfin, ma pauvre Laure, j'ai dit ce que *je pensais*, et je commence à croire que nous *avons une cour*, car on ne peut plus dire la vérité sans déplaire.

Junot fut malade à la suite de ce voyage de Saint-Cloud. Sa tendresse pour le premier consul était d'une telle nature, que tout ce qui même légèrement touchait à cette question délicate, lui allait directement à l'âme. Quelques jours après, Mme Bonaparte m'ayant fait inviter à déjeuner et m'ayant fait dire d'amener ma Joséphine, je fus à Saint-Cloud, mais seule, car Junot était au lit et fort souffrant. On sait que Napoléon ne déjeunait pas avec Mme Bonaparte et qu'il ne paraissait même jamais le matin dans son salon. Cependant on l'y voyait quelquefois, lorsqu'il savait qu'il y trouverait des personnes auxquelles il voulait parler, sans que cela tirât à conséquence. Le même matin de ce déjeuner, il arriva comme nous sortions de table, vint à nous et démêla d'abord au milieu du groupe la ravissante figure de ma Joséphine, qui était là avec ses jolis cheveux blonds entourant un charmant visage plein de finesse et de grâce, quoiqu'elle n'eût que dix-huit mois. Le premier consul fit une exclamation nouvelle en la voyant :

— Ah ! ah !... voilà notre filleule *cardinalesse*[1] !

[1] Il faisait allusion à ce que fit ma fille le jour de son baptême avec la barrette du cardinal Caprara.

Bonjour, m'amselle ! Voyons, regardez-moi... là... ouvrez bien vos yeux... Comment, diable ! mais savez-vous qu'elle est furieusement jolie, cette petite fille-là... Elle ressemble à sa grand'mère. Oui, ma foi, elle ressemble à cette pauvre Mme Permon. Voilà, par exemple, une belle et jolie femme. C'est la plus belle personne que j'aie jamais vue.

Et pendant ce temps il tirait les oreilles et le nez de ma fille, ce qui ne l'arrangeait pas du tout. Mais je l'avais prévenue que, si elle ne pleurait pas à Saint-Cloud, nous nous arrêterions au retour chez un marchand de joujoux, et que là elle prendrait *tout* ce qu'elle voudrait. Napoléon, qui ne savait pas la promesse, ne remarqua que la bonne humeur de l'enfant, à laquelle, comme on peut le penser, je renouvelais dix fois par minute le souvenir du magasin de polichinelles. Aussi il s'en expliqua hautement :

— Voilà comment j'aime les enfants..., pas criards... pas grognons. Il y a cette petite Lætitia qui est belle comme un ange, eh bien, elle crie si fort que je m'en sauve comme du feu !

Tout en parlant, on était revenu dans le salon *bleu* qui était à cette époque celui de Mme Bonaparte. On peut se rappeler qu'il y avait un balcon circulaire tournant autour des appartements, et sur lequel on passait de ce même salon. Le premier consul me fit signe de l'y suivre. Je voulus remettre ma petite à sa nourrice, mais je me rappelle qu'il me dit :

— Non, non, gardez votre fille. Une jeune mère est toujours intéressante en portant son enfant... Qu'a Junot ? me demanda-t-il aussitôt que nous fûmes sur le balcon.

— La fièvre, général, et assez fortement pour ne pas pouvoir se lever.

— Mais cette fièvre a un caractère quelconque enfin ? Est-ce une fièvre putride, maligne, quoi enfin ?

— Ni l'une ni l'autre, citoyen consul, répondis-je, un peu impatientée du ton d'humeur qu'il mettait dans ses questions, mais Junot est, comme vous le savez, fort impressionnable, et lorsque quelques peines de cœur le frappent, c'est *au cœur* aussi que les coups portent. Vous savez, général, que ces maux-là trouvent peu de secours dans les soins d'un médecin.

— Je vois que Junot vous a parlé de l'espèce de querelle que nous eûmes ensemble il y a quelques jours. Il y fut ridicule.

— Vous me permettrez, citoyen consul, de ne pas confirmer par mon assentiment le mot que vous venez de dire, sans doute en plaisantant. Tout ce que je puis faire, c'est vous affirmer que, ayant sans doute mal compris Junot, vous lui avez fait une peine profonde. Elle a été bien vive, car les caresses de cette enfant, mes soins, rien ne l'a calmée. Il faut même, général, qu'il ne m'ait pas tout dit en me rapportant la conversation qu'il eut avec vous il y a trois jours.

Cela était vrai, je l'appris ensuite.

Le premier consul me regarda quelques instants sans parler, puis il prit ma main droite qui retenait ma fille que je portais sur le bras gauche, mais il la rejeta aussitôt avec un mouvement singulier, saisit le petit bras blanc et potelé de Joséphine, le baisa, donna une forte tape sur la joue de la petite, lui tira le nez, l'embrassa, et tout cela en une minute, puis disparut comme un éclair.

Je rapportai toute cette petite scène à Junot, que je trouvai vraiment souffrant. Il était non seulement très irritable moralement, mais son

physique lui-même s'opposait à ce que rien parvînt à son âme avec tranquillité et lui permît de raisonner. Toute cette aventure depuis trois jours le bouleversait entièrement. Le matin même cependant on lui avait appliqué trente sangsues, et la perte d'une immense quantité de sang aurait dû l'affaiblir, mais il n'en était pas moins irrité, parce que ses nerfs étaient fortement agacés, et que depuis trois jours il n'avait pas dormi. Cependant vers sept heures du soir, après avoir pris un bouillon, il s'étendit sur le divan de mon cabinet et s'endormit profondément. Bientôt la nuit s'épaissit et je demeurai dans l'obscurité. Mais, craignant d'éveiller mon mari, je me mis à songer comme *en un gîte* et bientôt le mouvement machinal que j'avais imprimé à ma tête, le bruit régulier et plus que fort, mais monotone, de la respiration de Junot, tout finit par me porter moi-même au sommeil, et je m'endormis aussi.

Tout à coup des pas rapides se font entendre dans le petit escalier qui conduisait de la salle du déjeuner dans la cour. Habituée à veiller une malade, je suis debout au même instant, et j'entends Heldt, le premier valet de chambre de mon mari, qui accourt en disant :

— Madame ! madame !

Une lumière frappe mes yeux encore à moitié fermés, mais une voix bien connue achève de me réveiller. Le premier consul est devant moi.

— Bonsoir, madame Junot. Vous ne m'attendiez pas, n'est-il pas vrai ?... Eh bien, où donc est-il, votre moribond ?

Tout en parlant, il était arrivé dans le petit salon qui servait d'entre-deux pour ainsi dire à nos appartements, à Junot et à moi, et dans lequel il s'était endormi comme je l'ai dit tout à l'heure.

— Eh bien, monsieur Junot, qu'est-ce que vous avez donc, hein ? Qu'est-ce que c'est que cette fièvre ? Eh bien, pourquoi pleures-tu, grand enfant ? Eh ! eh ! je te ferai le caractère, moi !

Et il lui tirait son pauvre nez, ses oreilles, lui pinçait les joues. Enfin il lui faisait toutes ses grâces. Quant à Junot, il suffoquait. Jamais peut-être je ne l'ai vu aussi profondément ému. Il prenait les mains du premier consul à son tour, il les serrait contre sa poitrine, le regardait avec des yeux remplis de larmes et une physionomie, une physionomie comme le cœur seul en fait une. Il ne pouvait parler, il prenait la main de ce bon Duroc, de cet ami, qu'il a cependant méconnu quelque temps et qui jamais ne cessa d'être le plus loyal et le plus excellent de ses frères d'armes.

— Je parie que tu n'es plus malade, dit le premier consul en s'asseyant enfin dans la gondole de gourgouran gris que je lui présentais depuis son arrivée. Hein ! Mauvaise tête !

Et à peine assis il se leva et se mit à parcourir la chambre.

— Ah çà, voilà donc ce qu'on appelle *ton palais* [1]. Pardieu, je veux le voir ! Ils disent tous que c'est une merveille et une folie, mais ça me paraît bien simple.

Et il avait déjà parcouru la chambre de Junot, son cabinet, puis il revint et entra enfin dans mon appartement.

— Ah ! ah ! voici le sanctuaire, dit-il avec un ton qui n'avait que de la bonté, mais qui pourtant

[1] A cette époque toute la partie qu'habita Junot plus tard, la grande galerie, la bibliothèque et le petit hôtel n'étaient pas construits. Notre maison n'était donc pas *un hôtel ;* c'était une belle et bonne maison. Elle nous fut vendue par un monsieur nommé Morin. C'était, je crois, un secrétaire de Masséna.

était un peu goguenard. Que diable avez-vous donc là ? poursuivit-il en levant la tête et regardant la corniche de ma chambre, ainsi que la frise qui était au-dessous [1]. Est-ce que par hasard ce sont vos grand'mères ?

— Il n'y a *même pas de parenté*, général, répondis-je, c'est une galanterie de Junot, qui a fait mettre dans ces médaillons tous les portraits des femmes célèbres de l'antiquité et du dernier siècle. Il a voulu m'empêcher d'être trop humble en pensant que je suis femme.

— Oh ! il pouvait se dispenser de la galerie de portraits pour cela ; seulement, il a bien fait de ne pas y faire mettre ceux des femmes d'aujourd'hui, car toutes *veulent* et *prétendent* être célèbres. C'est une folie de tous les pays.

Et, tout en discourant, il allait toujours, et moi je le regardais avec une attention qu'il était d'abord loin de remarquer, mais qu'il finit par deviner en voyant mes yeux attachés sur lui et un sourire accompagnant mon regard. C'était sa toilette, toujours comique, qui produisait cet effet sur moi, elle me rappelait la rue des Filles-Saint-Thomas, la rue de Richelieu, et même la rue Sainte-Croix. La redingote était d'un beau drap, le chapeau d'un fin et magnifique castor, mais il avait toujours la

[1] Cette malheureuse frise l'avait tellement frappé, qu'un jour, dans une conversation longue et fort sérieuse que j'eus avec lui en 1808, quatre ans et même cinq ans plus tard, au milieu d'une explication pour les dépenses immenses faites dans cet hôtel, il me demanda tout à coup si j'avais fait repeindre ma chambre à coucher et si les femmes célèbres étaient *remplacées*.

— Non, Sire, lui dis-je, vous les aviez regardées, elles devaient y rester.

Et c'était vrai. Elles n'avaient pas été enlevées et doivent même toujours y être.

même forme, et son maître le posait toujours de même sur son front, avec cette seule différence que la poudre et les *oreilles de chien* avaient disparu. Le fait est que Napoléon, même entouré de tout le prestige de sa gloire, et même de sa grandeur impériale, a toujours eu la plus comique tournure en habit bourgeois ; dire pourquoi, je ne puis, car je n'en sais rien. Cela venait peut-être du peu d'habitude qu'il avait de porter l'habit de ville ; toujours est-il qu'il était autrement qu'un autre homme, lorsqu'il n'avait plus son uniforme et qu'il était, comme il le disait lui-même, dans son habit *couleur de muraille*.

— Ah çà ! monsieur Junot, dit-il à mon mari après avoir parcouru mon appartement [1], j'espère que cette petite course *dans tes domaines* t'a radicalement guéri ?

Junot saisit la main que le premier consul lui présentait et, la serrant entre les siennes, il pleura sans répondre. Il n'était là ni l'homme fort, ni le soldat courageux ; ce n'était qu'un faible enfant.

— Et pour me prouver que tu es guéri, reprit le premier consul, tu viendras déjeuner avec moi demain à Saint-Cloud. Bonsoir, mon vieil ami. Adieu, *madame la commandante*.

Nous l'accompagnâmes jusqu'à la porte de la rue.

Personne ne savait que le premier consul était dans notre maison. Il avait ordonné le silence à

[1] Il était le seul arrangé alors dans la maison. Après avoir vu toutes les pièces qui étaient bien, mais fort simples, il se tourna vers Duroc et lui dit un mot très bas auquel notre ami répondit : « Je vous l'avais bien dit, mon général. » Et j'ai su depuis de ce bon Duroc qu'il avait pris la défense de Junot que des envieux accusaient toujours. Duroc n'a jamais nui à PERSONNE. C'est un fait remarquable dans la vie d'un favori.

Heldt, le seul qui l'eût vu, et l'on sait que Napoléon n'était pas de ceux à qui l'on n'obéissait pas. Il avait eu raison dans sa défense. La connaissance de cette visite n'aurait fait que de l'envie ; il était à pied, il avait traversé les Tuileries, et Duroc nous dit qu'une chaise de poste, une sorte de cabriolet à deux chevaux dont lui, Duroc, se servait alors fort souvent, les attendait à l'entrée des Champs-Élysées.

J'ai toujours été dans le doute s'il n'y avait pas eu un peu *d'aide de Dieu* en ce que je vais dire, mais il n'y eut littéralement que le temps physique nécessaire pour descendre la moitié du grand escalier du premier de mon hôtel rue des Champs-Élysées et traverser le vestibule, pour que Junot, que j'avais vu disparaître, revînt avec son habit d'uniforme et son sabre au côté. Il était enveloppé d'un manteau.

— Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur Junot ? Je ne veux pas que tu sortes, entends-tu ? Je te le commande *militairement.*

— Mon général, vous me connaissez. Je serais malade et sérieusement, si je ne vous voyais monter en voiture avec la certitude que votre bonté pour un fidèle ami ne vous a exposé à aucun danger. N'insistez pas, mon général, j'y suis résolu.

— Et comme il me faut veiller sur mon malade, ajoutai-je, le premier consul me permettra de me joindre à lui ?

— Oh ! oh ! une amazone ! Avez-vous Clorinde, là-haut ?

— Certainement, général.

Nous gagnâmes les premiers arbres de l'avenue de Neuilly, où la chaise de poste attendait. Le premier consul s'y jeta, et Duroc était à peine assis, qu'elle partit comme un trait.

Junot s'appuya contre un arbre et son regard perçant suivit la trace lumineuse des lanternes allumées tant qu'elle fut visible. Il ne disait rien, et je ne troublai pas ce silence extérieur qui n'avait lieu que parce que l'âme disait trop.

— Ah ! dit-il enfin, lorsque le dernier rayon eut disparu, comment mon sang, ma vie entière ne seraient-ils pas à cet homme !

Je le ramenai, le fis coucher ; mais il dormit mal. Son âme était tellement ardente, que le bonheur et la peine ne pouvaient y être contenus. Néanmoins, le lendemain matin il était remis et parfaitement portant. Il fut à Saint-Cloud et revint enchanté ; mais un nouvel orage grondait autour de lui. Fouché, un autre homme que son rang élevé aurait dû rendre l'ami comme il était l'égal de ses frères d'armes et qui n'était que leur ennemi le plus acharné et le plus dangereux à cette époque, car tous l'ignoraient, s'aidèrent de son caractère malheureusement trop facile à traduire en mal, en raison de son extrême irritabilité.

Ce fut quelque temps après cette aventure que je viens de rapporter, que la rupture avec l'Angleterre eut lieu [1]. On a écrit là-dessus tout ce qu'on a voulu ; il existe des gens qui, brisant l'idole qu'ils encensèrent à mes yeux pendant quinze années, viennent aujourd'hui vous dire que sa funeste ambition a tout perdu... qu'il a rompu les traités, violé celui d'Amiens, parce qu'il *n'aimait pas M. Pitt*. Et ces rêveries-là, je les ai entendu débiter,

[1] La conspiration de Georges était déjà en mouvement alors. On ne peut s'empêcher de ressentir une certaine émotion lorsqu'on songe qu'à cette époque Napoléon ne prenait aucune précaution pour neutraliser un péril. Ces sorties mystérieuses avaient lieu presque chaque jour. L'année suivante le cœur y fut pour beaucoup.

il n'y a pas longtemps, à un homme qui se reconnaîtra en lisant ces lignes ; si ce livre lui parvient. Il se rappellera mon regard et mon sourire de mépris. Il se les rappellera sans doute, car, en les recueillant, il n'osa poursuivre son insensé, son humiliant discours...

Eh bien, quelques êtres qui devraient être marqués à l'index du mépris général et non de celui d'une personne seule, d'une femme, qui n'a pour elle que sa franchise et son courage, dirigent quelquefois l'opinion de plusieurs jeunes têtes, qui ajoutent plus de foi à ce mensonge de celui qui dit : J'ai vu, qu'à l'assertion de celui qui écrit : Cela est.

Ce sont des opinions faussement émises, adoptées par l'inexpérience, qui ont agité ce fait au point de le rendre douteux ; je veux parler de la rupture avec l'Angleterre. Sans aucun doute Napoléon y voulait aller. Qui pense à le nier ? Mais il le voulait en temps opportun. Oui, certes, il voulait y aller. Il avait trop de comptes à demander à l'orgueilleuse Angleterre pour être plus longtemps en retard avec elle. Mais il n'était pas insensé, et le général Soult lui préparait à Boulogne des soldats pour une guerre continentale plutôt encore que pour passer le détroit.

Le traité fut rompu *par l'Angleterre*. Le parchemin en fut déchiré par la foi carthaginoise, qui promit alliance ayant le cœur disposé à la guerre. Le premier consul était instruit des intentions du cabinet de Saint-James. Il se tenait sur la défensive, prenait des précautions : est-ce donc un motif à reproche ? Non, non. Le grand Condé disait que le plus illustre capitaine pouvait être battu ; surpris, jamais. Ainsi donc lorsque les messages réitérés du roi d'Angleterre au parlement pendant l'hiver de 1803, lorsque les discours des

ministres dans ce même parlement parlaient de guerre comme si le canon eût déjà retenti, est-il donc étonnant que le premier consul, que la France vient de charger de ses intérêts, y veille avec un surcroît de sollicitude? Il demande des conscrits au Sénat [1], parce que le roi d'Angleterre a organisé les milices de son royaume. Le premier consul a vendu la Louisiane aux États-Unis? parce que la prise de nos vaisseaux sans aucune déclaration, nous avertit que la troisième guerre punique va commencer, et qu'il faut de l'argent pour la faire. Cette vente lui a été pénible à lui-même, et ceux qui en l'accusant toujours sont si bien aveuglés par la passion, qu'ils parlent sans cesse d'après une idée erronée, devraient se rappeler que son intérêt à lui-même, s'il eût été cet homme affamé, altéré de pillage *de royaumes*, était de garder une province qui, par sa connexion avec l'union américaine, pouvait devenir avant peu bien dangereuse à cette dernière.

Lord Whitworth a quitté Paris. La plus grande agitation règne parmi les Anglais qui y sont encore. Junot, alors commandant de la capitale de la France, veut que sa tranquillité soit aussi renommée que son état de splendeur. Il redouble de soins. Chaque matin son rapport et celui du comte Dubois, alors préfet de police et chargé de la surveillance civile comme Junot de la surveillance militaire, n'annoncent rien d'alarmant, mais il existe des hommes qui poussent Napoléon à prendre une route qui doit lui être funeste, et c'est alors que commencent les odieuses manœuvres de

[1] Cent vingt mille conscrits furent accordés aux consuls par le Sénat au mois d'avril 1803. La rupture n'était pas effectuée, mais elle se prévoyait. Elle eut lieu au mois de mai. Lord Whitworth était parti de Paris le 14 ou le 15 mars.

l'un d'eux qui fut funeste à l'empereur comme l'anathème d'une providence. Je vais lever un coin du rideau, cachant beaucoup de faits à cette époque de la rupture avec l'Angleterre. Je les connais, je dois les dire. Beaucoup d'Anglais existant encore aujourd'hui pourront me comprendre, et j'ai su par la duchesse de Devonshire elle-même (lady Forster) ainsi que par beaucoup d'autres, que mes renseignements étaient certains.

La rupture était accomplie, tous les camps étaient formés sur le littoral de la Picardie, de la Normandie, et la rapidité de l'éclair avait exécuté tout ce qui s'était fait. Le général Mortier avait été envoyé en Hanovre, et Junot, que son absence livrait à plus de travail, s'y donnait, comme je l'ai dit, avec toute l'ardeur qu'il mettait à ce qui concernait le premier consul, et ici il le plaçait en première ligne. Un matin — il était cinq heures, le jour pointait à peine — une ordonnance vient chercher Junot de la part du premier consul ; il avait travaillé jusqu'à quatre heures du matin et venait de se coucher. Il se lève et part à l'instant même. Le premier consul était à la Malmaison. J'attends Junot pour déjeuner, il ne revient pas. Seulement à dix heures un chasseur à cheval de la garde consulaire, un de ceux qu'on appelait *les guides*, arrive avec un billet pour l'aide de camp de service, en lui demandant le rapport du jour à l'instant même. Mon mari ne revint qu'à cinq heures du soir. La séance, comme on le voit, avait été longue. Elle avait été bien plus orageuse encore.

Lorsque Junot arriva près du premier consul, il lui trouva la figure bouleversée. Ses traits étaient contractés et tout en lui décélait une de ces agitations terribles qui faisaient trembler...

— Junot, dit-il à son ancien aide de camp aussi-

tôt qu'il le vit, es-tu toujours l'ami sur lequel je puis compter ? Oui ou non ? Pas de phrases !

— Oui, mon général.

— Eh bien ! il faut sur l'heure prendre des mesures pour que *tous les Anglais, sans exception aucune*, pour que *tous* soient arrêtés dans une heure. Le Temple, Montaigu, la Force, l'Abbaye, il y aura place dans les prisons de Paris. *Il faut* qu'ils soient arrêtés. Il faut apprendre à leur gouvernement que, s'il se retranche dans son île, pour manquer impunément à la foi des traités, il peut être atteint au moins dans ce qu'il commet à la bonne foi d'un ennemi qui ne lui doit aucune loyauté. Les malheureux !

Et il frappait du poing sur sa table :

— Les malheureux ! Ils refusent Malte ! Ils donnent pour raison...

Et la colère étouffait sa voix, il était contraint de s'arrêter.

— Ils donnent pour raison que Lucien a influencé par mon ordre les déterminations de la cour d'Espagne, relativement à la réforme opérée dans le clergé. Enfin, Junot, pourrais-tu croire que cette puissance toujours cauteleuse, toujours ennemie, doublement ennemie, prétend récuser aujourd'hui le traité d'Amiens [1], en donnant pour

[1] L'Angleterre objectait que le traité portait qu'elle ne rendrait l'île qu'à l'entière reconstruction de l'ordre. Or, comme il allait de plus en plus en désarroi, elle se considérait comme *exemptée*. Elle observait, en outre, que les prieurés espagnols avaient été détruits, faits dont elle accusait l'influence de la France. Il y a un auteur fort habile sans doute, qui prétend que c'est M. de Talleyrand qui a fait la presque totalité de la rupture de la France et de l'Angleterre. Mais il se trompe. J'ignore quelles ont été les actions de M. de Talleyrand dans beaucoup de moments de notre révolution, mais je sais qu'ici, il ne peut

raison que, lorsqu'il fut signé, il avait été stipulé d'après la situation respective des puissances contractantes ?

Et poussant Junot devant son bureau, il lui mit dans les mains deux lettres qui en effet disaient ce qu'il venait d'expliquer plus haut.

Junot était atterré. Mais la cause de son accablement n'était pas dans la rupture avec l'Angleterre. Elle était prévue, et d'ailleurs connue depuis quelques jours. Mais, dans ces lettres, il voit un motif pour autoriser la terrible mesure que vient de lui commander Napoléon, celui à qui jamais il ne fit aucune objection, celui qui pouvait lui dire : « Junot, donne-moi ta vie. » Et il la lui aurait donnée. Celui-là lui demandait, lui commandait une chose répugnant à sa délicatesse et à la sévérité des principes tant libéraux dans lesquels il avait été élevé. Il demeurait immobile et silencieux.

Le premier consul attendit quelque temps une réponse, mais, voyant l'attitude de Junot, il ne parut même pas l'avoir demandée et il poursuivit comme si dix minutes ne se fussent pas écoulées dans l'intervalle :

— Cette mesure doit être exécutée d'ici à sept heures du soir. Je ne veux pas que le plus obscur théâtre de Paris, le plus mauvais restaurateur, voient ce soir un Anglais soit à leurs tables, soit dans leurs loges.

— Mon général, dit Junot, qui revenait à lui-même, vous connaissez non seulement mon attachement à votre personne, mais mon dé-

être accusé justement d'une influence directement agissante.. L'auteur de l'histoire chronologique de France est d'ailleurs fort partial contre M. de Talleyrand, qu'il paraît ne pas aimer beaucoup.

vouement à tout ce qui tient à vous. C'est ce dévouement qui me fait hésiter d'obéir avant de vous supplier, mon général, de prendre quelques heures pour réfléchir à la mesure que vous voulez me faire exécuter [1].

Napoléon fronça le sourcil.

— Encore ! s'écria-t-il. Comment !... La scène de l'autre jour va-t-elle donc se renouveler ? Lannes et toi, vous vous donnez d'étranges licences. Il n'y a pas jusqu'à Duroc qui avec son air tranquille ne vienne aussi me sermonner. Pardieu, messieurs, je vous ferai voir que je sais mettre mon bonnet de travers. Lannes l'a déjà éprouvé, et je ne crois pas que cela le divertisse beaucoup de manger des oranges à Lisbonne. Quant à toi, Junot, ne te fie pas tant à mon amitié. Du jour où je douterai de la tienne, la mienne sera détruite.

— Mon général, répondit Junot profondément blessé de n'être pas compris, ce n'est pas au moment où je vous donne la plus grande preuve que je puisse vous donner de mon attachement qu'il y a justice à me parler ainsi. Demandez-moi mon sang... demandez-moi ma vie... vous êtes le maître, tout est à vous. Mais m'ordonner une chose qui doit nous...

— Eh bien, poursuis ! Que doit-il m'arriver, parce que je rends à un gouvernement sans foi les insultes qu'il me fait ?

— Il ne m'appartient pas, mon général, de décider sur ce que votre conduite peut avoir ou non de convenable. Je suis sûr que, lorsqu'elle ne le

[1] Je n'ai pas besoin d'expliquer, je pense, que Junot, tout en représentant au premier consul qu'il croyait la mesure mauvaise pour son intérêt et pour sa gloire, ne le faisait qu'avec les ménagements qui lui étaient indiqués par la conviction où il était de la supériorité de Napoléon en toutes choses.

sera pas, c'est que vos yeux seront fascinés par des hommes qui ne vous donnent que des avis inquiétants, qui vous portent à la sévérité. Ces hommes-là vous font bien du mal, mon général !

— De qui veux-tu parler ?

Junot ne répondit pas ; il savait ce qu'il voulait dire, mais son noble cœur répugnait à faire entendre une parole accusatrice. Bon et excellent homme ! Loyale et fidèle créature ! De pareilles âmes se retrouvent rarement. Cependant le premier consul le pressait et Junot lui dit enfin quels étaient les noms qu'on signalait autour de lui et sur lesquels l'animadversion publique se portait le plus violemment. Le premier consul l'écoutait et se promenait en paraissant réfléchir.

— Quant à Fouché, dit Junot, il est mon ennemi personnel. Dire de lui ce que j'en dis ici n'est cependant pas le résultat de ma haine contre lui, car je ne hais personne. D'ailleurs, je suis juste. J'accorde à Fouché la portion qui lui revient. Il a du talent, mais il vous sert dans un sens, mon général, qui n'est pas celui dans lequel vos amis voudraient marcher ; il a l'apparence, envers les émigrés, les habitants du faubourg Saint-Germain, d'être indulgent pour eux, et cela en dépit, leur dit-il, du danger qu'il peut courir avec vous. Et moi qui sais le contraire,... que puis-je penser ? Mais ce n'est pas tout, je puis dire aussi que souvent vous êtes excité à une sévérité qui est loin de votre caractère, et cela par quelque rapport peu ou point réel. Quant aux deux autres personnages...

Ici Junot ne put retenir un sourire de dédain.

— ... Quant aux deux autres personnages, dont l'un, mon général, est bien près de votre oreille, et l'autre de votre main, pour recevoir ce qui en

tombe, je ne dirai qu'un mot. Duroc veille comme eux sur votre sûreté. Eh bien, mon général, voyez ses rapports. Ils sont ceux d'un honnête homme, d'un loyal soldat, et pourtant ils contiennent des faits, mais du moins pas de mensonges.

— Mais cependant ces hommes me sont dévoués ; l'un d'eux disait l'autre jour : « Si le premier consul me disait de TUER *mon père, je le tuerais*. »

Junot me dit en me racontant toute cette scène, qu'au moment où le premier consul prononça cette phrase, il regarda Junot de côté pour l'observer.

— Je ne sais, mon général, jusqu'à quel point c'est vous montrer de l'attachement que de vous supposer capable de donner à un fils l'ordre de tuer son père. Mais n'importe, *lorsque l'on est assez malheureux pour penser de cette façon-là, on ne le proclame pas* [1].

Plus de deux ans après, le premier consul, qui était alors l'empereur Napoléon, me parla de cette scène — c'était à mon retour de Portugal — il me dit qu'il avait été au moment d'embrasser Junot, tant son expression était belle en résistant à lui, son général, son chef, l'homme ayant tout pouvoir et risquant ainsi son existence : « Car enfin, disait l'empereur en souriant, je ne suis pas bon quand je suis en colère, et vous le savez, madame Junot. »

Quant à mon mari, la conversation qu'il eut avec le premier consul, ou plutôt la scène, fut des plus vives. Il fut jusqu'à rappeler à Napoléon que, lors du départ de l'ambassadeur, lord Whitworth, il avait été donné solennellement des assurances de sécurité aux Anglais qui étaient encore à Paris.

[1] Ces paroles ont été répétées par Junot à l'homme qui a tenu le propos que je rapporte.

— Il y a des femmes, des enfants, des vieillards... Il y en a dans le nombre, mon général, qui tous les soirs, tous les matins, prient Dieu pour vos jours [1] ! Ce sont des négociants, pour la plupart, car maintenant tout ce qui tenait à la haute classe est parti de Paris. Le dommage que peut leur faire une réclusion entière est immense, et puis... O mon général, ce n'est pas vous dont l'âme grande et noble comprend tout ce qui est bien dans la création, ce n'est pas vous qui confondrez une nation généreuse avec un cabinet perfide. Sont-ils donc solidaires ?

— Peut-être cela se devrait-il, répondit le premier consul d'un ton sombre [2]. Au reste, je ne suis ni méchant ni entêté... Il est peut-être possible que tu aies raison... Cependant...

Et allant encore à son bureau, il y prit un papier qu'il relut plusieurs fois. Le donnant ensuite à Junot :

[1] Une mistress Wilmot, qui a été bien connue de tout ce qui était à Paris à cette époque, avait une telle adoration pour le premier consul, que des hommes étaient apostés pour lui dire où il allait au spectacle, et aussitôt elle s'y rendait, et à force d'argent, elle parvenait à se placer en face de lui. Elle était riche, assez jeune, et son mari et cinq enfants qu'ils avaient pensaient tous de même. Cette mistress Wilmot était parente de M. Pitt : on voit qu'elle n'avait pas sacrifié ses affections aux liens du sang. Lady Caroline Grenville était dans la même manière de voir à l'égard de Napoléon. En général, le nombre des Anglais qui admiraient Bonaparte était immense à cette même époque.

[2] L'infortuné parlait en prophète. La nation n'est-elle pas aussi coupable aujourd'hui que son gouvernement pour l'agonie de six années qu'elle a laissé infliger à Napoléon ? Elle a pu entendre ses cris de souffrance et ne pas exiger que le bourreau qui les faisait pousser lui fût ôté... Mais la vengeance est un plat dont la saveur plaît à tous les palais. Nations comme gouvernement, tous veulent y goûter... Nous sommes aussi *nation*.

— Lis ce rapport, lui dit-il, et réponds-moi *sur ta tête* après cela, comme tu affectes de le dire, réponds-moi *sur ta tête*, que l'on peut, sans danger pour moi, laisser courir dans Paris des gens qui tiennent de pareils propos.

Junot, tout en écoutant le premier consul, avait lu le papier qu'il lui avait remis. Son absurdité l'avait d'abord frappé, mais bientôt ce fut son mensonge. La fausseté était flagrante. Ce fut alors qu'il demanda la permission au premier consul de faire venir le rapport du jour. Il espérait y trouver des documents pour réfuter la pièce calomniatrice, et ce fut ce qui arriva. Mais Junot exigea que le premier consul fit prendre des informations. La chose fut constatée, et elle était sérieuse, puisqu'il s'agissait d'un homme ayant dîné dans une maison, s'y étant grisé, ayant dit des mots injurieux contre le premier consul et d'avoir même été jusqu'à parler d'un nouveau gouvernement auquel on pourrait arriver par la *mort d'un seul homme*. Et cet état bienheureux — c'était toujours l'Anglais ivre qui parlait — nous l'avions déjà connu. Il est vrai que, quant à nous, nous l'avions oublié, puisque c'était la régence du duc de Bedfort. Et voilà ce qu'on ne craignait pas d'appeler un rapport ! Mais le plus singulier de l'aventure, ou plutôt le plus noir, c'est que l'Anglais accusé était un ami de Junot.

C'était le bon colonel James Green... et vous observerez qu'il était enthousiaste de Napoléon et du caractère dont Junot était pourvu, cela ne pouvait être autrement. Il en avait été ainsi de sir Sidney Smith. Tout en étant l'ennemi du premier consul, ou plutôt du général Bonaparte, il l'admirait avec l'admiration du cœur, et Junot l'avait aimé et même compris. Il en

était de même de notre bon et excellent ami James Green.

— Tu as la langue dorée, dit le premier consul à Junot lorsqu'il lui eut dit tout ce que je viens d'écrire, mais je conclus moi, en résumé de tous ces dits et redits, que toi et Mme Junot vous avez la manie de recevoir des gens qui ne m'aiment pas. S'ils n'étaient pas connus pour cela, on ne les ferait pas parler de cette façon.

— Au surplus, mon général, répondit Junot, j'ignore si M. le colonel Green aurait dit ou n'aurait pas dit ce que ce rapport lui prête — bien que j'engage ma tête qu'il ne l'aurait pas seulement imaginé, mais vous voulez qu'il y ait au moins le doute — je me bornerai à réfuter l'invention par un fait matériel, c'est que, pour avoir tenu le propos qu'on lui prête, avant-hier 1er mai à sept heures et demie du soir, après avoir bu cinq bouteilles de vin de Sillery — ce qui d'abord n'est pas possible — il faudrait pour cela être à Paris, et que M. le colonel James Green est parti le 17 avril pour Londres, où l'appelaient des intérêts majeurs.

— Le premier consul ouvrit de grands yeux et sa physionomie prit un air de surprise, me dit ensuite Junot, qui m'aurait amusé si je n'avais été dans une circonstance aussi grave. Napoléon regarda son ancien aide de camp avec une expression toute particulière et répéta :

— Il n'est plus à Paris !

— Non, mon général, et veuillez remarquer que ce n'est pas ici une méprise de nom, une chose faite à la légère, c'est bien une erreur, mais des plus volontaires : la foule de détails dont le nom est entouré vous le prouverait, si je n'ajoutais pas que cet homme est mon ami... Damnation ! Il ne leur manquait plus que d'ajouter que moi aussi je

faisais partie de ce festin exécrable où, comme à celui d'Atrée, on voulait boire du sang.

En me racontant cette scène, que j'ai peut-être alors entendue plus de cent fois de sa bouche, Junot me disait à quel point sa vive émotion avait dû paraître, car Napoléon fut à lui, lui prit les mains, les lui serra, lui fit entendre de douces paroles et le ramena enfin à un état plus calme. Le résultat de cette longue conférence, à laquelle Cambacérès vint prendre part vers la fin, fut que les Anglais auraient *des villes* pour prison, mais autant qu'ils seraient tranquilles.

— Car alors, dit le premier consul, j'use de mon droit sur eux... Ils sont prisonniers de guerre.

Et voyant que Junot le regardait d'un air étonné :

— Oui, prisonniers de guerre... Ne font-ils pas partie des milices du royaume ?

Junot fut au moment de répondre que les milices d'Angleterre sont une institution nationale et n'ayant rien de militaire, en ce qui peut avoir rapport aux droits pour comme contre la sûreté de l'individu qui réclamerait la sauvegarde militaire comme porteur d'épaulettes ; mais il avait obtenu que la mesure d'*arrestation positive* n'aurait pas lieu, et cette victoire lui parut suffisante pour ce premier essai. Le fait de l'*alibi* du colonel Green contribua grandement à lui donner de la force. Napoléon n'était pas un tyran. Ce n'était pas un méchant homme, et toutes les fois que la raison lui parvenait sans nuages, il la repoussait rarement. Il fut violemment irrité contre celui qui lui avait menti avec cette impudence. Il s'en servit beaucoup néanmoins, l'a élevé bien haut, mais je sais, et je le sais d'une manière trop directe et trop positive pour en douter, qu'il ne l'a *jamais* estimé.

Quant à Junot, il avait contre lui, dans cette orageuse matinée, sa propre conduite qui, tout honorable qu'elle était, avait néanmoins un côté blessant par les mots qui trop souvent lui échappaient dans un premier mouvement. Son opinion émise avec la franchise d'un soldat, et d'un soldat estimant son général et ayant la conscience de lui dire la vérité telle qu'il la voyait, son opinion était trop peu en harmonie avec les nouvelles idées de Napoléon pour ne pas semer entre eux une sorte de graine qui ne pouvait produire que de mauvais fruits. Cependant tout aurait bien été sans cette foule d'hommes au cœur méchant qui entouraient le premier consul. Parmi ceux qui étaient attachés à sa maison [1], je ne comptais que sur Duroc pour agir, et sur Rapp. Ensuite, pour ne pas nuire, et même pour être amis, je puis nommer Lemarrois, Lacuée, Lauriston ; quant à Berthier, il pouvait être parmi les premiers, mais il était si faible !... Ensuite il y avait encore des hommes dont l'attachement pour Junot prouvait qu'ils avaient su le comprendre : c'étaient Estève et quelques autres, qui, aimant le premier consul pour lui et pour sa gloire, savaient s'unir aussi d'affection avec celui qui l'aimait avec tant de tendresse. Mais l'amitié, dans un pays comme la cour (et les Tuileries l'étaient déjà devenues), est bien faible pour résister aux envieux et aux méchants. Comme ils agissent en brisant TOUT, on ne peut jamais mesurer la distance qui sépare la victime du danger, c'est-à-dire

[1] Je ne parle ici que de la maison militaire de Napoléon à cette époque ; les amis de Junot étaient nombreux, dans l'armée surtout. Il était bon et loyal, brave et sensible comme une femme ; ces qualités réunies ne peuvent manquer de trouver des échos d'affections dans les phalanges françaises, surtout de ce temps-là.

d'eux. Ce fut ce qui arriva à Junot. Une histoire qui avait eu lieu quelque temps avant chez Garchi, à Frascati, fut renouvelée dans le souvenir du premier consul, puis envenimée et enfin présentée sous un tel jour, comme ayant frappé la personne du commandant de Paris, que Napoléon qui, au demeurant, tout grand homme qu'il était, n'était pas un ange, voulant donner au général Murat le gouvernement de Paris, envoya Junot commander les grenadiers réunis à Arras. On *minutait* alors le sénatus-consulte qui devait décréter l'empire ; je crois aussi que le premier consul ne fut pas fâché d'avoir un peu loin de lui alors tous ses anciens frères d'armes à vieilles idées républicaines. Il connaissait les hommes, et savait fort bien que le prestige aussi les gagnerait. Mais il fallait éviter le premier choc. Ceci n'est qu'une pensée de moi, toutefois je crois qu'elle est juste.

Au reste, Junot chargé d'une honorable tâche, celle de former ce beau corps des grenadiers réunis, partit pour Arras dans l'hiver de 1803 à 1804. On s'attendait à un embarquement prochain et Junot ne voulait pas m'exposer ainsi que mes enfants à une fatigue inutile. Je partis en même temps pour la Bourgogne avec ma jeune famille, pour passer le temps de l'absence de Junot dans la maison de son père et de sa mère. Mais au bout de quelques semaines ayant appris que le moment de l'embarquement était retardé indéfiniment, Junot m'envoya chercher par M. de Limoges, le mari d'une de mes amies, qui lui était attaché comme secrétaire. Je me rendis donc à Arras, où je m'établis dans la même maison où le prince de Condé avait logé. Ce fut pendant cette portion de l'année 1804 que se passèrent plusieurs événements remarquables. Je fus privée de la vue des uns,

n'étant pas à Paris à cette époque ; mais aussi j'ai vu l'empereur au milieu de ses camps, parmi ses soldats, ses généraux jadis ses frères d'armes et alors ses sujets. Je l'ai vu se faisant adorer du conscrit enlevé à sa famille ; je l'ai vu, dominant les mers sur lesquelles voguait l'orgueilleuse Angleterre, à la vue de ses pavillons montrer à ses soldats les roches éclatantes d'Albion, et leur distribuer les récompenses d'une ancienne [1] gloire pour en faire désirer de nouvelles. Alors l'empire était proclamé, et *Napoléon Ier* régnait sur la France.

XXXIII

Le camp de Boulogne. — Distribution des croix de la Légion d'honneur.

La plus brillante solennité se préparait à Boulogne. L'empereur avait distribué les premières croix aux dignitaires de l'ordre, alors à Paris, le jour de l'inauguration de la Légion d'honneur dans l'église des Invalides. Mais il voulait entourer d'une grande pompe la distribution de celles qui remplaçaient les armes d'honneur, et le théâtre de cette fête de l'armée fut indiqué à Boulogne. Quelque temps avant (10 juillet 1804), l'empereur avait relevé de ses ruines une

[1] J'étais à Boulogne lorsque Napoléon, alors empereur (mais non sacré), distribua les croix de la Légion d'honneur aux députations de toute l'armée française. Ce spectacle, unique dans l'histoire du monde, sera rapporté dans le chapitre suivant. On sait que les croix remplacèrent alors les armes d'honneur déjà données.

institution tout opposée à celle-ci dont la valeur, la loyauté faisaient la base. Le ministère de la police était rétabli et Fouché, de nouveau dans la faveur du maître, était à la tête de cette inquisition d'État.

Tous ceux qui, dans l'armée, avaient des armes d'honneur, reçurent ordre de se rendre à Boulogne. Les camps de Saint-Omer, de Bruges, d'Arras, de Montreuil, d'Amiens, envoyèrent des députations. Soixante-dix mille hommes assistaient à cette imposante cérémonie.

Nous partîmes pour Boulogne, Junot et moi, avec un de nos bons et anciens amis, M. Billy Vanberchem. Je ne crois pas avoir fait un voyage plus gai de ma vie. Junot avait alors dépouillé cette impression de tristesse que lui avait causée le changement de gouvernement. Il voyait toujours dans l'empereur le désir, la volonté de rendre la France la plus grande des nations. Et dans son cœur tout français et vraiment patriote, cette volonté excusait tout. « Il avait retrouvé la gaieté de ses jeunes années », disait-il à M. Vanberchem — il est à remarquer qu'il était alors âgé de trente-deux ans. — Aussi, que de folies furent dites dans ce voyage ! que de bons rires, francs, joyeux ! Hélas ! ces journées-là n'eurent pas beaucoup de sœurs.

Nous trouvâmes à Boulogne une partie de notre société d'Arras. Le général Laplanche-Mortière, adjudant supérieur du palais, et l'un des généraux sous les ordres de Junot, s'était marié, quelques mois avant, à une jeune et jolie héritière, M^lle^ Henriette B..., que sa mère, femme de beaucoup d'esprit, ayant même, je crois, remporté le prix dans quelque académie pour un ouvrage sur l'éducation, avait accompagnée à Arras lorsqu'elle vint y joindre son mari. M^me^ Laplanche-Mortière était

fraîche et timide. Parfaitement élevée, elle paraissait en grande adoration devant son mari, dont la conduite envers elle, dès les premiers jours de son mariage, était plus que répréhensible, et tout en elle intéressait. Aussi fûmes-nous charmés de la retrouver à Boulogne, où sa mère l'avait conduite et lui servait de guide, car son mari ne s'en occupait que lorsqu'il ne pouvait s'en dispenser. Je proposai à Mme Laplanche-Mortière et à Mme B... de venir voir avec moi la cérémonie. Je devais être placée dans la baraque de Berthier. C'était l'endroit le plus favorable pour jouir du plus magnifique coup d'œil qui jamais peut-être ait été présenté au regard de l'homme.

C'était le 15 août. L'empereur avait choisi cette journée, voulant célébrer à la fois sa fête et celle de ses frères d'armes qui venaient recevoir de lui le prix d'un sang loyalement versé pour la patrie. Désirant environner cette cérémonie d'une pompe toute solennelle, il fit construire près de la tour d'Ordre, à Pont-de-Briques, sur le sommet le plus élevé de la montagne, un trône autour duquel flottaient deux cents drapeaux pris sur les ennemis de la France. Sur les marches de ce trône étaient les vingt-quatre grands-officiers de l'empire, que Napoléon avait choisis parmi les chefs militaires, dont les soldats eux-mêmes reconnaissaient la gloire. Leur élévation était un véhicule de plus dont Napoléon se servait.

— Vois-tu ce grand maigre qui est là auprès de lui, avec sa queue ! C'est Lannes, c'est un brave luron, celui-là ! Eh ben ! nous sommes du même pays, j'le connais ben. Il est parti simple soldat, et le v'là un des premiers. Ah ! c'est qu'aussi faut voir comme il y va ! C'est y heureux pour un *homme* comme ça ! Ça n'a jamais peur ! Eh ben ! je n'aurai

jamais peur[1] non plus, moi. Ah ! si le tambour pouvait rouler ! Je ferais voir beau jeu aux ennemis de la république.

Eh bien, certainement, cet homme avait le sentiment bien intime qu'il pouvait devenir maréchal d'empire, avec la bravoure et le patriotisme du maréchal Lannes. Voilà ce qu'on appelle de l'égalité et non pas cette déviation de toutes choses, qui fait qu'un manant, que j'appelle *manant*, non pas parce qu'il est sans souliers, mais parce qu'il est sans éducation, sans âme, et qu'il n'est mû que par les sentiments les plus bas et les plus personnels ; qui fera, dis-je, que ce manant se croira en droit de m'insulter en me disant :

— Je suis un être vivant comme toi, je marche avec deux pieds, donc je dois être heureux comme toi ! Ta chambre me plaît, arrière ! Je veux m'y mettre.

— Mais j'ai gagné mon asile avec mon travail et mon père a commencé ma fortune.

— Tant pis pour toi !

Voilà de cette égalité comme j'en ai vu, moi, et le souvenir en est encore assez frappant pour me faire trembler.

Sur le trône élevé à la tour d'Ordre était placé le fauteuil appelé le fauteuil de Dagobert. Près de l'empereur était le casque de Bayard, contenant les croix et les rubans rouges qui devaient être distribués. On y avait ajouté, je ne sais trop pourquoi, le bouclier de François Ier, de ce roi qu'on

[1] Cette conversation fut rapportée au maréchal par un officier qui se trouvait à portée de l'entendre. Le maréchal s'informa de cet homme et lui fit donner deux ou trois louis, que le soldat refusa. « Si dans vot' chemin y se trouvait une épaulette de sous-officier, mon général, dame ! je ne dis pas... mais pour des sonnettes, y faut les gagner. C'est une autre affaire. »

veut toujours nous présenter comme le type de l'honneur et de la loyauté, un chevalier comme Galaor, et qui ne fut en réalité qu'un homme fort peu honorable, capitulant avec sa conscience, comme si l'honneur le pouvait jamais, un détestable roi, un vrai fou et un monarque dont la France dut longtemps maudire le règne. L'empereur savait bien tout cela et pensait tout ce que je viens de dire. Mais il avait voulu frapper les masses et, en effet, l'impression fut produite.

Je me rendis de bonne heure à la baraque du maréchal Berthier avec Mme Laplanche-Mortière et Mme B... Nous avions avec nous M. Vanberchem et un ami de collège de Junot, appelé Magnien, qu'il avait recueilli chez lui. La baraque de Berthier était admirablement située pour ne perdre aucun des mouvements de ce qui allait se passer. Placée directement derrière le trône, on voyait, de ses petites fenêtres, monter chaque légionnaire venant recevoir sa croix de la main même de l'empereur. Avant de me renfermer dans la petite maison, j'avais fait le tour de l'élévation et j'avais vu ce que jamais bien certainement je ne reverrai maintenant dans ce qui me reste de jours.

Dans une vallée, taillée par la nature comme un cirque naturel, étaient placés soixante mille hommes sur plusieurs rangs et par échelons. La vallée était faite de manière qu'ils étaient en amphithéâtre et pouvaient être vus de la mer, dont les flots venaient se briser au pied de la tour d'Ordre. En face d'eux était le trône, auquel ils parvenaient en montant plusieurs marches d'un escalier fort doux dans sa montée. C'est là qu'était placé, dans sa gloire toute lumineuse, l'homme dont le génie disposait alors de l'Europe et du monde. Il était là, abrité de cette foule de drapeaux dé-

chirés par le boulet, souillés par le sang, mais étincelants quoique poudreux et formant un digne panache au trophée vivant dont il était environné. Quoiqu'il fît beau ce jour-là, le vent soufflait avec une extrême violence et faisait tournoyer l'étoffe glorieuse à la vue de plusieurs vaisseaux anglais qui croisaient alors dans le détroit et qui purent reconnaître parmi nos conquêtes le léopard insolent qui prétendait tout asservir.

On a souvent parlé de l'attachement ou plutôt de l'idolâtrie que l'empereur inspirait à cette époque. Mais en disant : « *Il était bien aimé !* » on s'arrête, et la pensée de celui qui parle achève sa phrase dans son souvenir. Il se croit compris et s'en tient à une parole, tandis qu'il en faudrait beaucoup et de bien senties, pour donner une idée du sentiment qui animait alors toute la France, et surtout la France militaire, pour Napoléon. Que les Anglais eux-mêmes se rappellent cette journée du 15 août 1804 ! Beaucoup sans doute vivent encore. C'est à eux que je m'adresse, et non pas à leur gouvernement. C'est à la nation grande et généreuse qui a rougi du supplice imposé en son nom à un grand homme, que je demande de convenir de l'effet que durent leur faire éprouver ces cris d'amour que le vent portait jusque sur leurs vaisseaux. Ces cris venaient du cœur. Souvent on voyait le vieux soldat, la voix rompue par les larmes, ne pouvoir se joindre d'abord à ses camarades, et agiter ses mains pour bénir celui qu'il adorait. Quel concert d'amour ! Et c'est après de telles journées, qu'on peut oser parler de la France *repoussant* plus tard Napoléon !

Je trouvai dans la baraque de Berthier une personne que je rencontrais souvent à Paris et dont le charme exerça depuis sur moi le même empire que

sur tous ceux qui la connaissent. Nous nous vîmes ensuite assez souvent, et toujours (du moins de mon côté) avec un nouveau plaisir. C'est la maréchale Ney.

Je fus très contente de retrouver la maréchale dans la baraque de Berthier. C'était une personne différente d'une autre pour moi, dans cette journée-là, de même que je devais être pour elle aussi une femme à part de celles qui étaient avec elle. J'ai toujours aimé ma patrie avec une passion que le temps n'a aucunement altérée. Qu'on juge de ce que je devais éprouver en voyant cette réunion de braves, tous chargés de stigmates imprimés par le fer ou le feu de l'ennemi et reçus pour la défense de cette France belle et glorieuse, à cette époque également aimée de tous ses fils. Les partis se taisaient, les discordes étaient étouffées ; chacun venait se rallier autour du héros qui nous avait rendu la paix. Tout était beau alors ! Quel avenir se déroulait devant nous ! Gloire, prospérité, bonheur ! Du haut de cette colline, le regard de Napoléon semblait jeter ces paroles aux vaisseaux de l'Angleterre. Il était calme en ce moment et plus beau que je l'aie vu jamais. Son visage avait une expression remarquable de contentement. J'ignore quelle était alors sa pensée, mais son regard était radieux, soit qu'en contemplant cette foule de vieux soldats dans de jeunes hommes il fût glorieux de distribuer à son tour, comme chef de l'État, cette récompense que dans les rêves de ses jeunes années il avait sûrement ambitionnée comme le point le plus élevé de son ambition, soit plutôt — et la chose est plus présumable — qu'en voyant l'ardeur de ces belles troupes, en écoutant ces accents d'amour et de dévouement, il se dît :

— Avec de tels hommes, je puis conquérir le monde !

La cérémonie fut longue. Chaque légionnaire montait les douze marches qui conduisaient au trône, s'inclinait devant l'empereur, puis redescendait après avoir reçu la croix et le ruban de sa propre main. Il accompagnait quelquefois cette action d'un mot ou d'un sourire, lorsque le légionnaire était plus ou moins connu de lui. Cette sorte de procession devenait pour nous fort divertissante, parce que de la manière dont la baraque était placée, nous étions tout à fait derrière le trône, ce qui nous mettait en face du récipiendaire qui, sans s'en douter, nous faisait une très belle révérence. La chose était surtout plaisante lorsqu'il montait quelqu'un de notre connaissance. Quant à eux, ils étaient trop troublés pour nous voir derrière la petite fenêtre par laquelle nous regardions. Ce sourire dont je parlais tout à l'heure était le point de mire de tous les regards, mais il n'était pas également donné, et nous qui étions de sang-froid nous pouvions en juger. L'empereur avait deux sourires ce jour-là, comme on a deux langages. L'un était purement mécanique et avec la simple intention d'être *poli*, si ce terme peut être employé en parlant d'un souverain, l'autre partait du cœur lorsqu'il donnait la croix à l'un de ses frères d'armes d'Italie ou d'Égypte. Alors il y avait de l'expansion, un rapport entre lui et sa première, sa plus belle gloire... Je ne sais si M. Suchet, le frère du maréchal, a gardé le souvenir de l'accueil qui accompagna le don de sa croix, mais il dut en être content.

Il était cinq heures du soir. Depuis une heure je voyais l'empereur se tourner souvent vers le ministre de la marine, M. Decrès, et lui parler

bas. Puis il prenait une lunette et regardait sur la mer, comme s'il avait voulu signaler une voile lointaine. Enfin l'impatience parut le gagner. Berthier, qui se rongeait les doigts, tout maréchal qu'il était, regardait aussi. Junot s'en mêlait également, puis ils causaient entre eux. Il était évident qu'on attendait *quelque chose*. Enfin, le ministre de la marine fut averti et tout aussitôt il parla à l'empereur, qui saisit la lunette de Decrès avec une telle rapidité qu'elle lui échappa des mains et fut rouler sur les marches du trône. Nous suivîmes la direction de tous les yeux qui se portaient vers le fort en bois, et nous vîmes alors une flottille, composée de mille à douze cents embarcations, qui se dirigeait vers Boulogne. Elle venait des différents ports voisins et de Hollande. L'empereur avait voulu que ce fût ce même jour du 15 août que cette flottille vînt se réunir aux autres embarcations stationnées dans le port de Boulogne, à la vue des vaisseaux anglais qui croisaient dans le détroit, tandis que devant eux aussi il distribuait à son armée les récompenses qui devaient stimuler son courage et lui faire demander elle-même à passer sur les côtes d'Angleterre. Mais le contentement que Napoléon avait éprouvé à la vue de la flottille fut de courte durée. Un jurement très énergique de M. Decrès, dont on sait que c'était le langage habituel, avertit l'empereur qu'il se passait quelque événement inattendu. En effet, l'officier qui commandait la première division de la flottille, n'ayant pas écouté les avis du pilote côtier et ne connaissant pas quelques nouveaux ouvrages autour du fort en bois, ou bien, autant que je puis m'en souvenir, n'ayant pas même voulu attendre l'arrivée du pilote, rencontra au moment d'aborder quelques

obstacles à fleur d'eau. Le choc que reçurent les chaloupes les fit chavirer, et quelques soldats firent le plongeon ; heureusement que l'eau était basse. Cependant il y eut, je crois, un homme de noyé. Et puis la chose était déplaisante. On nous raillait beaucoup en Angleterre sur *nos coquilles de noix*, ainsi qu'on appelait les péniches et même les chaloupes canonnières. Cette mésaventure, arrivant au grand jour, devant nos ennemis dont les lunettes étaient toutes braquées vers nous, mit l'empereur dans un état de mauvaise humeur plus violent que je ne l'avais encore vu depuis longtemps. Il descendit du trône et vint avec Berthier sur l'espèce de terrasse qui régnait le long du parapet pratiqué du côté de la mer. Il marchait fort vite, et, par intervalle, nous pouvions entendre quelque expression énergique qui manifestait son mécontentement. Le ministre de la marine était aussitôt descendu pour aller à la côte et l'empereur restait en dehors de la baraque avec Berthier, marchant et pestant contre la maladresse, cause de ce tumulte.

La pluie qui survint à six heures du soir, au moment où le dîner était servi sous les tentes pour plusieurs milliers d'hommes, acheva de donner de l'humeur à l'empereur et finit mal une journée qui avait commencé si radieuse et si belle. Le soir il y eut un grand bal, où se rendit tout ce que la ville contenait, ce jour-là, de notabilités dans tout ce qui était grand. Alors nos fêtes étaient vraiment des fêtes.

XXXIV

La nouvelle cour. — La princesse Borghèse.

Des intérêts de haute importance pour la société occupaient tous les esprits au moment de mon arrivée à Paris, c'était la formation de la nouvelle cour qui la faisait naître. L'influence qu'elle apporte toujours avec elle se faisait déjà sentir, et les intrigues avaient une activité non pareille. Mme Bonaparte, qu'on connaissait d'une extrême faiblesse et d'une grande bonté, était assaillie de tous côtés pour présenter une dame du palais, un chambellan, un écuyer, et tout ce qui, enfin, faisait partie de cette nombreuse troupe, qui fut si funeste à l'empereur en 1814, lorsqu'elle fut composée presque entièrement de ses ennemis. A l'époque du couronnement elle était au moins encore tolérable pour ceux qui lui étaient attachés. On y voyait les femmes de ces hommes qui avaient donné leur sang pour la France, et qui étaient dévoués non seulement à sa cause, mais à celle de l'empereur. Comme il rêvait dès lors une chose impossible, qui était son *système de fusion* dont il a tant parlé à Sainte-Hélène, pour faire excuser l'immense faute qu'il fit de s'entourer de personnages qui, quelques années avant, parlaient de sa perte et de sa chute comme d'une de leurs espérances, oui, il fit une faute. Les hommes qui lui étaient attachés véritablement, le virent et le lui dirent. Mais il n'aimait pas les remontrances et, si le Sénat avait suivi l'exemple du parlement, je ne sais trop comment il aurait pris les siennes.

La formation première de la cour de Joséphine et des princesses fut donc plutôt sous l'influence

de l'esprit consulaire que sous celle de l'esprit impérial. C'était plus tard, à l'avènement de Marie-Louise, qu'on devait voir les Tuileries envahies par le faubourg Saint-Germain, qui n'y prenait place que pour préparer celle d'un autre et se moquer journellement de l'empereur et de sa famille. On attribua cette nouvelle volonté dans les nominations à l'impératrice, et la chose n'est pas vraie. D'abord la cour était formée avant son arrivée, et puis elle aimait trop tendrement Mme la duchesse de Montebello, dont l'existence était à la fois républicaine et impériale. Mais lorsque nous en serons à cette époque, nous parlerons de ces choses avec les détails qui leur appartiennent.

Les dames du palais furent donc en partie, comme je l'ai dit, à l'époque du couronnement, prises parmi notre jeune troupe de femmes des généraux et des grands officiers de l'empire. Mme de La Valette fut nommée dame d'atour, et Mme de La Rochefoucauld dame d'honneur. Je n'ai jamais beaucoup compris quelle avait été l'intention de l'empereur en mettant Mme de La Rochefoucauld dans cette place importante. Non pas que celle qui l'occupait n'en fût digne à tous égards, mais une chose certaine, et que je sais positivement, c'est qu'elle ne s'en souciait nullement et qu'il fallut que l'impératrice Joséphine la pressât d'accepter ; elle voulut même plusieurs fois donner sa démission. Elle était petite, contrefaite. Son esprit fort remarquable et surtout très fin et très judicieux lui rendait pénible cette continuelle attitude que l'obligeait de garder la place qu'elle occupait à la cour la plus fastueuse et la plus élégante que l'Europe ait jamais vue. Son nom était illustre sans doute ; mais il y avait dans les

noms de l'ancienne noblesse, et même parmi les dames du palais que l'empereur venait de nommer, des noms qui réveillaient bien plus encore les souvenirs historiques. Mmes de Montmorency, de Mortemart, de Seran, de Bouillé pouvaient y prétendre à ce titre, et la fortune des deux premières surtout, avantage que n'avait pas à cette époque Mme de La Rochefoucauld, était même une raison de plus pour déterminer l'empereur, en admettant toujours cette pitoyable idée du *système de fusion*. Et ce système, dont il parle tant à Sainte-Hélène, il est extraordinaire qu'il songeât à le faire entre ses amis dévoués et des gens que lui-même, à cette époque, appelait encore ses ennemis.

Mais notre parti était alors radieux d'un genre de gloire que les femmes recherchent bien autant que les hommes poursuivent la leur, c'étaient l'élégance et la beauté. Parmi les jeunes femmes qui composaient la cour de l'impératrice et celle des princesses, il était difficile de citer une femme laide ; et combien y en avait-il dont la beauté faisait, sans hyperbole, l'ornement le plus réel des fêtes que Paris voyait donner chaque jour dans ces temps de féerie.

Il est une femme de la cour impériale qui parut dans le monde un peu avant l'époque du couronnement et dont le portrait est une chose que réclament des Mémoires contemporains, surtout écrits par une femme : c'est Mme Du...

Mme Du... ne fournirait pas un modèle à un statuaire, parce que ses traits n'ont rien de cette régularité qu'exige l'art du sculpteur et peut-être dirais-je la même chose pour la peinture. Le charme inexprimable de sa figure, charme que la parole ne peut même rendre qu'imparfaitement, consiste dans les plus beaux yeux bleus foncés à

longues et soyeuses paupières, auxquels j'ai songé en faisant les yeux de l'Antonia de mon *Amirante de Castille*, et dans un sourire fin, gracieux, spirituel, découvrant les plus belles dents d'ivoire. Et puis avec tout cela de beaux cheveux blonds, une petite main, un petit pied, une élégance générale que justifiait ensuite un esprit tout à fait remarquable. De tout ce que je viens de dire, il résultait un ensemble qui attirait d'abord et puis qui attachait. Mme Du... se maria quelques années après nous toutes. Son mari était déjà vieux et pouvait passer pour son père. Je me rappelle que le jour où elle vint faire sa visite de noce, on était à la Malmaison. C'était le soir. Nous étions dans le parc avec la reine Hortense, lorsqu'on vint la prévenir qu'il y avait du monde dans le salon, et l'on nomma Mme Du... Nous courûmes en grande hâte pour voir la nouvelle mariée, que je trouvai charmante ; et la reine Hortense, qui avait une indulgence parfaite jointe à son goût particulier, la trouva comme moi. Mais quelques-unes de ces dames, dont l'une entre autres n'a jamais prononcé une parole de bonté sur une autre femme, commencèrent un examen qui n'était que méchant et nullement juste. Je reçus dès ce premier jour une impression favorable de Mme Du... et, depuis, j'ai toujours cherché à me rapprocher d'elle, parce qu'elle me plaisait. Nous fîmes depuis, elle et moi, une visite à ce même château de la Malmaison, dans une circonstance bien intéressante. Je lui rappelai pendant la route celle que je viens de rapporter et qui nous ramenait toutes deux à des temps bien différents. Mme Du... était femme d'un conseiller d'État à l'époque du couronnement. Lorsqu'elle fut nommée dame du palais, on parla beaucoup du passe-droit que cette nomination faisait

éprouver à des femmes qui avaient des prétentions légitimes. Déjà venaient *les droits...*, déjà paraissaient les volontés, les coutumes... Je fus frappée du changement qui s'était opéré dans la société de Paris pendant les dix mois de mon absence. L'amour que l'empereur inspirait avait pris plus d'ardeur encore, s'il était cependant possible qu'il fût plus aimé que dans les trois premières années du consulat ; mais à côté de cet amour, avaient crû d'autres intérêts que la vue de la couronne avait éveillés. On trouvait déjà moins de rapports francs et venant du cœur, même avec ses meilleurs amis. Chacun pensait à ce qu'il pouvait obtenir et comment il devait s'y prendre pour supplanter son frère, même dans la demande d'une place à la cour. Il y avait alors un prestige vraiment magique. La guerre ne se voyait plus que dans le lointain, du moins pour les masses en général, et les ambitions que les années précédentes avaient tant agitées devaient nécessairement, pour exister — car elles ne voulaient pas mourir — chercher une nouvelle pâture. C'est alors que Paris offrit un coup d'œil singulier à l'observation, en voyant s'agiter, au soleil levant de l'empire, cette foule d'êtres plus ou moins insignifiants, cherchant à devenir *hommes de cour*. Cette manie gagna jusqu'aux plus sages et, dans les premiers temps, c'était en vérité un spectacle bizarre, que ces hommes que la république avait vus naître, qu'elle avait formés, qui avaient eux-mêmes construit les plus belles parties de son édifice incomplet, après l'avoir démoli avant son entière édification, venant adorer un nouveau dieu. Je ne puis m'empêcher de rappeler l'effet que me fit alors ce changement complet ; pour moi il était sans gradation. L'empereur le voyait-il ? Je ne le crois

pas. Lui aussi était homme, lui aussi avait ses hochets.

Les maisons des princesses avaient été formées d'une manière plus absolue, peut-être, que celle de l'impératrice Joséphine, dans le sens de la *fameuse fusion*, car ce sont les hommes qui, étant chefs de famille, entraînent avec eux quelquefois l'opinion et qui, d'ailleurs, *compromettent* la maison tout entière. Ainsi, la princesse Caroline avait auprès d'elle M. d'Aligre, dont le nom et la fortune immense étaient, selon l'empereur, une bannière autour de laquelle devaient se rallier des parties de provinces entières ; et en cela il ne se serait pas trompé s'il avait voulu se donner la peine de n'être pas abusé par la seule démonstration que faisait le chambellan de la princesse Caroline, en mettant dans sa poche une paire de souliers blancs pour qu'elle pût en changer au bal. On ne donne pas de la conviction en outrepassant son devoir, et surtout un devoir qu'on dit être imposé. Le faubourg Saint-Germain, au reste, devait, à cette époque, une grande reconnaissance à la princesse Caroline. C'était elle qui avait prié pour M. le marquis de Rivière et qui lui avait sauvé la vie, comme l'impératrice Joséphine l'avait sauvée à MM. de Polignac.

La princesse Élisa, dont l'humeur plus austère se pliait moins aux volontés de son frère, était entourée de personnes qui tenaient moins au faubourg Saint-Germain, excepté une de ses dames, M^me^ de Br..., qui, encore, ne resta pas avec elle et passa dans la maison de la princesse Borghèse. Quant aux autres, c'étaient M^me^ de Lap..., femme *de la géométrie* et toute disposée à faire de la science avec la princesse, qui, sous ce rapport, rappelait parfaitement M^me^ la duchesse du Maine.

Ce n'est pas, au reste, seulement en cela qu'elle avait avec elle des rapports très positifs. Son ambition, cette manie de commander et de faire de son mari son premier officier, cette parole absolue lorsque, chez elle, elle ordonnait qu'on s'amusât, tout était ressemblance entre les deux femmes. Au reste, le parallele n'est pas de moi ; il est de l'empereur lui-même, qui le dit un jour à Saint-Cloud, à la suite d'une discussion fort amère qu'il eut avec sa sœur sur une pièce du siècle de Louis XIV, c'est-à-dire *de l'entredeux*, si l'on peut dire ce mot.

Il s'agissait du *Wenceslas* de Rotrou. L'empereur venait de faire lire à Talma tout un acte de cette tragédie, et chacun sait comment cet homme célèbre jouait le rôle de Ladislas. Après avoir parlé de l'art admirable qu'il avait mis à dire plusieurs vers, on en vint à donner son avis sur la pièce elle-même. L'empereur dit tout crûment que Wenceslas était un vieux fou, que Ladislas était un fils et un frère dénaturé et que, en résumé, la pièce ne valait rien ; et puis il parlait ensuite de *Cinna*, du *Cid* et de quelques autres chefs-d'œuvre de Corneille en disant :

— Voilà de la tragédie.

La princesse Élisa avait pour Voltaire une grande admiration probablement, car elle entreprit au même instant une réfutation de Corneille prise dans les notes de Voltaire qui, comme on le sait, ne sont certes ni impartiales ni même justes sous aucun point. L'empereur eut probablement, de son côté, de l'humeur d'être réfuté par des arguments qu'il sentait n'être pas raisonnables. L'aigreur s'en mêla et il y eut des mots amers. Enfin, Napoléon quitta le salon en disant :

— Ce n'est plus tolérable ! Vous êtes la caricature de la duchesse du Maine !

Le mot me parut d'autant plus drôle que d'abord il était juste, et puis que l'empereur s'était servi de la même expression, lorsqu'un jour, à Neuilly, il s'était moqué d'une représentation d'Alzire, dans laquelle la princesse Élisa avait, disait-il, parodié le rôle d'Alzire, et l'avait joué en *caricature*. Il paraît que le mot lui plaisait.

Ce même salon de Saint-Cloud, dans lequel se passa cette petite scène, m'avait offert, quelques mois avant, un spectacle que le temps devait me rendre singulier dans un autre sens que celui dans lequel il s'offrit à moi.

Mme Leclerc était devenue veuve à Saint-Domingue ; elle avait coupé ses cheveux, fait embaumer le corps du général, l'avait embarqué sur le vaisseau qui la reportait en Europe et elle était revenue en France, ramenant en momie le mari qu'elle avait suivi très vivant peu de mois auparavant. Le premier consul, qui la connaissait et qui ne voulait pas que son deuil se passât d'une manière peu convenable, chargea son frère Joseph Bonaparte et sa digne et respectable femme de la surveillance de la jeune veuve ; elle logea dans l'appartement du rez-de-chaussée de l'hôtel Marbeuf, rue du Faubourg-Saint-Honoré, qu'habitait alors Joseph et qui, depuis, fut donné en présent de noces à Mme la maréchale Suchet[1]. C'est là que je la vis à son retour d'Amérique et que je la crus perdue en apercevant à sa main une horrible plaie qu'on fit alors disparaître mais qui revint ensuite malgré tous les efforts des médecins. Elle portait fort honorablement les voiles noirs, dans lesquels elle était jolie comme

[1] On sait que la maréchale Suchet et la duchesse Decrès sont nièces de la reine d'Espagne (la reine Julie). Elles sont filles de M. d'Anthoine.

les anges. Mais elle s'ennuyait ! oh, elle s'ennuyait !

— Je mourrai ici, Laurette, me disait-elle, et si non frère veut toujours m'empêcher de voir du monde, je me tuerai.

Junot lui dit qu'on avait jusqu'à présent parlé de beaucoup de Vénus. On connaissait la Vénus de Médicis, celle du Capitole — je ne sais pas s'il ne nomma pas la Callipyge — mais qu'on n'avait pas encore nommé la *Vénus Suicide*. En entendant ce bon mot, que je pris la liberté de déclarer très mauvais à mon mari, Mme Leclerc devint radieuse et tendit sa main à Junot en lui disant :

— Venez me voir, Junot, venez donc ! Vous êtes mon vieil ami. N'est-ce pas, Laurette, que tu n'es pas jalouse ?... Et puis, je vais me marier !

Ce fut alors, en effet, que Napoléon, qui n'était encore que consul, arrangea ce mariage de sa sœur avec le prince Camille Borghèse. Je le vis quelque temps après chez Mme Leclerc, qui alors était chez elle[1]. La jolie figure du futur me frappa. J'ignorais la stagnation complète de pensées qu'il y avait sous cette enveloppe toute méridionale, et cette tête, aux yeux noirs charbonnés, à la chevelure de jais, me semblait devoir contenir des idées non seulement chaleureuses, mais grandes et nobles. Pour dire la vérité, je ne l'avais pas regardé avec attention, car, alors, on trouvait dans ce sourire perpétuel, ce regard hébété, quoique toujours actif, la nullité absolue que ce pauvre prince Camille nous a montrée depuis, et dont alors il donnait, au reste, une preuve par son mariage.

Mais une scène dont je suis heureuse d'avoir été témoin, c'est la visite de noces de la princesse Bor-

[1] Elle occupait l'hôtel qui appartient aujourd'hui à l'ambassade d'Angleterre.

ghèse à sa belle-sœur. On était alors à Saint-Cloud et en hiver. Mme Borghèse vint le soir. Il fallait comme moi connaître non seulement l'inimitié qui existait entre les deux belles-sœurs, mais surtout la jalousie que Mme Leclerc nourrissait contre Mme Bonaparte depuis qu'elle avait une pensée de femme ; et cela était depuis Milan. Il fallait comme moi connaître le caractère de Mme Leclerc, cette existence toute mondaine, cette soif de paraître non seulement la plus belle, mais la plus brillante. Que de fois je l'avais vue *pleurer* de chagrin à la vue de sa belle-sœur, couverte de diamants et de perles d'une beauté déjà royale. La princesse Borghèse avait un de ces caractères remarquables dans leur puérilité, qui sont par leur nullité même intéressants à étudier. Aussi, le sien a-t-il été pour moi un livre où je trouvais toujours une page nouvelle et instructive. La soirée où elle vint à Saint-Cloud et où elle se présenta *comme princesse Borghèse à Mme Bonaparte* est l'un des souvenirs frappants que m'ait laissés la princesse Pauline.

On pense bien que sa toilette fut, pour ce grand jour, une affaire des plus sérieuses. Après avoir consulté toutes les nuances, pris tous les avis, elle se décida pour une robe de velours vert, sur laquelle étaient posés, avec assez peu de goût, tous les diamants de la maison Borghèse, formant ce qu'on appelait alors une *Mathilde*. Elle était coiffée avec des diamants, elle en portait au cou, aux oreilles, aux bras ; enfin, elle était éblouissante, et surtout d'une joie qui lui permettait à peine de parler. Lorsqu'elle entra, l'émotion qu'elle ressentait lui donnant une agitation intérieure, elle pouvait en effet passer pour une jeune et timide mariée. Jamais je ne la vis plus belle ; et si son

intention était de faire de la peine à sa belle-sœur, son triomphe dut être complet, du moins dans son propre esprit, car elle était *princesse*, la plus jolie des femmes, possédant le plus bel écrin qu'une particulière pût avoir en Europe, et deux millions de rente.

Elle vint s'asseoir près de moi, parce qu'elle ne perdait aucune occasion de marcher pour faire voir sa magnifique robe. C'était le paon faisant la roue.

— Les vois-tu, Laurette, ma petite Laurette ! Elles crèvent de jalousie, mon enfant ! C'est égal. Je suis princesse, et une vraie princesse.

Je me suis, depuis, rappelé ce mot, surtout à Rome, lorsque, en 1818, je la vis au palais Borghèse, jouissant en effet de la protection que le pape accordait *à la princesse Borghèse*. Non seulement elle avait été princesse la première, mais elle était demeurée *princesse* au milieu du désastre de sa famille.

XXXV

Le sacre.

Les adresses arrivaient de toutes parts. Les départements se distinguaient à l'envi par des expressions toutes produites par un sentiment vrai et unanime ; et celui qui, aujourd'hui, ose dire qu'alors Napoléon ne fut pas nommé par la nation entière, *ment à sa conscience*. Oui, il fut assis sur ce trône, que depuis on eut l'indignité de dire qu'il avait usurpé. Il y fut porté par les bras de la France elle-même. Ah ! dans ce moment, où, forcée par mes souvenirs d'interroger ces temps écoulés, je

retrouve encore en moi tout le retentissement de ces cris d'amour qui s'élançaient au ciel dès qu'il paraissait, soit dans une promenade, soit au spectacle, combien je souffre de ce que je vois autour de moi... Le peuple n'a plus de voix que pour se plaindre, ses yeux ne lui servent que pour pleurer, et il n'a plus de cœur que pour haïr.

Le 1er décembre, le Sénat conservateur présenta à l'empereur le *décret* du peuple — car on peut le nommer ainsi — qui donnait les votes de ce même peuple. Ce nouveau *plébiscite* offrait le résultat de soixante mille registres ouverts comme pour le consulat à vie. Une chose remarquable, c'est que pour l'empire il n'y eut que deux mille cinq cent soixante-dix-neuf votes négatifs et trois millions cinq cent soixante et quinze mille affirmatifs, tandis que pour le consulat à vie il y eut, je crois, près de neuf mille votes négatifs. Je déjeunais chez l'impératrice ce même jour, et je puis affirmer qu'il est faux, bien qu'on l'ait dit dans plusieurs relations, qu'elle était malheureuse des pressentiments de son propre malheur et de celui de Napoléon. Elle était fort émue — et je conçois ce sentiment — mais le bonheur perçait dans son regard et dans ses moindres actions. Elle me raconta, avec une expression dont je lui sus gré, tout ce que l'empereur lui avait dit d'aimable le matin même; comment il lui avait essayé la couronne qu'elle devait ceindre le lendemain devant la France entière. Ses yeux étaient pleins de larmes. Elle me parla avec bonté de la peine qu'elle avait éprouvée en recevant un refus de l'empereur lorsqu'elle lui avait demandé le matin même le retour de Lucien :

— J'ai voulu invoquer une aussi grande journée, me dit-elle, mais Bonaparte — elle fut encore quelque temps à le nommer ainsi — m'a répondu avec

aigreur et j'ai été contrainte de me taire. Je voulais prouver à Lucien que je sais rendre le bien pour le mal. Si vous en trouvez l'occasion, faites-le lui savoir.

Je fus surprise de cette sévérité constante de l'empereur envers son frère, et surtout un frère auquel il devait tant. Son mariage avec Mme Jouberthon n'avait d'ailleurs rien qui fût contre l'honneur, seul motif pour lequel il ne doit y avoir aucun pardon. Je crois plutôt que les idées fortement républicaines de Lucien étaient le seul empêchement à son rappel. Une des raisons qui étaient venues se joindre à toutes les autres, pour augmenter l'humeur de l'empereur, était la conduite de Mme Lætitia Bonaparte. Elle avait pris chaudement le parti de son fils exilé et, après une altercation très vive avec l'empereur, elle avait quitté Paris pour aller rejoindre le fils malheureux et lui porter des secours, des consolations et sa noble assistance. J'ai déjà dit que je ferais connaître Mme Bonaparte pour ce qu'elle est réellement et je le puis avec d'honorables et de glorieuses preuves. Son cœur de mère était doublement blessé à cette époque où la France retentissait de chants et de fêtes. Son plus jeune fils, Jérôme, n'était pas non plus dans ce faisceau de famille que Napoléon se plaisait à réunir autour de lui pour en composer sa force à venir. Jérôme était marié en Amérique avec Mlle Paterson ; quoique fort jeune et même enfant, son mariage était valide, puisqu'il avait le consentement de sa mère et de son frère aîné. Mais le premier consul était furieux contre le jeune enseigne de vaisseau et il prétendait qu'en sa qualité de chef du gouvernement il l'était de sa famille. Jérôme avait quitté l'Amérique pour revenir en Europe. Mme Bonaparte la

mère avait reçu l'avis de son départ. Elle l'avait fait parvenir à l'empereur, qui avait répondu en faisant donner l'ordre de lui fermer tous les ports, non seulement de France mais de Hollande, de Belgique et de toutes les côtes sur lesquelles nous avions du pouvoir. Je ne fais aucune réflexion sur cette sévérité. Les événements pourront la justifier ou la condamner. Mme Bonaparte la mère était donc à Rome au couronnement et n'avait aucun titre, aucune distinction. Elle fut placée ensuite dans le tableau du sacre, de David. Je ne sais trop pourquoi l'empereur eut cette idée [1]. Je ne crois pas qu'elle soit venue de Madame mère. Elle pouvait avoir quelquefois des manières étranges au milieu d'une cour qui, en raison de sa nouveauté, était plus exigeante qu'une autre. Mais son âme est grande et forte et je ne pense pas que ce soit elle qui ait eu la fantaisie de figurer *là* où elle n'était pas, tandis qu'alors elle remplissait le plus noble et le plus doux des devoirs de la femme, celui de la mère consolatrice.

Le 2 décembre, il n'était pas encore jour que l'activité régnait déjà dans toutes les maisons de Paris et il y en avait beaucoup dans lesquelles on ne s'était pas couché. Des femmes eurent le courage de se faire coiffer à deux heures du matin et de demeurer tranquilles sur leur chaise jusqu'au moment où il serait l'heure de passer leur robe. J'avoue que je préférai être un peu moins bien coiffée et l'être par ma femme de chambre afin de dormir deux heures de plus. Toutefois, nous avions peu de temps, car il fallait être rendu avant le

[1] Et surtout placée comme elle y est. Je n'ai jamais vu trois plus singulières figures que celles qui sont représentées dans cette tribune. Elles sont de face toutes trois. L'une d'elles, surtout, rappelle tout à fait le mot de Mme du Deffand sur Gibbon.

départ du cortège des Tuileries, et il devait partir à neuf heures. Il partit un peu plus tard mais on croyait qu'il se mettrait en marche à cette heure-là, et il fallait agir d'après cette croyance.

J'étais à cette époque aussi liée avec la duchesse de R... que Junot l'était avec son mari. Depuis, elle s'est brouillée avec moi sans que j'en puisse connaître la raison, je le jure devant Dieu et les hommes aussi solennellement qu'on peut faire un serment. Enfin, quoi qu'il en soit, je l'aimais alors comme on aime une sœur et nous étions liées tendrement. Nous nous arrangeâmes pour aller ensemble à Notre-Dame et nous nous mîmes en effet en route à sept heures et demie du matin. Quant à Junot, il portait un des honneurs de Charlemagne — la boule ou la main de justice, je ne me rappelle plus précisément laquelle des deux — et comme il faisait partie du cortège, il était encore dans tout l'embarras de sa toilette de pair — car les vingt-quatre grands-officiers de l'empire n'étaient pas autre chose que les pairs de Charlemagne — lorsque nous partîmes toutes deux pour Notre-Dame.

J'avais ma place dans une travée du chœur qui était réservée pour les femmes des grands-officiers de l'empire. Mais étant avec M^me^ M... et ne voulant pas la quitter, je montai avec elle dans une travée du maître-autel à l'étage supérieur. Il y avait une telle affluence que toutes les places désignées et gardées étaient envahies par la foule. Nous nous trouvâmes si serrées que, voyant M^me^ M... avec une personne de sa connaissance, je descendis dans la travée des grands-officiers, où je pus respirer au moins et d'où je vis la cérémonie avec autant de facilité qu'une chose qui se serait passée dans ma chambre.

Quelle est l'âme — car c'est l'âme que j'interroge — qui peut avoir mis un pareil jour en oubli ? J'ai vu depuis Notre-Dame, je l'ai vue dans des fêtes somptueuses et solennelles, mais jamais le coup d'œil du couronnement de Napoléon n'a été même rappelé. Cette voûte aux arceaux gothiques, aux vitraux lumineux, qui retentissait du chant sacré des prêtres, appelant les bénédictions du Très-Haut sur la cérémonie qui allait être célébrée, en attendant le vicaire de Jésus-Christ, dont le trône était préparé près de l'autel, tandis que le long de ses vieilles murailles, recouvertes de tapisseries magnifiques, on voyait rangés par ordre tous les corps de l'État, les députés de toutes les villes, la France entière, enfin, qui, représentée par ses mandataires, envoyait son vœu : Attirer la bénédiction du ciel sur celui qu'elle couronnait ! Ces milliers de plumes flottantes qui ombrageaient le chapeau des sénateurs, des conseillers d'État, des tribuns, ces cours de judicature avec leur costume riche et sévère à la fois, et ces uniformes brillants d'or, puis ce clergé dans toute sa pompe, tandis que, dans les travées de l'étage supérieur de la nef et du chœur, des femmes jeunes, belles, étincelantes de pierreries et vêtues en même temps avec cette élégance qui n'appartient qu'à nous, formaient une guirlande ravissante au coup d'œil.

Le pape arriva le premier. Au moment où il entra dans la basilique, le clergé entonna *Tu es Petrus*, etc., et ce chant grave et religieux fit une profonde impression sur les assistants. Il est impossible d'imaginer dans une circonstance semblable, si on voulait prêter à la pensée un visage imposant et vénérable à la fois, une autre physionomie que celle de Pie VII. Il s'avançait du fond de cette église, avec un air tout à la fois majestueux

et humble. On voyait qu'il était notre souverain, mais que dans son cœur il se reconnaissait l'humble sujet de celui dont le trône était une croix. La travée dans laquelle j'étais placée, était précisément en face de lui ; je pus donc l'examiner sans empêchement pendant cette longue cérémonie.

Déjà en 754 un souverain pontife avait passé les monts pour venir en France donner l'huile sainte au fondateur d'une dynastie. Étienne III vint *resacrer* Pépin-le-Bref, qui ne l'avait été que par l'archevêque de Mayence. Étienne sacra en même temps les deux fils de Pépin et leur mère. Un fait assez singulier qui revint à ma pensée en voyant les apprêts de cette cérémonie, que certes je n'eusse pas admise comme possible dix ans auparavant, ce fut le mot du pape Zacharie, prédécesseur d'Étienne. Consulté sur les projets de Pépin, non seulement il les approuva, mais il répondit ces paroles remarquables :

— *Celui-là est roi qui en a la puissance.*

Il ajouta même, je crois, qu'il était permis à Pépin de raser, d'enfermer, de clore à jamais dans un cloître le pauvre Childéric III, et de plus son fils Thierry. Étienne eut au moins un salaire pour son voyage ultramontain, tandis que Pie VII a été frustré dans son attente, s'il est vrai, comme on le dit, qu'il ait fait le voyage pour avoir la rétrocession des trois légations cédées à Tolentino.

Je souffrais de le voir attendre si longtemps, lorsque enfin le canon annonça le départ du cortège.

Depuis le matin, le temps était affreux. Il faisait froid, il pleuvait et tout faisait craindre que le trajet ne fût troublé par le vent et la pluie. Mais comme par une sorte de protection spéciale accordée par Dieu à Napoléon, ainsi qu'on a pu le

remarquer dans une foule de circonstances, le ciel prit tout à coup un aspect moins sévère et la foule qui bordait la route des Tuileries à la cathédrale, put jouir de la vue du cortège sans avoir à craindre l'injure d'une pluie de décembre. C'est pendant ce trajet que Napoléon a pu recueillir des paroles d'amour et d'attachement passionné. C'est pendant ce trajet qu'il a vraiment reçu l'onction sainte. C'était un premier sacre, celui-là ! L'autre ne pouvait le rendre plus positif.

Le trône de l'empereur était en face du maître-autel et masquait le grand portail du milieu. Ce fut là qu'il monta d'abord et que Joséphine prit place à côté de lui, parmi les souverains de l'Europe.

Je ne puis rendre ce que j'ai éprouvé lorsque l'empereur est descendu de son trône et s'est avancé vers l'autel où le pape l'attendait pour le couronner. Il faut se reporter avec moi aux jours qui s'étaient écoulés, à cette vie ensemble, pour ainsi dire, qui pendant bien des années de sa vie avait été presque commune entre ma famille et lui. Cette émotion, du reste, n'avait aucune amertume pour lui. Seulement je pensai à ma mère.

La cérémonie du sacre a été décrite dans trop d'ouvrages pour que j'entreprenne ici d'en donner une nouvelle relation. Toutefois je parlerai de ce que j'ai cru remarquer dans l'empereur et de ce qui me frappa dans cette journée unique dans l'histoire.

Napoléon paraissait fort calme. Je l'examinai attentivement pour voir si son cœur battait sous la dalmatique impériale plus vivement que sous l'habit de colonel des guides de la garde ; mais je ne vis rien et pourtant j'étais à dix pas de lui. La longueur de la cérémonie seulement parut l'en-

nuyer, et je le vis plusieurs fois étouffer un bâillement. Mais il fit tout ce qui lui fut ordonné et toujours convenablement. Lorsque le pape lui fit la triple onction, sur la tête et les mains, je m'aperçus, à la direction de ses yeux, qu'il songeait plutôt à s'essuyer qu'à tout autre chose et, par l'habitude que j'avais de son regard, je puis dire que j'en suis certaine. Cependant, c'est pendant ce temps que le pape récitait cette oraison remarquable :

« Dieu tout-puissant et éternel, qui avez établi Hazaël pour gouverner la Syrie, et Jéhu, roi d'Israël, en leur manifestant vos volontés par l'organe du prophète Élie ; qui avez également répandu l'huile sainte des rois sur la tête de Saül et de David par le ministère du prophète Samuel, répandez par mes mains les trésors de vos grâces et de vos bénédictions sur votre serviteur Napoléon, que, malgré notre indignité personnelle, *nous consacrons, aujourd'hui, empereur en votre nom.* »

L'empereur écouta cette oraison, comme tout le reste, avec recueillement et convenance. Mais au moment où le pape allait prendre la couronne, *dite* de Charlemagne, sur l'autel, Napoléon la saisit et se la mit sur la tête. Dans ce moment il était vraiment beau. Sa physionomie, toujours expressive, avait un feu et un jeu de muscles tout particuliers, à cet instant unique dans sa vie. Il avait ôté la guirlande de laurier en or dont il était coiffé en entrant dans l'église, et qui est celle qu'on voit dans le beau tableau de Gérard. La couronne fermée allait moins bien peut-être comme agrément à son visage ; mais l'expression provoquée par son contact lui donnait un éclat de réelle beauté.

Mais l'instant qui réunit peut-être le plus de regards sur les marches de l'autel où se tenait

l'empereur, fut celui où Joséphine reçut de lui la couronne et fut sacrée solennellement *impératrice des Français*. Quel moment, quel hommage, quelle preuve d'amour lui rendait celui qui alors l'aimait avec une solidité de sentiment dont elle aurait toujours dû se contenter, parce qu'il était réel et certifié par de fortes preuves !

Le tableau de David et plusieurs dessins faits sur les lieux mêmes ont bien représenté l'impératrice Joséphine à genoux devant Napoléon qui la couronne, puis le pape, des prêtres, et même des personnages qui se trouvaient à quatre cents lieues du théâtre sur lequel on les faisait paraître : Madame mère, par exemple, qui était à Rome, et que David *plaquait* comme une enseigne dans son tableau du sacre. Mais rien n'a pu donner une juste idée, un aperçu même de cette scène touchante et digne à la fois, dans laquelle un grand homme se plaçait lui-même plus haut que le trône, car il était en ce moment reconnaissant et sensible.

Lorsqu'il fut temps pour elle de paraître activement dans le grand drame, l'impératrice descendit du trône et s'avança vers l'autel, où l'attendait l'empereur, suivie de ses dames du palais et de tout son service d'honneur, et ayant son manteau porté par la princesse Caroline [1], la princesse Julie [2], la princesse Élisa et la princesse Louis [3]. Une des beautés remarquables de l'impératrice Joséphine, c'est non seulement l'élégance de sa taille, mais le port de sa tête, la façon gracieuse et noble tout à la fois dont elle la tournait et dont elle marchait. J'ai eu l'honneur d'être présentée à beaucoup de

1 Mme Murat.
2 Mme Joseph Bonaparte.
3 Mme Louis Bonaparte.

vraies princesses, comme on le disait dans le faubourg Saint-Germain, et je dois dire, en toute vérité de conscience, que jamais je n'en ai vu qui m'imposassent davantage que Joséphine. C'était de l'élégance et de la majesté. Aussi, une fois qu'elle avait après elle son manteau de cour, il ne fallait plus chercher la femme du monde peu arrêtée dans ses vouloirs, elle était convenable de tous points, et jamais reine ne sut mieux *trôner* sans l'avoir appris.

Je vis tout ce que je viens de dire dans les yeux de Napoléon. Il jouissait en regardant l'impératrice s'avancer vers lui et, lorsqu'elle s'agenouilla, lorsque les larmes, qu'elle ne pouvait retenir, roulèrent sur ses mains jointes qu'elle élevait bien plus vers lui que vers Dieu, dans ce moment où Napoléon, ou plutôt *Bonaparte*, était pour elle sa véritable providence, alors il y eut entre ces deux êtres une de ces minutes fugitives, uniques dans toute une vie et qui comblent le vide de bien des années. L'empereur mit une grâce parfaite à la moindre des actions qu'il devait faire pour accomplir la cérémonie. Mais ce fut surtout lorsqu'il s'agit de couronner l'impératrice. Cette action devait être accomplie par l'empereur, qui, après avoir reçu la petite couronne fermée et surmontée de la croix, qu'il faisait placer sur la tête de Joséphine, devait la poser sur sa propre tête, puis la mettre sur celle de l'impératrice. Il mit à ces deux mouvements une lenteur gracieuse qui était remarquable. Mais lorsqu'il en fut au moment de couronner enfin celle qui était pour lui, selon un préjugé, son *étoile heureuse*, il fut *coquet* pour elle, si je puis dire ce mot. Il arrangeait cette petite couronne qui surmontait le diadème en diamants, la plaçait, la déplaçait, la remettait encore ; il semblait qu'il voulût lui

promettre que cette couronne lui serait douce et légère ! Ces différentes nuances ne purent être saisies par les personnes qui étaient loin de l'autel. Sans doute le fait fut raconté, parce que d'autres yeux que les miens l'ont vu comme j'ai pu le voir, mais peu cependant ont été placés comme je l'étais et cette position m'a révélé bien des choses, pendant ces heures merveilleuses rejetées maintenant par beaucoup de gens dans les temps de féerie.

Au moment où Napoléon descendit de l'autel, pour retourner à son trône, lorsque le clergé et toutes ces voix enchanteresses, choisies par l'abbé Rose pour chanter son *Vivat*, entonnèrent cet hymne admirable, mes yeux se voilèrent et je fus très émue. L'empereur, dont le regard d'aigle parcourait tout ce qui était autour de lui, me reconnut dans l'angle de la travée que j'occupais. L'expression du regard qu'il me lança, pour ainsi dire, est impossible à rendre. Un marin me disait dernièrement que, dans un naufrage, au moment de périr, il avait, dans l'espace d'une minute peut-être, déroulé le tableau de sa vie tout entière. Napoléon, en me revoyant, au moment où il ceignait la couronne, n'avait-il pas rappelé à lui toutes les années écoulées ? La rue des Filles-Saint-Thomas ? Mais, plus loin encore, la maison et l'hospitalité de mon père, et cette voiture, dans laquelle il disait, lorsque ma mère le ramenait de Saint-Cyr :

— Oh ! si j'étais le maître !...

Ma figure seule rappelait le passé, et cela sans parole, sans intention, comme un parfum, une harmonie nous rappellent des jours écoulés.

Quelques jours après, l'empereur s'approcha de moi :

— Pourquoi donc aviez vous une robe de velours noir ?

Cette question me frappa tellement de surprise que je ne pus d'abord lui répondre.

— Était-ce en signe de deuil ?

— Oh ! Sire...

Et les larmes me vinrent aux yeux. Il me regarda avec une attention scrupuleuse, comme s'il eût voulu traduire la plus intime de mes pensées.

— Mais pourquoi choisir cette couleur sombre et presque sinistre ?

— Votre Majesté n'a pu voir que le bas de ma robe, et le devant était brodé en épis d'or [1]. J'avais mes diamants et je croyais que cette toilette était convenable, puisque, n'étant pas de celles qui devaient mettre leur habit de cour, je n'étais tenue à cet égard à aucune obligation.

— Est-ce un reproche indirect que vous me faites là ? Êtes-vous comme la maréchale S., comme la maréchale D., comme la maréchale B., qui boudent parce que je ne les ai pas toutes nommées dames du palais ? Je n'aime pas les bouderies, je n'aime pas les humeurs.

— Je n'en ai pas témoigné, Sire, et à cela je n'ai nul mérite, car je puis assurer à Votre Majesté que je n'ai pas d'humeur. Junot m'a dit qu'elle avait bien voulu lui apprendre qu'elle n'entendait pas faire un double emploi de grâces dans sa maison et dans celle de l'impératrice, et que, lorsque le mari serait dans la maison militaire, la femme ne pourrait être dame du palais.

— Ah ! il vous a dit cela ! Et à propos de quoi ?

[1] On portait alors beaucoup de robes de velours noir, surtout avec des diamants, ou bien du velours d'une couleur foncée pour les faire mieux ressortir. Le jour du couronnement il y en avait beaucoup.

Vous vous plaigniez donc ? Est-ce que les femmes vont avoir de l'ambition à présent ? Je ne veux pas de cela. Les femmes ambitieuses, à moins d'être reines, et il n'y en a pas beaucoup, sont toutes des intrigantes. Rappellez-vous cela, madame Junot.

Et revenant à moi :

— Répondez-moi. Êtes-vous fâchée de ne pas être dame du palais ? Mais répondez-moi avec franchise, si une femme peut être franche...

— Eh bien, Sire... Mais Votre Majesté ne me croira pas...

— Si fait. Allons, dites.

— Je n'en suis pas fâchée.

— Pourquoi cela ?

— Parce que mon humeur est contraire à une sujétion positive et que Votre Majesté voudra sûrement que le protocole de l'étiquette de service d'honneur de l'impératrice soit fait d'après un code militaire.

Il se mit à rire.

— Cela pourra bien être. Au surplus, je suis content de vous. Vous m'avez bien répondu, et je m'en souviendrai. Ah ! dites-moi, votre frère est-il à Paris ?

— Oui, Sire.

— Était-il à Notre-Dame ?

— Oui, Sire.

— Avec vous ?

— Votre Majesté oublie que cela ne se pouvait pas.

— C'est vrai ! Ce pauvre Junot, dit-il, comme pour repousser une pensée qu'il voulait éloigner, ce pauvre Junot, comme il était touché ! Avez-vous vu comme il pleurait ? C'est un bon ami, celui-là. Qui nous aurait dit à Toulon, il y a dix ans, qu'une journée comme celle du 2 décembre se préparait.

— Peut-être lui, Sire.

Je lui rappelai alors cette lettre de Junot, écrite à son père en 1794, dans laquelle il réfutait les objections du vieillard qui lui reprochait d'avoir quitté son régiment pour suivre la fortune d'un général inconnu : « Car enfin, disait mon beau-père, qu'est-ce que c'est que le général Bonaparte ? » Et son fils lui répondait : « Vous me demandez ce que c'est que le général Bonaparte ? C'est un de ces hommes dont la nature est avare et qu'elle jette sur le globe de siècle en siècle. »

Mon beau-père fit voir cette lettre au *premier consul* lorsqu'il passa par Dijon, à l'époque de Marengo, et *l'empereur* parut frappé du souvenir que je lui rappelais.

— C'est vrai, me dit-il.

Et, se frottant le menton en souriant, il s'éloigna sans ajouter un mot.

Cette conversation eut lieu dans un bal, je crois, chez le ministre de la guerre, ou chez M. de Talleyrand, je ne puis me rappeler positivement lequel des deux. Le souvenir de la conversation m'est seul resté.

J'aurais pu rappeler à l'empereur un fait qui n'aurait pas été déplacé, mais qui eût été inconvenant. Cela paraît bizarre à dire, et pourtant c'est la vérité.

A l'époque du consulat à vie, le premier consul, se promenant un jour à la Malmaison avec le sénateur Monge, pour lequel il avait beaucoup d'amitié, lui parla avec confiance de tout ce qui se faisait. Il était heureux de l'attachement que lui montrait la France, et le témoignait à Monge :

— Et vous, sénateur Monge, lui dit-il en souriant, et vous, êtes-vous content ?

— Je ne le serai complètement, citoyen premier

consul, lui répondit Monge, que lorsque votre vœu à vous-même sera rempli, et que je vous ferai ma révérence comme juge de paix de votre canton.

Le premier consul se mit à rire et prit fort bien la plaisanterie. Pour la comprendre tout entière, il faut savoir qu'un jour le premier consul, alors général en chef de l'armée d'Italie, se trouvant, je crois, à Morfontaine avec Monge et plusieurs autres savants, comme Berthollet et Laplace, les félicitait du bonheur qu'ils avaient eu de s'illustrer sans que le sang tachât leur brevet d'immortalité :

— Quant à moi, leur dit-il, je ne serai heureux que lorsque, après avoir donné la paix à l'Europe, je pourrai, pour toute récompense, obtenir le titre de juge de paix de mon canton.

— L'avez-vous fâché en lui rappelant cette anecdote ? demandait quelqu'un à Monge.

— Je suis sûr que non, répondit l'honnête et excellent homme, j'en suis certain.

Et moi aussi.

XXXVI

Junot ambassadeur au Portugal. — Lettre au roi d'Angleterre. — Recommandations de Napoléon à la nouvelle ambassadrice.

Je vis revenir un jour Junot l'air préoccupé et presque triste. Il me dit que l'empereur voulait lui donner une marque de confiance, dont sans doute il était fort touché, mais qui le faisait presque trembler, lui qui pourtant ne tremblait guère. Il était question d'une ambassade en Portu-

gal. Je ne vis d'abord que le côté brillant de la chose, et je lui dis :

— Eh bien ! pourquoi n'en pas être content ?

— Parce que je ne suis pas fait pour la diplomatie, parce que Lannes, ce brave et excellent garçon, m'a dit que cette cour de Lisbonne est une vraie pétaudière et que je ne puis faire que de la mauvaise besogne. L'Angleterre y est toute puissante, l'Autriche menace de nous tourner le dos, ainsi que la Prusse et la Russie. Et tu penses bien que ce n'est pas au bruit des coups de canon et des coups de fusil que j'irai faire la sieste en Portugal.

Je connaissais le caractère de Junot, et je ne répliquai pas. Cette dernière objection me fermait la bouche. Quant à moi, l'idée seule de quitter la France me mettait au désespoir, et je ne pouvais en supporter la possibilité. Cependant, comme il était question d'une affaire qui devait placer Junot dans une position où, selon moi, il prouverait ce qu'il pouvait faire, je ne voulus pas le détourner d'une voie ouverte à sa renommée comme homme de mérite et d'esprit. Je l'exhortai tout au contraire à réfléchir avant de prendre un parti, et surtout de consulter un de nos amis, homme d'un mérite supérieur, dont je n'ai pas encore parlé... c'est M. de Lageard de Cherval.

M. l'abbé de Lageard, parent de M. de Talleyrand, son plus intime et son plus cher ami pendant les années de jeunesse qu'ils passèrent tous deux au séminaire, est un des hommes les plus distingués que j'aie rencontrés de la dernière époque *sociable*. Il a de la vigueur dans l'âme, de la tendresse dans le cœur, de la finesse dans l'esprit, une extrême chaleur dans l'imagination, et il a soixante-dix-sept ans. C'est l'amabilité personnifiée. Son

genre était tout autre que celui de M. de Narbonne, cet ami de cœur à moi dont je parlerai bientôt, mais il était aimable sans laisser aucun désir à former. Il avait été aussi malheureux qu'un exilé comme lui pouvait l'être. Il avait souffert de toutes les douleurs, et même de leurs reflets. Je lui portais une amitié de fille. Ma confiance en lui était grande, je l'aimais et le respectais tout à la fois. Junot pensait de même et, toutes les fois qu'il y avait un cas un peu sérieux dans notre intérieur, M. de Cherval était appelé à le juger.

— Il est mon ennemi, avait dit un jour l'empereur à Junot.

— Sire, je n'ai qu'une réponse à faire à Votre Majesté, c'est que je ne connais pas un de ses ennemis. M. de Talleyrand peut être comme moi garant de M. de Lageard et je pense que nos deux cautions valent bien une accusation du ministre de la police.

L'empereur ne répliqua rien ce jour-là, mais sa prévention contre M. de Lageard ne fut jamais détruite et son existence entière s'en ressentit. On sait que ce fut à M. Bourrienne que M. de Cherval en eut l'obligation.

Lorsque Junot lui parla de l'ambassade de Lisbonne il fut de l'avis de M. de Narbonne, qui lui conseillait d'accepter. Il y avait une chose désagréable, c'était *l'antécédent*. Le général Lannes, qui ressentait de l'humeur d'être à Lisbonne et voulait s'en revenir, avait formé, dit-on, le projet de se faire rappeler, de quelque manière que ce fût, et voici, à ce que la médisance du faubourg Saint-Germain recontait, ce qui eut lieu entre lui et le ministre d'Angleterre.

C'était alors sir Robert Fitz-Gérald, secrétaire

d'ambassade à Paris en 1790, qui occupait à Lisbonne le rang de ministre d'Angleterre. Il est difficile d'avoir des manières plus polies, quoique froides, un abord plus digne que l'avait lord Robert ; sa tournure était encore remarquable et faisait ressortir avec plus d'effet celle de lady Robert Fitz-Gérald, qui joignait à un physique vraiment désagréable, une haine pour la France qui lui donnait par intervalle des airs de furie qui ne l'embellissaient pas. Elle ne parlait de l'empereur que comme d'un brigand digne du feu, et tout ce qu'elle en disait était du même goût. On pense bien que le général Lannes [1], qui n'entendait rien sur Napoléon qu'avec l'oreille du cœur, ne prit en gré ni le mari ni la femme, quoique le premier fût parfaitement mesuré, mais il avait de l'humeur, et toute l'ambassade d'Angleterre fut comprise dans le même anathème, jusqu'à lord Strangford, qui, à cette époque, tout en traduisant le *Camoëns*, dormait une bonne partie de ses vingt-quatre heures.

Il faut avoir connu le maréchal Lannes pour avoir une idée juste de la haine qu'il portait à l'Angleterre. Son noble cœur ne comprenait pas qu'il fût possible de transiger avec ses sentiments et il les manifestait avec la franchise de son caractère. On doit penser qu'au milieu d'une cour étrangère, où les façons obséquieuses passent comme devoir, avant tout, celles du maréchal Lannes durent paraître étranges. La maréchale avait bien apporté, dans le commerce habituel de la vie diplomatique qui existe dans une cour, toute la douceur de son caractère, sa candeur vierge et

[1] Le prince Auguste d'Angleterre qui était à Lisbonne à l'époque du séjour de Mme Lannes et du général fut très gracieux pour eux.

sa beauté admirable ; mais ces charmes, cet attrait étaient un défaut de plus dans une Française aux yeux de lady Fitz-Gérald ; et la guerre tacite qu'elle faisait à notre parti n'en fut que plus active.

Enfin le voyage fut arrêté. L'empereur décida Junot, en lui parlant avec confiance de ce qu'il exigeait de lui. Il le chargeait non seulement de l'ambassade de Lisbonne, mais d'une mission délicate et secrète à la cour de Madrid, où cependant il avait le général Beurnonville pour ambassadeur. Mais les affaires prenaient un aspect assez sérieux pour que toute l'attention de l'empereur se dirigeât surtout vers ses alliés du Midi. Le Portugal était neutre, mais tellement cauteleux, qu'il fallait une surveillance intime, et l'Espagne était si pitoyablement gouvernée, qu'il était plus que nécessaire de surveiller également ses démarches. L'Angleterre s'agitait et menaçait de bouleverser de nouveau l'Europe pour sa querelle. L'Espagne lui avait déclaré la guerre, le 12 ou le 15 décembre de cette même année ; mais le ministre qui régnait en Espagne serait-il de bonne foi aussi longtemps que le demandaient nos intérêts ? Voilà la question qu'il fallait éclaircir. La nation espagnole était dès lors ce qu'elle a été deux ans plus tard, ce qu'elle a été depuis, grande et belle nation, mais il y a des exceptions partout.

Une grande et imposante cérémonie avait eu lieu vers la fin de décembre, c'était l'ouverture du Corps législatif. L'empereur fut dans cette circonstance ce qu'il fut si souvent dans les années glorieuses qui commençaient pour lui leur ère immortelle. Son discours fut simple et digne. Il venait demander justice au peuple français de la mauvaise foi de l'Angleterre et l'accuser de vouloir troubler

la paix de l'Europe. On a bien souvent, depuis la chute de Napoléon, repris toutes ses paroles pour en tirer de mauvaises armes émoussées contre lui. Ces armes, sans le blesser, semblaient pourtant le frapper, aux yeux de gens prévenus, qui arrivaient au jugement avec l'intention de condamner. C'est ainsi que ses discours de cette époque ont été *traduits*, commentés à la guise de ceux qui ensuite disaient : « *Voyez ce qu'il a fait ! Voyez ce qu'il disait !* »

Mais si la force des choses entreprises pour la perte de la France, l'a contraint à agir comme il l'a fait, qui peut lui en adresser des reproches ? C'est ce qu'il faut examiner et juger avec un esprit dégagé de ces préventions funestes qui emmaillottent l'histoire et l'empêchent de marcher dans la route qui lui appartient, d'un pas ferme et sûr. Quant à moi, je rapporterai les expressions de l'empereur telles que je les ai entendues et telles qu'il *les a dites ;* c'est-à-dire que je les rapporte, convaincue que son intention était alors véritablement d'agir comme il le disait. Il voulait dès lors organiser l'Allemagne ainsi qu'il l'a fait depuis ; et ses projets à cet égard, qui depuis furent tournés en dérision et en blâme par ces mêmes princes qui formaient la fédération germanique, trouvaient à cette époque dans ces mêmes hommes non seulement des approbateurs, mais des courtisans serviles, qui mendiaient une couronne, quelques centaines de sujets, quelques arpents de souveraineté, l'alliance de l'empereur à tout prix, même avec une cousine au dixième degré, et qui voulaient surtout obtenir leur indépendance et ne plus donner à l'empereur d'Autriche le nom d'empereur d'Allemagne. Quant à Napoléon, il désirait, dès cette époque, mettre à exécution le

projet pour lequel armait Henri IV, lorsque le fer d'un assassin l'arrêta.

— *Je ne veux pas accroître le territoire de l'empire*, dit l'empereur au Corps législatif, mais en maintenir l'intégrité. Je n'ai pas l'ambition d'exercer en Europe une plus grande influence, mais *je ne veux pas déchoir de celle* que j'ai acquise.

Le ministre de l'intérieur parla aussi en exposant la situation de l'empire. Mais je ne trouvai pas son discours ce qu'il devait être. Il rappela trop l'affaire de Malte et parla trop longuement des efforts de l'Angleterre pour agiter le continent. Il y avait des faits à présenter à cet égard qui étaient eux-mêmes des accusations. La convention signée à Stockholm entre la Suède et l'Angleterre, par laquelle cette dernière puissance s'engageait à payer un subside à l'autre pour qu'elle agît hostilement contre la France, cette conduite des deux cours était, à elle seule, un texte plus facile à mettre en œuvre que celui de Malte déjà oublié, tandis que l'autre venait d'avoir lieu. J'en fis la remarque, et l'on me répondit que cela appartenait au ministre des relations extérieures. Mais puisque, en présentant l'exposé de la situation de l'empire, celui de l'intérieur avait parlé des mouvements de l'Angleterre, de Malte et du traité d'Amiens, cette dernière attaque pouvait y trouver sa place, et en première ligne.

Un fait de la vie de Napoléon, qu'il est important de rappeler, fut l'acte auquel sa fierté se soumit vers cette même époque. Il est possible de tout dénaturer, de tout présenter sous un faux jour, et la malignité n'a que trop de couleurs sur sa palette pour barbouiller les teintes pures et brillantes du grand homme. C'est ainsi, comme je le disais tout à l'heure, qu'en s'obstinant à

réfuter les paroles de Napoléon, en disant qu'il *pensait autre chose*, en passant légèrement sur ses actions grandes et belles, en soutenant qu'il avait des projets pour la suite et qu'il ne fallait pas faire attention à ce qui précédait ; c'est ainsi qu'un rideau est continuellement tiré sur une belle vie depuis quelques années. Heureusement qu'il se trouve des mains qui ne laisseront pas rouiller les anneaux à la tringle.

Au mois de janvier 1805, l'empereur écrivit au roi d'Angleterre et lui adressa directement sa lettre.

« Je ne vois aucun déshonneur à faire le premier pas, disait-il. J'ai prouvé, je crois, au monde que je ne crains aucune des chances de la guerre, mais la paix est aujourd'hui le vœu de mon cœur. Je supplie Votre Majesté de ne pas se refuser le bonheur de la donner au monde. Qu'elle ne laisse pas cette satisfaction à ses enfants. Je voudrais qu'elle fût davantage convaincue de cette vérité qu'une nouvelle coalition ne peut qu'accroître la grandeur et la prépondérance continentale de la France. »

L'événement le prouva dans cette même année. Et voilà la lettre qui a été si étrangement rapportée dans des livres aussi injurieux qu'ils sont mensongers. Voilà comment on a pu présenter la démarche la plus noble et la plus dégagée de toute cette petite gloire, cette vanité que Napoléon ne connut jamais ; c'est en disant que cette lettre fut écrite non seulement *pour abuser les Français, mais pour traiter d'égal à égal* avec une *tête couronnée*... C'est bien au moment le plus lumineux de la gloire de Napoléon, lorsqu'il était le souverain adoré et légalement reconnu de la plus grande nation de l'Europe, qu'il aurait eu la *gloriole* de

vouloir traiter *par vanité* avec un souverain insensé et un prince comme le prince de Galles. En vérité, je suis quelquefois tentée de repousser avec humeur, loin de moi, les livres écrits avec ce fiel amer qui blesse toute raison. Il semblerait qu'il est question de convaincre un tiers arrivant des déserts de l'Afrique, ou bien se réveillant depuis une heure d'un sommeil de plusieurs siècles. Aussi de pareilles personnes trouvent-elles fort simple que ce soit le *ministre* qui réponde au *ministre* (M. de Talleyrand), et qui lui donne pour raison d'impertinentes billevesées. « Sa Majesté, dit le ministre anglais, ne pouvant répondre plus particulièrement à la communication qui lui a été faite, avant de l'avoir fait connaître aux puissances du continent. »

Pendant ce temps on ordonne en France une levée de soixante mille hommes. Ce sont les conscrits de l'an XIV disponibles au 22 septembre de cette même année 1805. Une autre loi ordonne la construction d'une ville dans la Vendée. Non seulement Napoléon a pacifié ces provinces incendiées et inondées de sang français, mais il repeuple leurs cités, il relève leurs murailles, il rend l'âme et la fertilité à leurs campagnes dévastées par les guerres civiles. Est-ce de l'orgueil encore ? Je le veux bien. Un orgueil qui donne des résultats pareils vaut toutes les hypocrisies modestes derrière lesquelles se retranchent la nullité méchante et l'impuissance vindicative.

Pendant ce temps une escadre sort de Rochefort malgré la rigueur de la saison. Elle porte des armes et des munitions qu'elle va débarquer à la Martinique, ayant à son bord un brave et loyal ami de Junot, un frère d'armes de l'Égypte, le général Joseph Lagrange. Il conduit ses troupes *aux*

Roseaux, chef-lieu de l'île anglaise *la Dominique*, opère une descente avec tout le succès qu'il devait obtenir, s'empare de la garnison, de l'artillerie, détruit les magasins, enlève les bâtiments mouillés dans le port, puis l'escadre appareille pour le retour. Toute cette besogne est terminée à la fin de février, et l'escadre était partie de l'île d'Aix, échappant à la croisière anglaise, le 11 janvier de cette même année, c'est-à-dire cinq semaines avant. L'escadre était composée d'un vaisseau à trois ponts, de trois frégates et quatre vaisseaux de ligne. L'amiral Missiessy la commandait. Cet exemple, celui d'Algésiras, plusieurs autres encore, prouvent que nous faisions aussi bonne contenance sur mer que sur terre. Cette même escadre portant le général Joseph Lagrange, après avoir porté des armes et des munitions à la Martinique, détruit une partie de la Dominique, ravitaille la Guadeloupe. Alors il régnait dans tous les cœurs français une volonté de seconder le maître, d'accroître sa propre gloire personnelle à lui-même, pour en former cette couronne toute lumineuse dont la France était alors si superbement couronnée. Alors tout marchait au son des trompettes victorieuses, alors tout était gloire et honneur, alors on parlait une autre langue...

Lorsque le départ de Junot fut résolu, lorsque j'appris qu'il me fallait quitter la France, je m'occupai, malgré le déchirement de cœur que j'éprouvais, des préparatifs de notre voyage. L'empereur me parla fort longuement un jour sur la conduite qu'il fallait tenir avec la noblesse portugaise et la noblesse espagnole.

— Une ambassadrice, me dit-il, est une *pièce plus* importante qu'on ne croit dans une ambassade. Cela est partout, et chez nous plus qu'ailleurs,

en raison du préjugé qui existe contre la France. C'est à vous à donner aux Portugaises une idée juste des façons de la cour impériale. Ne soyez pas haute, ne soyez pas vaine, et encore moins susceptible, mais apportez dans vos relations avec les femmes de la noblesse portugaise une grande réserve et une grande dignité. Vous trouverez à Lisbonne plusieurs femmes émigrées de la cour de Louis XVI, vous en trouverez aussi à Madrid, faites une attention scrupuleuse à vos démarches vis-à-vis d'elles. C'est dans cette circonstance qu'il faut vous rappeler les leçons de Mme Permon *dans ce qu'elles avaient de bon*. Prenez surtout garde de vous moquer des usages du pays lorsque vous ne les comprendrez pas, ni de l'intérieur de la cour. On dit que l'on peut s'en moquer et en médire. Si vous ne pouvez vous empêcher de faire l'un ou l'autre, *médisez*, mais ne vous moquez pas. Rappelez-vous que *les souverains ne pardonnent jamais une raillerie*. Soyez très bien pour l'Espagne. Vous serez présentée à la cour. Soyez circonspecte en étant confiante. Vous devez me comprendre...

Et comme je le regardais comme pour l'interroger, il dit avec une sorte d'humeur :

— J'entends par *circonspecte*, point *bavarde*, point *caillette*. La reine d'Espagne vous fera des questions sur l'impératrice, sur la princesse Louis, sur la princesse Caroline, sur la princesse Joseph. C'est à vous à savoir mesurer vos paroles. L'intérieur de ma famille peut être exposé à tous les regards. Cependant il ne me serait pas agréable que mes sœurs fussent peintes par un mauvais peintre.

Je n'ai jamais oublié cette expression.

— Votre Majesté, dis-je alors, doit penser que je ne puis être accusée même de l'intention de mal faire..

— Je le sais, je le sais ! Mais vous êtes moqueuse, vous aimez à raconter. C'est une chose que vous devez éviter. La reine d'Espagne vous fera d'autant plus de questions que l'ambassadrice de France à Madrid ne connaît pas du tout la cour impériale et fort peu la France, ayant passé toute sa jeunesse dans l'émigration. La reine vous fera donc beaucoup de demandes sur l'impératrice et sur la cour. Tant qu'elles n'auront pour objet que la façon dont on porte une robe, cela va bien. Mais aussitôt que l'entretien prendra une tournure plus sérieuse, ce qui arrivera, parce que Marie-Louise est une personne fine et madrée, alors prenez garde à vous. Quant à moi, vous savez que mon nom ne doit être prononcé que comme il l'est dans le *Moniteur*.

— Il y a, me dit-il une autre fois, une personne à Madrid qui, dit-on, me déteste. C'est la princesse des Asturies. Faites attention à ce que vous direz devant elle. Elle parle français comme vous. Mais vous parlez italien, n'est-ce pas ? C'est très bon cela !

Et il se promenait en souriant.

— C'est très bien ! Ils parlent peu français à Madrid et à Lisbonne, mais presque tous parlent italien. Voyons, comment vous en tirez-vous ?

Je lui récitai ce beau sonnet de Pétrarque :

Levommi il mio pensiere in parte ov'era
Quella ch'io cerco, e più non trovo in terra
Ivi fra lor ch'al terzio cerchio serra
La rividi più bella e men altera.
. . . . . .

L'empereur parut frappé de mon accent.

— Qui vous a donc appris à prononcer ainsi ?

me demanda-t-il. Je vous avais entendu parler souvent italien, mais jamais réciter de la poésie. Vous la déclamez à la française sans la chanter à l'italienne, et vous avez raison. Savez-vous des vers du Tasse par cœur ?

Je lui en dis quelques-uns, puis encore de Pétrarque, puis quelque chose du Dante.

— Oh ! c'est à merveille, dit-il en se frottant les mains. Vous apprendrez facilement le portugais en parlant ainsi l'italien ; et puis vous leur plairez. Mais rappelez-vous ce que je vous ai dit pour le *cailletage*. Comment êtes-vous avec la princesse Caroline ?

— Mais très bien à ce que je présume, Sire.

— Et avec la princesse Pauline ?

Voilà quel était le nom qu'il voulait dire depuis qu'il me recommandait de n'être pas caillette. J'ai souvent remarqué que l'empereur, malgré son caractère absolu et directement prononcé dans les grandes choses, avait souvent d'immenses détours pour arriver à un but tout rapproché du point de départ, et cela pour des niaiseries, comme, par exemple, le fait que je viens de citer. A cette époque, l'Angleterre écrivait d'affreux libelles sur les personnages de la famille impériale. La princesse Pauline et M^me^ Bonaparte la mère y étaient surtout présentées sous les couleurs les plus odieuses et en même temps les plus fausses relativement à M^me^ Lætitia, dont le caractère n'avait rien que d'honorable. Mais enfin l'empereur connaissait tous les pamphlets, et ceux-là l'affectaient bien plus que ceux qui étaient répandus quelques années avant par ordre secret de la Prusse et par les intrigues non avouées et peut-être même inconnues du cabinet de l'empereur de Russie (1802). Napoléon était vulnérable dans cette partie de son

âme, exposée au souffle médisant du monde, à un point incroyable pour quelqu'un qui ne le connaît pas bien. Aussi, tout en me parlant, il me suivait des yeux, dans mon regard, dans mon sourire, dans mon repos, pour savoir par ma physionomie elle-même si je ferais ce qu'il voulait que je fisse.

— Recevez beaucoup, me disait-il aussi. Que votre maison soit agréable à Lisbonne comme elle l'était à Paris lorsque vous étiez *madame la commandante*. Mais qu'on s'y amuse avec dignité et convenance. Ce que vous avez vu ici doit vous guider, soit comme exemple, soit comme préservatif. Mme de Gallo, Mme de Lucchesini, Mme de Cetto, cette duchesse anglaise, vous avez là-dedans de quoi prendre et beaucoup à éviter. Vivez en bonne harmonie avec vos camarades diplomatiques, mais ne formez de liaisons avec aucune. Il s'ensuit de petites picoteries de femmes dont ensuite les maris se mêlent. Et quelquefois deux puissances seront au moment de se détruire parce que deux péronnelles se seront chamaillées, ou bien que l'une aura eu un chapeau plus élégant que celui de l'autre.

Je me mis à rire.

— Ne croyez pas que je plaisante et soyez fort circonspecte dans ce genre de relation. Il paraît que cette lady Fitz-Gérald est un tambour-major en jupons et une espèce de *harengère*. Laissez-la dans la position qu'elle-même a choisie. Elle y est ridicule, c'est assez pour me venger d'elle.

Ce fut en plusieurs fois que j'eus ces différentes conversations avec l'empereur. Il paraît qu'il mettait une grande importance à faire paraître dans un jour favorable une des femmes de la nouvelle cour, chez un peuple où l'Angleterre avait du crédit et par cela même beaucoup de relations.

XXXVII

Napoléon amoureux.

Avant mon départ il se passa un événement qui devait attirer l'attention sur l'empereur plus que sur tout autre homme à qui semblable chose serait arrivée. Il devint amoureux, mais amoureux de bonne foi, et s'il faut dire ce que je pense à cet égard, je crois qu'il ne le fut jamais qu'en cette circonstance, et puis une autre fois cependant. Mais il y avait alors bien des années d'écoulées entre cette époque et celle-ci.

La femme dont l'empereur était amoureux avait une réputation intacte. Elle était charmante et tout ce qui attirait en elle a toujours été fort compris par moi. C'était un spectacle curieux que la vue des agitations que fit naître cet événement. Jusque-là on n'avait pas même pensé que l'empereur fût vulnérable. Il lui arrivait bien de s'adresser quelquefois à une femme. Mais, pour dire la vérité, la chose était presque une insulte, du moins l'ai-je toujours considérée ainsi ; et depuis, chaque fois qu'il porta son attention sur quelqu'un, ce fut de même. Il n'eut que dans l'occasion que je viens de citer cette attention, cette délicatesse qui sont les compagnes d'un sentiment vrai. Napoléon était incapable d'aimer avec passion, avec entraînement, mais enfin il aima Mme *** comme il pouvait l'aimer.

Je m'aperçus peut-être la première de cet événement, car c'est un événement et même de haute importance, que l'amour d'un souverain comme Napoléon. Le ministre de la guerre avait donné une fête pour le couronnement. Les femmes seules

étaient assises pour le souper à différentes tables, car déjà les distinctions étaient rétablies, et il y avait loin de là aux repas fraternels qu'on nous forçait à faire dans la rue, dans ce beau temps de liberté où votre cou était coupé si vous ne descendiez pas, malgré la pluie, pour manger avec le crocheteur du coin. Ah ! que de parades nous avons vu représenter à côté des scènes qui se jouaient sur le théâtre du monde ! Mais enfin, en 1804 nous avions un empire, une cour et, dès lors, des distinctions. La table à laquelle mangeait l'impératrice était donc la table d'honneur. La dame préférée, étant attachée à la cour, y était placée. J'étais à côté d'elle. L'empereur n'avait pas voulu s'asseoir, il faisait le tour de la table, parlait à chaque femme et, comme ce soir-là il était de la plus gracieuse et de la plus charmante humeur, cette fête rappelait tout ce qui est raconté des fêtes de la cour de Louis XIV. Nous en étions alors aux comparaisons admiratrices pour ce règne si vanté. Depuis nous en avons appelé, et nous avons bien fait ; mais alors, je le répète, nous n'avions encore aucun exemple de nous-mêmes et nous étions *élèves*. Nous ne fûmes pas longtemps à devenir maîtres.

L'empereur faisait donc le tour des salons, disant un mot agréable à chacun et, comme je l'ai dit, de cette amabilité qu'il savait avoir et qui était, au reste, irrésistible quand il voulait l'employer. Il avait causé avec l'impératrice comme un jeune *cavaliere servente*. Il avait ôté une assiette des mains du page pour la lui donner. Enfin il était charmant, et d'autant plus charmant que ces manières n'étaient pas les siennes. Mais il voulait être aimable uniquement pour *une* femme et ne voulait pas qu'on le remarquât. Cela seul était une preuve d'amour. Il vint enfin de notre côté. Il

avait longtemps manœuvré pour arriver là, et encore ne fut-ce pas a ma voisine qu'il s'adressa d'abord. Il me demanda si j'avais beaucoup dansé, si j'emportais bien des colifichets en Portugal, qu'il me recommandait au reste, de donner aux Portugaises un échantillon de notre élégance, comme je leur en présenterais moi-même un de bonne grâce et d'amabilité.

Je fus stupéfaite de cette urbanité de paroles et de manières. L'empereur était appuyé sur le dos de nos deux chaises, de façon qu'il se trouvait entre Mme *** et moi. Elle voulut atteindre un petit *ravier* de porcelaine, dans lequel étaient des olives, mais elle ne pouvait y parvenir. L'empereur s'avança entre nos deux chaises et, prenant le *ravier*, il le plaça devant Mme ***.

— Vous avez tort de manger des olives le soir, lui dit-il, cela vous fera mal.

Ceci était bien une autre affaire que mon *amabilité*, l'empereur s'intéressant à la santé d'une femme ! La chose méritait attention, et je lui donnai la mienne.

— Et vous, madame Junot... vous ne mangez pas d'olives ?... Vous faites bien... et doublement bien de ne pas imiter Mme ***, car en tout elle est *inimitable*.

Mais ce qu'il faut avoir entendu, c'est l'inflexion de la voix. Ce qu'il faut avoir vu, c'est le regard qui suivit ces paroles... Mme *** baissa les yeux et rougit beaucoup, mais sans répondre. L'empereur demeura encore quelques instants derrière nous également en silence, puis il continua sa tournée. Alors Mme *** leva les yeux et son beau regard le suivit avec une expression remarquable. Il y avait une magie profondément attirante dans l'amour d'un homme comme Napoléon et, dans ce moment, cet amour se présentait sous une forme jeune et

pure, une délicatesse sentie, qui prouvent qu'il est des sentiments qui peuvent longtemps sommeiller, et qu'il existe de fraîches matinées à tout âge. De toute cette immense assemblée qui avait les yeux attachés sur l'empereur, il n'y eut que moi et l'impératrice peut-être qui reçûmes une communication immédiate de la chose comme elle était réellement. C'était *de l'amour*, et non pas une préférence plutôt insultante qu'honorable, et qui toujours amenait avec elle deux résultats fâcheux. L'un était le mépris lorsqu'on cédait, l'autre un sentiment vindicatif lorsqu'on résistait. Mais ici il n'y avait rien de tout cela, c'était un amour comme aux jeunes années ; et la voix de Napoléon, son regard, tout en lui m'en donna la preuve dans cette soirée. L'impératrice avait probablement deviné ce que j'avais été à portée de si bien juger, parce que la jalousie a des yeux et des oreilles dont les facultés se multiplient dès qu'elle a besoin de voir et d'entendre. Je fus invitée à déjeuner à la Malmaison où était souvent la cour, malgré le froid de la saison ; et bien que j'eusse été d'un grand déjeuner qui avait eu lieu chez l'impératrice à Paris, quelques jours avant, elle me fit entrer dans sa chambre, dès qu'elle sut mon arrivée, et me parla avec une sorte de confiance amicale sur mon départ qu'elle savait me faire beaucoup de peine. Elle me chargea de plusieurs commissions pour des objets de la Chine et de l'Angleterre, puis elle revint encore à mon départ :

— Si vous éprouvez trop de regret de quitter vos amis, me dit-elle enfin, pourquoi ne pas demander à Bonaparte de ne rejoindre Junot que dans quelques mois ? Voulez-vous que je lui en fasse la demande ?

— Oh ! madame, m'écriai-je vraiment alarmée, je vous conjure de n'en rien faire !

— Pourquoï cela ? Vous craignez peut-être que je n'aie pas assez de crédit sur l'empereur pour l'obtenir de lui ? Vous pourriez vous tromper, madame Junot.

Et elle faisait tourner très vite le gland du coussin sur lequel elle s'appuyait.

— Je supplie Votre Majesté de ne pas m'attribuer une si ridicule pensée. Mais l'empereur m'a parlé lui-même de mon départ et de mon séjour à Lisbonne, sur lequel j'ai reçu de lui des instructions trop détaillées pour admettre qu'il ne prît pas beaucoup d'humeur si je lui faisais parvenir une pareille demande.

— Était-ce de votre voyage qu'il vous parlait avant-hier soir à souper chez Berthier ?

— Oui, madame, il me parlait de *ma toilette* et de mes devoirs comme Française élégante ; c'est un sujet que l'empereur ne traite pas ordinairement.

— Et Mme ***, lui parlait-il aussi de sa toilette ? dit l'impératrice avec un sourire qui n'avait pas mal d'aigre-doux.

— Non, madame, il lui a dit, autant que je puis m'en rappeler, qu'il ne fallait pas manger d'olives le soir.

— Eh ! puisqu'il lui donnait des conseils, il devait lui dire qu'il est ridicule de faire la Roxelane avec un aussi long nez.

Je fus confondue de l'apostrophe et ne répondis rien. L'impératrice se leva de la causeuse sur laquelle elle était assise et s'approcha de la cheminée, en apparence, pour se chauffer les pieds, mais bien plutôt pour ouvrir un volume du roman de Mme de La Vallière qui venait de paraître depuis quelques semaines et qui avait une grande vogue.

— Voilà un livre, me dit-elle en le repoussant avec humeur, qui tourne les têtes de toutes les

jeunes femmes qui ont des cheveux blonds et qui sont maigres. Elles se croient toutes des *favorites !* Mais on y mettra bon ordre. A propos de cela, savez-vous bien, madame Junot, qu'on a voulu vous brouiller avec moi, il y a quelques années, lors d'un voyage que je fis à Plombières... Mais, je vous ai rendu justice, pauvre petite femme !

Quant à cela, je savais à quoi m'en tenir. Sans doute l'impératrice devait me rendre justice, parce que j'étais innocente de toute faute envers elle. Mais voilà ce qu'elle n'avait pas fait, et les plus misérables caquetages avaient formé la base de son jugement. Mais le respect me fermait la bouche et l'inutilité d'une réponse me frappa surtout plus que tout le reste. Quant à l'impératrice, il était évident qu'elle avait beaucoup deviné, mais qu'elle savait peu et comptait sur moi pour en apprendre davantage, relativement à l'avant-veille.

— Comment trouvez-vous M^me^ *** ?

— Charmante, madame.

— Vraiment ?

— Oui, madame, elle est aimable et je la trouve jolie et parfaitement élégante.

Pour quelqu'un qui commençait sa carrière diplomatique, je prenais un bien mauvais chemin. L'impératrice, qui était douce et bonne réellement, me lança un regard de colère qui aurait pu donner de l'émotion à un cœur moins résolu que le mien à être toujours d'une extrême indépendance dans ce pays de cour si traître et si mensonger.

— Ne vous êtes-vous pas aperçue, me dit l'impératrice après un moment de silence, que Murat lui fait sa cour ?

J'étais déterminée à ne donner dans aucun des pièges où pouvaient m'entraîner des questions insidieuses. N'étant pas d'ailleurs l'amie de M^me^ ***,

j'étais parfaitement libre de dire que je ne voyais pas ce dont on me parlait. C'est ce que je fis.

— Comment, s'écria Joséphine, vous ne l'avez *pas vu* avant-hier soir, à souper ! Après que l'empereur vous eut quittées toutes deux, il vint se placer sur le dos de la chaise de Mme *** et lui parla pendant un grand quart d'heure.

— Votre Majesté voudra bien remarquer qu'avec le bruit que faisait autour de moi la circulation de quatre ou cinq cents personnes, il était difficile que j'entendisse ce qui se disait auprès de moi, à moins que je n'eusse la volonté d'écouter, ce qui n'est pas dans mes habitudes.

J'étais blessée. Le fait est que le prince Murat était en effet venu *se percher* sur les bâtons de la chaise de Mme *** et lui conter ce qu'il débitait à toutes les femmes qui étaient jeunes et jolies. Je crois bien qu'il aurait voulu que la conversation devînt plus sérieuse, mais il trouvait une résistance à laquelle il ne se souciait pas du tout de livrer bataille, parce qu'il se doutait de sa vraie cause. L'impératrice me parla encore de Mme *** dans des termes qui me firent juger quelle était la source d'où lui venaient une partie de ses renseignements. J'aurais pu répéter après *le petit* marquis :

> J'aurais beaucoup à dire, et belle est la matière...

mais comme lui aussi je pouvais ajouter :

> Mais je ne les tiens pas dignes de ma colère...

Joséphine avait une vie empoisonnée par tous les rapports que lui faisaient chaque jour une foule de femmes, non seulement dans la classe ordinaire et appartenant à la portion tout à fait

inférieure de son service, mais par celles qui, étant dans la maison d'honneur, auraient dû conserver au moins l'attitude de gens qui chez eux mangent à table. Il y en avait qui étaient de véritables vipères. J'en signalerai quelques-unes, parce que justice doit être faite, dans le monde, de ces femmes qui ne pardonnent jamais un succès, qui fouillent dans votre vie pour en exhumer jusqu'à un tort passé, qui alors sont sans pitié, vous poursuivent de leur blâme, tout en étant coupables de ce qu'elles vous reprochent, et vont même jusqu'à être jalouses d'une faute, parce que l'éducation, le cœur plus noblement placé, l'âme plus élevée, vous l'auront fait commettre avec des nuances qui demandent le pardon, tandis que cette faute commise par elles demeure dans toute sa laideur et toute sa nudité. Mais l'impératrice avait le besoin d'écouter ces femmes-là. Ses heures n'étaient pas toutes remplies, et le compte qu'elles lui rendaient de la conduite vraie ou fausse de toutes les personnes de la cour lui fournissait un bulletin qu'elle rédigeait de son côté et qui souvent, présenté à l'empereur lui-même, lui donnait des idées bien absurdes sur quelques intérieurs des hommes les plus attachés à son service. Je me rappelle qu'en 1807, je rectifiai une erreur commise volontairement sur celui de Duroc. Je connaissais heureusement la chose dont il était question et, dans une audience que j'obtins un jour de l'empereur à son retour de Bayonne, je fus assez heureuse pour faire parvenir la vérité jusque sous les yeux du maître.

L'impératrice Joséphine s'aperçut enfin que je ne savais rien ou que le résultat de mes observations était pour moi seule. Il était onze heures et elle n'était pas encore habillée. Je sortis et fus

me promener dans les chambres de ces dames, auxquelles je fis une petite visite en attendant que l'on se réunît dans le petit salon du déjeuner, à l'extrémité du pavillon de gauche. Il me prit une forte envie de rire en trouvant Mme de La Vallière sur toutes les tables de nuit. J'entrai chez Mme ***. Elle l'avait comme les autres. Cette fureur de lire Mme de La Vallière et de la transporter dans cette cour impériale, si belle d'une vraie gloire, si vraiment belle sans accessoires de *charlatanerie*, me fit penser à la colère de l'empereur, lorsque, quelques années avant cette époque, il se mit dans une colère violente en lisant un mauvais pamphlet appelé une *Quinzaine du Grand Alcandre*, dans lequel il était comparé à Louis XIV, surtout, disait-on, pour l'argent qu'il donnait à ses maîtresses. Et lorsque je parlai à Junot de cet épisode, assez singulier dans la nouvelle vie de l'empereur, il fut de mon avis, lui qui le connaissait si bien, quand j'ajoutai qu'il prendrait une prévention défavorable, mais au point de ne jamais pardonner la chose, contre ceux qui les premiers auraient sanctionné et donné un corps à cette première accusation, qui, d'absurde qu'elle était, et morte et oubliée, prit tout à coup une nouvelle force et redevint active. Je prouverai plus tard que je ne me trompais pas.

FIN DU TOME PREMIER

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN

COLLECTION NELSON.

Chefs-d'œuvre de la littérature.

Chaque volume contient de
250 à 550 pages.

Format commode.

Impression en caractères très lisibles
sur papier de luxe.

Illustrations hors texte.

Reliure aussi solide qu'élégante.

Deux volumes par mois.